

Harry Dickson-08

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JEAN RAY

Harry 8 Dickson

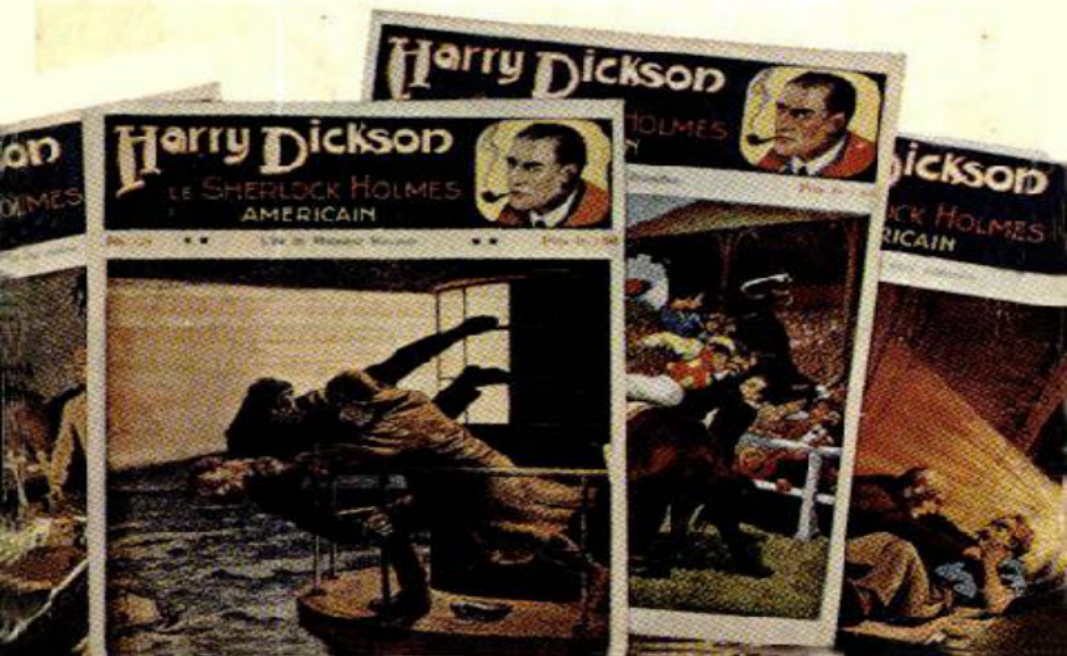
BIBLIOTHEQUE
MARABOUT



g é o n t

CINQ AVENTURES INTÉGRALES

L'ermite du marais du diable • L'île de
Monsieur Rocamir • Les eaux infernales
Les vingt-quatre heures prodigieuses •
L'étoile à sept branches



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 8

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE
MARABOUT

1968, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

Année de parution	Titre
-------------------	-------

37/1931	L'échelle des marais du diable
---------	--------------------------------

124/1934	L'homme à monsieur Rocamir
----------	----------------------------

16/1934	Les femmes infernales
---------	-----------------------

61/1936	Les heures prodigieuses
---------	-------------------------

41/1935	L'étoile à sept branches
---------	--------------------------

Vous en avez l'habitude, maintenant ! Quelques nouvelles s'ajoutent aux cinq : le *Whisky de monsieur Bitterstone*, paru en même temps que *les vingt-quatre heures prodigieuses* et *Le professeur Krausse* ainsi que *le rituel de la mort* diffusés en même temps que *l'étoile à sept branches*.

L'ERMITE DU MARAIS DU DIABLE

1. Le dompteur disparu

La petite ville de Sussex, dans le comté du même nom, était en émoi : un cirque venait de s'y installer.

La foule attentive des habitants admirait sans se lasser les prouesses du dompteur.

La deuxième partie de la représentation commençait : un grand silence se fit quand les lourdes cages grillagées, où se dandinaient les fauves, furent poussées dans l'arène.

Le personnel du cirque faisait la parade à l'entrée.

Un jeune homme élancé, richement vêtu, s'inclina devant le public et s'avança vers la plus grande des cages.

D'une main robuste, il en ouvrit la grille et, d'un bond, il se trouva au milieu des fauves.

Leur rugissement se tut comme par magie ; les lions s'accroupirent dans les coins les plus reculés, coulant des regards inquiets vers leur dompteur ; seule une puissante panthère noire rampa sournoisement, tâchant de se glisser derrière le dos du bestiaire. Mais celui-ci était sur ses gardes et la cravache cingla violemment le dos souple de la bête, qui recula en hurlant vers ses frères.

Docilement, les animaux exécutèrent leurs tours d'adresse ; même les lions les plus redoutables sautèrent comme des caniches à travers les cerceaux enrubannés et firent le pas de parade sur les pattes de derrière.

Avec terreur, les spectateurs virent le jeune homme plonger la tête dans le mufle ouvert du plus grand des lions.

On en était venu au dernier numéro du programme : la panthère noire allait venir en scène.

Le monstre avait pris place sur un tonneau et regardait son dompteur avec ses yeux de feu vert. Il semblait ne pas vouloir se prêter aux exigences de son maître. De nouveau, la cravache s'éleva et cingla le dos souple.

C'est alors que la panthère se dressa, non dans l'intention d'obéir, mais pour se jeter sur l'homme.

Un cri terrible jaillit des gradins, comme le jeune homme saisissait une barre de fer pour se défendre.

— Arrière ! hurla une voix de femme. Vous ne pouvez pas la maltraiter ! Revenez, César ! Revenez ! C'est la bête de mon Carlo !

L'émoi des spectateurs ne connut plus de bornes quand ils virent une femme s'élancer dans l'arène et s'agripper à la grille de la cage.

L'instant d'après elle l'ouvrait.

Des cris de terreur retentirent.

Une effroyable catastrophe allait se produire : la cage ouverte n'allait-elle pas lâcher ses fauves rugissants sur la multitude ?

En cette minute d'angoisse, un homme de haute stature bondit au-dessus de la clôture de l'arène, écarta violemment la femme et, saisissant une barre d'acier, en repoussa si énergiquement les fauves que le dompteur put quitter la cage en toute hâte.

Livide et tremblant de tous ses membres, il serra la main à l'étranger.

— Il était temps, dit-il d'une voix rendue rauque par l'émotion. Encore une minute, et je ne pouvais plus me défendre contre la panthère, qui m'aurait infailliblement mis en pièces.

Le public, qui n'avait aucune envie de rester plus longtemps sur les lieux où il avait couru un tel danger, se retirait prestement.

— Emportons cette malheureuse, qui semble s'être évanouie, dit le dompteur en se tournant vers l'étranger.

L'instant d'après, on l'avait transportée dans une roulotte vide. Un gardien entra vivement et, se penchant sur la femme évanouie, il s'écria :

— C'est l'ancienne fiancée de notre Carlo, qui a disparu ! Elle s'appelle Mrs. Sommerset maintenant.

— Sommerset, dit l'étranger. N'est-ce pas la femme de l'industriel Sommerset, dont les fonderies se trouvent de l'autre côté du Marais du Diable ?

— En effet, monsieur, la même qui pour un peu d'argent a abandonné son premier fiancé, Carlo, le dompteur.

— Et où est-il maintenant, ce Carlo ? demanda l'étranger avec intérêt.

Le gardien hocha pensivement la tête.

— C'est une longue histoire, dit-il, et plus d'un fonctionnaire de police donnerait gros pour la connaître, tellement elle est intéressante.

— Eh bien ! dit l'étranger, je suis le détective Harry Dickson, dont vous avez peut-être entendu parler. Racontez-moi l'histoire, car depuis peu je connais l'époux de cette dame. Il faut savoir que, pour des raisons de santé, j'ai loué un petit cottage dans le voisinage des usines

Sommerset.

— Êtes-vous le célèbre Harry Dickson ? s'écria le gardien avec une stupeur joyeuse. Eh bien ! j'ose vous dire qu'il y a du boulot pour vous, par ici. Il s'agit notamment, ni plus ni moins, du meurtre de notre ancien collègue Carlo.

— Racontez-moi cela, dit Dickson. Je suis tout oreilles.

Le gardien jeta un regard rapide sur la femme, dont l'évanouissement persistait, se cala sur un tabouret, désigna au détective un banc en face de lui et commença son récit à voix basse.

— Il y a six mois environ, nous donnions des représentations ici dans le Sussex. Carlo, un jeune et sémillant Italien, présentait les fauves que vous venez de voir. Sa bête favorite était César, la panthère noire, qui faillit faire tourner au drame la séance de tout à l'heure.

« Carlo était beau garçon et les billets doux pleuvaient autour de lui ; pourtant, il n'avait d'attentions que pour une seule dame, celle que vous voyez étendue ici : l'actuelle Mrs. Sommerset.

« Elle ne manquait pas une de nos soirées et, après chacune d'elles, elle rencontrait le dompteur.

« Le père de la jeune fille était un homme très riche, associé des usines proches du Marais du Diable.

« Il va de soi qu'il s'opposa de toutes ses forces au mariage de sa fille avec un saltimbanque. Il faut croire qu'il réussit à la faire changer d'idées, car, un beau soir, Carlo reçut une lettre d'elle, où elle disait que la vie errante du cirque lui serait impossible, et qu'elle ne pouvait devenir sa femme.

« Se rendant aux désirs de son père, elle avait décidé d'épouser son associé, un homme fort estimable, qui avait depuis longtemps des vues sur elle.

« En cela, monsieur Dickson, elle fit preuve de sagesse, car notre vie nomade n'est pas rose du tout.

— Et que fit Carlo quand il reçut cette lettre ? demanda Harry Dickson.

— Il sembla prendre la chose du bon côté, bien mieux qu'on n'était en droit de l'attendre d'une nature impétueuse comme la sienne.

« Il me confia qu'il allait avoir le soir même une entrevue d'adieu avec l'aimée. En effet, ce soir-là, je vis partir Carlo dans la direction du Marais du Diable. Depuis je ne l'ai pas revu.

— Et il ne donna plus signe de vie ? demanda Harry Dickson.

— Rien, absolument rien. Il disparut sans laisser de traces et personne ne le revit. Pour moi, il ne doit plus être du monde des vivants, sinon il serait revenu à ses bêtes, auxquelles il était très attaché.

— Il peut avoir perdu la vie dans le marécage, suggéra le

détective.

— Il n'en est rien, répondit le gardien. Le marécage fut fouillé, dragué ; nous l'avons même cherché à la piste avec César, la panthère noire, qui lui était dévouée comme un chien. Ce fut en vain.

« Attention, on dirait que Mrs. Sommerset revient à elle !

La jeune femme venait en effet de se dresser sur son séant et ses regards fouillaient anxieusement la pièce.

— Carlo, murmura-t-elle plaintivement, où est Carlo ? Je l'ai vu regarder hors de la roulotte. Mais non, continua-t-elle avec un sourire navré, ce n'était que son fantôme, car lui, il a été assassiné.

Le gardien poussa le détective du coude.

— Avez-vous entendu ce que dit cette malheureuse ? C'est du reste notre conviction à tous : cette nuit-là, on a assassiné Carlo.

— Mais qui aurait eu avantage à cette mort ? demanda le détective.

— Cela, je n'en sais rien, répondit le gardien, et malheureusement je ne puis m'en occuper. Peu après la disparition de notre dompteur, nous sommes partis d'ici. Mais vous, monsieur Dickson, comme vous êtes maintenant en vacances dans ces parages, disposant de tout votre temps, vous pouvez le faire, et peut-être arriverez-vous à venger notre malheureux camarade, et à livrer son meurtrier aux mains de la justice.

« Maintenant, je vous dis adieu. Voilà du reste Mr. Sommerset qui s'amène. Il aura été averti de l'évanouissement de sa femme.

Une silhouette d'homme s'encadra dans l'ouverture de la porte, celle d'un gentleman élégant, d'une trentaine d'années, mais dont la figure était si sombre et si menaçante que Harry Dickson jeta vivement un regard sur la jeune femme qui venait de se lever en toute hâte.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement au détective. On m'a dit, monsieur Dickson, que vous avez arraché ma femme à un grand danger.

En termes concis, le détective fit le récit des événements et l'acheva par ces mots :

— Votre femme semble être préoccupée par de bien sombres pensées.

L'industriel ricana et jeta un regard noir à son épouse.

— Vous avez raison, dit-il hargneusement, et comme cela lui arrive trop souvent, je crois que je me verrai obligé de la faire interner dans un asile d'aliénés.

— Ne dites pas de pareilles horreurs, fit lentement le détective.

L'homme s'approcha de sa femme et lui prit la main. Harry Dickson vit comme la jeune femme frissonnait de terreur devant son mari.

— Voulez-vous nous accompagner, monsieur Dickson ? demanda Mr. Sommerset. L'auto est devant la porte.

— Non, répondit le détective, je préfère retourner à pied et prendre par le marécage du Diable.

Le maître de forge lui jeta un regard incrédule et la jeune femme regarda fixement son sauveur.

— Êtes-vous fou, monsieur Dickson ? s'écria Mr. Sommerset. Vous, un étranger, vous prétendez passer, la nuit, par l'insolite Marais du Diable ?

« Savez-vous que, dans l'espace de six mois, trois personnes y ont disparu ?

— Non, répondit Harry Dickson, je n'en savais rien. Qui étaient ces malheureux ?

— Deux d'entre eux étaient porteurs de lettres chargées, dont l'argent était destiné en grande partie à Mr. Wilsburg, mon beau-père.

— Et le troisième ? demanda le détective.

— Le troisième – la voix du fabricant tressaillit en disant cela – était un artiste de cette troupe.

Tous trois venaient de quitter la roulotte. L'industriel les précédait de quelques pas, se dirigeant vers sa voiture. Tout à coup, Harry Dickson se sentit prendre par le bras. Il se retourna et son regard plongea dans les yeux angoissés de Mrs. Sommerset.

— Venez avec nous, supplia-t-elle. J'ai peur pour la nuit qui vient. Oh ! ne me refusez pas cela. Je vais mourir de frayeur. Mon Dieu, n'y a-t-il donc personne sur terre à qui je puisse me confier ?

— Si cela peut vous rassurer, répondit aimablement le détective, je veux bien vous accompagner, bien que j'eusse pris grand agrément à cette promenade à travers le marais.

— Vous y perdriez la vie, croyez-moi. Le marécage ne rend jamais ce qu'il a pris... Mais chut ! Voilà mon mari qui revient. Il ne faut pas qu'il se doute que nous avons encore parlé de ce marécage. Donnez-moi votre bras, pour que je puisse m'y appuyer. Je me sens si lasse !

Peu d'instantes après, la voiture et ses trois voyageurs filaient rapidement par les rues de la petite ville endormie.

La brise nocturne caressait les visages. Elle venait du Marais du Diable, que la voiture contournait maintenant en une immense courbe.

Il s'étendait là, comme un monstre informe aux tentacules géants, entre la ville et une lointaine chaîne de collines. Un lourd silence régnait que rien ne venait troubler, pas même le chuissement d'un rapace de nuit.

À ce même moment – et instinctivement le chauffeur freina – un cri horrible retentit, comme poussé par le démon lui-même. C'était une sorte de râle démesuré, un rauquement furieux, qu'il était impossible de décrire ou de préciser.

Mr. Sommerset saisit le bras du détective et le serra nerveusement.

— Avez-vous déjà entendu cela ? demanda Harry Dickson au maître de forge.

— Non, répondit l'autre avec effort, jamais.

— C'est le cri de quelqu'un qu'on assassine ! cria la jeune femme en scrutant avec terreur la nuit épaisse, d'où le cri avait jailli.

— Ne dites pas de bêtises, gronda son mari. C'est plutôt le cri d'une bête sauvage.

— C'est ce qu'il me semble, dit Harry Dickson, mais comment cet animal serait-il venu dans cette solitude ?

On continua la route en silence.

Arrivé à sa porte, Harry Dickson descendit, laissant le couple continuer son chemin.

— Je donnerais beaucoup, murmura-t-il quand il fut seul, pour connaître le secret de cette jeune femme.

Il entra pensivement dans la demeure qu'il occupait depuis quatre semaines ; son fidèle élève Tom Wills dormait déjà.

Le détective allait se mettre au lit, quand une idée lui vint.

Non loin de chez lui se trouvait la villa des Sommerset. À ce moment, ses fenêtres s'éclairèrent ; il connaissait fort bien les environs de la maison et savait qu'elle était entourée d'une haie vive, présentant des ouvertures çà et là.

La salle à manger donnait sur le jardin ; s'il tâchait de surprendre la conversation des époux ? Peut-être apprendrait-il de cette façon pourquoi la jeune femme manifestait une telle aversion pour son mari. Harry Dickson ouvrit sa fenêtre et écouta : le silence était immense ; les habitants du pays se couchaient avec les poules. De l'autre côté du marais brillait seulement une lumière solitaire. Elle venait probablement de la mesure de l'ermite dont son hôtesse lui avait parlé.

Il y avait quelques mois, un homme était venu s'installer dans une hutte isolée et menaçant ruine ; comme il portait la robe de bure, on croyait qu'il appartenait à un ordre religieux.

Cette hutte avait son importance, car elle était située sur une hauteur et servait de point de repère à ceux qui, venant de la ville, voulaient traverser le marécage.

Si l'on ne perdait pas la mesure de vue, on pouvait traverser la sournoise étendue par un chemin droit et ferme.

Aussi, pendant la plus grande partie de la nuit, l'ermite tenait-il sa lumière allumée, de sorte que quelques téméraires avaient déjà risqué la périlleuse traversée nocturne.

Harry Dickson songeait à tout cela en quittant son cottage pour se diriger vers la villa des Sommerset.

Après de brèves recherches, il découvrit une ouverture dans la haie, la franchit aisément et put entendre les voix des époux.

— Pour l'amour du Ciel, dites-moi pourquoi, sans m'en avoir rien dit, vous êtes allée au cirque ? demandait l'industriel.

— Parce que vous ne l'auriez jamais permis, fut la réponse de la jeune femme.

— C'est bien possible, remarqua l'homme. À quoi bon rouvrir d'anciennes blessures ? Vous feriez mieux d'oublier tout cela une fois pour toutes.

— Oui, répondit la jeune femme en tremblant, si je le pouvais. Croyez-moi, Georges, je vous sais gré de tout ce que vous faites pour moi. Je vois bien que vous m'aimez par-dessus tout, mais nulle part je ne puis trouver le repos.

— Je sais parfaitement, dit l'industriel d'une voix pleine d'amertume, qu'il y a un secret entre nous. Combien de fois ne vous ai-je pas suppliée de me le confier ! Ne voyez-vous donc pas que je souffre de votre propre inquiétude ?

Harry Dickson entendit soupirer la jeune femme.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle passionnément. Même si je devais vous écouter, je n'arriverais pas à vous convaincre, et la situation n'en serait rendue que plus intolérable.

— Pensez-vous toujours à ce Carlo, à ce dompteur ? demanda Mr. Sommerset avec un accent de colère.

La jeune femme se tut et le détective entendit sa respiration oppressée.

— Que le coquin soit maudit, même après sa mort ! s'écria Mr. Sommerset en fureur. Il détruit mon bonheur plus qu'un vivant ne saurait le faire.

Harry Dickson se redressa soudain. N'avait-il pas entendu à ses côtés un rire sarcastique ? Son regard perçant fouilla l'ombre, alentour, mais il ne distingua personne. Pourtant, il aurait osé jurer ne pas s'être trompé.

Il se sentait peu disposé à en entendre plus long, si un second espion se tenait à ses côtés.

Précautionneusement, il retraversa la haie, et il allait regagner son logis quand sa fine ouïe perçut un bruit de pas s'éloignant de la villa dans la direction du marécage.

Quelqu'un d'autre que lui était-il aux écoutes également ? Le détective se glissa vers l'endroit où retentissait le bruit des pas : il ne s'était pas trompé en effet.

À trente pas de lui, une haute silhouette drapée dans des étoffes flottantes s'éloignait.

Sa démarche était souple et légère et ne pouvait être celle des lourds laboureurs de la plaine.

Harry Dickson la suivait avec prudence, mais tout à coup il s'arrêta, comme rivé au sol : il se trouvait au bord même du marécage, un pas de plus aurait été son infaillible perte.

L'ombre avait disparu.

— Le marais semble avoir des secrets, murmura Dickson en reprenant le chemin du retour. Mais qu'à cela ne tienne ! J'ai assez de temps devant moi pour les lui ravir !

2. Le pieux ermite

Dès potron-minet, Harry Dickson se trouva le lendemain au bord du marécage du Diable, non du côté où la veille la mystérieuse apparition s'était évanouie, mais de celui de la ville, d'où étaient partis le dompteur et les deux courriers pour leur dernier trajet.

Son regard erra sur la sinistre étendue, dont la face ténébreuse n'était interrompue que par de grêles touffes de bruyère, des bouleaux nains et une floraison avare et pallide.

Partout luisaient sur la terre ferme de sombres flaques liquides, que le voyageur devait soigneusement éviter pour traverser le marais par d'étroits sentiers à peine visibles.

— Vous me suivrez à vingt pas de distance, dit le détective en se tournant vers Tom Wills, et vous prendrez bien garde aux sentiers.

« Il se pourrait que vous me perdiez de vue pour un moment. Souvenez-vous de chaque arbuste, de chaque petite élévation du sol, pour retrouver votre route. Voyez-vous cette hutte, de l'autre côté du marécage ?

— Très bien, maître, répondit le jeune homme en regardant vers l'endroit indiqué.

— Elle sert de point de repère pour toute la contrée, continua le détective. Je vais donc essayer d'atteindre l'autre côté.

Plus d'une fois, en cours de route, l'horreur s'empara de l'esprit de Harry Dickson quand il sentait sous ses pas sourdre l'eau fétide du marais. Il n'osait s'arrêter nulle part, au risque de s'enliser dans la boue mouvante. À de rares intervalles seulement, un peu de terre ferme lui permettait une courte halte.

— Cela ne m'étonne pas, murmura-t-il pendant un de ces instants de répit, que des étrangers disparaissent dans cet enfer. Mais ce qui m'étonne, c'est que des messagers, familiarisés depuis des années avec l'endroit, s'y soient perdus. Il se peut qu'ils aient voyagé par temps de brume, mais même alors la lumière de la cabane leur servait de phare.

« Ce qui est le plus surprenant, c'est qu'ils étaient justement porteurs d'une grosse somme d'argent. Voilà qui ne me dit rien qui vaille. Quelque chose cloche dans toute cette histoire !

Il s'arrêta de nouveau à une courbe du chemin.

« Il faut que je fasse attention, se dit-il. Si l'on ne tient pas l'ermitage en vue, on risque de s'égarer et de s'enfoncer dans cette mare sombre là-bas, qui ne me paraît pas de nature à vouloir rendre sa

proie.

— Tom, s'écria-t-il en se retournant, passez-moi le bâton que vous venez de couper à ce chêne marceau ! Il faut que je m'en serve comme jalon indicateur.

Sur ces mots, il s'empara du gourdin et l'enfonça dans la terre molle ; il y disparut presque entièrement.

— Faisons-y une encoche montrant la direction de l'ermitage. Alors, nous pourrons reprendre la route.

Le trajet à travers le marais leur prit environ vingt minutes. Ils avaient alors atteint la terre ferme et se trouvaient à proximité de la hutte.

— La cheminée fume, observa Tom. Le pauvre ermite semble donc être chez lui. Si on lui rendait visite ?

— C'était bien mon intention, répondit Dickson en souriant, mais j'aimerais bien que vous demeuriez au-dehors ; deux personnes pourraient par trop troubler les méditations du saint homme.

Tom Wills s'étendit sur une place gazonnée déjà chauffée par le soleil. C'était un endroit rêvé pour le repos et la réflexion : au loin s'étendait la face immobile et luisante du marécage, avec ses fleurs rares et ses chétifs bouleaux tremblotants ; sur ce paysage silencieux se voûtait l'immense azur flambant de clarté solaire. Seuls, les bruits lointains de la fonderie proche troublaient la grande paix du ciel et de la terre.

Pendant que Tom Wills se plongeait dans une douce rêverie, Harry Dickson s'était approché de la cabane.

Celle-ci n'était pas aussi délabrée qu'on la lui avait dépeinte ; elle était même pourvue d'une porte bien solide, fermée pour le moment.

Elle était même verrouillée, car elle ne céda pas à la poussée du détective.

Mais il avait décidé de faire la connaissance de l'ermite. Il frappa donc.

Il se fit pas mal de bruit à l'intérieur, et cela dura quelque temps avant que la porte fût doucement entrebâillée, de façon à pouvoir être refermée à l'instant.

Par l'étroite fente, une haute silhouette vêtue d'une robe de bure regarda au-dehors. Un lourd capuchon couvrait toute la figure de l'ermite, ne laissant paraître qu'une forte barbe noire.

Harry Dickson fut en même temps stupéfait et ravi. Là où il s'attendait à trouver un vieillard las de vivre et lourd d'âge, il se trouvait devant un homme solide d'une trentaine d'années, dont le regard inquisiteur pesait sur lui.

— Que cherchez-vous par ici ? demanda l'ermite d'une voix soupçonneuse, et en même temps son regard errait sur les alentours comme pour se convaincre que son visiteur était bien seul.

Le détective ne savait pas s'il s'était aperçu de la compagnie de Tom Wills pendant la traversée du marécage.

— En premier lieu, dit Harry Dickson, je voudrais bien une gorgée d'eau fraîche ; cette maudite traversée m'a donné soif. Et, ensuite, j'aimerais apprendre de vous l'une ou l'autre chose concernant ce mystérieux marécage.

Le solitaire inclina lentement la tête, de sorte que le détective ne put distinguer ses traits.

— Vous pouvez obtenir l'eau que vous désirez, répondit l'ermite, mais je ne puis rien vous dire concernant cet endroit. Attendez un peu dehors, ajouta-t-il en remarquant que le visiteur s'apprêtait à franchir son seuil.

L'instant d'après il s'était reculé et avait vivement fermé la porte au verrou.

« Un gaillard diablement méfiant, pensa le détective en prenant place sur le banc à peine équarri devant la maison. Il pourrait bien se départir un peu de sa misanthropie. »

Quelques instants plus tard, l'habitant de la hutte réapparut, portant une grande jatte de terre pleine d'eau.

— Pardonnez-moi de ne rien vous offrir de meilleur, dit-il. Un pauvre homme comme moi n'a ni vin ni bière chez lui.

— Et pourtant vous fermez soigneusement votre porte, interrompit Harry Dickson en riant. On dirait vraiment que vous cachez de grands trésors.

La figure de l'ermite s'assombrit.

— Croyez-vous que, si je possédais biens et argent, je vivrais dans cette solitude ? demanda-t-il. Et maintenant, ajouta-t-il vivement, je crois que vous êtes désaltéré. Vous pouvez continuer votre chemin. Que Dieu vous garde !

— Votre présence ici est une véritable bénédiction pour l'endroit, répondit Harry Dickson en se levant. Pendant la journée votre demeure, et pendant la nuit votre lumière montrent le chemin à tous ceux qui s'aventurent dans le marécage.

— Cela, je ne l'ai jamais su, dit lentement l'ermite. Du reste, je m'intéresse fort peu aux habitants, et il m'est absolument indifférent que ma maison ou que ma lampe leur servent de guide.

— Vous n'allez jamais dans le marais, sans doute ? demanda Dickson.

— Jamais, fut la brève réponse. Je n'ai rien à y faire.

— Étiez-vous chez vous cette nuit ? demanda le détective.

— J'y suis toujours. Mais pourquoi me questionnez-vous de la sorte ?

— Parce qu'alors vous avez dû entendre le cri terrible qui fut poussé entre dix et onze heures ; vous n'avez pas pu ne pas

l'entendre !

L'ermite leva un peu la tête et laissa errer ses regards sur l'étendue du marais.

— Non, dit-il d'une voix formelle, je n'ai rien entendu. Je dormais déjà à cette heure tardive.

— Vous devez vous tromper, rétorqua Harry Dickson en lui jetant un regard inquisiteur, car entre onze heures et minuit j'ai vu briller votre lumière.

— C'est bien possible, concéda l'ermite. Pendant une grande partie de la nuit, je la laisse allumée.

— Mais pourquoi, insista le détective, puisque vous ne vous souciez pas des hommes ?

— Je dors mal et je m'éveille souvent. Alors, des heures durant, je lis dans la Bible. Voilà pourquoi je tiens ma lampe allumée.

— Avez-vous entendu dire que plusieurs personnes ont péri dans ce marais ?

L'ermite réfléchit quelques instants avant de répondre :

— Non, je l'ignore. Et qui étaient ces infortunés ?

— Le premier fut le dompteur Carlo, dont on ne sait rien depuis bientôt six mois.

Les yeux du solitaire s'attachaient fixement au détective.

— Êtes-vous de la police ? demanda-t-il vivement.

— Pour vous servir. Cela veut dire que je suis un détective qui a pris pour mission de traquer les criminels et de les livrer à la justice.

La main de l'ermite tremblait légèrement en prenant l'écuelle des mains de son visiteur.

— Et aujourd'hui vous cherchez l'assassin du dompteur Carlo ?

— En effet. N'avez-vous jamais vu rôder dans ces parages ce jeune homme à la mine caractéristique d'Italien ? Il doit avoir été en relation avec la dame qui est maintenant l'épouse de Mr. Sommerset.

L'ermite sembla se perdre dans ses pensées, comme s'il voulait faire mentalement un retour vers le passé. Enfin il releva la tête et regarda au loin vers les usines métallurgiques.

— Mr. Sommerset n'est-il pas propriétaire de ces établissements ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Harry Dickson. Vous devez bien le connaître.

— Au cours de mes promenades dans les environs, il m'est arrivé de voir sortir deux gentlemen de cette villa, au loin ; à en juger par leurs habits, ce devaient être les propriétaires des usines.

— C'est exact. Le plus jeune, c'est Mr. Sommerset, l'autre Mr. Wilsburg, son beau-père ; quelque chose semble les ennuyer, quelque chose qui a rapport à la disparition du dompteur Carlo.

— Voilà ce que je ne puis savoir, répondit le solitaire. Tout ce que je sais, c'est ceci : un soir – il était environ onze heures, – j'étais dans

le parc de cette villa et je regardais les étoiles.

« J'étais descendu dans la plaine, j'avais recueilli des aumônes et j'étais bien fatigué quand je pris un peu de repos dans ce parc.

« Tout à coup, j'entendis une violente discussion s'élever entre deux hommes dont l'un reprochait à l'autre d'avoir détruit son bonheur.

« Soudain, j'entendis un cri terrible, puis le silence retomba.

« Les deux hommes avaient disparu dans le parc.

« En toute hâte, je quittai les lieux et regagnai ma maison ; je ne me suis plus occupé de la chose.

« Voilà tout ce que je sais.

— Avez-vous vu les deux hommes ? demanda le détective.

— Ni l'un ni l'autre ; il faisait si sombre dans le parc que je ne pouvais rien distinguer ; même pendant la journée, du reste, il y fait obscur.

— N'avez-vous pas vu une jeune dame dans le voisinage ? demanda Harry Dickson.

— Non, répondit l'ermite, pour autant que je me rappelle, non. Toutefois je vous prie de ne pas faire usage de ce que je viens de vous dire ; votre clairvoyance suffira, je pense, à vous aider à trouver la bonne piste.

Le détective resta perdu dans ses pensées.

Du récit de l'ermite il pouvait conclure que, dans un instant d'ardente jalousie, Mr. Sommerset s'était débarrassé de son rival, le soir où celui-ci venait faire ses adieux à l'aimée.

Toute la conduite de la jeune femme ne prouvait-elle pas qu'elle aussi tenait son époux pour le meurtrier du jeune Carlo ? N'avait-elle pas tremblé comme une feuille lors de l'entrée de son mari dans la roulotte ?

N'avait-elle pas laissé sous-entendre qu'un terrible secret l'oppressait ?

Il comprit qu'il lui était absolument nécessaire de revoir Mrs. Sommerset et de gagner sa confiance.

Peut-être se trouvait-elle dans les environs au moment de la fatale entrevue entre les deux hommes.

Peut-être même avait-elle été le témoin horrifié du forfait, quand le cadavre de son fiancé fut confié aux profondeurs perfides du marécage ?

Plus Dickson y réfléchissait, plus il se rendait compte que la jeune femme possédait la clé de l'énigme.

— Je vous remercie pour tout ce que vous venez de me dire, dit-il en serrant la main de l'ermite, et n'ayez aucune crainte d'être mêlé à cette affaire. Je commencerai par faire effectuer des sondages en secret dans le marais.

« Je regrette fort que vous ne puissiez m'aider dans cette besogne.

— Par principe, je ne vais jamais dans le marécage, déclara le solitaire. J'en éprouve une insurmontable aversion.

« Et puis, je ne crois pas que vous trouverez quelque chose, car, d'après ce que j'ai entendu dire par les habitants de la contrée, le marécage est terriblement profond et ne rend jamais ce qu'il a pris.

— Cela paraît ainsi tout au moins, riposta Harry Dickson, car on n'entendit plus jamais parler de ceux qui s'y engagèrent ; une seule chose seulement est bien remarquable.

L'ermite jeta un regard scrutateur sur son visiteur.

— Quoi donc ? fit-il.

— Que parmi ces disparus, il se soit trouvé deux personnes porteuses de sommes d'argent considérables ; car, comme je l'ai appris aujourd'hui, outre un courrier, il y avait un jeune homme revenant d'Australie et gagnant son village natal situé de l'autre côté du marécage.

« Lui aussi avait beaucoup d'argent sur lui, économisé au long de son laborieux exil.

« Lui aussi doit être devenu victime de cet endroit sinistre, car sa piste conduit jusqu'à la ville de Sussex, donc jusqu'au marais.

L'ermite hochait tristement la tête et jeta un regard sombre sur la morne vastitude.

— Dieu ait pitié de son âme ! murmura-t-il. Mais pourquoi pousser la témérité jusqu'à choisir ce périlleux chemin à travers cette étendue meurtrière ?

— C'est le chemin le plus court vers les villages riverains et vers les villas du bord ; ensuite, il est certain que votre hutte constitue un excellent point de repère ; le chemin court tout droit vers elle.

Le solitaire posa sa main sur l'épaule du détective.

— C'est tenter Dieu ! dit-il d'une voix profonde. Attention qu'il ne vous arrive malheur à vous aussi, et dans ce cas la lumière de ma lampe en serait la cause.

— Ne vous faites aucun souci à ce sujet, répondit Harry Dickson. Si quelque chose m'arrive, ce sera par ma propre faute ; mais il est temps maintenant.

« Je vois mon jeune ami qui s'avance de ce côté. Il a dû trouver le temps un peu long.

L'ermite observa attentivement Tom qui s'approchait lentement d'eux.

— Est-il détective lui aussi ? demanda-t-il.

— Du moins il voudrait le devenir, répondit Dickson. Pour le moment, il ne s'occupe que de menues affaires, mais avec une rare intelligence, je dois le dire à son honneur. Je puis même affirmer que j'aurais moins de chances de réussite si je ne l'avais pas à mes côtés.

— Sa figure est en effet intelligente, dit pensivement l'ermite, et il connaît l'art subtil de dissimuler ses pensées.

— Mais il en est de même de vous, dit Dickson en riant. Vous aussi feriez un bon détective, car vous savez fort bien observer le monde.

L'ermite se détourna et marcha vers la porte.

— J'aurais bien aimé voir l'intérieur de votre ermitage, dit le détective.

« Je m'en fais une idée fort romanesque : une table et une chaise mal équerries, dans un coin une litière de mousse et de paille, et peut-être un corbeau, un renard ou quelque autre bête sauvage comme compagnon.

La phrase de Harry Dickson fut tout à coup interrompue par un bruit singulier qui venait de l'intérieur ; il écouta avec une attention étonnée : c'était une sorte de feulement, suivi d'un souffle profond et rauque.

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il. Vraiment, vous donnez asile à un animal sauvage ?

Un instant, les sourcils de l'ermite se froncèrent sombrement, puis il répondit avec tranquillité :

— En effet, je garde ici un renard. Je l'ai ramassé dans la forêt il y a quelque temps de cela, blessé par un coup de feu. Je l'ai hébergé et suis parvenu à le guérir. Il est furieux contre les étrangers, et c'est pour cela que je ne vous fais pas entrer dans ma maison.

Tout à ses pensées, Harry Dickson s'en alla. Sa promenade le conduisait autour du marais, vers les fonderies lointaines de la firme Sommerset et Wilsburg. Tom Wills le suivait en silence, attendant que son maître parlât.

— L'ermitage a son secret, dit enfin Harry Dickson à voix basse. Le brave homme vient de nous raconter une bonne blague avec son histoire de renard !

— C'est ce qu'il me semble, répondit Tom Wills. Un renard ne fait jamais un bruit pareil, et, quant au reste, l'ermite n'a pas dit la vérité non plus.

— Ah ? fit le détective, qu'avez-vous découvert, pour prétendre cela ?

— J'ai fait le tour de la maisonnette, qui m'intéressait autant que ses habitants.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Une longue tige couverte de plantes lacustres.

— Hm..., remarqua Harry Dickson, voilà qui ne dit pas grand-chose. Il se peut que notre ermite s'en soit servi pour sonder les profondeurs proches.

« Quant à moi, j'ai appris des choses plus intéressantes au cours

de mon entretien avec le solitaire : notamment où le dompteur Carlo s'est trouvé en dernier lieu.

Tom Wills jeta un regard interrogateur à son maître.

— A-t-il vraiment été assassiné ?

— Il le paraît et, d'après les dires de l'ermite, le meurtrier ne pourrait être que le fabricant Sommerset.

Le jeune homme partit d'un franc éclat de rire.

— Vous n'allez pas croire ces balivernes, maître ! Ce gentleman qui, d'après ce que j'ai entendu dans les environs, est un véritable père pour son personnel, ne pourrait être un assassin ! Si encore c'était Mr. Wilsburg, qui est détesté partout pour son avarice et son mauvais caractère ! C'est plutôt à lui que je prêteraï des desseins criminels.

Harry Dickson ne dit mot, mais ses yeux s'ouvrirent tout grands et se fixèrent sur un point déterminé.

Ils se trouvaient sur une légère éminence, d'où l'on avait une vue parfaite sur toute l'étendue ; une copieuse bruyère l'entourait, gîte idéal pour le lièvre ou le renard, quand ils veulent se soustraire à l'œil du chasseur.

Le détective s'arrêta un moment, le dos tourné au marécage et regardant la plaine.

— N'est-ce pas un endroit ravissant ? dit-il en étendant les bras, comme s'il voulait embrasser la nature entière. Voyez au loin ces montagnes bleues, cette sombre forêt, et ce pâturage !

Sans s'occuper de son compagnon, il s'élança vers un champ proche.

Il disparut derrière une butte de terre.

Comme Tom Wills s'approchait, il assista à un bien singulier spectacle : le détective s'était jeté à plat ventre et avançait en rampant à travers les broussailles, vers la hauteur qu'ils venaient de quitter.

— À terre ! À terre ! ordonna-t-il.

Et, sans dire un mot, Tom lui obéit.

— Vous devez ramper à mes côtés, de sorte que personne ne puisse vous voir.

Bientôt ils eurent de nouveau atteint la petite hauteur.

La bruyère y était assez haute et touffue pour les cacher dans leur position couchée. Seule, du côté du marécage, la vue était libre.

— Mais je ne vous comprends plus, maître, murmura Tom. En dix pas nous en aurions fait autant.

Au lieu de répondre, Harry Dickson sortit ses jumelles de sa poche, inspecta l'étendue lacustre, puis les tendit à son élève.

— Essayez donc de vous orienter, et regardez si vous pouvez retrouver le chemin par où nous sommes venus.

Tom le fit avec attention.

— Je crois que nous nous trouvons en face de ce coude d'où l'on

doit se diriger sur l'ermitage, et où nous avons fiché un bâton en terre.

— Vos yeux ne vous ont pas trompé, mon garçon. Imaginez-vous maintenant que, par une nuit obscure, une puissante lumière domine cette hauteur, par exemple un fanal avec réflecteur. Qu'arrivera-t-il au voyageur solitaire qui pense marcher vers l'ermitage en se guidant sur la lumière ?

— Seigneur ! s'écria Tom Wills. Comment pouvez-vous dire de si horribles choses ? Mais le malheureux serait infailliblement perdu !

— En effet, remarqua le grand détective, et ce qui est fort curieux c'est que ce sont précisément des gens porteurs d'argent qui se sont égarés. Cherchons... Cet endroit se prête admirablement à tous les crimes.

Les deux hommes inspectèrent chaque pouce de terrain. Tout à coup, Tom Wills s'arrêta devant une touffe de bruyère.

— Il me semble que la terre et les plantes ont été fortement foulées à cet endroit, remarqua-t-il.

Harry Dickson s'approcha.

— Vous avez raison. Examinons cela de plus près.

Les recherches durèrent peu de temps. Le jeune garçon heurta un objet dur et, l'instant d'après, il découvrit une grande lanterne à réflecteur.

— C'est un démon qui se sert d'un engin pareil, s'écria le détective avec colère. Mais, ajouta-t-il en regardant de plus près l'objet trompeur, il y a un nom frappé dans le fer-blanc de la lanterne.

— *Fonderies Sommerset*, lut Tom Wills. C'est affreux ! L'ermite aurait-il eu raison quand même ?

3. Le meurtre dans le marécage

Harry Dickson n'avait pu exécuter le plan dont il avait parlé à l'ermite, notamment traverser de nuit le sinistre marécage : un léger accès de fièvre l'avait obligé à se mettre tôt au lit.

Quand il se réveilla le lendemain, Tom Wills avait disparu de la chambre à coucher commune, sans doute pour faire une balade matinale.

Au moment où Harry Dickson formulait cette pensée, Tom arriva à toute vitesse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Harry Dickson comme son élève entrerait, hors d'haleine.

— Maître, s'écria-t-il, un nouveau malheur vient d'arriver ! Le beau-père de Mr. Sommerset, Mr. Wilsburg, a disparu depuis hier soir.

« Il s'était rendu en ville pour retirer une grosse somme de la banque et a voulu traverser le marécage pour retourner aux fonderies.

« Depuis son départ de la ville, pas une âme ne l'a revu !

Le détective fut habillé en quelques secondes.

— Comme je l'avais supposé, murmura-t-il. File à toutes jambes vers les usines, fais-toi donner quatre grands grappins comme ceux dont se servent les équipages des remorqueurs : tu sais, cette sorte de grappins dont les crochets sont groupés en quadrat et présentent la forme d'une petite ancre, et munis d'un œil pour y attacher un long câble.

— J'espère trouver encore du monde aux usines, remarqua Tom Wills, car tous sont sur pied pour chercher le vieux gentleman dans le marécage.

Pendant que Harry Dickson achevait une rapide toilette, Tom s'en fut en grande hâte. Dickson pensait :

« La lanterne provient des fonderies de Sommerset. Celui-ci l'aura portée à la butte, ayant su que le vieux Wilsburg allait revenir avec beaucoup d'argent sur lui. Je crois ne pas me tromper en prétendant avoir été moi-même la cause indirecte de cette mort. Mais ce sera en tout cas le dernier forfait du misérable ; et si je ne réussis pas à l'envoyer à l'échafaud, je dis adieu au métier de détective. »

Il avala son café et courut vers le marais, qu'il devait atteindre en faisant une grande courbe. Plus il se rapprochait, plus il voyait de gens qui étaient à la recherche de Mr. Wilsburg.

— Personne ne se doute de l'endroit où gît le malheureux,

murmura-t-il, et personne non plus ne se doute de l'exécrable forfait qui s'est accompli. Mais j'ai le temps : sans les grappins de Tom, je ne puis rien faire.

Lentement il se rendit à l'endroit où il avait fiché en terre le bâton de son élève. Personne ne s'y trouvait ; tous cherchaient plus loin, en des lieux plus dangereux que celui-là. Enfin, il vit un homme se détacher de la lointaine multitude et s'approcher de lui : c'était Mr. Sommerset.

— Avez-vous entendu l'affreuse nouvelle ? cria-t-il au détective. Mon beau-père a disparu. Il n'y a pas de doute, le marais l'a englouti !

Harry Dickson lui lança un regard perçant.

— Monsieur Sommerset, dit-il, je suis content de vous voir seul. Dites-moi donc qui était au courant du fait que votre beau-père devait revenir de la ville avec une forte somme d'argent sur lui ?

Le fabricant recula. Ses yeux se fixèrent attentivement sur la face impassible du grand détective.

— Mais..., balbutia-t-il, vous ne supposez tout de même pas...

— Si, je le suppose, répondit Harry Dickson. Je suis convaincu que nous ne sommes pas devant un accident, mais devant un crime.

— Mais qui donc serait le coupable ? s'écria Mr. Sommerset avec terreur.

— Un de ceux qui savaient la chose ; c'est pour cela que je vous saurais gré de me dire qu'elles étaient les personnes qui étaient au courant.

Le fabricant laissa tomber sa tête sur sa poitrine et réfléchit profondément.

— Pour autant que je me souviens, nous n'en avons parlé qu'une seule fois, et notamment avant-hier soir, quand nous sommes revenus du cirque.

— Qui assistait à l'entretien ?

— Mon beau-père, ma femme et moi.

— Où la conversation eut-elle lieu ?

— Dans la salle à manger de ma villa. Dès que nous sommes rentrés, nous nous sommes mis à table pour dîner.

— La fenêtre de cette pièce donne sur le jardin, n'est-ce pas ? Et elle est souvent ouverte ?

— En effet, et mon beau-père s'est retiré tout de suite après que la communication eut été faite, car nous ne vivons pas précisément en bon accord.

— Avait-il des ennemis ? demanda Harry Dickson toujours impassible.

— Pas que je sache. Souvent il m'a dit que j'étais, moi, son seul ennemi, parce que j'avais insisté pour que la dot de ma femme me fût remise. J'en avais un besoin urgent pour mes affaires.

Harry Dickson réfléchit.

— Se peut-il que, peu avant la disparition du courrier, vous ayez parlé de la prochaine arrivée de l'argent ?

— Oui, répondit Mr. Sommerset d'un ton formel. Je me rappelle fort bien que nous avons un grand besoin de cet argent.

— Vraiment ? dit Harry Dickson. Alors j'en sais assez pour le moment.

« Mais voici mon élève qui vient : je l'avais envoyé aux usines. Je crois pouvoir vous dire que, d'ici quelques minutes, nous serons devant le cadavre de votre infortuné beau-père.

Avant que Tom eût atteint l'endroit où l'attendaient les deux hommes, le détective s'était livré à un minutieux examen des lieux.

Pas bien loin de l'endroit où il se trouvait, il vit que la basse végétation avait été foulée sur un espace de plusieurs mètres.

— Regardez, monsieur Sommerset, fit-il, c'est ici que le meurtrier a épié sa victime.

Mr. Sommerset frissonna visiblement et regarda l'endroit avec effroi.

Entre-temps Tom s'était approché avec les grappins.

— C'est parfait, loua Dickson, voilà l'engin qu'il nous fallait. Et maintenant, monsieur Sommerset, allez trouver le monde qui fouille le marais et amenez-moi deux gars solides.

L'industriel s'éloigna en secouant la tête pendant que Tom jetait un regard interrogateur à son maître.

— Avez-vous trouvé trace du disparu ? demanda-t-il vivement.

— Et une trace si certaine que je puis dire avec précision où se trouve le corps. Regardez donc cet endroit-là !

— Un homme assez grand a dû s'y tenir couché, et il n'était pas seul.

— Comment, s'écria le détective, quelque chose m'aurait donc échappé ?

Tom Wills montra une place dénudée du sol.

— Il avait une bête auprès de lui, et une bête dont les traces me sont inconnues.

Harry Dickson regarda avec attention.

— Par le Ciel ! Vous avez raison ! Mes yeux semblent devenir moins bons, car je ne l'avais pas vu. C'est heureux que vous l'ayez découvert ; cela va nous faciliter la tâche.

Entre-temps Mr. Sommerset s'était approché avec les deux aides.

— Écartez-vous un peu, messieurs, demanda Harry Dickson. Je veux jeter le grappin dans cette mare. C'est là que doit se trouver le cadavre de Mr. Wilsburg.

Il jeta l'engin dans l'eau noire, puis l'amena avec précaution : le grappin crocha quelque chose dans le fond.

— À l'aide, maintenant, ordonna-t-il aux assistants. Il se peut que nous ayons accroché quelque souche pourrie, mais je ne le crois pas. La façon dont le crochet se comporte me dit qu'il s'est attaché à un objet flottant entre deux eaux.

Les hommes se mirent à haler vigoureusement. Seul l'industriel se tenait à l'écart, horrifié, incapable d'un mouvement.

Puis un cri d'horreur sortit de toutes les bouches : une masse sombre couverte de lentilles et d'algues venait d'apparaître à la surface. Déjà l'on voyait les formes d'un corps humain et, quelques minutes plus tard, un cadavre gisait sur la terre ferme.

— Lavons-le d'abord, ordonna le détective. Nous devons voir si nous sommes bien devant la dépouille de Mr. Wilsburg.

Vivement, les hommes se précipitèrent pour revenir avec de grands seaux d'eau qu'ils avaient puisée à l'endroit où l'onde du marais était claire et propre.

— C'est bien Mr. Wilsburg s'écrièrent-ils quand le corps fut nettoyé.

— Il s'est noyé en s'écartant de la bonne route, opina Tom.

Le détective se pencha attentivement sur le mort, examinant son visage et ses vêtements. De la gorge au menton courait une large écorchure, que seul Harry Dickson avait remarquée. Quant à la jaquette, elle présentait une grande déchirure triangulaire.

Personne ne prit garde à ces détails. Tous regardaient en silence, en proie à une vive émotion.

— Voulez-vous vérifier si votre beau-père est encore en possession des fonds qu'il a retirés hier de la banque ? dit le détective en se tournant vers Mr. Sommerset.

— Ne me demandez pas cela, je ne pourrais le toucher ! Faites-le vous-même, je vous en prie.

L'examen fut vite fait.

— Je l'avais bien pensé, déclara le détective. Il n'a plus rien sur lui, pas même sa montre !

Mr. Sommerset était comme frappé par la foudre.

— C'est un coup bien dur pour moi, dit-il à voix basse. J'avais absolument besoin de cet argent pour nos usines.

Tout à coup il releva la tête. Un grand dogue arrivait à bonds puissants ; c'était le chien favori de Mr. Sommerset. Il rompit le cercle des assistants, renifla devant le cadavre étendu, puis se frotta contre son maître en poussant des jappements plaintifs.

— Pluton ! s'écria Sommerset avec effroi. Qui a donc pu lâcher ce chien si hargneux ?

Il regarda dans la direction de la villa et, tout à coup, devint livide :

— Ma femme ! s'écria-t-il.

Dans un cab à deux roues qu'elle conduisait elle-même, Mrs. Sommerset contournait le marécage. Quand elle atteignit le sentier où se trouvaient les hommes, elle arrêta brusquement son cheval et, sans plus se soucier de sa voiture, elle courut vers l'endroit où gisait le cadavre.

— Qu'est-ce qui arrive ici ? cria-t-elle de loin. Qu'est-il arrivé à mon père ? On dit qu'il a péri. Je ne veux pas le croire !

Elle promena autour d'elle des regards égarés, jusqu'à ce qu'ils tombent sur le visage livide de son mari.

— Qu'avez-vous fait de mon père ? cria-t-elle. Vous avez insisté hier soir pour qu'il aille encore retirer dans la soirée des fonds de la banque. Ne pouviez-vous attendre jusqu'à ce matin ? Alors il ne se serait pas égaré ; mais vous ne pensez jamais qu'à vous-même !

C'est alors qu'elle aperçut le corps inanimé du vieux gentleman.

Un cri terrible s'échappa de sa poitrine. S'arrachant aux bras de ceux qui voulaient la retenir, elle se jeta sur le cadavre.

— Père ! Père ! Est-ce possible ! sanglota-t-elle. Vous ai-je perdu pour toujours !

Elle couvrait de baisers frénétiques le pauvre visage glacé.

— Vous avez été assassiné, ajouta-t-elle avec désespoir, assassiné pour ce misérable argent. Et voici votre assassin !

Elle désignait Sommerset, qui secouait la tête.

— Oseriez-vous nier ? rugit-elle. Donnez-moi l'argent pour lequel vous avez commis ce crime odieux. Donnez-le-moi, que je le jette dans cette mare ! Pour qu'il descende en enfer !

« Ah ! ce n'est pas la première fois que l'argent fait mon malheur. C'est d'abord quand j'ai abandonné mon malheureux Carlo pour devenir votre femme.

« Oh ! comme j'ai été punie, car ma vie à vos côtés est devenue un véritable enfer. Partout je vois le visage de l'infortuné qui est devenu votre victime. Dites qu'avez-vous fait de mon Carlo, misérable !

Comme une furie elle s'agrippait maintenant au cou de son mari, lui enfonçant ses ongles dans la chair. On eut toutes les peines du monde à l'en détacher.

— Menez-la chez elle, ordonna Dickson, se rendant compte qu'il était impossible de parler à la pauvre femme en ce moment.

Les ouvriers l'emportèrent vers son cab et la forcèrent à y prendre place. Mais, pendant tout un temps encore, on l'entendit se lamenter sauvagement.

— Votre épouse est-elle souvent agitée comme cela ? demanda Harry Dickson à l'industriel, qui restait là, figé comme une statue et qui n'avait pas fait un geste pour écarter sa femme.

— Il faut mettre fin à cela, dit-il finalement comme s'il s'éveillait

d'un rêve. Elle est devenue folle à lier, et aujourd'hui même je la ferai interner dans un asile. Ou bien pouvez-vous me donner un meilleur conseil ?

Harry Dickson fronça les sourcils.

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet, dit-il froidement, ce sont vos affaires. Il faut prendre avant tout des dispositions pour emporter le cadavre.

Elles furent vite prises.

— Monsieur Sommerset, dit le détective en se tournant vers le fabricant, voulez-vous m'accompagner un bout de chemin ? Il faut de toute façon que nous allions du même côté. Tom peut veiller auprès du mort jusqu'à l'arrivée de la police.

L'interpellé suivit en silence le détective.

— Je crois, commença Harry Dickson, que vous n'en doutez plus maintenant : votre beau-père a bel et bien été assassiné. Pour moi, l'affaire est assez claire. Mais il me faudrait quelques renseignements supplémentaires concernant le dompteur Carlo.

« Je fais allusion, ajouta-t-il comme Sommerset le regardait avec étonnement, à cette rencontre de l'avant-veille de votre mariage.

Mr. Sommerset soupira profondément.

— Le jour de mon mariage, dit-il amèrement, fut celui des débuts de mon malheur. La femme que j'aime par-dessus tout m'a en horreur ; dans les fonderies, un revers succède à l'autre ; je suis un homme fini, maintenant plus que jamais, puisque je suis obligé de faire interner ma femme.

— Et le dompteur Carlo ? insista le détective comme son compagnon se taisait.

— Oui, répondit Mr. Sommerset. Ce soir-là, j'ai en effet rencontré le dompteur. Les préparatifs du mariage m'avaient plus ou moins fatigué et je voulais faire une petite promenade dans le parc qui s'étend entre ma villa et celle de mon beau-père.

« À la lisière de ce parc, j'aperçus tout à coup un homme qui, à mon approche, se cacha derrière un arbre.

« Je crus me trouver en face d'un cambrioleur et, comme je crois être un homme courageux, je marchai résolument vers lui.

« Jugez de ma stupéfaction quand je me vis en présence du dompteur Carlo.

— Aviez-vous une arme sur vous ? demanda le détective.

— Oui, concéda le fabricant. Je suis toujours porteur d'un revolver et spécialement ces jours-là, car une bande de Bohémiens infestait la contrée.

— Saviez-vous, monsieur Sommerset, que votre fiancée avait entretenu des relations avec ce Carlo ?

— Oui, répondit l'autre avec résignation, et quelques semaines

avant mon mariage j'en avais parlé avec elle.

« Elle m'avoua sans détours qu'elle aimait le saltimbanque et qu'elle l'avait rencontré souvent. Son père lui avait mis devant les yeux l'inanité de pareilles relations et, volontairement, elle les avait rompues.

« Je dus me contenter de ces explications.

— N'éprouviez-vous aucune jalousie envers cet homme ? demanda Harry Dickson.

— Pas la moindre, fut la réponse. Ma fiancée me laissa même lire toutes ses lettres.

— Votre étonnement devait être d'autant plus grand en rencontrant cet homme ce soir-là ?

— Justement, d'autant plus que je croyais le cirque parti depuis longtemps.

— Et comment se termina cette rencontre ?

— Je lui demandai ce qu'il faisait là, et il me répondit d'un air résigné qu'il attendait ma fiancée.

— Vous êtes-vous mis en colère ?

— Pas le moins du monde. Je savais que je pouvais avoir confiance en celle qui allait devenir mon épouse. Elle m'avait avoué son amourette avec droiture ; n'oubliez pas qu'elle est d'une nature très franche et très honnête.

— Continuez donc, encouragea Dickson, comme son compagnon se taisait.

— Nous nous enfonçâmes alors plus avant dans le parc, et j'expliquai au dompteur que sous aucun prétexte je ne pouvais consentir à le laisser parler à ma fiancée, même si elle lui avait promis ce rendez-vous.

— Et alors ? continua le détective.

— J'entendis le saltimbanque grincer des dents de colère, je le vis chercher une arme, mais déjà j'avais mon revolver en main et, le lui braquant froidement sur la figure, je lui déclarai que je l'abattrais comme un chien s'il osait encore mettre un pied dans la région.

— Vous n'avez plus entendu parler de lui depuis lors ? demanda Harry Dickson.

— Non. Et, à mon grand étonnement, j'appris qu'il n'était plus jamais retourné à son cirque et que depuis ce soir-là il avait disparu sans laisser de trace.

Harry Dickson réfléchit à ce que lui avait raconté l'ermite, qui prétendait avoir été témoin de l'entrevue.

— Quelqu'un de vous deux a-t-il poussé un grand cri ?

— Mais non, répondit l'usiner. Nous avons parlé comme nous le faisons à présent tous les deux.

— Mais le juron que poussa l'Italien, n'aurait-il pas pu être pris

pour un cri ? Ces hommes du Sud, quand ils sont agités, ne parlent pas précisément à voix basse.

— Il ne peut avoir été question d'un cri, déclara Mr. Sommerset, car le dompteur proféra son blasphème entre ses dents, de sorte qu'il fut presque inintelligible pour moi-même.

— Comment expliquez-vous sa disparition soudaine ?

— Je ne me l'explique pas. J'ai du reste prêté fort peu d'attention à toute l'affaire et, depuis, je n'y ai pas songé souvent.

« Je veux pourtant vous confesser ouvertement la façon singulière dont ma femme se comporta à un certain moment du jour de nos noces.

« La cérémonie et le repas s'étaient passés sans encombre, et ma femme se conduisait fort gentiment à mon égard. Elle était gaie et enjouée.

« Comme la villa de mon beau-père était trop petite pour le nombre des invités, la fête avait eu lieu en ville.

« J'avais fait avancer notre automobile pour une heure et peu avant nous nous sommes éloignés de la salle où l'on dansait.

« Pendant le trajet vers la villa, ma femme se montra très affectueuse. Mon personnel avait décoré la maison avec goût et la nouvelle maîtresse de céans y fit une entrée de reine.

« Nous nous trouvions alors dans la salle à manger, la pièce la plus luxueusement aménagée de toute la maison. Je connaissais les goûts de ma femme et les avais minutieusement observés en toute chose.

« Elle en était vivement émue. Je me trouvais le dos tourné vers la fenêtre, et elle voulait justement me remercier en m'embrassant quand quelque chose d'épouvantable survint.

« Je la vis tout à coup blêmir affreusement, et son corps se raidit comme celui d'une morte. Je voulais lui demander ce qui lui arrivait, quand elle chancela et tomba évanouie dans mes bras. Je n'eus que le temps de la saisir pour lui éviter une chute sur le plancher. Je sonnai le personnel et nous la portâmes à sa chambre.

Le fabricant se tut, son regard erra au loin comme s'il poursuivait des ombres redoutables et comme si le cruel événement défilait à nouveau dans sa mémoire puis, se passant les mains sur les yeux, il soupira douloureusement.

— Depuis ce moment-là, continua-t-il, plus jamais un sourire n'a effleuré les lèvres de mon épouse. À peine revenue de son évanouissement, elle me fit dire par sa femme de chambre qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait me voir. Mes prières n'y firent rien. Elle verrouilla la porte de sa chambre et refusa obstinément de m'ouvrir.

« Depuis, nous vivons comme des étrangers. Au début, j'ai essayé de découvrir les motifs de sa bizarre attitude. Ce fut en vain.

« Ma femme s'est enfermée dans un mutisme têtu, et désormais je vis la vie pénible d'un mari méconnu et détesté.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qui pourrait expliquer son étrange conduite ?

— Non, pas la moindre, avoua Mr. Sommerset, et je ne fais plus rien non plus pour comprendre.

Les deux hommes venaient d'arriver à proximité de la villa du fabricant. Des cris lamentables s'en élevaient.

— Adieu, monsieur Sommerset, dit Harry Dickson en prenant congé. J'espère que tout s'arrangera.

4. L'enlèvement de Mrs. Sommerset

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le drame ; Harry Dickson, en tenue de voyage, se trouvait devant son cottage et donnait ses dernières instructions à son élève.

— Ainsi, conclut-il, vous savez ce que vous avez à faire, Tom. Si les hommes du parquet viennent et demandent si je suis sur la piste du meurtrier, vous direz que vous n'en savez rien et que je suis parti.

« Nous avons affaire à un criminel extraordinairement rusé, qui nous échappera dès qu'il s'imaginera que nous sommes sur ses traces.

— Et dois-je rester ici à ne rien faire ? demanda Tom, déçu.

— Pendant mon absence, répondit le détective, vous pourrez vous rendre la nuit dans le marais, à l'endroit où le malheureux Mr. Wilsburg a été retrouvé. Je suppose que l'horreur ne vous retiendra pas.

Le jeune homme se redressa de toute sa hauteur.

— Quand il s'agit de mon devoir, dit-il, je ne connais pas l'horreur. Mais que dois-je y faire ?

— Regardez de temps à autre si la lumière brûle dans la hutte de l'ermite. J'avais complètement perdu de vue ce brave homme.

— Soyez tranquille, monsieur Dickson, j'y veillerai. Mais je dois encore vous faire part d'une découverte que j'ai faite sur le cadavre de Mr. Wilsburg et que j'ai omis de vous communiquer.

— Je serai ravi de savoir, dit le détective en enlevant sa valise.

— Vous m'avez laissé à la garde du mort et, pendant ce temps, je l'ai encore une fois examiné.

« Je remarquai alors que l'annulaire du doigt gauche portait à la phalange inférieure une profonde blessure.

« Il était aisé de voir que quelqu'un avait tâché d'enlever de force la lourde bague de brillants que portait Mr. Wilsburg ; mais il ne put y parvenir, le doigt s'était épaissi et ne laissait plus glisser l'anneau.

— Ah ! s'écria Harry Dickson, cela est tout à fait conforme à l'idée que je me fais de l'assassin ; il est temps qu'on lui mette la main au collet, sinon il est capable de nous échapper encore. Au revoir, mon garçon, je serai de retour dans quelques jours et alors nous frapperons le grand coup.

Sur une ferme poignée de main, Harry Dickson s'en alla, prit le chemin de la ville et se rendit à la gare.

Après le départ de son maître, Tom Wills se sentit bien seul ; il ne

savait vraiment que faire, d'autant plus que Dickson ne lui avait pas confié de mission concernant le crime, car il ne considérait pas comme telles les promenades nocturnes dans le marécage.

Il erra donc dans les environs du cottage, se creusant la tête pour savoir qui avait bien pu commettre l'abominable forfait.

Son célèbre maître ne l'avait pas initié à ses déductions, ni à ses soupçons, et Tom Wills était abandonné à ses propres pensées et opinions.

Mrs. Sommerset avait accusé son mari d'un double meurtre : celui du dompteur Carlo et celui de son père, le maître des forges Wilsburg.

La trompeuse lanterne trouvée sur la butte et servant à attirer les voyageurs nocturnes dans la boue fatale provenait de chez Mr. Sommerset.

N'était-il pas, de plus, le dernier à avoir rencontré le dompteur ?

Les deux hommes disparus dans le cours du dernier semestre n'étaient-ils pas porteurs de sommes destinées au beau-père assassiné ?

Tom Wills ne pouvait comprendre pourquoi son maître s'acharnait à trouver d'autres preuves, alors qu'elles étaient pour ainsi dire toutes à portée de main.

Qui d'autre que Mr. Sommerset connaissait la valeur de la bague que le mort portait au doigt ? Tout autre assassin se serait contenté du portefeuille et de son contenu et aurait pris la fuite une fois en leur possession. Mais seul Mr. Sommerset connaissait l'immense valeur du joyau, bijou de famille transmis de génération en génération. Et ce qu'il allait faire maintenant de la malheureuse jeune femme qui venait de l'accuser publiquement, se tournerait contre lui comme une lourde preuve devant la justice.

Une grande pitié pour la malheureuse envahit le cœur de Tom Wills.

Mrs. Sommerset était jeune et belle et, dès les premiers jours du séjour du jeune homme dans la région, elle avait fait une vive impression sur lui.

Ne pourrait-il rien tenter pour sauver l'infortunée jeune femme des griffes de son criminel époux ? Dieu savait si elle ne pourrait pas lui fournir assez de preuves contre son mari pour provoquer l'arrestation de ce dernier par la police de Sussex, et arriver ainsi à la solution de l'affaire avant que Harry Dickson ne fût revenu ?

Ce plan plut infiniment au jeune détective, qui n'était pas dépourvu d'un certain orgueil et qui brûlait surtout du désir de voir arriver l'instant où son maître pourrait le présenter au monde entier comme un limier accompli.

La villa des Sommerset l'attirait donc fort. Il savait qu'à cette heure le propriétaire était dans ses usines, et la jeune femme seule à la

maison. Il s'introduirait donc subrepticement dans la demeure et parviendrait à faire parler Mrs. Sommerset...

Il ne craignait pas le dogue féroce, animal pourtant bien dangereux, car il ne quittait jamais son maître et le suivait partout, même dans les fonderies.

Mais où trouver la jeune femme dans les nombreuses pièces de la villa ? En tapinois, il se glissa dans le parc et commença sa recherche.

Tout était silencieux ; on n'y voyait âme qui vive. Il s'approcha de la villa à pas de loup.

Soudain il tressaillit de joie : une fenêtre venait de s'ouvrir au premier étage et Mrs. Sommerset s'y penchait. Ses lourds cheveux noirs ondulaient sur son cou et sur ses épaules, ses regards désespérés erraient sur les alentours. Elle était pâle comme une morte et pourtant d'une beauté éblouissante.

Pas une minute Tom ne douta qu'elle cherchait du secours, qu'elle tâchait d'échapper à la funeste puissance d'un mari abhorré.

Il ne se tint pas plus longtemps à l'abri de l'arbre qui le cachait aux yeux de la jeune femme. Hardiment, il s'avança et la salua d'un grand coup de chapeau.

Un instant Mrs. Sommerset sembla effrayée, mais, en reconnaissant son jeune voisin, elle parut prendre une décision.

— Monsieur Wills, demanda-t-elle à voix basse, êtes-vous seul ?

— Oui, madame, répondit le jeune homme ivre de joie. Puis-je vous être utile ?

— Oui, fut la réponse, vous pouvez aider à me sauver. Mon mari me tient enfermée ici, dans le but de me faire interner dans un asile d'aliénés.

« Je vais vous jeter un paquet de vêtements que j'ai choisis. Cachez-les et cherchez une échelle dans le jardin pour l'appuyer contre la fenêtre ; je descendrai. Mais faites vite, avant que mon mari ne revienne des usines.

Sans attendre la réponse du jeune homme, Mrs. Sommerset disparut dans sa chambre. L'instant suivant, un paquet tombait sur le sol, et Tom s'empressa de le cacher dans les buissons.

Peu après, l'échelle était mise en place et la jeune femme descendit rapidement. Elle avait dissimulé sa chevelure défaite sous le premier chapeau venu et elle ne portait qu'une légère toilette matinale.

Bien que Tom Wills ne s'y connût que fort peu en toilettes féminines, il se rendit compte que, dans cet accoutrement, la pauvre femme risquait d'attirer bien des regards étonnés.

Les traits de Mrs. Sommerset étaient singulièrement altérés, et un certain égarement se lisait sur son visage. Ses yeux fatigués étaient enfoncés profondément dans leurs orbites et s'entouraient de cernes

bleuâtres. Elle regardait autour d'elle avec angoisse.

Où conduire l'infortunée ? Pas chez lui à coup sûr, car son hôtesse l'aurait aussitôt reconnue. La mener vers un village lointain du comté, il ne fallait pas y songer : il aurait dû traverser toute la ville pour atteindre la gare.

— Marchons vite, supplia Mrs. Sommerset en lui prenant le bras. Conduisez-moi quelque part où mon mari ne puisse me trouver.

Malgré toute sa bonne volonté, Tom se trouva bien embarrassé et se creusait la cervelle pour trouver un moyen de la sauver.

Ils s'étaient enfoncés plus avant dans le parc, et en quelques minutes ils en avaient atteint la lisière. Ils marchèrent en silence pendant encore une dizaine de minutes, jusqu'à ce qu'ils fussent en pleins champs.

Il fallait prendre une décision à présent. Dans une demi-heure, le maître des forges serait de retour à la villa et, constatant l'absence de sa femme, mettrait tous ses gens à sa recherche.

Tom regardait autour de lui avec désespoir, quand ses yeux tombèrent sur la lointaine cabane de l'ermite.

Une pensée qu'il tint pour lumineuse lui vint : c'est là que la malheureuse trouverait asile ! C'est là qu'elle serait à l'abri de son triste époux et qu'elle pourrait ouvrir son cœur à un saint homme.

S'il parvenait à la mettre à l'abri là-bas, ne fût-ce que pour une nuit, elle était sauvée : le lendemain, il trouverait bien le moyen de lui faire gagner une gare, d'où elle pourrait partir au loin.

— Il faut nous rendre à cette maisonnette. L'ermite est un brave bougre qui vous protégera sûrement.

Mrs. Sommerset ne dit mot, mais elle marcha si vite dans la direction indiquée que Tom, chargé de son ballot, avait peine à la suivre.

Trempés de sueur, ils atteignirent l'ermitage. Chemin faisant, Tom avait bien songé avec appréhension au renard qu'on y hébergeait, mais il espérait que le solitaire trouverait le moyen de rendre la bête sauvage inoffensive.

Il croyait trouver l'ermite chez lui, et en cela il ne fut pas déçu. Drapé dans sa robe de bure brune malgré la chaleur, l'homme était assis sur le banc devant sa porte. Il semblait s'être déjà aperçu de l'approche des visiteurs, car ses yeux perçants les observaient de loin. Il ne pouvait douter de l'intention des deux voyageurs de gagner l'ermitage.

Quand ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas de la hutte, il se leva promptement, entra dans la maison et en ferma les volets, de sorte qu'une lourde pénombre régna dans la pièce.

À peine avait-il achevé ces préparatifs qu'on frappa à la porte. Sans sortir, il ouvrit. Tom Wills, qu'il reconnut, était devant lui.

Brisée par la fatigue et par l'émotion, Mrs. Sommerset s'était écroulée sur le banc rustique.

— Que me voulez-vous ? demanda l'ermite d'une voix sourde.

— Je viens vous prier de donner asile pour cette nuit à Mrs. Sommerset, la femme du maître des forges, dit le jeune homme.

L'ermite recula de quelques pas et Tom le suivit.

— Voilà une singulière requête, répondit le solitaire. Je ne suis nullement installé pour recevoir des dames.

— C'est un cas particulier, dit le jeune détective avec énergie. Je ne sais si vous êtes au courant du meurtre de Mr. Wilsburg, le père de Mrs. Sommerset.

L'ermite poussa une sorte de grognement qu'on aurait aussi bien pu prendre pour une affirmation que pour une dénégation.

— On soupçonne, et non sans raison, murmura Tom à voix basse, Mr. Sommerset d'être l'auteur du crime. Comme il craint le témoignage de sa femme, il voudrait la faire interner dans un asile d'aliénés.

— Oh ! dit soudain le solitaire, ce serait une vengeance.

— Oui, s'écria Tom Wills, ce serait un coup diabolique de la part de Sommerset. S'il réussit à faire reconnaître par les médecins aliénistes que sa femme est folle, le témoignage de celle-ci n'aura aucune valeur. Alors, consentez-vous à ce que la pauvre femme se réfugie chez vous pour la nuit ?

— Et que fera-t-on d'elle ensuite ? demanda l'ermite en reculant davantage à l'intérieur de la hutte.

— Demain, je lui ferai prendre le train pour une localité éloignée, où elle sera à l'abri des poursuites de son époux.

L'habitant de la cabane regardait fixement le sol. La rencontre avec un être dont son vœu devait l'éloigner, provoquait sans doute chez lui un émoi bien plus vif que celui auquel Tom s'attendait. Il se retourna et commença à débarrasser la table grossière.

— Bien, dit-il alors d'une voix sourde, qu'elle entre ! Mais dites-lui bien qu'elle ne trouvera nul confort dans cette demeure. Si elle a soif, je n'ai que de l'eau fraîche. Faim : du pain sec. Elle est fatiguée et je n'ai que cette litière de paille et de mousse pour lui servir de couche.

Tom Wills sortit en toute hâte de la hutte pour faire part à Mrs. Sommerset du consentement de l'ermite.

Elle l'écouta avec résignation. De se savoir à l'abri des poursuites de son époux, ses nerfs se détendirent, elle se leva et suivit son jeune protecteur.

Sur le seuil, elle s'arrêta et tâcha d'habituer ses regards à la pénombre régnante. Elle vit la silhouette obscure de l'ermite, à peine distincte dans l'ombre ambiante.

Pourtant elle n'osait s'approcher : une étrange appréhension, dont elle n'aurait pu expliquer la raison, venait de l'envahir. Certes, elle avait entendu parler de la présence de l'ermite dans le marécage maudit, mais elle n'avait jamais appris qui il était ni d'où il venait.

Au fond de la cagoule, elle vit ses yeux luire comme des braises, et elle en ressentit comme une brûlure dans tout son être.

Pas un mot de bienvenue ne tomba des lèvres du solitaire ; la jeune femme n'entendait que son haleine sifflante. Une peur atroce la saisit. Elle sentit qu'elle allait s'enfuir comme une bête traquée si l'homme silencieux s'approchait d'elle.

— Restez auprès de moi, murmura-t-elle à l'oreille de Tom, comme celui-ci s'apprêtait à s'en aller. Une peur terrible s'est emparée de moi. Donnez-moi un verre d'eau : je sens que je pourrais m'évanouir.

Tom Wills tenta de la rassurer, lui expliquant qu'elle devait rester là jusqu'au soir. Les heures s'écoulaient. Mrs. Sommerset refusa avec énergie l'offre du jeune homme d'aller aux provisions pour elle dans la ville voisine.

— Je ne pourrais rester ici, pas même un instant, si vous partiez, déclara-t-elle.

De temps en temps elle prenait une gorgée d'eau, tant sa gorge était sèche. Enfin, elle s'endormit.

Tom Wills écoutait et regardait depuis longtemps avec angoisse si des poursuivants ne s'aventureraient pas dans le voisinage de la hutte. Mais tout était silencieux. Tout à coup, ses yeux tombèrent sur une fente du volet, et il vit au loin une multitude de gens fouillant le marécage ; sans doute Mr. Sommerset, croyant que son épouse avait cherché la mort dans les boues, se livrait-il à d'actifs sondages.

L'ermite s'était installé sur sa couche et tenait sans relâche ses yeux fixés sur la jeune femme.

Il n'avait ni bu ni mangé, mais il semblait perdu dans la contemplation de sa visiteuse. Doucement, Tom Wills s'était approché de lui.

— Où se trouve votre renard ? demanda-t-il. J'avais grand-peur qu'il ne s'attaquât à la lady. Lui avez-vous rendu la liberté ?

— En effet, grogna l'ermite. Il me gênait trop dans la maison.

— Et pourtant, cela sent encore rudement le fauve, remarqua Tom Wills. Je m'étonne que Mrs Sommerset ne s'en soit pas encore plainte. Une dame de condition n'est certes pas habituée à ce genre de parfum.

Le solitaire fronça les sourcils, mais sans détacher ses regards de la belle endormie.

— Il ne faut pas voyager de nuit avec elle, dit-il enfin d'une voix morne.

— Pourquoi cela ? demanda Tom Wills étonné. Le voyage ne sera pas bien long.

— Ne voyez-vous pas qu'elle est complètement épuisée ? Vous aurez déjà assez de peine avec elle.

— Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous que j'en fasse ? Il faut qu'elle soit en sûreté.

— Mrs. Sommerset ne le sera nulle part plus que chez moi. D'abord il ne viendra jamais à l'idée de son mari que sa femme ait cherché asile dans cet ermitage. Ensuite, il y a ici assez de cachettes pour la soustraire aux recherches.

— Non, fit le jeune homme d'un ton décidé. Elle ne saurait rester. Où donc dormirait-elle ? Où ferait-elle sa toilette ? Il faut qu'elle parte d'ici aussi vite que possible ; pensez au luxe dont elle a toujours été entourée et aux tribulations de cette journée.

L'ermite était visiblement agité, son haleine sifflait. Il semblait qu'il voulait demander, ou dire quelque chose. Avec un regard étrange, que Tom ne parvenait pas à comprendre, il regardait autour de lui.

Tom continua :

— Non, en tout cas, j'emmène la dame. C'est décidé. Si je ne craignais pas pour son sort, je n'hésiterais pas une minute à la rendre à son mari.

L'ermite garda le silence, ses regards se fixèrent plus ardemment sur la jeune femme endormie sur sa chaise, puis, avec un lourd soupir, il se laissa aller sur sa couche.

— En effet, dit-il doucement, vous avez raison. Je m'en rends compte, elle ne peut pas rester ici. Mieux vaut que vous l'emmeniez avant que la nuit tombe.

Un long silence se fit et Tom pensa que l'ermite s'était endormi à son tour, quand celui-ci demanda :

— Mr. Sommerset veut faire interner sa femme ?

— En effet. Il voudrait se débarrasser de la sorte d'un témoin gênant.

— Mais les médecins accepteront-ils les explications de Mr. Sommerset ? demanda le moine.

— Oh ! déclara Tom avec mépris, si Mr. Sommerset, avec sa figure de bon Samaritain, leur raconte toutes sortes de choses épouvantables sur le compte de la malheureuse, par exemple qu'elle le tient pour un assassin, qu'elle ne se sent pas en sécurité chez lui, qu'elle voit des fantômes, qu'elle a des hallucinations et souffre du délire de la persécution, alors les aliénistes admettront bien que la pauvre est folle à lier.

Le solitaire jeta un regard singulier au jeune homme.

— Et alors ? fit-il.

— Eh bien ! en admettant que les docteurs ajoutent foi aux dires de l'astucieux époux, ils la garderont dans leur établissement jusqu'à ce qu'elle soit guérie de ces prétendues hallucinations.

— Et si Mrs. Sommerset confirme les dires de son mari ? demanda l'ermite.

Tom Will le regarda avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il en secouant la tête. Pourquoi le ferait-elle ? Ce serait se perdre elle-même.

— Mais, continua l'ermite avec obstination, si elle persistait à déclarer aux docteurs qu'elle a vu des apparitions, que se passerait-il ?

— Alors, elle serait vraiment folle, et sa place serait bien dans un asile, fit Tom avec humeur. Mais pourquoi nous attarder à des probabilités impossibles ?

Le jour tombait et les trois personnes se trouvaient toujours dans la hutte.

— Ne feriez-vous pas bien d'inspecter les environs immédiats de la maison ? demanda soudain l'ermite. Il se pourrait que Mr. Sommerset et ses gens aient poussé leurs recherches jusqu'ici. J'estime qu'en vue de la sécurité de Mrs. Sommerset et de la vôtre, vous ne pouvez pas négliger cette précaution, et cela avant de partir d'ici.

Le jeune homme ne trouva rien à redire à cette proposition. Il se convainquit que la jeune femme dormait encore profondément, puis il se leva sans bruit et s'éloigna.

Il avait à peine disparu derrière la colline que le solitaire se leva pour s'approcher en rampant de la dormeuse.

Son visage se pencha vers celui de la jeune femme et, soudain, il prit une expression affreuse, vraiment diabolique. Ses yeux globuleux semblaient prêts à jaillir hors de leurs orbites, ses veines s'étaient gonflées comme des serpents sur son front.

Mrs. Sommerset bougea soudain, sortit de son sommeil, se redressa à moitié.

Elle resta tout à coup comme médusée.

Où était-elle ? Ses yeux ne rencontraient que ténèbres épaisses. Où était sa chambre de la villa ? Ténèbres...

Maintenant, elle se rappelait vaguement sa fuite à travers champs avec son jeune protecteur. Mais où était Tom Wills ?

Elle aurait voulu se lever ; elle ne le pouvait.

N'entendait-elle pas une voix ?... Une voix pourtant familière, mais qui la remplissait d'une indicible épouvante.

Sa raison sembla chavirer.

— Mary, ma Mary chérie, entendit-elle, pensez-vous encore à votre fiancé mort ?

Sa main se crispa sur sa poitrine. En vain ses yeux tâchaient de percer les formidables ténèbres. La voix reprit.

— Mary, Mary, vous que j'ai aimée. C'est vous qui m'avez assassiné.

La malheureuse poussa un cri terrible.

— Carlo ! haleta-t-elle. Son esprit ne me laisse aucun repos.

— Maudit soit l'or qui vous a volée à moi !

— Je deviens folle, hurla-t-elle, folle !

— Oui, votre esprit est pour toujours voué aux ténèbres, jusqu'à ce que vous descendiez au tombeau.

— Pardon ! supplia-t-elle. C'est mon père qui fit changer ma décision.

— Il est puni maintenant, dit la voix lugubre, mais vous non plus vous ne connaîtrez plus de repos.

— Je veux partir ! gémit Mrs. Sommerset. C'est trop horrible.

À ce moment, elle sentit une main glacée la saisir à la gorge.

— C'est la mort ! cria-t-elle. Dieu ait pitié de moi !

Elle retomba évanouie. Au même moment, Tom ouvrit violemment la porte. Il était hors d'haleine.

— Vite, madame Sommerset, haleta-t-il, votre mari est sur vos traces. Il n'est plus loin d'ici et semble se diriger droit vers la hutte.

— Cette dame a perdu connaissance, déclara l'ermite en s'avançant vers lui. Le mieux, c'est de la rendre à son époux.

— Pas cela, pour l'amour du Ciel, répondit le jeune détective avec agitation. Dans ce cas nous ne parviendrions jamais à démasquer le bandit ; jusqu'ici tout va selon nos souhaits. Allons-nous être battus à la dernière minute ?

Sans se soucier de Tom, l'ermite sortit, malgré l'obscurité. Il enfonça son capuchon plus profondément sur sa tête et prit le chemin par où étaient venus ses deux visiteurs.

Peu après, il rencontra l'industriel accompagné de plusieurs personnes.

— Cherchez-vous quelqu'un ? demanda-t-il en faisant halte.

— Ma femme, qui a disparu depuis ce matin.

— Alors ne cherchez plus, répondit le moine. Tout à l'heure, une malheureuse est venue me demander asile et protection contre son mari. Elle est folle à ce qu'il me semble. Elle accusait son mari de meurtre et, vers le soir, elle fut prise de délire. Elle semblait entendre des voix. Elle cria un nom, quelque chose comme « Carlo », puis elle s'est mise à hurler et s'est évanouie. Elle me semble atteinte de la folie de la persécution, et je crains qu'elle ne s'en prenne à elle-même ou à ceux qui l'entourent si on ne l'emmène pas. C'est aussi l'opinion du jeune homme qui l'a accompagnée jusque chez moi.

— Ah ! s'écria Mr. Sommerset, c'est Mr. Wills sans doute, qui lui aussi a disparu depuis ce matin. Heureusement qu'il est resté auprès d'elle.

« Mais il aurait mieux fait de venir m'avertir tout de suite. Est-il encore à ses côtés ?

— Certainement, répondit l'ermite. Il a veillé fidèlement sur elle. Ils avaient atteint la hutte.

— Entrez, dit l'ermite. Je crois bien qu'elle aura repris connaissance.

Entre-temps, Tom Wills avait allumé la lampe et était venu en aide à la jeune femme étendue sur le sol.

Il lui baigna les tempes d'eau froide, voulut lui donner à boire pour lui faire reprendre ses esprits. Enfin il y réussit. La jeune femme ouvrit les yeux et jeta autour d'elle des regards égarés.

— Où suis-je ? demanda-t-elle à plusieurs reprises, tandis que de grands frissons la parcouraient.

— Calmez-vous, je suis là, répondit Tom Wills en lui faisant prendre place sur sa chaise. Je reste auprès de vous.

— Laissez-moi partir, supplia-t-elle en tremblant, c'est plein de fantômes ici... Oh ! les morts ont parlé !

Tom n'était pas encore revenu de sa stupeur, en entendant ces paroles incohérentes, que Mr. Sommerset entra.

— Mary ! s'écria-t-il douloureusement. Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

La jeune femme avait bondi et regardait son mari avec des yeux agrandis par l'horreur et jetant des flammes ; elle tremblait comme une feuille dans le vent.

Le charme terrible de la minute qu'elle venait de vivre la tenait en sa puissance.

— Charles ! dit-elle enfin d'une voix rauque. Ce n'est pas vous l'assassin ; c'est moi. Il m'appelle ! Il m'appelle ! hurla-t-elle soudain. J'appartiens à la mort !

Elle s'écroula de nouveau évanouie, dans les bras de son époux. Mr. Sommerset fit signe à ses gens. Avec d'innombrables précautions, on transporta la malheureuse vers l'automobile que son mari avait fait avancer entre-temps.

5. Sur la piste de la panthère noire

À quelques journées de voyage de Sussex, le cirque avait dressé ses tentes.

Ici, comme ailleurs, tout le monde était venu voir les prouesses du dompteur de fauves.

L'espace violemment illuminé était bondé de spectateurs ; même les places les plus chères étaient occupées.

Dans une des loges s'était installé un gentleman, qu'au premier abord on aurait pris pour un Français. Il devait être puissamment riche, à en juger par les bagues de prix qui constellaient ses doigts et les énormes pourboires qu'il distribuait.

Il était vraiment regrettable qu'il arrivât si difficilement à se faire comprendre. Il ne parlait que le français, et l'anglais qu'il baragouinait était lamentable.

— Quand donc vient le tigre ? demanda-t-il à un valet de piste qui se trouvait à proximité de sa loge.

— Dans une demi-heure, répondit l'homme, c'est le tour du dompteur.

— Le tigre est-il sauvage ? demanda l'étranger en braquant ses lunettes sur les roulottes.

— Oh oui, monsieur ! répondit le domestique, il est arrivé en ligne droite du Bengale et vient à peine d'être dressé. Même le dompteur s'en méfie et, vraiment, il y a de quoi !

Le Français battit des mains, comme un enfant joyeux, et caressa sa barbiche avec un air de satisfaction évidente.

— Parfait. C'est merveilleux ça ! Et croyez-vous qu'il sera dévoré ?

Le domestique le regarda avec des yeux ronds.

— Le dompteur, voulez-vous dire ? demanda-t-il en hésitant.

— Mais oui, le dompteur... Je demande s'il sera dévoré aujourd'hui.

— Je pense bien que non. Notre dompteur est très fort et, ce qui ne gêne rien, très prudent.

— C'est vraiment dommage ! Je voyage partout où il y a des cirques dans l'espoir de voir au moins une fois un dompteur dévoré par ses propres fauves. N'y a-t-il pas de bêtes encore plus redoutables chez vous ? Des lions par exemple ?

— Certainement, répondit le valet en souriant, car il trouvait que

le spectateur était un type réellement original, nous avons au moins une demi-douzaine de lions !

— Et aucun n'est-il assez sauvage ? demanda le Français avec intérêt.

— Aucun d'entre nous n'oserait s'aventurer dans leurs cages. Mais, comme le dompteur connaît bien ses animaux, il ne court pas un très grand danger.

— Dommage ! Dommage ! gémit le Français. Alors je serai venu ici aujourd'hui pour rien !

Les numéros se succédèrent.

Enfin, on tira les cages dans la piste et les cloisons protectrices furent enlevées.

Les fauves bondissaient, effrayés par la lumière et la foule. Ils poussaient de tels rugissements que la plupart des visiteurs en avaient la chair de poule.

Seul, le Français semblait se complaire à l'agitation des bêtes féroces : sans doute espérait-il qu'un de ces monstres s'en prendrait ce soir-là à son maître. Il applaudissait avec une telle frénésie que, pendant une minute, il fut le point de mire de la salle entière.

Enfin le dompteur fit son entrée, armé d'une tige en fer et d'un gros revolver. Le silence se fit.

Le Français suivait avec une attention passionnée tous les mouvements de l'homme.

Dès qu'un des fauves faisait mine de se révolter, ou qu'il se glissait sournoisement dans le dos du bestiaire, l'attention de l'étranger redoublait.

Pourtant, son espoir fut déçu ; le dompteur tenait si bien ses farouches élèves que la représentation s'acheva sans encombre, dans l'enthousiasme général.

Le Français, lui aussi, semblait transporté d'admiration pour le sang-froid du dresseur et, à peine la séance terminée, il quitta sa loge pour s'élancer vers les écuries et féliciter l'artiste.

— Bravo ! cria-t-il, vous avez admirablement travaillé ! Puis-je vous offrir cette épingle de cravate comme gage de mon entière admiration ?

Le dompteur, flatté, remercia d'un large sourire, et avec gratitude, il accepta le riche cadeau.

— Mais n'avez-vous pas d'animaux plus sauvages encore ? s'enquit l'étranger. Des animaux qu'il vous serait impossible de montrer au public ? Comme j'aimerais les voir s'il y en avait !

— Je les dompte tous ! observa le dresseur avec orgueil.

— Vraiment ? demanda le Français. Et les panthères, les connaissez-vous ?

« Voilà des fauves que vous ne dresseriez pas ! En avez-vous

seulement ?

Le dompteur fronça les sourcils et regarda l'épingle en or.

— Je regrette, dit-il, mais cette bête ne peut être présentée au public.

— Voyez-vous cela ! s'écria l'étranger, ravi. Je le savais bien, on ne s'y risque pas avec les panthères, surtout noires. Du reste, je n'en ai jamais vues qui fussent dressées.

— Oho ! fit le dompteur, froissé dans son honneur professionnel, voilà qui vous trompe joliment, sir. Il n'y a pas si longtemps, notre cirque en possédait un exemplaire rarissime. Malheureusement, la bête a disparu depuis.

Le Français fit une grimace incrédule et regarda son compagnon avec des yeux perçants.

— Une panthère noire qui disparaît ! Allons donc ! Cela ne s'évade pas de sa cage comme un canari, des bêtes pareilles. Comment et où a-t-elle donc disparu ?

Il partit d'un large éclat de rire, content d'avoir pris le dompteur en flagrant délit de mensonge.

— Vous ne me croyez pas ? répondit le saltimbanque avec irritation. Et pourtant, il en est ainsi. C'était à Sussex, quelques jours avant notre départ. Un matin, comme j'allais porter à mes bêtes leur pitance quotidienne, je trouvai la cage de la panthère noire ouverte et la bête partie.

« Comment cela arriva-t-il ? Voilà qui demeure une énigme pour nous tous.

« Moi-même, je ferme les cages tous les soirs, et ce ne peut être qu'un intrus, un étranger, qui a rendu la liberté à la bête, bien que je ne connaisse personne osant pousser la témérité à un tel point.

— Et nul n'a entendu de bruit cette nuit-là ? La panthère aura déménagé comme cela, sans tambour ni trompette ?

— Pas le moindre bruit. Seul, le gardien prétend avoir entendu l'appel d'un sifflet tel qu'en possédait mon prédécesseur et dont il se servait pour appeler vers lui César, la panthère noire.

— Ah ! répliqua le Français stupéfait. Alors le fauve aurait été enlevé ?

Le dompteur fit un signe énergique de dénégation.

— Impossible, dit-il. Il y a six mois que ce dresseur est mort.

— Et vous n'avez pas de seconde panthère ? demanda l'autre, déçu.

— Non, monsieur, et je vous avoue que j'aime autant que cette bête ne soit plus là. On n'était jamais en sûreté en entrant dans sa cage.

— Oh ! quel dommage qu'elle se soit enfuie. J'aurais bien voulu la voir au programme. Ne pouvez-vous rendre les tigres aussi sauvages

que les panthères ?

— Et vous voudriez sans doute que je me fasse dévorer pour une épingle de cravate ? s'écria le dompteur en perdant patience. Allez au diable, monsieur, et quittez la ménagerie. Vous êtes bien capable de faire l'une ou l'autre chose à mes bêtes pour que votre désir insensé se réalise.

Penaud et mécontent, le Français vida les lieux comme s'il ne comprenait rien à la colère soudaine du bestiaire. En grommelant, il regagna son hôtel et se retira aussitôt dans sa chambre.

À peine y fut-il installé qu'on frappa à sa porte.

— Un télégramme pour vous, monsieur Farers, dit le chasseur.

Une fois seul, il ouvrit vivement la dépêche.

Aujourd'hui, Mr. Sommerset a fait interner sa femme à l'asile d'aliénés de Bantingham. Semble voir des fantômes et souffre de la folie de la persécution. Tom.

— Des fantômes ? murmura Harry Dickson en arpentant longuement la pièce. Dieu sait si elle ne dit pas la vérité !

« En tout cas, mon rôle de Français vient de finir. J'ai appris ce que je voulais savoir. Je dois partir sur-le-champ pour Bantingham et avoir un entretien avec Mrs. Sommerset. J'espère que les docteurs ne seront pas bornés au point de me le refuser ; sinon je serais bien capable d'enlever la dame du sanatorium...

Non loin de la ville de Bantingham, l'asile était blotti dans un petit bois de trembles. C'était un établissement particulier où seules des personnes fort aisées étaient soignées, car la direction exigeait des honoraires très élevés.

Rien dans l'aspect des bâtiments ne révélait sa triste destination ; on se serait plutôt cru en présence d'une grande villa.

En l'observant toutefois avec attention, on pouvait distinguer les puissants barreaux dont les fenêtres étaient munies. Tout semblait prévu pour empêcher une évasion de la part des pensionnaires.

Harry Dickson examina soigneusement la bâtisse avant d'y entrer.

— Je ne dis pas, murmura-t-il, qu'un enlèvement serait impossible, mais en tout cas il présenterait de sérieuses difficultés. Espérons qu'il ne faudra pas en venir là.

Il fut admis aussitôt auprès du directeur.

— Je voudrais que vous m'autorisiez à parler à Mrs. Sommerset, qui a été conduite ici dans le courant de la journée d'hier.

— Je le regrette, mais c'est impossible, répondit le directeur Pearson. La dame souffre d'une grave maladie nerveuse. Même ses proches parents ne pourraient être admis auprès d'elle.

— Pas même moi, si d'un mot je puis dissiper toutes ses hallucinations ?

— Impossible, monsieur. Elle prétend voir les figures et entendre

les voix des trépassés. Il faut que je l'examine encore.

— C'est probablement son mari qui vous aura raconté cela, dit le détective.

— En effet, et l'homme me semble honorable et digne de confiance. J'espère que vous avez la même opinion de lui, dit l'aliéniste en jetant sur le détective un regard scrutateur.

— Certainement, monsieur le directeur, mais les dires de Mr. Sommerset ne peuvent suffire à nous convaincre alors qu'on se trouve devant un crime.

— Un crime ? s'écria le directeur avec effroi. Voulez-vous prétendre que Mrs. Sommerset a été internée ici injustement ?

— C'est ce que je prétends. Mrs. Sommerset n'est pas plus folle que vous ou moi. Il se peut que, ces derniers temps, les événements l'aient rendue excessivement nerveuse, mais elle possède toute sa raison. Voilà ce que je vous dis, moi, monsieur le directeur !

— Vous ? Qui, vous ? Qui êtes-vous donc pour prononcer un diagnostic aussi formel ?

— Je suis le détective Harry Dickson, et je vous invite, monsieur le directeur, à m'aider dans ma recherche pour livrer un criminel à la justice de votre pays !

— Monsieur Dickson ! s'écria le directeur stupéfait. Ah ! monsieur Dickson ! Comme je suis ravi de faire votre connaissance. Vous pouvez compter sur moi. Mais je crains que vous ne vous trompiez quant à l'état de la malade.

— Je vous prie, monsieur le directeur, dans l'intérêt de la Justice et dans celui de Mrs. Sommerset, de lui dire que Harry Dickson est là... et peut-être assisterez-vous à un miracle.

Mr. Pearson sonna l'infirmière en chef.

— Comment Mrs. Sommerset se porte-t-elle ? demanda-t-il.

— Elle est tranquille et semble s'être résignée à son sort, fut la réponse.

— Son état permettrait-il d'avoir une conversation avec elle ?

— Je le crois. Mais je n'ose prétendre que l'entretien ne l'agitera pas.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le directeur, interrompit Harry Dickson, et sa voix prit une singulière intonation de commandement quand il vit le visage soucieux et hésitant du docteur. Je vous affirme que vous ne le regretterez pas.

— Bien. Dites-lui alors que Mr. Harry Dickson désire lui parler. Mais vous ne la conduirez ici que si elle désire formellement cette entrevue.

Peu d'instants après, l'infirmière revenait, accompagnée de Mrs. Sommerset.

À peine aperçut-elle le détective qu'elle s'élança vers lui, les

maines tendues, en s'écriant avec des larmes dans la voix :

— Le Ciel soit loué, monsieur Dickson ! Vous êtes là ! Oh ! comme j'ai désiré vous voir. Je ne puis me confier à personne. Tout ce que je dis est accueilli avec un sourire de commisération, et l'on prend mes dires pour les divagations d'une folle.

Le détective la fit asseoir et lui recommanda le calme.

— Et moi, je vous donne ma parole d'honneur que je crois ce que vous dites.

« On vous a traitée d'une manière indigne. Mais, avant tout, dites-moi : aimez-vous encore votre mari ?

— Oui, monsieur Dickson, tout en le tenant pour un assassin, et malgré qu'il m'ait conduite ici.

— L'avez-vous épousé de votre plein gré ? continua le détective.

Mrs. Sommerset respira péniblement et fixa longuement le grand homme.

— Vous n'ignorez pas que j'ai été amoureuse du dompteur Carlo. Mon père m'ouvrit les yeux, me dépeignit la vie misérable qui m'attendait et je dus lui donner raison. Je me rendis à l'évidence : mon amour n'était qu'une amourette, une toquade, comme on dit.

« Je connaissais Mr. Sommerset depuis des années et je savais qu'il m'aimait profondément. Je résolus donc de rompre avec Carlo.

« Je lui écrivis que je ne l'aimais pas assez pour partager sa vie nomade et que j'allais épouser Mr. Sommerset.

« Au rendez-vous qui suivit cette lettre, il se mit dans une telle colère que je fus contente d'avoir rompu avec lui.

— Et pourtant, vous lui avez encore accordé un rendez-vous l'avant-veille de votre mariage, interrompit le détective.

Mrs. Sommerset soupira douloureusement.

— Ah ! je ne l'aurais jamais fait, gémit-elle, mais Carlo me jurait qu'il n'aurait trêve ni repos s'il ne pouvait me parler une dernière fois.

« J'avais peur qu'il ne troublât la cérémonie nuptiale, et je lui accordai un dernier rendez-vous dans le parc.

« Je l'apercevais déjà de loin quand je vis tout à coup que mon fiancé, Mr. Sommerset se trouvait avec lui.

« Je craignais le pire... Puis je les vis échanger sans haine quelques paroles et je me rassurai.

« Je les vis ensuite disparaître dans l'ombre du parc, puis je vis encore Mr. Sommerset prendre la direction de la villa. Je ne vis ni n'entendis plus rien du dompteur Carlo.

« Pourtant, j'attendis encore longtemps, pour voir si mon ancien amoureux reviendrait à l'endroit du rendez-vous. Mais il n'en fut rien, et je vous avoue que j'en fus réellement heureuse.

« Le jour de notre mariage s'écoula sans encombre. Je me sentais heureuse quand Mr. Sommerset me conduisit vers la villa qu'il avait

fait arranger somptueusement à mon intention.

« Nous nous trouvions dans la salle à manger qui donne sur le jardin, comme vous le savez. Mon époux tournait le dos à la fenêtre, et j'allais le remercier pour toutes ses délicates attentions quand, soudain, je vis paraître devant les vitres une figure blême, ruisselante de sang et dont les yeux morts me fixaient : c'était celle du dompteur Carlo.

« Je perdis connaissance et, lorsque je repris mes sens, j'étais dans ma chambre à coucher. À l'insu de mon mari, j'envoyai ma femme de chambre au cirque s'informer du dompteur : il avait disparu depuis la dernière nuit. Personne n'avait plus eu de nouvelles de lui et, alors, je me rendis compte qu'il avait été assassiné.

« Cette nuit-là, ce fut son spectre qui m'apparut et qui détruisit mon bonheur... pour toujours.

« Toute approche de mon mari m'inspira de l'horreur depuis lors. Sa présence me devint intolérable. Je l'évitai et lui montrai si clairement mon aversion qu'à la fin il s'écarta complètement de moi.

« Le malheur sembla désormais s'acharner sur lui aussi. De grosses sommes d'argent, dont il avait besoin, furent perdues par le fait que les hommes qui les transportaient disparurent d'une manière inexplicable.

« Six mois s'étaient écoulés depuis ces terribles événements, quand le cirque revint dans le Sussex. Je ne trouvais aucun repos. Je me sentais poussée à revoir les représentations, comme au temps de Carlo.

« Les souvenirs du passé revinrent en foule. Carlo m'apparaissait sous un jour meilleur. N'était-ce pas ma faute s'il avait trouvé une mort affreuse ?

« Puis je vis comment le nouveau dompteur battait César, la panthère, la grande favorite de Carlo, qu'il avait élevée lui-même. Je bondis dans l'arène... et vous devez vous rappeler ce qui s'ensuivit.

« Et vous ne savez pas tout, monsieur Dickson. Comme je me trouvais étendue sur le sol et entrouvrais les yeux, je revis pour la deuxième fois le visage de Carlo.

— Ah ! s'écria le détective avec impatience, où l'avez-vous vu ? Ne me cachez rien, surtout.

— Avez-vous vu derrière la cage des fauves, une roulotte vide ? demanda Mrs. Sommerset.

— Oui, sa fenêtre donnait entre deux cages, répondit Harry Dickson, devenant de plus en plus impatient.

— C'est de cette fenêtre que Carlo me regardait. Je ne voyais que son front et ses yeux. Malgré mon étourdissement, je distinguais fort bien.

« Ne croyez pas à une vision due à mes nerfs surexcités, monsieur

Dickson, car lorsque je me trouvais dans la salle à manger j'étais la personne la plus calme du monde.

Le détective arpentait fiévreusement le bureau directorial, en proie à une vive agitation. Pourtant un sourire de satisfaction errait sur sa face.

— Et puis encore, madame ? demanda-t-il comme la jeune femme se taisait.

— Il y a quelques jours, je me suis enfuie du toit conjugal, et je cherchai un refuge à l'ermitage du marais. Là aussi, j'ai entendu la voix de Carlo : c'était si terrible que je me suis évanouie. Quand mon mari vint me relancer, il ne voulut pas me croire. Lui et l'ermite me croyaient en proie à une nouvelle hallucination.

« L'ermite approuva fort le projet de mon mari de me faire interner, et c'est surtout à lui que je dois cette réclusion dans un asile d'aliénés.

Harry Dickson éclata d'un si grand rire que le directeur demanda d'une voix mécontente :

— Comment est-il possible de rire en entendant cette triste histoire ?

— Ainsi, monsieur le directeur, vous aussi vous croyez aux hallucinations de Mrs. Sommerset ?

— Certes, malgré son récit clair et pondéré, j'y crois. Elle est gravement malade et son état nécessite des soins dévoués.

— Ce qui signifie que cette dame restera internée dans votre établissement ?

— Certainement.

— Eh bien, madame, dit le détective en se tournant vers la jeune femme, j'espère que vous avez en moi une confiance pleine et entière.

— Comme en moi-même ! Et je suis certaine que vous allez résoudre toutes ces énigmes, même si vous deviez accuser mon mari d'assassinat.

Un sourire glissa sur la face glabre du détective.

— Et si, au contraire, je le lavais de tout soupçon ?

— Alors... oh ! monsieur Dickson... je serais la femme la plus heureuse de la terre !

Harry Dickson lui tendit la main et plongea ses regards dans les yeux humides de larmes.

— Ayez confiance, dit-il, et gardez le meilleur espoir. Jamais je n'ai failli à une promesse. Restez tranquillement ici. La cure que les médecins vont vous prescrire ne pourra que vous faire du bien et guérira vos nerfs surmenés.

« Adieu, monsieur Pearson. Dans quelques jours, vous aurez certainement de mes nouvelles !

6. Le trésor de l'ermite

— Eh bien, Tom, quoi de neuf pendant mon absence ? demanda Harry Dickson au matin de son retour.

— Rien de bien particulier, maître, si ce n'est que je n'ai pas réussi à tirer Mrs. Sommerset des mains de son époux.

— Ah ! c'est donc vous qui l'avez conduite à l'ermitage, fit le détective en bâillant. J'ai eu un court entretien avec elle à l'asile de Bantingham.

— Cela me fait plaisir, s'écria Tom. Et vous aussi la croyez folle ?

— Folle ? Pas plus que vous et moi.

— Mais que dites-vous alors de son mari qui l'a fait interner ?

— C'est un homme qui est bien à plaindre.

— C'est un bandit que la prison attend ! cria Tom avec indignation.

— Vraiment, mon cher Tom, voilà un jugement bien téméraire !

— Voyons, monsieur Dickson, pensez aux accusations formelles de sa femme, à la bague qu'on a tenté de détacher du doigt de Mr. Wilsburg. Voilà ce qu'un étranger n'aurait jamais songé à faire.

Le détective réfléchit.

— Je ne pensais pas à la bague, dit-il. Cela a dû fortement ennuyer notre homme de devoir abandonner ce bijou. Il ne devait pas avoir de couteau sur lui... sinon...

Le détective n'en dit pas plus long et regarda pensivement l'étendue brumeuse du marécage.

— Venez avec moi, Tom, dit-il soudain. Le temps est beau et sec.

Au lieu de prendre la direction du marais, Harry Dickson marcha à travers champs jusqu'au parc confinant à la villa de Wilsburg.

Le cimetière se trouvait là, qui avait reçu quelques jours plus tôt la dépouille du malheureux industriel. La tombe disparaissait sous les fleurs et les couronnes, mais aucune pierre tombale n'avait encore été posée.

Le détective resta à la regarder et, tout à coup, un sourire mystérieux illumina ses regards fixés sur des empreintes de pas nettement visibles dans la terre meuble.

— Voilà qui nous donne de la besogne, dit-il en écartant une à une les couronnes et les gerbes, jusqu'à ce que la tombe parût toute dénudée.

« Approchez-vous, Tom. Ne pouvez-vous rien découvrir par ici ?

Tom fit nonchalamment le tour de la tombe.

— Cette tombe me paraît bien négligemment comblée, remarquait-il ; sans doute la terre s'est-elle un peu tassée. C'est vraiment du laisser-aller de la part du fossoyeur, qui était pourtant aux ordres du mort.

— C'est vrai, mais je crois que ce pauvre homme n'est nullement responsable, répondit le détective.

— Vous ne voulez pas prétendre... commença Tom. Tonnerre, on dirait qu'un animal a creusé ici ! J'ai relevé les mêmes traces dans le marécage, le jour où nous avons découvert le cadavre du malheureux fabricant.

— Et vous ne vous trompez guère. Je dirai même plus : une bête sauvage a retourné le sol !

— Mais la tombe a été comblée ensuite avec une pioche, observa le jeune homme. Tenez, voici l'empreinte des griffes sur le sable.

— C'est juste, dit Harry Dickson. Quand la bête eut fini sa besogne, son maître est venu et a comblé la fosse.

Tom secoua la tête.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Qui aurait intérêt à fouiller le sol ici ? Comment une bête sauvage est-elle venue dans ce cimetière, surtout une bête qui possède un maître ?

— Vous l'apprendrez assez vite, répondit le détective. Les traces sont encore toutes fraîches. Allez tout de suite chez Mr. Sommerset et dites-lui que j'ai besoin de son dogue, qui doit posséder un flair parfait.

« Surtout, tenez-le bien à la chaîne, pour qu'il ne s'échappe pas dès qu'il aura reniflé les traces.

Un quart d'heure après, le jeune homme revint avec le chien, qui se frotta amicalement contre les jambes du détective.

— Ici Pluton, fit Dickson en le caressant. Cherche ! Cherche !

« Bien, reprit-il, quand le molosse eut senti la piste de l'animal et qu'il chercha à la suivre en poussant un grognement de fureur.

Dickson jeta un regard sur le marécage où le brouillard venait de se dissiper et où fumait la cheminée de l'ermitage. Il fit un signe de satisfaction et suivit le dogue que Tom maintenait à grand-peine.

Rapidement, ils s'enfoncèrent plus avant dans les broussailles, toujours conduits par le molosse qui poussait de temps en temps un bref aboiement de colère.

Au bord du marécage, à une dizaine de minutes de marche de l'ermitage, le chien tomba en arrêt.

— Attention, Tom, conseilla le détective, nous sommes aux abords immédiats de la tanière de la bête. Reconnaissez-vous l'endroit où nous avons découvert la lanterne ? Voici l'emplacement d'où l'on peut pendant le jour avoir une vue étendue sur tout le marais, et d'où

l'on peut, à la nuit close, attirer les voyageurs dans ces terres perfides.

« C'est de cette façon que les deux courriers et Mr. Wilsburg ont été conduits à la mort.

Tom Wills frissonna.

— Quel est le démon qui a fait cela ? demanda-t-il avec épouvante. Oh ! maître, regardez donc, le chien n'est vraiment plus à tenir. On dirait qu'il veut se diriger vers la hutte.

— Pour l'amour du Ciel, tenez-le bien ! Personne au monde ne doit savoir que nous avons trouvé la piste. Regardez cette tanière de blaireau fermée à l'aide d'une lourde pierre.

« C'est là que doit gîter la bête. Et d'ores et déjà je puis dire à quel animal nous avons affaire : une panthère noire.

« Ne me jetez pas un regard si effrayé et si incrédule. J'ai pu constater que la panthère du cirque avait disparu, et dans la nuit même où j'ai écarté Mrs. Sommerset de sa cage.

« Maintenant je m'explique l'horrible cri qui s'éleva dans le silence de la nuit du marécage. C'était la panthère qui hurlait !

« Rendez-moi le chien, je vais le reconduire à Mr. Sommerset. Vous, vous allez traverser le marais pour vous rendre à la ville et, en passant, vous regarderez ce que fait le pieux ermite. En ville, vous irez trouver le coroner et vous lui direz de venir ce soir, sans éveiller l'attention, au cimetière, où je veux exhumer le corps de Mr. Wilsburg. Dites-lui que c'est absolument nécessaire pour démasquer le criminel. Moi, je mets au point les détails de l'opération.

À midi, Tom revint dire au détective que le coroner se rendrait à son appel.

— Et qu'avez-vous à me dire quant à notre ami l'ermite ?

— Il est parti mendier sa nourriture dans les environs.

Le détective bondit : son grave et austère visage reflétait une vive agitation.

— Le hasard nous sert. Si Dieu le veut, nous ferons aujourd'hui une de nos plus belles captures ! En route !

En toute hâte, ils se dirigèrent vers l'ermitage ; arrivé auprès de la tanière du blaireau, Tom ne put résister à la tentation de jeter un caillou contre la pierre qui en condamnait l'accès.

Un rauquement sauvage, qui semblait sortir des entrailles de la terre, fut la réponse.

— Qui donc peut être son maître ? se demanda Tom en rejoignant Dickson. Le pieux ermite se serait-il emparé de ce fauve pour s'offrir un peu de distraction ? Mais qu'avait-il à faire auprès de la tombe de Mr. Wilsburg, qui lui était absolument inconnu ?

Harry Dickson avait atteint la hutte, qui en effet était fermée.

Ce fut un jeu pour le détective d'ouvrir la serrure. Il franchit le seuil de l'ermitage, poussa les volets de sorte que la lumière entrât à

flots, puis il se tourna vers Tom.

— Ici, vous ne pourriez m'être utile, mon garçon, dit Harry Dickson, promenez-vous et tenez l'ermite à l'œil. Si vous l'apercevez, donnez-moi le coup de sifflet d'alarme que vous connaissez.

Tom s'éloigna, déçu mais obéissant ; il en voulait un peu à son maître de ne pas l'avoir mis au courant de ses pensées.

— En quoi cet ermite a-t-il affaire avec tout ceci ? grognait-il.

Le détective, de son côté, regardait attentivement autour de lui dans la sordide demeure.

— Où ce saint homme peut-il avoir sa cachette ? marmotta-t-il. Je ne vois pas d'instruments ici. Une table, quelques chaises, cette litière dans le coin et c'est tout.

Il ouvrit le tiroir de la table, mais ne trouva qu'un quignon de pain, une motte de beurre et un couteau.

Il fouilla la litière : elle ne recelait rien d'insolite.

Le détective remit tout en ordre, de façon à ce que personne ne pût se douter de ses recherches.

Il sonda les parois de la hutte, faites de planches. Rien non plus ne vint déceler un creux.

— Le pire serait qu'il garde son trésor sur lui, murmura Dickson, mais pour cela le gaillard est trop prudent.

Le sol de terre battue, examiné avec soin, ne révéla pas davantage de cachette.

Tout à coup, le regard du détective tomba sur un grossier dessin à la craie, tracé d'une main malhabile sur le côté intérieur de la porte.

Cela représentait une petite cavité où débouchait un couloir menant vers la droite. Sur le fond, un gros trait le barrait, devant figurer une clôture ou une pierre.

— Que peut bien signifier ce dessin, se dit Harry Dickson. L'ermite se serait-il diverti de la sorte ? Ou bien est-il tracé avec une intention réelle ?

Il tourna la porte de sorte que les rayons du soleil vinssent l'éclairer.

— C'est bien cela, s'écria-t-il. Il a dessiné une bête également.

« Eurêka ! J'ai trouvé ! La cachette de l'ermite se trouve dans le trou du blaireau et la panthère est préposée à la garde du trésor ! Mais il faut que je mette la main sur ce magot, sinon personne ne me croira.

« Le moine n'est pas encore de retour. Quelle veine que j'aie mon revolver de gros calibre sur moi !

Il sortit et ferma tout soigneusement derrière lui.

Il côtoya le marais et, en route, fit un crochet pour atteindre la butte qu'il avait visitée le matin. Arrivé là, il s'arrêta, stupéfait.

Une écœurante odeur de pétrole lui parvint et là, sous les buissons, où elle ne se trouvait pas tout à l'heure, était la fatale

lanterne.

— Aha ! murmura le détective, le coquin s'apprêtait à faire un nouveau coup.

« Probablement il aura vu Tom cheminer à travers cette solitude, et il en a conclu que mon retour était imminent. Il ne se doute pas que je suis déjà sur les lieux, le cher homme. Et, comme le train n'arrive que tard dans la soirée, il espère que je prendrai à travers le marais.

« Le coup de la lanterne était préparé en mon honneur. Je vais tout laisser en place pour ne pas lui enlever cette douce espérance.

Peu après Dickson atteignait la sinistre tanière.

— Quelle cachette idéale, et pour un trésor et pour une bête sauvage ! ricana-t-il. Mais il faut les sortir de là. Heureusement, personne ne se risque dans cette désolation.

Il ramassa le caillou que Tom avait jeté tout à l'heure et se mit à en heurter la grosse pierre. Un grognement furieux retentit, la bête devait se trouver juste derrière la clôture.

— Il faudra que je lui donne un peu d'air, murmura le détective.

En déployant toutes ses forces, il écarta la lourde pierre d'une trentaine de centimètres. Mais, au même moment, il poussa un cri de douleur.

La panthère avait glissé sa griffe à travers la fente et labouré le bras du détective.

— Nous allons bientôt régler nos comptes, sale bête, grinça-t-il.

Enlevant son large chapeau de feutre, il s'en servit pour exciter le fauve.

La bête en furie poussa sa patte hors de la fente et, en même temps, tâcha d'y glisser le mufle.

Au même moment, un coup de feu éclata, lui brisant le crâne.

La panthère fit un bond en arrière en poussant une affreuse clameur de rage et de douleur.

Pendant quelques instants encore elle hurla sauvagement, puis le cri se changea en râle, puis en une plainte de plus en plus faible, et le silence se fit dans la tanière. Harry Dickson brossa posément son chapeau.

— Fini, dit-il, je l'ai touchée à l'œil. Le plus dur est fait.

Avec mille précautions il déplaça la pierre, s'écarta encore pendant une longue minute de l'entrée, le revolver braqué, et attendit.

Mais rien ne bougeait à l'intérieur et, y risquant un coup d'œil, il vit la bête étendue morte près de l'entrée.

Vivement il attira le cadavre vers lui, le cacha sous des broussailles et, comme l'air fétide de la tanière se dissipait un peu, il s'y aventura en rampant, cherchant le couloir latéral indiqué sur le dessin à la craie.

Il poussa soudain un cri de joie : il avait trouvé !

Une pierre lui barrait la route. Il l'écarta sans peine, et ses doigts rencontrèrent un objet dur. C'était une sacoche de courrier. Des algues séchées y adhéraient encore.

Harry Dickson inspecta le contenu. De lourdes liasses de billets de banque apparurent. Il y en avait là pour des milliers de livres sterling.

— Voilà ce que le malheureux courrier devait rapporter à Sommerset, dit-il.

« Et voici le portefeuille rouge de l'infortuné Mr. Wilsburg.

Il le fouilla avec soin.

— Où est la bague ? murmura-t-il. Tom dirait probablement qu'elle se trouve au doigt du cadavre. Mais je me laisserais tout de suite dévorer par la panthère noire – si elle était encore vivante – s'il en était ainsi.

« Enfin, nous verrons bien...

Il noua la sacoche du courrier dans son ample mouchoir afin que personne ne pût l'apercevoir et masqua de nouveau l'entrée de la tanière à l'aide de la lourde pierre.

Une chouette ulula au loin sur le marais.

— Tom m'avertit que l'ermite revient.

« Ma besogne est terminée. Le solitaire ne viendra pas par ici maintenant, car il doit avoir apporté à manger à la panthère il n'y a pas bien longtemps ; les bouts de viande fraîche qui traînent encore là me le prouvent.

« Il ne me reste plus qu'à préparer le collier de chanvre final pour quelqu'un de ma connaissance, monsieur l'ermite !

Il jeta un dernier regard sur l'endroit où gisait la panthère morte et effaça du pied une légère trace sanglante qui y menait.

Puis il poussa à son tour le cri du nocturne et, quelques instants plus tard, il rejoignait Tom.

7. Le masque tombe

Le soir tombait.

Dans l'après-midi, Harry Dickson avait envoyé un télégramme à Bantingham, au directeur de l'asile.

— Je suis convaincu, avait-il murmuré en déposant la dépêche, que ce monsieur si sévère deviendra un peu plus intelligent dans l'avenir.

« C'est le seul moyen qui pourra délivrer Mrs. Sommerset de la malédiction qui pèse sur elle, et la rendre au bonheur conjugal.

Malgré l'heure tardive, un groupe de personnes se dirigeait vers la tombe de Mr. Wilsburg.

— Le coroner est-il présent ? demanda Harry Dickson en regardant autour de lui.

— Le voici qui franchit la porte du cimetière, dit un des assistants.

— Au travail, ordonna le grand détective.

Les hommes se mirent à piocher avec ardeur.

Bientôt le cercueil apparut.

Harry Dickson y projeta la lumière de sa lanterne.

— Constatez, dit-il au coroner, que le couvercle n'est plus vissé. D'odieuses hyènes ont violé le repos sacré du mort.

Le fonctionnaire dut se rendre à l'évidence.

Il avait hésité longtemps avant de se décider à autoriser cette exhumation ; maintenant il était bien content d'avoir obéi au détective.

Le cercueil fut sorti de la fosse et le couvercle soulevé.

Dans la lueur du fanal, le cadavre apparut.

Harry Dickson se pencha sur lui, et un soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine : le quatrième doigt manquait à la main du mort et, avec lui, avait disparu la précieuse bague !

— Voyez vous-même si j'ai raison, dit-il au coroner. Ni le doigt ni la bague n'y sont plus. Qui a pu procéder à cette odieuse mutilation ?

« Une seule personne savait que le mort possédait ce bijou de grande valeur : celui qui a tâché d'enlever vainement l'anneau durant la nuit criminelle, et cet homme, qui est venu parfaire sa sinistre rapine, c'est l'assassin.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, approuva le coroner, mais nous n'avons pas encore mis la main sur ce misérable. Le mieux que

nous puissions faire pour le moment, c'est refermer cette tombe et nous taire là-dessus.

Cela fut fait en silence.

Dickson regarda sa montre : il était dix heures.

— Je crois, murmura-t-il, que Tom et son compagnon se trouvent à l'endroit convenu, je puis me mettre à l'ouvrage.

Il serra la main du fonctionnaire et s'en alla. Pourtant il ne prit pas le chemin du logis, mais bien celui du marécage. Comme un Indien sur le sentier de la guerre, il se glissa le long de ses bords. Pas une brindille ne craquait sous ses pas. Il s'approchait de plus en plus de l'ermitage.

Tout à coup, il s'arrêta.

Entre lui et la hutte, une lumière venait de s'allumer.

— Il est à son poste, murmura Harry Dickson. Je vais le surprendre. Je pense qu'il ne résistera guère, sinon je l'abattraï comme un chien. Mais sa mort serait une déconvenue pour moi.

Il rampa en avant, si près de la butte qu'il pouvait en distinguer les moindres détails.

Du côté de la ville, le train siffla éperdument. Harry Dickson vit une haute silhouette se dresser sur la hauteur et se réfugier derrière la lanterne, dans le cône d'ombre.

— Bonsoir, mon frère, cria tout à coup une voix dans la broussaille.

La silhouette se dressa d'un bond : c'était le pieux ermite. Il était pâle et défait. Le détective se dressait à ses côtés.

— Quelles diableries vous occupent donc, la nuit, en cet endroit maudit ? ricana Dickson.

L'ermite tremblait de tous ses membres. Il ne semblait pas entendre les sarcasmes du détective.

— Je pense que vous attendez des hôtes, mon cher frère, continua le détective. Dieu sait si, dans votre sollicitude, vous n'avez pas songé à moi ! Mais il y a d'autres gens qui vont arriver par ce train. Et nous allons lever un peu la mèche de cette excellente lanterne, sinon une jeune dame pourrait tout, comme son malheureux père, croire que cette lumière vient du saint ermitage.

Tranquillement, Harry Dickson souleva le fanal et en projeta la lueur sur le visage du moine.

— Tiens, tiens, ricana-t-il, je vois que par ces nuits chaudes, il n'y a aucune raison de porter une fausse barbe. Cela doit vous gêner considérablement. Montrez-moi donc votre vrai visage !

Un violent frisson secoua le corps de l'ermite. Il se sentait perdu. En vain fouilla-t-il sa poche à la recherche d'une arme : il n'en avait pas emporté.

Certes, il ne s'était pas attendu à cette terrible rencontre.

— Sale flic ! hurla-t-il avec désespoir. Laissez-moi partir ! Allez-vous-en !

Il voulut se jeter sur le détective, mais le canon d'un puissant revolver étincela à quelques pouces de sa poitrine.

D'un bond violent, il se jeta dans la bruyère et s'enfuit à toutes jambes devant son agresseur, non pas vers la hutte mais dans une direction tout opposée.

— Il s'en va chercher la panthère, murmura Dickson en se lançant à ses trousses.

Il devait avoir atteint la tanière car le détective l'entendit écartier la lourde pierre.

— César ! César ! entendit-il crier. César, bonne bête, il y a quelque chose pour toi !

Tout à coup, on entendit un cri sourd.

— Voilà Tom à l'ouvrage, se dit le détective en ralentissant sa course, car il avait vu des lumières briller.

— All right ! s'écria de loin son élève, l'oiseau est pris, maître. J'ai fait ce que vous m'avez dit : un bon coup de la crosse de mon revolver sur le crâne.

Il poussa du pied le corps de l'ermite, dont les poignets étaient déjà pris dans des menottes étincelantes.

— Monsieur Harry Dickson, cria-t-on de loin ; où êtes-vous ?

— Par ici, monsieur Sommerset !

L'instant d'après, l'industriel accourait avec ses gens, porteurs de lanternes. Pâle, les yeux luisant de fièvre, Mrs. Sommerset suivait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? cria-t-elle comme Harry Dickson lui prenait les mains.

— Cela signifie que, pour vous, le repos et le bonheur sont revenus.

« Voici le meurtrier de votre père et des autres infortunés égarés dans le Marais du Diable.

« Il savait que la lumière de sa hutte servait de phare aux voyageurs nocturnes et il en allumait une autre sur cette butte, là, pour les attirer dans les boues meurtrières.

« Il les retirait ensuite à l'aide d'une longue tige de fer et les dépouillait.

« Voici la sacoche du courrier, car j'ai trouvé le butin du monstre. Et voici, – Harry Dickson fouilla la poche de la robe monacale – le doigt de Mr. Wilsburg. Reconnaissez-vous la bague qui y brille encore ?

« Et reconnaissez-vous aussi ce démon, sous sa peau humaine ?

« C'est le signor Carlo, le dompteur, qui voulait se venger de vous, madame Sommerset.

« Il vous a laissé croire que votre mari l'avait assassiné, et s'est

arrangé pour apparaître sous les lugubres atours d'un spectre pour vous conduire à l'asile d'aliénés.

« Je crois, monsieur Sommerset, ajouta Dickson, en se tournant vers l'industriel médusé, qu'il n'y aura plus aucun empêchement à ce que Mrs. Sommerset devienne pour vous une épouse aimante et dévouée, puisqu'elle m'a dit que, malgré ses terribles soupçons, elle vous aimait toujours.

« Les soupçons sont loin maintenant.

Dickson regarda avec joie et orgueil, le couple enlacé auquel il venait de rendre le bonheur.

— Et maintenant, railla-t-il, vous allez pouvoir mourir pour tout de bon, signor Carlo. Le bourreau de Londres se chargera de cette formalité...

Quelques semaines plus tard, entre un aumônier et des messieurs vêtus de noir, Carlo le dompteur sortait de sa cellule, pour s'acheminer vers un sinistre échafaudage où, au vent aigre de l'aube, se balançait le collier de chanvre final que lui avait promis Harry Dickson.

FIN

L'ÎLE DE MONSIEUR ROCAMIR

1. On vend une île !

À l'étude de Messrs. Brixton et Poultry, hommes de loi agissant pour le compte de l'État, on s'occupe fort en cette journée de juillet.

L'affaire n'est pas une de celles qui se traitent tous les jours. On vendra notamment une île aux enchères. De fait, l'île Croll n'est qu'un îlot, aux confins de l'Atlantique et du canal St. Georges. Seules les bonnes cartes marines l'indiquent, tant elle paraît négligeable.

Néanmoins, le Gouvernement britannique en demande un bien haut prix : cent mille livres. Pour l'acquérir il faudrait être un Crésus. Aussi Messrs Brixton et Poultry n'ont-ils pas grand espoir de trouver un acheteur. Ils ont loué une petite salle de vente dans Grays Inn Road, tout proche de leur étude.

Elle s'emplit lentement de curieux, mais rien que de curieux.

Ce n'est certes pas ce petit bourgeois placide qui achètera l'île Croll, ni la rougeaude maritorne, sa voisine, qui attend l'heure de la mise aux enchères en croquant des pommes et des noisettes, ni le petit voyou de Shadwell qui hurle qu'il lui faut au moins l'Australie avant d'émettre une offre raisonnable.

Dix heures ! Un remous se produit dans la foule : Mr. Poultry, assisté de son premier clerc, Mr. Mutton, se frayent un chemin à travers les curieux et escaladent la minable estrade.

Mr. Prescott, le commissaire-priseur, un vieillard rubicond et hilare, les salue militairement en portant la main à son bonnet grec garni d'une floche verte. Il brandit son marteau d'ivoire et époussette les sièges douteux qu'il avance à ces messieurs.

Mr. Mutton chausse la formidable aubergine de son nez de puissantes bésicles, laisse choir sur la table au tapis vert un énorme dossier d'où jaillit un nuage de poussière et tousse pour s'éclaircir la voix.

— Par ordre du Trésor... commence-t-il.

Un silence attentif tombe dans la salle.

Mr. Mutton lit quelques vagues et rapides formules d'usage, puis il indique une latitude et une longitude précises. Enfin suit une description de l'île Croll : environ un mille carré de rochers rouges,

une plage de sable fin, d'une longueur de trois cents yards, se prêtant pour la construction de villas et d'hôtels.

— Cela au moins, c'est intéressant, crie le gosse de Shadwell. Pour ma part j'y construis un palace, si les enchères ne montent pas au-delà de six pence.

— À l'intérieur des terres, continue imperturbablement Mr. Mutton, il y a une mare d'eau douce qui attire en automne un grand nombre de canards et d'échassiers migrateurs. Dans les dunes nichent des lapins sauvages ; rien ne pourrait mieux convenir à un amateur de chasse.

— Peuh ! du lapin ! persifle le gavroche. Et les crocodiles ? Dites, m'sieu, y a-t-il des crocodiles ?

— Il n'y a ni crocodiles ni animaux malfaisants dans l'île Croll ! déclare majestueusement le premier clerc.

— Au nord-est, précise Mr. Mutton, il y a un magnifique bois de hêtres pourpres et de sapinettes, d'environ quatre hectares de superficie sans compter le taillis. À l'extrême-pointe sud, il y a une petite île...

— La rawette ! hurle le gamin. L'État fait bonne mesure de l'acheteur. Hip ! Hip ! Hurrah ! pour l'Angleterre.

— ... une petite île qui appartiendra au domaine. Un phare y a été construit.

Le bourgeois de Londres lève le doigt comme un élève à l'école.

— Je voudrais savoir, dit-il gravement, si l'entretien de ce phare incombe à l'éventuel acheteur.

— Non, sir, répond Mr. Mutton, Croll-Tower est virtuellement abandonné et ne doit plus servir aux besoins de la navigation.

— Ça, c'est du bénéfice net, clame l'enfant terrible. Je crois que je suis preneur à un prix raisonnable.

— Le sous-sol, déclare Mr. Mutton, est de sable et d'argile rouge.

— Juste ce qu'il faut pour une mine d'or, affirme l'enfant de Shadwell.

Mr. Mutton dépose ses papiers et fait signe à Mr. Prescott de commencer son office. Le commissaire-priseur allume une bougie.

— Vive l'éclairage, crie le gosse. Au moins on y voit clair à présent. Si j'achète l'île, il me faut la bougie en prime pour la mettre dans le phare !

— Cent mille livres ! gronde Mr. Prescott d'une voix caverneuse.

Pas de réponse. Mr. Poultry hausse ses maigres épaules ; il s'y attendait.

— Descendez jusqu'à soixante-quinze mille, Prescott, dit-il à mi-voix.

— Quatre-vingt-dix mille !

— Quatre-vingt mille !

— Soixante-quinze... Ladies et gentlemen, on ne va pas en dessous.

Mr. Poultry va lever la séance et Mr. Mutton essuie déjà sa plume sur son veston élimé de bureaucrate, quand une voix s'élève.

— Je prends à soixante-quinze mille livres.

— Est-ce une blague ? crie Mr. Mutton.

— Non, sir, veuillez demander des références à la Midland-Bank. Mon nom est Rocamir... Oui, Eliphas Rocamir.

— C'est plus beau que Nelson ! crie le gavroche.

— Téléphonez à la Midland, Mutton, ordonne Mr. Poultry en voyant s'approcher, avec une réelle stupeur, l'acheteur de l'île Croll.

C'est un bonhomme tout en bedaine, bas sur pattes, le crâne et les joues luisantes. Il porte un simple demi-saison jaunâtre et son chapeau melon, qu'il tient respectueusement à la main, est vieux et bosselé.

— Permettez, sir, dit le sollicitor qui, pour se donner une contenance, se met à feuilleter son ample dossier.

Deux minutes après, Mr. Mutton est de retour, les joues enflammées : il se penche vers son maître et lui glisse à l'oreille.

— Il vaut cinq millions de livres à la seule Midland-Bank, ce nabot ! Vérifiez bien ses papiers d'identité, patron.

Comme si Mr. Rocamir n'attendait que cela, il exhibe un portefeuille grasseyé, d'où il tire quelques papiers malpropres ainsi qu'un carnet de chèques.

Mr. Poultry s'incline, une lueur de respect dans ses yeux pâles.

— Tout est parfaitement en ordre, monsieur Rocamir, dit-il.

Puis, ayant pris plus amplement connaissance des papiers, il demande :

— Vous êtes Français, monsieur Rocamir ?

— Naturalisé Anglais, répond le petit homme.

Il n'y a rien à redire : les papiers de naturalisation sont en ordre eux aussi.

La salle se vide sur un signe de Mr. Poultry, car le public n'a plus rien à y faire, et Mr. Prescott, le commissaire-priseur, contresigne l'acte de vente provisoire de l'île Croll.

— Puis-je vous demander de passer à notre étude, monsieur Rocamir ? dit Mr. Poultry. Nous y serons plus à l'aise pour terminer cette affaire.

— C'est loin ? demande l'acheteur. Je n'ai pas de voiture.

— À deux pas, sir !

— Tant mieux. Je déteste marcher.

Mr. Poultry respecte les préférences d'un client aussi riche que Mr. Rocamir, et il murmure qu'il est bien heureux de lui montrer le chemin, un chemin si court et si aisé !

Bientôt ils sont installés dans le bureau des hommes de loi, et le

nouveau propriétaire y fait la connaissance de Mr. Brixton en personne, ce qui n'est pas un mince honneur.

Quand les dernières signatures ont été échangées et qu'il a remis un chèque bien en ordre, Rocamir demande :

— Je crois que l'île Croll est inhabitée ?

— Absolument, sir. Le dernier habitant de l'île était le gardien en titre du phare. Il est parti dès que Croll-Tower a été désaffectée par ordre du ministère de la Marine.

— C'est parfait, répond Mr. Rocamir en se frottant les mains.

En général, on n'est pas curieux dans les bureaux de Messrs. Brixton et Poultry, surtout quand on se trouve devant d'aussi fastueux clients, mais Mr. Poultry ne peut s'empêcher de dire :

— Ne m'accusez pas d'indiscrétion, monsieur Rocamir, mais que pensez-vous donc aller faire dans cette île déserte.

— L'habiter ! répond laconiquement le petit homme.

— Avec un personnel choisi, j'imagine ?

— Pas du tout, sir... Tout seul !

— Seul ! s'écrie Mr. Poultry. Seul !

— Mais oui, pour pouvoir y fumer ma pipe à l'aise, ne pas entendre crier les journaux, ne pas recevoir la visite des commissionnaires en vins, ne pas devoir répondre à des appels téléphoniques, ni recevoir de correspondance. Tout seul, monsieur... Ah ! la belle vie.

Les renseignements qui arrivèrent plus tard à l'étude de Grays Inn Road attestèrent que Mr. Eliphas Rocamir, oiseau venu de France il y avait vingt ans, s'était établi épicier dans une rue sans richesse de Battersea, y avait vécu honnêtement et pauvrement d'une terne vie de célibataire, s'y était fait naturaliser Anglais, n'avait jamais été inquiété par la police, avait toujours payé ses taxes, n'avait pas contracté de dettes, jusqu'au jour tout proche où il venait d'hériter de toute la fortune d'un sien oncle, planteur à Bornéo : plusieurs millions de livres sterling !

Mais, à ce moment, Mr. Rocamir avait déjà rejoint l'île Croll et personne n'entendait plus parler de lui.

À l'étude de Messrs. Brixton et Poultry, on s'occupa d'autre chose, on y vendit des maisons et des terres, des fermes et des châteaux, mais plus d'île perdue, inhabitée, par ordre du Trésor.

2. Les confidences de Mrs. Gill

Harry Dickson, le célèbre détective, regardait d'un œil amusé la pétillante petite personne qui se tenait devant lui.

— Je suis Nelly Gill, ou plutôt Pétronille Gill. J'habite Alcon Street, dans Battersea. Cela ne vous dit rien, monsieur Dickson ?

Le détective secoua pensivement la tête : décidément, Alcon Street ne lui rappelait aucun souvenir.

— Au coin d'Alcon Street, continua la dame, habitait Mr. Rocamir, ce vieux fou qui hérita d'une fortune et s'acheta une île.

Elle avait prononcé « ce vieux fou » comme on aurait dit « ce grand gosse », sans intention péjorative. Dickson la regarda mieux. Quelque chose lui plaisait dans cette petite femme boulotte, ayant dépassé largement la quarantaine, à la mise un peu ridicule.

Elle avait parlé de Rocamir en hochant tristement la tête, et ses yeux bleus étaient devenus humides.

— S'il y a un homme sur la terre qui a été rendu malheureux par la faveur de la fortune, c'est bien Eliphas, continua-t-elle. Jadis c'était un homme tranquille et aimable, ne vivant que pour son commerce, honnête jusqu'à friser le ridicule.

« J'étais sa plus proche voisine, car dans la maison contiguë, je tiens une petite papeterie qui ne marcha pas mal grâce à Dieu.

« Deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, il venait prendre le thé chez moi. Je ne lui rendais qu'une fois cette politesse en venant chez lui le mardi, et le dimanche soir nous jouions aux dames en mangeant des pâtisseries, dont nous étions tous deux également friands.

— Fiancés ? hasarda Harry Dickson.

Mrs. Gill rougit et baissa vertueusement les yeux.

— Les gens l'ont dit, mais il ne fut jamais ouvertement question de fiançailles entre nous, monsieur Dickson. Pourtant, s'il m'avait fait l'honneur de demander ma main, je vous jure que je l'aurais accepté avec joie et fierté, car Eliphas Rocamir est un homme dont une femme aurait le droit d'être fière ! Hélas... cette maudite fortune...

Elle s'essuya les yeux avec un mouchoir de fine toile et reprit :

— Il a tout fait pour le cacher. Je puis vous dire que cet argent lui faisait peur, et qu'il aurait volontiers continué à vivre de son commerce, à petit feu, au lieu de mener la vie à grandes brides.

« Mais le monde a su, lui... Et, aussitôt, les quémandeurs

d'envahir sa modeste boutique, le courrier d'arriver, non par lettres, mais par demi-tonnes de lettres !

« Alors Eliphas lut l'annonce de Messrs. Brixton et Poultry et... il acheta une île ! Oui, une île pour lui tout seul, et il s'y fixa !

— Je me souviens, dit le détective. L'île Croll, en effet...

— Qu'un tremblement de terre l'engloutisse ! s'écria Mrs. Gill.

Mais elle se reprit aussitôt en disant qu'il ne faudrait pas que ce soit à un moment où Mr. Rocamir s'y trouve.

L'entretien amusait Dickson, mais il menaçait de s'éterniser, surtout que la visiteuse n'avait pas encore soufflé mot du but de sa visite.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il tout à coup.

Mrs. Gill eut un signe de dénégation.

— Pour moi... non, mais bien pour Mr. Rocamir sans doute. Il y a quelque chose qui m'inquiète, monsieur Dickson : c'est même beaucoup plus que de l'inquiétude.

Elle prit un air mystérieux et grave.

— Vous ne vous moquerez pas de moi, monsieur Dickson ? supplia-t-elle.

Harry Dickson la rassura.

— Voici, Mr. Rocamir et moi avons une même peur des cambrioleurs, et à cet effet nous avons fait établir une sonnerie électrique reliant nos deux chambres. En cas d'alerte, l'un pouvait appeler l'autre.

« Eh bien, monsieur Dickson, la sonnette a fonctionné hier soir !

Le détective se mit à rire.

— Un court-circuit est tout indiqué pour expliquer ce mystère, dit-il de bonne humeur.

Mrs. Gill hocha la tête d'un air de doute.

— Non, monsieur Dickson, et vous allez savoir immédiatement pourquoi. Nous avons, dans le temps, Eliphas et moi, prévu cette possibilité de dérangement à la sonnette électrique ; aussi avons-nous établi le petit code que voici :

« Une brève sonnerie : bonne nuit, tout va bien !

« Deux coups : vous n'avez besoin de rien ?

« Un coup répondait par l'affirmative, ce qui signifiait également : j'aimerais vous voir.

« Deux coups, c'était la négative. Ce signe n'était que celui d'une bonne entente, faite pour nous faire oublier notre double solitude.

« Trois sonneries espacées, suivies d'un coup bref, c'était l'alerte.

« Jugez de ma stupeur, monsieur Dickson, en entendant hier soir, vers dix heures, au moment où je me mettais au lit, retentir la sonnerie d'alarme.

« Je crus Eliphas revenu et aussitôt je lançai l'appel : « avez-vous

besoin de quelque chose ? » La réponse vint aussitôt : « oui. »

Mrs. Gill se tut un moment et rougit plus fortement que tout à l'heure.

— Nos petits jardins communiquaient par une porte pratiquée dans le mur mitoyen.

« Mr. Rocamir m'avait laissé la clef de cette porte. Aussi m'en suis-je servie hier, sans arrière-pensée.

« Je mis vivement mon manteau, passai de mon jardin dans le sien et entrai par la buanderie. Cette pièce est toujours fermée au verrou, mais par un carreau cassé on passe aisément la main pour saisir les targettes et pénétrer dans la maison.

« Celle-ci était silencieuse : j'appelai... pas de réponse.

« Pour être une femme, je ne suis pas une faible créature et l'idée seule qu'Eliphas pouvait être revenu, et qu'il avait peut-être des ennuis, me donna du courage. Je montai à l'étage en renouvelant mon appel, qui resta également sans réponse.

« La chambre de Mr. Rocamir, où se trouve le bouton de sonnette, était vide, et rien n'y attestait un récent passage. Ce fut à ce moment seulement que la peur s'empara de moi. Je descendis les escaliers en courant et regagnai ma maison où je m'enfermai à triple tour. Par trois fois, au cours de la nuit, car je ne pouvais dormir, je lançai mon double appel, auquel il ne fut plus répondu. Pour moi, Mr. Rocamir court un danger. Lequel ? Je l'ignore. Et dans ce cas il ne nous reste à nous, pauvres gens ignorants, qu'une chose à faire : consulter Harry Dickson. Le reste est son affaire.

Le détective sourit à cette naïve manifestation de confiance.

— Madame Gill, dit-il après une brève réflexion, ne pressentez-vous pas que cet appel pourrait se reproduire ce soir même ?

— Vous lisez dans ma pensée, monsieur Dickson ! s'écria la commerçante.

— Je serai chez vous ce soir, à neuf heures et demie. Il fait sombre alors et personne ne doit me voir entrer. Laissez votre porte entrebâillée et attendez-moi dans votre magasin, sans faire de lumière.

— C'est merveilleux ! s'écria la dame. Je vais enfin pouvoir être tranquillisée. Quant à vos honoraires, monsieur le détective, j'ai le plaisir de vous apprendre que je suis loin d'être dépourvue de moyens. Je saurai reconnaître vos services.

— Nous parlerons de cela bien plus tard, conclut Harry Dickson en prenant congé d'elle sur le seuil de son cabinet de travail.

Resté seul, Harry Dickson fit venir son élève Tom Wills.

— Obtenez-moi immédiatement une communication téléphonique avec le poste côtier de Lands End, ordonna-t-il.

Il l'obtint au bout d'une heure et eut la chance d'avoir à l'autre bout du fil une de ses vieilles connaissances, le lieutenant de vaisseau

Derwent, commandant du poste.

— Derwent, dit Harry Dickson, vous êtes un homme puissant, disposant des ondes et des voix de l'espace.

« Dites-moi, y a-t-il un de vos stationnaires au large, croisant dans les parages de l'île Croll ?

— Vous avez de la chance, old Dickson, il y en a trois pour l'heure. Le *Quentin*, le *Panter* et le *Monmouth*. À ce moment, le *Panter* est le plus près de l'île.

— Dispose-t-il de la T.S.F. ?

— Naturellement, et même d'un excellent poste de radiophonie installé à son bord à titre d'expérience. Dans une demi-heure tout au plus, vous pourrez converser téléphoniquement de votre bureau avec Lewisham, le commandant du *Panter*, comme si ce digne marin se trouvait dans la cabine téléphonique au coin de Baker Street.

— All right, mon vieil ami. Vous comblez tous mes désirs.

Trois quarts d'heure plus tard, du beau milieu de Canal St. Georges, le commandant Lewisham était en communication avec Harry Dickson.

— Savez-vous quelque chose au sujet de l'original qui habite l'île Croll, commandant ? demanda le détective.

— Peu de chose, monsieur Dickson. Il a fait bâtir un cottage sur la côte ouest. Comme il n'a pas dû regarder à la dépense, cette demeure y a été édiflée en une huitaine. Après quoi les ouvriers sont partis à bord d'un bateau de Liverpool. Tous les huit jours, un cutter de la côte des Cornouailles vient le ravitailler, ce qui se fait en une couple d'heures. Après quoi il met les voiles.

— Vous êtes-vous éloigné des parages de l'île Croll ces derniers jours ? demanda Harry Dickson.

— Par un hasard extraordinaire, non. Voici huit jours que nous croisons entre l'Irlande et Lands End, pour une histoire de fraude d'armes. Je n'ai rien vu dans l'île, si ce n'est la courte silhouette du solitaire, Mr. Rocamir, chassant le canard sur la plage. Attendez un moment, monsieur Dickson, je crois qu'il y a du nouveau. Ne quittez pas l'appareil.

Il y eut un silence de quelques minutes, qui semblèrent fort longues au détective. À la fin, la voix du commandant s'éleva de nouveau de l'autre bout du fil.

Elle tremblait légèrement.

— Savez-vous ce qui arrive, monsieur Dickson ? cria-t-il. Nous sommes en ce moment en vue de l'île Croll. Eh bien, on vient d'y allumer le phare !

« C'est contre les règles... C'est absolument défendu par le code maritime.

« Ce phare ne doit pas fonctionner. Je crois que je vais devoir

commander un débarquement dans l'île Croll, pour voir ce qui s'y passe.

— Pourriez-vous me tenir au courant, commandant ?

— Je ne demande pas mieux, mais il faudra patienter au moins deux heures, jusqu'à ce que l'opération soit terminée et la communication rétablie entre nous.

— All right !

— Curieuse histoire, hein ? fit Tom Wills qui avait écouté aux côtés de son maître cette conversation mi-terrienne, mi-marine.

— Certes, certes ! affirma le détective en se frottant les mains. Voilà qui nous promet quelque diversion dans la suite, parfois bien monotone, des causes criminelles.

Pendant les deux heures qui suivirent, Harry Dickson arpenta fiévreusement son cabinet de travail en long et en large.

L'appel du large ne vint que longtemps après les deux heures annoncées.

La voix inquiète du commandant Lewisham s'informa.

— Monsieur Dickson ?

— Lui-même.

— Ici le commandant Lewisham, à bord du *Panter*. C'est inconcevable ! Vous devriez vous occuper de la chose, monsieur Dickson ! Mes hommes ont débarqué et ont fouillé complètement l'île. Il n'y a personne, pas même Mr. Rocamir. Nous avons exploré le cottage, dont la porte avait été laissée ouverte.

« Or, les lampes du phare étaient toutes allumées et le système d'horlogerie fonctionnait : trois occultations à la minute – ce qui est de nature à le faire confondre avec un phare tout proche. Voyez donc quelles possibilités de naufrage peuvent en résulter !

« J'ai fait éteindre les lumières. À peine mes hommes avaient-ils regagné leur bord, que le phare s'alluma de nouveau, mais cette fois-ci sans mouvement tournant, ce qui peut à nouveau le faire confondre avec un feu fixe voisin. Or, monsieur Dickson, c'est la marée haute en ce moment et Croll-Tower n'est plus accessible par la voie de terre, dont l'unique bande est complètement noyée, tandis que du côté de la mer ce serait une périlleuse aventure.

« D'ailleurs, nous sommes en mesure de repérer la moindre barque qui s'en approcherait. J'ai demandé à mes chefs de Lands End la permission d'éteindre ce maudit lumignon à l'aide de mon canon de chasse. On n'a pu m'y autoriser.

« L'île Croll est une propriété privée régie par des lois exceptionnelles. Il paraît même qu'en y débarquant j'y commis un abus de pouvoir, mais j'en prends toute la responsabilité.

— Très bien, commandant, répliqua Harry Dickson. Dites-moi si un homme ayant l'intention de se cacher n'aurait pu échapper à

l'attention de vos marins ?

— Je veux bien l'admettre pour l'île elle-même, monsieur Dickson, les bois par exemple, bien qu'ils eussent été battus dans tous les sens. Mais dans cette vieille tour de phare, nenni ! N'oubliez pas que les recherches furent conduites par un de mes officiers, Lew Redmond, un ancien de l'Intelligence Service !

— Je connais Redmond, répondit le détective. C'est un officier qui connaît son métier, et je suis convaincu comme vous, commandant, qu'il n'aurait pas laissé échapper son homme, si homme il y avait eu ! Qu'allez-vous faire ?

— Suivre les instructions qui viennent de m'être transmises et qui me plaisent assez : je reste à croiser dans les parages de l'île. D'un autre côté, l'avis *Quentin* vient d'être alerté et s'avance à toute vapeur vers nous.

« Nous serons deux pour tenir à l'œil la fameuse île Croll !

— Il n'est pas impossible que je vienne faire un tour par là un de ces jours, dit Harry Dickson.

— Vous serez le bienvenu. Secouez donc un peu les dormeurs du ministère de la Marine pour obtenir de plus grands pouvoirs, pour mettre cet îlot du diable à la raison !

— Je n'y manquerai pas ! promit le détective.

La communication fut coupée.

— J'ai lancé un coup de sifflet à un taxi en maraude, annonça Tom Wills comme son maître déposait le récepteur téléphonique. Le voici qui se range contre le trottoir. Nous avons tout juste le temps d'être à l'heure à Battersea, dans Alcon Street.

L'auto roula à travers les rues obscurcies par les premières pluies de septembre.

Une fois au-delà de Battersea Bridge, les rues devinrent ternes et de moins en moins populeuses. Une ville de petits bourgeois s'endormait déjà, pour épargner le luminaire. Les tavernes aux trop rares clients économisaient, elles aussi, le gaz et l'électricité.

— Surveillez la rue, Tom, dit Harry Dickson comme ils descendaient à l'un des angles d'Alcon Street. Si d'aventure vous voyez quelque chose de suspect, n'hésitez pas à prendre la filature, après avoir laissé derrière vous les signes d'usage pour que je puisse vous suivre en cas de besoin.

— Entendu, maître, répondit le jeune homme. Je vois là, à quelques pas de l'épicerie et de la papeterie de dame Gill, un porche qui se prête fort bien à l'attente et à la surveillance.

Harry Dickson quitta Tom et traversa la rue, pour trouver un moment après la porte de la papeterie entrebâillée.

Une odeur d'encre et de vernis l'accueillit, puis une petite main grassouillette prit la sienne dans l'ombre.

— Je n'ai pas allumé le gaz, monsieur Dickson, suite à vos ordres, dit la voix de Mrs. Gill. Je ferme la porte au verrou et je vous conduis à l'étage.

Une faible clarté venue du dehors les aida à traverser l'étroit corridor et à gravir l'escalier, roide comme un sentier de montagne.

Comme Mrs. Gill ouvrait la porte de sa chambre, Harry Dickson lui vit faire un geste vers la table de nuit.

— Non, murmura le détective en retenant sa main, pas même de veilleuse.

« L'ombre, l'obscurité, et rien qu'elles !

— Que craignez-vous donc, monsieur Dickson ? demanda la papetière.

La question prenait le détective au dépourvu.

— Je ne sais, répondit-il à voix basse. Peut-être rien, peut-être tout.

Vraiment la réponse ne l'engageait à rien, tellement elle était sibylline, mais elle suffit à faire frissonner Mrs. Nelly Gill.

— Pauvre Eli, gémit-elle doucement en comprimant les battements de son ample poitrine, pourquoi n'est-il pas resté le brave et simple épicier de jadis ? Ah ! monsieur Dickson, l'argent ne fait pas toujours le bonheur.

L'heure n'était pas aux réflexions philosophiques et Harry Dickson n'avait nulle envie de continuer sur ce terrain.

Il suivit d'un œil attentif la lente marche des aiguilles lumineuses sur le cadran de sa montre-bracelet.

La petite indiquait dix heures, la grande s'avavançait vers le chiffre douze.

— Ainsi ce fut exactement à dix heures, hier soir, que la sonnette tinta ? demanda-t-il, histoire de rompre le silence qui devenait pesant.

— Oui... et... et... dans le temps nous échangeons le signal de bonsoir assez régulièrement à cette heure.

Dix heures, indiqua la montre, et dans la maison une pendule marqua les coups d'une voix argentine.

— Dix heures... l'heure... murmura machinalement Mrs. Gill.

Comme si la sonnette n'avait attendu que cela, elle se mit à tinter avec frénésie... une fois, deux fois, trois fois !

— Le signal d'alarme ! gémit Mrs. Gill, mon Dieu, monsieur Dickson, si Eli était mort et que ce soit son fantôme qui...

— Sornettes ! gronda le détective. Suivez-moi vite au jardin.

Il avait allumé sa torche électrique et courait aussi vite que possible de l'une à l'autre des maisons, passant par de petites pièces obscures et encombrées de meubles désuets, foulant la maigre pelouse d'un jardin emprisonné entre de hauts murs, regrettant de n'avoir pas choisi un poste d'attente plus proche encore de la chambre de Mr.

Rocamir.

Mrs. Gill le suivait en soufflant comme un phoque. La rapide allure du détective n'était pas de celles qu'elle pouvait adopter impunément.

— C'est la chambre du premier étage, haleta-t-elle, celle qui s'ouvre sur le jardin. Le salon donne sur la rue... Mon Dieu, monsieur Dickson, la porte en est ouverte, et pourtant je l'avais bien fermée hier.

Dans la lumière de la torche électrique, la chambre se montra à Dickson comme elle était apparue la veille à Mrs. Gill : banale et propre.

Un lit de sangles dans un coin, une petite armoire à glace, des chaises à dossier droit, anguleuses à souhait. Une glace tavelée sur la cheminée, flanquée de deux motifs ornementaux, vulgaires et ridicules.

C'étaient deux statuettes en zinc doré, représentant l'une un sagittaire antique, l'autre un vague Antinoüs dans une pose avantageuse.

Leurs ombres grotesques évoluèrent sur le mur d'en face dans la clarté projetée. À part ces vilaines silhouettes, la chambre était sans mystère.

Sans ?... Non, car soudain la lumière tombant sur le plancher découvrit une forme étendue.

Mrs. Gill, qui la vit en même temps que Harry Dickson, poussa un hurlement de terreur et de désespoir.

— Eli ! Ils ont tué mon Eli...

Mais elle cessa aussitôt de crier.

— Mais ce n'est pas lui, murmura-t-elle. Non, monsieur Dickson, cet homme mort n'est pas Mr. Rocamir.

Le détective tenait le visage convulsé du cadavre dans le cercle lumineux de sa lampe. Mrs. Nelly Gill qui le contemplait à ses côtés, murmura :

— Que fait cette grosse mouche à côté de son oreille ? Chassez-la donc, monsieur Dickson. Je ne le pourrais faire moi-même.

Mais le détective ne bougeait pas.

— Une mouche, cela, gronda-t-il, en effet et une bien vilaine ! C'est une de ces atroces petites flèches empoisonnées que certains sauvages lancent à l'aide de sarbacanes. Empoisonnées à l'aide de curare et, parfois de venins plus terribles encore, leur piqure signifie la mort immédiate pour la victime.

— Connaissez-vous cet homme, monsieur Dickson ?

— Attendez, il me semble que oui... Ce visage est déjà déformé par le poison et la courte mais affreuse agonie. Pourtant...

Harry Dickson hésita encore, puis il déclara d'une voix sombre :

— C'est Mr. Mutton, premier clerc de l'étude Brixton et Poultry, dans Grays Inn Road.

3. L'homme qui allait être pendu

Une fois revenu dans la rue, Harry Dickson enregistra un signe de Tom Wills.

Son élève avait dû commencer une filature qui conduisait vers la River.

Les signes se répétaient sur Battersea Bridge et longeaient le fleuve. Enfin, le détective ramassa un petit étui bronzé qu'il connaissait bien. Il contenait un bout de papier hâtivement déchiré d'un carnet et ne portant qu'une brève indication : Paternoster Row.

Quand Harry Dickson arriva audit endroit, il le trouva en proie à une excitation caractéristique. De nombreuses fenêtres étaient encore éclairées ; une animation peu ordinaire y régnait malgré l'heure tardive. À la mine des nombreux noctambules on voyait qu'ils ne se coucheraient pas de sitôt.

Le détective savait ce que cela signifiait : à l'aube, quelqu'un serait pendu dans la prison de Newgate, dont il voyait les sombres murailles devant lui, plus noires que la nuit, à peine piquées de la livide clarté de deux réverbères à gaz.

Harry Dickson regardait autour de lui, quand il se sentit tiré par la manche.

Tom Wills était à ses côtés.

— Quoi de neuf, mon garçon ?

— C'est pour le moins étrange, maître, répondit le jeune homme. Comme vous étiez dans la maison, deux hommes que je n'avais pas vu venir passèrent soudain devant le porche où je m'abritais.

« Ils regardèrent l'épicerie et se mirent à rire doucement.

« Le commerce de détail ne porte pas bonheur, dit l'un d'eux. Voici le numéro un qui aura bientôt son compte, et le numéro deux verra le sien réglé avant cinq heures trente. »

— Cinq heures trente, murmura le détective. C'est l'heure des exécutions capitales.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, continua son élève. J'ai suivi les deux individus sans trop de peine : ils semblaient ne se méfier de rien. À un certain moment j'entendis l'un d'eux dire à voix assez haute : « Inutile de presser le pas. Nous serons toujours assez tôt dans Paternoster Row ». Alors j'ai griffonné le billet que vous avez dû trouver.

— Où sont ces hommes ?

— Ils sont entrés dans la prison de Newgate !

— Ah... les reconnaîtriez-vous ?

Tom Wills hésita.

— Je n'ai pu voir leurs visages. Le brouillard était assez dense, et ils portaient les collets de leurs manteaux relevés. Ils étaient grands et l'un d'eux très maigre. Leur langage était distingué.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont entrés ? demanda le détective.

— Il y aura bientôt une heure, maître.

— Bien, nous allons voir... Venez !

Harry Dickson sonna à la sombre porte ; au bout d'un temps qui lui parut bien long, un judas s'entrouvrit et une voix rogue demanda :

— Qui est là et que voulez-vous ?

— Voir le directeur de service !

— On n'entre pas comme cela ici, ricana la voix. Qui êtes-vous ?

— Annoncez Harry Dickson !

— Ah ! fit la voix qui se nuança de respect. Fallait le dire plus tôt, sir !

La porte s'ouvrit à grands renforts de clefs tournées et de verrous glissés, et dans la pauvre clarté d'un corps de garde, la haute et puissante silhouette d'un gardien apparut.

— Veuillez patienter un moment, sir, dit l'homme. Mr. Mitchell, le directeur adjoint de service, vous recevra bientôt ; il est en ce moment en tournée dans l'établissement. Les prisonniers doivent avoir eu vent de l'exécution de tout à l'heure et cela les énerve particulièrement. Alors il a fallu organiser des tournées supplémentaires.

Le gardien s'éclipsa, laissant les détectives seuls dans le triste petit réduit qui lui servait de bureau.

Des papiers étaient épars sur la table de bois noir : les formules qui allaient être affichées bientôt, signées par le directeur du pénitencier et du médecin de service, attestant que le condamné à mort Théobald Crummle avait cessé de vivre et qu'ainsi justice avait été faite.

— Crummle, murmura Harry Dickson... Oh, c'est étrange, Tom ! Crummle, c'est l'épicier tragique de Barbicane, qui assassina sa femme et sa servante et s'enfuit en mettant le feu à son magasin.

— Cela ferait *deux épiciers* à qui l'on aurait réglé leur compte, aux dires des deux mystérieux bonshommes, observa Tom Wills.

— En effet. C'est pour le moins bizarre. Mais voici le directeur je crois...

Mr. Mitchell, un homme jeune encore, à la mine éveillée, fit son entrée dans le corps de garde en saluant à la ronde.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il, en tendant une main cordiale. Venez-vous jeter une dernière clarté dans l'affaire Crummle, qui aura

bientôt son dénouement, comme vous devez le savoir.

— Y a-t-il encore une clarté à projeter dans cette affaire ? s'enquit le détective. Il me semble que les preuves de culpabilité étaient pourtant formelles contre Théobald Crummle.

— Je n'en disconviens pas, monsieur Dickson, mais n'oubliez pas que l'accusé n'a voulu présenter aucune défense, alors qu'il aurait pu facilement nier. Depuis sa détention, il n'a plus ouvert la bouche, bien que du témoignage de ses voisins ce fut un homme volontiers bavard et fort honorable.

— Oui, je me souviens à présent. On n'a pu trouver aucun motif à ce double meurtre. Crummle ne fut jugé que sur la foi des sanglantes empreintes digitales qu'il laissa sur l'arme du crime, un vulgaire couteau à découper si je ne me trompe.

— C'est bien cela, monsieur Dickson, approuva le directeur adjoint. Maintenant, veuillez me dire ce qu'il y a à votre service...

— Voudriez-vous me confier l'identité des deux gentlemen qui se sont présentés à la prison, il y a une heure environ. Si mes suppositions sont bonnes, ils ont dû demander à être introduits auprès du condamné.

— Deux gentlemen ? s'écria Mr. Mitchell. Dites-vous vrai ? Je ne suis pas au courant, mais je dois vous avouer que je ne suis de service que depuis une demi-heure. Avant cela, il était assuré par le chef surveillant Barsky. Attendez, j'appelle le gardien de l'entrée.

Le gardien qui avait introduit Harry Dickson et son élève attendait respectueusement dans le couloir, et il accourut à l'appel de son supérieur.

— Barsky vous a-t-il autorisé à introduire deux gentlemen, il y a une heure, surveillant Gamp ? demanda Mr. Mitchell.

— C'est la vérité, monsieur le directeur. Ils étaient munis d'un laissez-passer du ministère de l'Intérieur. Mr. Barsky les a accompagnés sur-le-champ et je crois qu'ils se sont dirigés vers l'aile D.

— Où se trouve la cellule de Crummle, murmura Mr. Mitchell. C'est absolument contre les règles, mais nous allons voir. Venez, monsieur Dickson !

Le fonctionnaire paraissait inquiet et courait plutôt qu'il ne marchait le long des sinistres corridors.

Ils atteignirent le centre de la geôle.

Dans un haut kiosque vitré qui dominait les cinq immenses couloirs longés par des galeries de fer, sur lesquelles s'ouvraient les cellules, un gardien se tenait, l'œil attentif à tout ce qui pourrait survenir.

— Holà, Dayer ! cria Mr. Mitchell. Où est Barsky en ce moment ? L'homme salua militairement.

— Il a passé la consigne à Sykes, le gardien-chef de nuit, fut la réponse.

— L'avez-vous vu passer en compagnie de deux gentlemen, il y a une heure ?

— Oui, sir, ils se sont dirigés vers l'aile. Une fois arrivés au coude de l'ancienne infirmerie, je les ai perdus de vue.

— Vite, souffla le directeur à l'adresse d'Harry Dickson, j'ai dans l'idée que quelque chose d'anormal se passe ou s'est passé.

Ils traversèrent le couloir, et tournèrent un angle : un nouveau corridor se trouvait devant eux, moins considérable que les grandes galeries.

— Dire que les cellules fortes, où l'on enferme les condamnés à mort, échappent en se trouvant dans une galerie latérale, à la surveillance du gardien du centre, marmotta le directeur. C'est une grande erreur.

Tout à coup il poussa un cri de terreur.

Un homme en uniforme de gardien sommeillait sur une chaise.

— Sykes ! Que signifie cette attitude ?

Un puissant ronflement répondit à son indignation.

Harry Dickson s'était déjà approché du dormeur et constata d'une voix brève :

— Endormi ! Un bon jet de chloroforme dûment pulvérisé a fait l'affaire.

— Allons voir immédiatement ce qui se passe dans la cellule de Crumple ! s'écria Mr. Mitchell, en proie à un véritable affolement.

Ils s'arrêtèrent devant une lourde porte bardée de fer ; le directeur souleva une planchette obturant un judas grillé.

— Il n'y a pas de lumière ! s'écria-t-il. Et pourtant les règlements sont formels ! les condamnés à mort ne doivent jamais être laissés dans l'obscurité !

Il tourna un commutateur installé à l'extérieur de la cellule, aucune lumière ne se fit à l'intérieur.

— La lampe a été dévissée ou cassée ! gémit-il. Il m'est interdit d'entrer sans plusieurs témoins réglementaires, mais je passe outre dans ce cas.

Il prit son passe-partout et ouvrit la lourde porte. Harry Dickson braqua sa lanterne dans le petit réduit où un homme attendait la mort.

Cet homme était étendu sur sa couchette basse, les jambes entravées par de fines mais solides chaînes d'acier, les mains passées dans un cabriolet.

— Dieu merci, il dort, murmura Mitchell.

— Non, dit Harry Dickson, il est mort !

— Hein ?... Seigneur, vous dites vrai !

Un petit trou rond à la tempe gauche du condamné laissait couler

sur les couvertures grises un mince filet de sang.

— Un coup de revolver, constata le détective, probablement tiré à l'aide d'un silencieux...

Il fit du regard une rapide inspection.

— Le coup a été tiré par le judas, de l'extérieur, dit-il. Regardez, Mr. Mitchell, il y a quelques traces noires sur le bois, dues à de la poudre qui n'a pas brûlé. C'est du beau travail en la matière, et du travail audacieusement accompli.

— Mais qui a fait cela ? s'écria le directeur. Oh ! j'en aurai le cœur net. Je soumettrai tout le monde à un interrogatoire serré...

— Pour apprendre que les deux gentlemen avaient deux épaisses barbes noires et que leurs papiers d'introduction étaient faux, répondit amèrement Dickson.

Soudain, il se frappa le front.

— Monsieur le directeur, demanda-t-il, à quelle heure était fixée l'exécution de Théobald Crummle ?

— À cinq heures trente, monsieur Dickson.

— Nous y voilà, riposta Harry Dickson. Mon cher Tom, que disaient les hommes dans la rue, à propos d'une certaine heure ?

— Ils disaient : « avant cinq heures trente... »

— Halte ! Notez le mot *avant* !

Une cloche sonna au loin.

— Un appel urgent, dit le directeur.

Quelques secondes plus tard, on entendit battre des portes, puis un bruit de pas pressés. Du fond du corridor un employé accourut, brandissant un papier.

— Monsieur le directeur, monsieur le directeur !

— Ici ! Qu'y a-t-il donc ?

— Une dépêche urgente du ministre de la Justice : par ordre de Sa Majesté, le condamné à mort Crummle vient d'être gracié et sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité !

— Mon doux Jésus ! s'écria Mr. Mitchell.

— Ah ! dit lentement Harry Dickson, voici donc toutes les explications à la fois.

— Comment, que voulez-vous prétendre, monsieur Dickson ? demanda le directeur ahuri.

— Je vais vous expliquer pourquoi Crummle a été tué. Il devait mourir de la main du bourreau à cinq heures trente. Or les deux inconnus ont appris que sa grâce venait d'être signée, et ils lui ont réglé son compte *avant*.

« Il fallait donc que, pour une raison ou l'autre, cet homme mourût !

— Laquelle ? s'écria Tom Wills.

— Voilà une question qu'on pose plus vite qu'on ne peut y

répondre, dit Harry Dickson en croisant les bras sur la poitrine. Et cette réponse, il n'y a qu'un seul homme qui, pour l'heure, pourrait la donner.

— Qui donc, monsieur Dickson ? demanda Mr. Mitchell.

— Monsieur Rocamir !

4. La troisième épicerie

Le télégramme de Lands End arriva le matin même.

Rocamir n'est pas dans l'île Croll. – Ile complètement déserte – Phare reste éteint – Lewisham.

Harry Dickson froissa rêveusement le papier bleuté.

— Je m'attendais à cela, dit-il simplement.

Il passa un temps relativement long à arpenter son cabinet de travail, ainsi qu'il en avait l'habitude aux heures de grande perplexité.

Au fur et à mesure que le temps passait, d'autres renseignements lui parvenaient, d'aucuns venant immédiatement de Scotland Yard.

L'un d'eux attestait que Mr. Mutton était un employé modèle et que Brixton et Poultry déploraient fortement sa perte.

C'était un homme de mœurs sévères, célibataire endurci, très économe, possédant peu de relations. Il n'allait guère au café ; parfois il allait prendre une tasse de thé dans un bar de tempérants de Marylebone où il habitait.

L'adresse du défunt était indiquée au bas de la fiche administrative :

Molyneux Street, chez la veuve Abott, logeuse.

— Allons-y, décida Harry Dickson en faisant signe à son élève de le suivre.

Molyneux Street était une rue bourgeoise, aux façades cossues. Les temps durs avaient mis certains habitants dans l'obligation de sous-louer leurs immeubles, et c'est ainsi que Mrs. Abott, veuve d'un officier de marine, comptait Mr. Mutton parmi ses locataires.

C'était une dame loquace qui ne demandait pas mieux que de donner tous les renseignements que lui suggérait sa mémoire, et peut-être même son imagination, « à ces messieurs de la police ».

— Oui, raconta-t-elle sans que Harry Dickson eût grand-peine à l'y contraindre, oui, monsieur le détective, j'avais en effet observé que depuis tantôt un mois, Mr. Mutton n'était plus le même. Figurez-vous que jusqu'alors je faisais son petit ménage, moyennant un léger supplément, et voici que tout à coup je ne pouvais plus donner un coup de balai à sa chambre ! Il ne m'en confiait même plus les clefs !

— Je suppose que vous en possédez les doubles, comme c'est d'ailleurs de règle, madame Abott, dit Harry Dickson en souriant.

— C'est vrai, monsieur le détective. N'empêche que je ne m'en suis jamais servi pour m'introduire dans son appartement. Les désirs

de mes clients sont des ordres !

— Je suppose que vous ne voyez aucun inconvénient à me les confier pour quelques minutes ? demanda Harry Dickson.

— Nullement, nullement ! s'empressa la logeuse. Je suis trop contente de pouvoir être agréable à la justice de mon pays.

Elle mit un empressement louable à aller quérir lesdites clefs, ce qui ne lui demanda guère de temps, et elle invita les détectives à la suivre au troisième étage, où se trouvait la chambre de feu Mr. Mutton.

C'était une pièce agréable et spacieuse, meublée avec goût, dont les deux fenêtres s'ouvraient sur un large balcon d'où la vue portait jusque dans St. John Street.

Harry Dickson regarda en connaisseur les livres qui ornaient l'ample bibliothèque. C'étaient des ouvrages de haute tenue littéraire, quelques tomes de droit civil, des publications scientifiques et d'histoire générale.

— Mr. Mutton prenait-il ses repas chez lui ? demanda-t-il tout à coup.

— Jamais, monsieur le détective. Il avait horreur des relents de cuisine et c'est parce que je ne fais que louer des chambres, sans donner de pension, qu'il a choisi ma maison, répondit la veuve. Il prenait ordinairement ses repas dans un restaurant très bien fréquenté, bien que modeste, de Seymour Street, qui est tout proche.

— Alors voici qui est pour le moins singulier, dit le détective.

Et il indiqua du doigt une copieuse pile de conserves de toutes sortes : bœuf en boîte, homards, sardines, « pickles, confitures, biscuits, fruits en conserve, thons et harengs marinés.

— Ça, c'est fort ! s'écria Mrs. Abott. D'autant plus que Mr. Mutton m'a confié jadis qu'il avait choisi le restaurant de Seymour Street parce qu'on n'y servait que de la nourriture fraîche, et jamais de conserves.

Harry Dickson ouvrit un placard : un monde de boîtes multicolores apparut.

— Encore ! s'écria la logeuse. C'est incroyable !

— Pourtant aucune boîte n'a été entamée, murmura Harry Dickson songeur.

— Voici un paquet qui n'est même pas défait, dit soudain Tom Wills.

Le détective se tourna vivement vers lui.

— Le papier porte-t-il l'adresse d'un fournisseur ?

Tom secoua la tête.

— Aucune, maître. C'est du vulgaire papier brun d'épicier.

Il entendit son maître murmurer à voix basse :

— ... d'épicier... sans doute...

Mais le détective redressa la tête.

— Et la ficelle ?

Tom poussa un cri de jubilation.

La ficelle était en fibre et une adresse se trouvait imprimée sur sa longueur, tel que le veut l'emballage moderne.

— Larssen, Hanbury Street, 33b, lut-il.

— Mr. Mutton se fournissait dans une épicerie bien lointaine, dit-il. Hanbury est dans Mile End.

— Alors qu'il y a de si bonnes maisons dans le voisinage ! déplora la veuve.

La chambre du défunt n'avait plus rien à leur apprendre et les détectives prirent congé de Mrs. Abott, qui ne les quitta que sur des protestations réitérées de dévouement.

Dans St. John Street, Harry Dickson avisa un taxi en maraude et se fit conduire dans Mile End, où ils descendirent au coin de Hanbury Street.

Le numéro 33b n'était pas loin ; la maison se trouvait à l'angle d'un petit enclos ouvrier aux maisons vidées pour la plupart par mesure d'hygiène.

C'était une maison tout en hauteur, dont les fenêtres des étages étaient suffisamment malpropres pour se passer de rideaux. On ne distinguait d'eux que de vagues loques grises.

Mais les étalages, composés de deux assez larges vitrines n'étaient pas visibles, car de puissants volets les obturaient.

Harry Dickson frappa à la porte, elle aussi pourvue de volets de bois brun.

Aucune réponse ne vint de l'intérieur, mais du fond de l'enclos une voix de femme leur cria :

— Larssen n'est pas là, ce grigou que le diable confonde ! Voilà une heure que je frappe à sa sale porte pour qu'il me donne ma farine d'avoine !

— L'avez-vous vu partir, madame ? demanda le détective.

Une virago dépoitraillée, coiffée d'un immense chapeau de paille noire, sortit d'une des affreuses masures ; le titre de « madame » dut l'humaniser quelque peu, car elle esquissa un horrible sourire de sa bouche édentée.

— Non, gentlemen, je ne l'ai pas vu, car Mrs. O'Doggan ne passe pas son temps à espionner ses voisins, même s'ils sont ladres et cousins de Satan comme ce Larssen – qu'il aille rôtir en enfer – j'espère que vous êtes de la police et que vous venez le chercher pour le mener pendre !

Ce flot de paroles eût été difficile à endiguer si une autre bonne femme n'eût paru sur son seuil, qui renchérit aussitôt sur les qualités négatives du sieur Larssen.

— Un sale pou ! Un bandit spolieur du pauvre monde ! N'achetez rien chez lui, Gov'nor, sinon vous mourrez empoisonné avant la fin de la semaine !

— Voilà, dit Harry Dickson en s'éloignant, nous connaissons notre homme. Mais nous ferons connaissance avec son home ce soir même, Tom.

Ils retournèrent à Baker Street pour y prendre place devant un lunch bien gagné, mais ils s'y heurtèrent à leur ami Goodfield, superintendant de Scotland Yard, accompagné d'un fonctionnaire qui avait bien soucieuse mine.

— Je suis Mr. Jellesby, secrétaire général au ministère de l'Intérieur, se présenta ledit fonctionnaire. Ce matin, monsieur Dickson, le directeur adjoint Mittchell nous a fait part du bref entretien qu'il eut avec vous, suite à la mort mystérieuse du condamné gracié Théobald Crummle. Le ministre en personne me charge de vous dire qu'il serait très heureux de vous voir vous occuper de cette affaire. Il m'a dit qu'on s'inquiète au sujet du sieur Rocamir, mais sans me fournir d'autre explication.

Harry Dickson approuva d'un signe de tête.

— Rocamir ! bougonna Goodfield. Il n'y en a plus que pour lui, depuis quelques jours. Mes hommes ne voient que lui ! ils l'aperçoivent et il s'éclipse. Est-il fait de fumée, ce diable d'épicier multimillionnaire ? Au fait, de quoi l'accuse-t-on ? De rien, que je sache, et pourtant je viens de recevoir un ordre formel du Yard : « Recherchez Rocamir, adjoignez-vous à tout prix Harry Dickson, mais il nous faut Rocamir ! »

— De qui émane l'ordre reçu au Yard ? demanda Harry Dickson.

— Ça, dit Goodfield en faisant un geste évasif, ça... c'est beaucoup me demander, mon cher Dickson. Je n'en sais rien, mais l'ordre est de ceux qu'on doit enregistrer sans réplique.

Harry Dickson réfléchit quelques instants.

— Peu importe, dit-il enfin. Mais moi aussi j'ai mes raisons pour rechercher Rocamir, alors, Goodfield, alors, monsieur Jellesby, *je marche*, comme on dit en français.

Quand le fonctionnaire du ministère fut parti, le policier fut invité à prendre part au copieux lunch que Mrs. Crown servit à ses maîtres.

— Connaissez-vous un épicier du nom de Larssen, dans Hanbury ? demanda Harry Dickson en passant un plat de grillades à son vieux camarade Goodfield.

Le superintendant déposa sa fourchette d'un air excédé.

— Encore un épicier ! Ces gens ne veulent donc pas se contenter de vendre de la chandelle et de l'huile d'olives ? La peste soit de ces mercantis ! Voilà que vous me parlez de Larssen à présent, un vilain bonhomme qui connut déjà quelques prisons de Londres, pour un tas

de fripouilleries, et ce matin une souillon de Bermondsey est venue me dire que son maître, un épicier de Tanner Street, manquait à l'appel.

— Racontez-moi cela, Good, demanda Harry Dickson.

Le policier haussa les épaules.

— Ce n'est pas bien intéressant. Mais puisque vous y tenez je m'exécute, et ce ne sera pas bien long.

« Dans Tanner Street habite un épicier, vendeur à la petite semaine, du nom de Dreyfuz. Il se fait aider dans son commerce par une petite servante, à qui il ne ménage pas la besogne à ce qu'il paraît. Ce matin, la bonniche est venue m'apprendre que son maître avait disparu en emportant tout ce qu'il y avait d'argent dans la maison, y compris les économies de la jeune femme.

« Elle ne regrette pas tant son maître, mais fortement ses économies. Aussi m'a-t-elle demandé de retrouver seulement ces dernières.

Harry Dickson prit son carnet et fit une rapide annotation.

— Une question sur Crummle, l'homme qu'on gracia et qu'on exécuta tout de même. Était-il bien Anglais ?

— Oui, naturalisé. Il était d'origine polonaise et s'appelait de son vrai nom Crumolwski. Depuis, il a arrangé ce patronyme à la sauce anglaise.

— Ce qui fait, conclut le détective en prenant des notes, que Rocamir est de naissance française, que Crummle est Polonais d'origine, que Larssen est né au Danemark si je ne me trompe et que Dreyfuz...

— ... est Autrichien, acheva Goodfield.

— Curieux, hein, mon vieux Goodfield. Tous ces *épiciers*, chez qui quelque chose se passe, sont *étrangers* !

— Par tous les diables, Dickson, que voulez-vous dire ? s'écria Goodfield interloqué.

— Je ne veux rien dire, mais je constate, répondit le détective.

Il continua à manger en silence et quand, en guise de dessert, Mrs. Crown servit un soufflé aux ananas et des liqueurs, il se hâta visiblement de finir le repas.

— Je vais vous imposer une besogne de bénédictin cet après-midi, Good, dit-il. Il faudrait me faire dresser par vos services une liste aussi complète que possible des épiciers de la City, d'origine étrangère, ou naturalisés anglais.

Goodfield fit un signe d'assentiment, mais grogna quand même :

— De quoi se mêlent-ils à présent, ces maudits marchands de farine à la livre. Des épiciers, c'est en général des gens qui aiment mener leur petit train-train de vie.

Il se hâta d'avaler un verre de brandy, en refusa un second et fila à toute vitesse vers son bureau, après avoir donné rendez-vous au

détective et à son élève pour neuf heures du soir.

— Vous allez voir, Tom, dit Harry Dickson en souriant d'un air mystérieux, que notre brave Goodfield ne pourra jamais attendre jusqu'à cette heure pour nous donner de ses nouvelles et surtout des nouvelles de nos amis... les épiciers !

Il fut bon prophète, car le dernier coup de six heures sonnait au cartel du salon de Baker Street, quand le téléphone se mit en branle.

— Voilà Goodfield ! s'écria Tom Wills.

C'était lui, mais dans un état d'excitation extrême.

— Harry Dickson, clama le cher homme, j'y perds mon latin ! Je ne sais si ma liste est complète, mais d'ores et déjà je puis vous annoncer quelque chose d'ahurissant : sur vingt-huit de mes commerçants se trouvant dans les conditions par vous énoncées, donc des étrangers, ou naturalisés anglais, douze ont disparu depuis hier !

— Bah, répondit Harry Dickson, nous les retrouverons bien. En attendant, soyez exact à votre rendez-vous de ce soir, Goodfield.

— Et quel sera le programme, si je puis me permettre cette indiscretion ? demanda le policier du Yard.

— Une visite à une épicerie, mon vieux !

Le superintendant poussa un gémissement de désespoir.

— Encore ! Mais cela devient une hantise ! Il me semble que je vis dans une atmosphère étouffante de vinaigre, de sucre candi et de moutarde ! hurla-t-il.

— À ce soir ! conclut Dickson en riant.

Le soir vint, un véritable soir d'aventures londoniennes.

Vers huit heures, l'averse s'était mise à tomber, balayant les rues, chassant les passants vers leur home ou vers les tavernes les plus proches.

Harry Dickson se frottait les mains.

— Le temps se met de la partie, Tom, annonça-t-il d'un air satisfait. De cette façon nous n'aurons à craindre aucune curiosité intempestive des dames de Hanbury, qu'une belle soirée aurait pu retenir fort tard sur le seuil de leurs portes.

— C'est vrai, maître. Mais qu'allons-nous faire au juste chez Larssen ?

— Lui rendre visite, Tom, d'ailleurs parfaitement officielle, puisque notre ami Goodfield aura un mandat de perquisition en poche. Mais, autant que faire se peut, je désire qu'elle se passe dans un bel incognito.

Goodfield arriva à l'heure militaire, trempé comme une soupe. Il était visiblement soucieux.

— Ce démon de Jellesby du ministère occupe le téléphone de Scotland Yard à lui tout seul, se plaignit-il amèrement. Il leur faut Rocamir. Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Mais le vieux Goodfield n'est

pas aussi bête que son bonnet.

« Les vingt millions de livres y sont pour quelque chose. Vingt millions, Dickson, l'État en devient malade ! Je crois qu'on a fait marcher le câble, et la réponse ne fut pas douteuse : le versement a été fait par une banque d'Amsterdam, sur ordre de sa filiale à Sourabaya. Le fameux oncle de Bornéo était un singulier particulier du nom de Gayard, ayant habité le hinterland de ce pays mystérieux entre tous. Il y aurait découvert des gisements d'or et de pierreries d'une richesse fantastique, qu'il aurait exploité presque en silence pendant vingt ans, se constituant cette fortune de Crésus moderne dans l'unique but de la laisser à son neveu, épicier dans Battersea, neveu qu'il n'avait jamais vu de sa vie !

« Je suppose que le Gouvernement, à court d'espèces sonnantes, à d'autres îles perdues à lui vendre !

Harry Dickson ne répondit pas et se contenta de sourire.

Peu d'instant après, tous trois longeaient le trottoir de Baker Street sous une pluie battante et luttant contre un violent vent d'ouest, qui les prenait de côté.

Un taxi les déposa dans Hanbury, désert et lugubre.

— Il y a une petite maison ouvrière, inhabitée à souhait, dont le mur de cour est mitoyen avec celui de Larssen, dit le détective. Une partie d'escalade n'a rien pour vous effrayer, n'est-il pas vrai, Goodfield ? demanda-t-il d'un air innocent tout en lorgnant la corpulence de son ami.

— Tom me fera la courte échelle, répondit du tac au tac le policier.

L'escalade ne leur demanda pas un bien grand effort, car le mur en question avait à peine une hauteur d'homme.

Une fois dans le jardin de Larssen, le détective se dirigea vers la porte vitrée de la cuisine, dont il mit en éclats un des carreaux.

Un tour d'espagnolette, et tous les trois pénétrèrent à l'intérieur.

— Nous voici dans la place, dit Harry Dickson en allumant sa lampe.

— Tonnerre, si je m'attendais à cela !

La pierre d'évier qui venait d'apparaître en pleine lumière, était tachée de sang et une serviette souillée de maculatures suspectes gisait à terre.

— Ce serait-il suicidé ? demanda Goodfield.

— Pour s'essuyer les mains après, n'est-ce pas ? ricana Harry Dickson. Pas de crainte, Good', nos amis les épiciers ne mettent pas si vite fin à leurs précieux jours. Allons voir ce que cette cambuse cache de vilain.

— Départ précipité, grogna-t-il une minute plus tard en voyant les tiroirs ouverts et des effets d'habillement épars sur les meubles.

Le magasin ne révélait rien d'insolite, si ce n'est une bouteille de whisky largement entamée et au goulot brisé, posée sur le comptoir.

— Quelqu'un a dû se presser pour boire, ou pour se donner du nerf, observa Goodfield à mi-voix.

— Bien raisonné, mon vieil ami, riposta Harry Dickson.

Mais Tom Wills, qui fourrageait dans un coin, poussa une exclamation.

— Une fausse barbe noire ! s'écria-t-il.

Harry Dickson lui arracha littéralement le postiche des mains.

— La colle fraîche y adhère encore, constata-t-il fiévreusement. Elle a donc servi récemment, disons la nuit dernière.

— Pour entrer dans la prison de Newgate ! s'écria Tom Wills.

— En effet !

— Donc, conclut le jeune homme, Larssen était un de ces mystérieux visiteurs nocturnes. Il devait s'y connaître dans les habitudes de la geôle, puisqu'il y fit plusieurs séjours, aux dires de Goodfield. Je me demande où peut être l'autre.

Harry Dickson avait ouvert la porte d'une petite pièce contiguë, faisant office de bureau.

— Le voici, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

Un cadavre était étendu en travers du plancher : celui d'un homme long et maigre, habillé d'un long manteau noir à pèlerine.

— C'est l'autre ! s'écria Tom Wills. Je le reconnais à sa taille, à son manteau, à sa maigreur.

La lumière de la torche électrique tombait en plein sur le visage souillé de sang, car le malheureux avait été assommé d'un coup de hachette. Une épaisse barbe noire masquait le bas du visage.

— Fausse ? demanda Goodfield.

— Sans aucun doute. Faites-en vous-même l'expérience, Goodfield.

D'un coup sec le policier arracha le postiche.

Un triple cri de surprise et d'horreur suivit ce geste.

Le corps, devant eux, était celui de Mr. Poultry, sollicitor dans Grays Inn Road, le principal intermédiaire dans la vente de l'île Croll au sieur Rocamir !

5. L'homme traqué

Le long de la Tamise, à hauteur des docks, un homme marche comme un fou.

Le moindre bruit le fait frissonner. La fuite d'un rat le fait bondir.

Il profite des moindres recoins d'ombre.

Un garde-quai déambule devant lui d'une démarche lasse. Aussitôt il se jette derrière un amas de futailles vides et attend, haletant, que le surveillant se soit éloigné.

Plus loin, ce sont deux pauvres rôdeurs, bêtes farouches et aux aguets comme lui. Ils devraient être frères dans la peur, et pourtant l'homme les redoute et les évite avec angoisse.

Bon, ce ne sont plus que des ombres parmi les ombres... L'homme respire et reprend sa route incertaine.

Ses vêtements, bien que de bonne coupe, sont fripés et sales. Il a dû dormir à la belle étoile ou dans des endroits innommables, pour être crotté de la sorte.

Ainsi, il arrive jusqu'aux confins du quartier de Soho.

L'heure est tardive et le temps affreux. Pourtant quelques tavernes sont encore ouvertes et leurs fenêtres luisent dans la nuit.

L'homme pose convulsivement les deux mains sur son ventre, le comprimant d'un geste caractéristique : il a faim.

Une odeur de viande grillée le fait presque défaillir ; elle provient d'une gargote proche d'où s'échappe un bruit de friture et de verres entrechoqués.

Devant la porte il hésite, mais la faim semble être la plus forte. D'un élan désespéré il franchit l'espace qui le sépare du restaurant et, peureusement, en entrouvre la porte.

Ce qu'il voit doit le rassurer : il n'y a en effet que deux consommateurs qui s'attardent encore autour d'une table maigrement servie.

Le patron, un bon gros, lève sa lourde tête endormie derrière son comptoir et souhaite en bâillant le bonsoir au client.

— Que puis-je vous servir, Gov'nor ?

— Peu importe... Quelque chose de chaud si cela vous convient.

— Du gigot de mouton ? Il est excellent ! Des haricots verts ? Du pudding ? Une bonne pinte d'ale par-dessus.

— Oui, murmure l'affamé, donnez-moi tout cela.

Un copieux plat lui est servi, et il l'attaque avec un appétit féroce.

— Heureux qu'il mange à la carte, ricane doucement le patron, sinon il serait capable de ruiner mon établissement. Quel ogre !

L'homme redemande du gigot, puis du fromage.

Repu, il souffle comme un phoque, puis il appelle le patron.

— Voulez-vous vous payer avec cela, murmure-t-il en tirant une bague d'or fin de son annulaire gauche.

Le patron fait la grimace, mais l'affaire lui paraît tentante.

— C'est bien pour vous faire plaisir, sir... Enfin, tout le monde peut se trouver dans l'ennui et j'ai toujours aimé rendre service à la clientèle. Je crains qu'on ne m'en donne pas grand-chose pour cette babiole, voyons... un verre de bon whisky et une demi-couronne par-dessus le marché et je conclus l'affaire.

L'homme accepte d'un signe de tête, empoche la pièce d'argent et vide son verre d'alcool d'un trait.

Et la rue retrouve, sous la pluie battante, dans le vent furieux de minuit, Mr. Rocamir, propriétaire d'une île et de vingt millions de livres sterling !

Un dernier bus passe. Rocamir lit sur sa pancarte : *Battersea Bridge*.

Il hésite... Mais une voiture est vide ! il se décide.

D'un bond, il prend place sur un strapontin à côté du wattman et la lourde machine s'ébranle.

Arrivé au pont de Battersea, le conducteur grogne d'une voix endormie :

— Il faut descendre, gentleman. On ne va pas plus loin. On remise...

Mais Mr. Rocamir foule déjà l'asphalte humide et s'enfonce dans le quartier, fort désert à cette heure.

On dirait que le solide repas qu'il vient de faire, ainsi que l'alcool ingurgité, lui ont donné plus de courage ; du moins il marche d'une façon plus délibérée, sa tête est moins basse, tout son maintien est plus assuré.

À l'angle d'Alcon Street, il perd pourtant de sa belle prestance, il hésite, relève davantage le collet de son manteau trempé.

Le voici en face de sa maison.

Les volets en sont clos : c'est une demeure désormais morte.

Mr. Rocamir soupire, comme s'il pensait aux jours heureux et sans histoire qu'il a vécus là-bas.

Il n'y a pas un chat dans la rue ; l'épicier millionnaire semble prendre une résolution désespérée ; il traverse la rue, il va atteindre la porte.

Un coup de feu claque et le chapeau de Mr. Rocamir reçoit une chiquenaude.

Poussant un cri de terreur et de désespérance, le pauvre homme

se met à courir. L'ombre de la nuit l'engloutit.

Tout en détalant, l'épicier retire son chapeau et le regarde avec une douleur stupéfiée :

— Ce n'est plus un chapeau, mais une écumoire, sanglote-t-il. Voici la troisième balle que l'on m'y envoie depuis deux jours. Il faut que j'y aille !

Comme si cette résolution venait de lui remettre un peu de vaillance au cœur, il s'avance vers la City, traverse le fleuve, ne s'attardant plus à des feintes et des volte-face dictées par la peur. Il marche, il marche toujours le long des rues sinistres qui lentement s'emplissent du « fog » jaunâtre de la River.

Le voici traversant Grays Inn Road et sonnant à une porte.

*

À ce même moment, le téléphone tinta dans le bureau de Harry Dickson.

Le détective était encore au travail et ce travail ne semblait pas avancer à son gré, car il le ponctuait de rudes bouffées de fumée de tabac, lancées avec violence au plafond.

— Allô ! appela-t-il d'un ton excédé qui prévoyait déjà le renvoi du fâcheux.

— Monsieur Dickson, demanda une voix traînarde, vous cherchez Mr. Rocamir, si je ne me trompe ? Eh bien ! vous le trouverez chez Mr. Brixton. Salut !

Une minute, le détective hésita. Demanderait-il à Mr. Brixton la confirmation de cette étrange nouvelle, également par téléphone ?

Il décida de n'en rien faire. Après tout, il n'en était pas à une nuit blanche près.

Il n'y avait pas bien loin jusqu'à Grays Inn Road. Pourtant, il écourta encore le chemin en prenant un taxi qui stationnait au coin d'Oxford Street.

À travers les volets roulants de l'étude, il vit un filet de lumière et à deux reprises il sonna à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix basse à travers le battant.

— Police ! dit Dickson. Ouvrez vite, il y a du danger !

Ce fut Mr. Brixton lui-même qui ouvrit. Il était pâle et las et tremblait comme une feuille. Il n'y avait pas longtemps que Scotland Yard lui avait appris la mort de son compagnon et ami Poultry.

— Monsieur Dickson, murmura-t-il en reconnaissant le visiteur tardif, ne pourriez-vous remettre votre visite à demain, même aux premières heures ?

Mais le détective était déjà entré.

— Rocamir est ici, dit-il d'une voix basse mais nette et formelle.

— En effet, murmura l'homme de loi, mais sur l'honneur je lui ai promis...

Harry Dickson ne l'écoutait plus. Il l'écarta doucement et poussa une porte entrebâillée sur un filet de clarté.

Une simple lampe portative éclairait un salon, mais dans la lumière une silhouette se profila que Dickson reconnut.

— Monsieur Rocamir ! dit-il.

L'homme sursauta et fit un geste de défense.

Mais le détective le fit doucement se rasseoir.

— Inutile, monsieur Rocamir, je ne vous veux pas de mal, mais seulement parler avec vous. Ah, oui, s'il est un homme avec qui je veux m'expliquer c'est bien avec vous.

L'épicier fit un geste d'immense lassitude.

— Que me voulez-vous ? dit-il d'une voix sourde. Je suis un homme traqué par les démons.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? demanda Dickson.

Mr. Brixton avait repris sa place de l'autre côté de la table et ses regards lourds allaient du détective au propriétaire de l'île Croll.

— Voulez-vous boire quelque chose, monsieur Rocamir ? Cela vous remettra un peu.

Rocamir accepta avec reconnaissance ; bien qu'il eût des habitudes de grande sobriété, il avala coup sur coup deux grands verres de whisky, comme s'il se fût agi de l'eau pure des fontaines.

— Ma vie est finie, murmura-t-il, mais auparavant...

Il fit une pause et son regard évita de s'arrêter sur un des deux hommes qui l'écoutaient.

— Je crois, dit-il enfin en montrant Dickson du doigt, que ce gentleman est de la police ? Elle ne peut rien contre moi, car pour l'heure elle ne trouverait rien à me reprocher. Un homme peut avoir des habitudes bizarres et incompréhensibles du reste des mortels, sans devoir pour cela être inquiété par la justice et ses délégués. Pourtant...

Il repuisa un peu de force dans la bouteille de liqueur.

— Pourtant, continua-t-il, je désirerais parler avant qu'une quatrième balle ne m'atteigne.

— Hein ? s'écria Mr. Brixton. Une quatrième balle ? Que voulez-vous dire, sir ?

Avec un sourire amer, Rocamir montra son chapeau.

— Pour peu qu'elle porte un peu plus bas, je recevrai mon exeat sur terre, dit-il tristement.

— D'où vous sont venus ces coups ? demanda Harry Dickson.

Rocamir hocha la tête.

— Il se peut que tout à l'heure vous le compreniez, déclara-t-il. Ah ! dire que j'étais fait pour mener une vie paisible, à bien servir ma clientèle, à ne vendre que de la bonne marchandise. Je ne suis pas un

homme compliqué.

Il semblait plutôt parler à soi-même qu'à la compagnie, qu'il feignait ne pas voir, car ses regards se fixaient obstinément sur la table.

— Écoutez, dit-il, je vais parler...

Il s'arrêta et coula un regard effrayé vers la fenêtre.

— N'ai-je pas entendu quelqu'un ?

Harry Dickson tourna la tête. Lui aussi avait perçu un bruit léger venant du premier salon, plongé dans l'obscurité.

Dans la rue il avait déjà remarqué que les volets étaient mal joints et laissaient filtrer un peu de lumière. À présent, en regardant attentivement, il se rendit compte qu'une des fentes venait d'être élargie du dehors.

Il fit un geste pour exhorter les autres à la prudence, mais ce geste arriva trop tard.

Une vitre de la fenêtre se fêla soudain avec un bruit sec et une poussée de gaz brûlants fondit dans la pièce. Une détonation assourdie éclata en même temps.

Il entendit Mr. Rocamir pousser un cri d'agonie.

— La quatrième balle... pas manqué... son but.

Puis le gros homme roula sur le parquet.

— Mille diables ! s'écria le détective en s'élançant vers lui pour le soutenir. Mais il comprit qu'il arrivait trop tard.

Mr. Rocamir, atteint d'une balle dans la tête, râlait.

Mr. Rocamir ! s'écria Dickson. Parlez... Je vous en conjure, dites quelque chose... Un mot seulement !

— Épiciers, murmura le mourant, mauvais thé... île Croll. Poum !...

Ce fut tout. Mr. Rocamir était parti avec son secret pour le grand inconnu, et si jugé il devait être, ce ne serait plus que par le Grand Juge final, dont la justice est infinie.

Harry Dickson s'élança alors dans la rue, sans grand espoir il est vrai.

Comme il s'y attendait, elle était déserte, en proie au vent et à la pluie.

Il retourna au salon, enjamba le corps immobile de l'épicier et s'empara du téléphone portatif qu'il avait aperçu sur le guéridon.

— Scotland Yard ? Ici Dickson. Rocamir a été tué chez Mr. Brixton dans Grays Inn Road. Envoyez les inspecteurs d'usage. Avertissez Goodfield si possible. Je reste sur les lieux.

— Demandez-leur d'apporter quelques petits gâteaux, dit une voix empressée à côté de lui.

Le détective se retourna, ahuri.

Le notaire Brixton se tenait debout près de la table en lui souriant

d'un air niais et en se passant une langue gourmande sur les lèvres.

— À la crème ! Dites bien à la crème, mon cher ami, de la belle crème blanche, non, non, pas rose, cela me rappellerait la couleur du sang et j'en ai déjà trop vu. S'ils m'en apportent beaucoup, je donnerai un bon pourboire au porteur. Mais que l'on ne me fasse plus attendre !

Mr. Brixton était devenu fou !

6. Tristesse et joie de Mrs. Nelly Gill

La presse s'était déjà emparée des événements de la veille. Certes, on n'y parlait pas encore des épiciers disparus comme d'une chose faisant partie de cette inexplicable affaire. Mais la mort de Mr. Poultry, la folie de Mr. Brixton et, enfin, la fin tragique du richissime Mr. Rocamir emplissaient déjà les colonnes des quotidiens de sensationnelle copie.

La visite que Dickson attendait se fit vers le soir, celle de Mrs. Gill.

Elle portait un manteau noir de confection, acheté dans le premier magasin venu et qui, certes, ne l'avantageait pas.

Son visage rougi par la couperose était à présent enflammé par les larmes.

Elle reniflait sans élégance et sa sacoche était bourrée de mouchoirs de rechange, dont elle se servait sans relâche.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-elle. On m'a tué Eliphas !

Le détective murmura quelques paroles de condoléances à l'adresse de cette femme qui aurait pu être la veuve du défunt et qui n'était à présent qu'une amoureuse à jamais éplorée.

— Je suppose, madame Gill, que vous n'avez aucun soupçon quant au coupable ?

— Je me demande qui aurait pu en vouloir à un homme aussi bon qu'Eliphas ?

« Je me demande... Oh ! Monsieur Dickson, je me pose mille questions à présent, les unes plus saugrenues que les autres. Pourquoi l'achat de cette île par un homme qui connaissait la mer à peine de nom et qui n'avait qu'une seule et unique traversée à son actif, celle qui l'amena en Angleterre, il y a bien des années ? Pourquoi ce retour à Londres ? Pourquoi sa pauvreté, car il paraît qu'il était crotté comme un barbet et qu'il n'avait que quelques sous en poche, lui, l'homme qui aurait pu signer le plus important chèque d'Angleterre ?

Harry Dickson approuva.

— Autant de questions que je pourrais poser moi-même, madame Gill, sans les faire suivre de réponses précises.

— Vous me direz, monsieur Dickson, continua la papetière, qu'il faut chercher à qui profite le crime. Eh bien, il ne profite à ma connaissance, qu'à une seule personne !

Elle fit une pause et une lueur de triomphe parut dans ses yeux,

malgré leurs larmes.

— Et cette personne c'est moi, monsieur Dickson !

— Vous, madame Gill ?

— Oui, monsieur. Je viens de chez le notaire Greyson qui s'occupait des affaires de feu Mr. Rocamir. Il vient de me lire son testament. Il est court et bref et il m'institue son unique légataire !

— Comment, s'écria le détective, vous héritez de vingt millions de livres ?

— Exactement dix-neuf millions six cent vingt-cinq livres, monsieur Dickson !

Harry Dickson garda un moment le silence, frappé par l'énormité du fait. Ce fut Mrs. Gill qui reprit la parole d'une voix posée.

— Cela ne m'a pas fait grand-chose. Quant à la somme, c'est trop grand pour moi, voyez-vous. Je n'ai aucune idée de ce que peut être un million. Mais son intention dernière m'est chère entre toutes.

Ici les larmes intervinrent, et Mrs. Nelly Gill donna libre cours à son chagrin.

— Une petite vie calme, monsieur Dickson, nos deux commerces réunis, ainsi que nos économies... Mais non, cette fastueuse fortune qui, à mon idée, est à l'origine des malheurs d'Eliphas... Mon pauvre cher Eli...

Elle changea un des mouchoirs trempés de pleurs et reprit :

— Maître Greyson n'a pas dû être discret, car je n'ose plus rentrer chez moi : une dizaine de journalistes sont installés devant ma porte. Il y en a qui ont apporté leur dîner dans une serviette de cuir, dans l'intention de ne pas lever le camp avant de m'avoir interviewée comme ils disent. C'est la richesse et la misère qui commencent à la fois.

Harry Dickson ne put se défendre d'un geste de pitié pour cette femme dont les vœux de bonheur ne se dirigeaient pas vers les richesses, mais vers une douce quiétude, un intérieur, un bel amour à petit feu.

— Je viens encore une fois implorer votre assistance, dit-elle à voix basse, car je sais que vos services s'achètent difficilement. Je suis prête à vous signer un chèque en blanc pour retrouver les auteurs de ce crime affreux entre tous, monsieur Dickson. J'ai d'ailleurs mon idée à ce sujet...

— Je l'écouterai volontiers, Mrs. Gill, sans même parler d'argent.

— Je voudrais que vous vous rendiez dans l'île Croll ! s'écria-t-elle. Ne me demandez pas la raison de mon désir, je ne pourrais la donner, mais je sens que cette île joue un rôle dans la lamentable destinée de mon cher Eli !

« Oui, Mr Dickson, je le sens !

— Ici nos idées concordent, madame, répondit le détective. Je

m'apprêtais en effet à partir pour l'île Croll !

Le visage de la nouvelle millionnaire exprima la joie la plus complète.

— Oh, monsieur Dickson... Vous allez trouver... Vous allez venger mon Eli... Il le faut d'ailleurs, car je ne pourrais accepter ce formidable legs que si cette vengeance n'est chose accomplie. N'épargnez rien. Rien, entendez-vous ? Je partagerai avec joie la moitié de cette étrange fortune avec vous ou avec ceux qui m'aideraient dans cette tâche !

— Votre intervention financière n'est pas même nécessaire, madame Gill, dit Harry Dickson. Nous connaissons notre devoir en cette affaire.

— Tant mieux, monsieur Dickson. Voilà ce que j'appelle parler, déclara la commerçante, qui se rassérénait peu à peu.

— Qu'allez-vous faire à présent, madame ? Je suppose que le commerce de la papeterie est devenu désormais sans intérêt pour vous...

— J'ai assisté au martyre d'Eli, dès que sa prodigieuse fortune fut connue, fut la réponse. Je ne veux pas qu'il en soit de même avec moi. Je vais voyager un peu, incognito comme disent les grands de la terre.

— C'est une décision fort sage en vérité !

Ils n'avaient plus rien à se dire. Harry Dickson se leva, mais Mrs. Gill s'attardait encore, hésitant visiblement à poser une dernière question. Elle s'y décida enfin.

— Avez-vous une idée quant à la présence de Mr. Mutton dans la maison d'Eli, et quant à sa singulière mort ? demanda-t-elle.

Harry Dickson secoua la tête.

— À vrai dire, non, madame. Nous sommes encore devant un ensemble de faits dont on ne connaît pas la coordination, bien qu'à mon avis elle existe, et comment ! Il est rare que j'aie des idées préconçues, et si j'en ai, je tâche de leur trouver une base. Tel n'est pas encore le cas ici.

— Eh, bien, moi...

Elle hésita de nouveau.

— Dites ce que vous pensez, madame, encouragea le détective. Je ne fais jamais fi d'une opinion.

— Mutton est venu pour... voler, tout simplement.

— Pourquoi ce soupçon pour le moins saugrenu ?

— Parce que Brixton et Poultry n'étaient pas en bonne posture, à ce qu'il m'a été dit, déclara triomphalement l'héritière. Ils ont traité l'affaire de la vente de l'île Croll. Ils ont dû être renseignés de ce fait sur l'état de fortune de mon pauvre Eli. Pour moi ils sont pour quelque chose dans tout ceci.

Harry Dickson garda le silence et son front se rembrunit.

— Un détective ne raisonnerait pas mieux que vous, madame, dit-il enfin, mais...

— Mais ?...

— Non... Excusez-moi. Une idée passagère m'était venue. Elle est sans importance !

À son tour, Mrs. Nelly Gill se leva pour prendre congé.

— Songez à tout ce que je vous ai dit, monsieur Dickson, je compte revenir à Londres d'ici un mois. Au revoir, et vengez mon Eli !

Quand elle fut partie, Harry Dickson resta longtemps songeur puis, tout seul, il reprit sa phrase interrompue.

— Mais... personne n'existe plus pour faciliter les recherches de ce côté.

« Mutton est mort, Poultry est mort, Brixton est fou.

Il décrocha le téléphone et forma le numéro d'appel au rotary.

— La division financière de Scotland Yard ? Ici Harry Dickson. Pouvez-vous me donner quelques renseignements quant à l'étude Brixton et Poultry, dans Grays Inn Road ? J'entends au point de vue de sa situation financière du moment.

La réponse ne se fit guère attendre :

— Très faible bien qu'honnête, tout au moins pour l'heure. Ils semblent avoir perdu beaucoup d'argent dans de récentes spéculations. Pourtant, nous croyons qu'il n'y aura aucun client de lésé.

— Mrs. Gill est bien renseignée, murmura Dickson, le front sombre. Mais c'est là sans doute l'apanage des gens furieusement riches, même s'ils ne le sont que depuis un quart d'heure.

*

— Encore une expédition nocturne, maître ? demanda Tom Wills en voyant que le détective se munissait de quelques outils particuliers à ce genre d'aventures.

« Où irons-nous ? Sans doute dans quelque autre épicerie abandonnée, où l'on trouvera un notaire ou un clerc de notaire assassiné ?

— Non, nous allons nous contenter d'une ordinaire papeterie...

— Celle de Mrs. Gill ? Il nous suffira de sonner à sa porte d'entrée, j'imagine, pour qu'on nous laisse entrer ?

— Détrompez-vous, Tom. Notre nouvelle multimillionnaire, qui serait une milliardaire sur le continent, a pris ce soir le train pour Douvres, et sans aucun doute elle vogue à présent vers les douces rives de France, loin de la gent tenace des reporters londoniens !

— Très bien, conclut Tom en endossant son imperméable.

Ils eurent la satisfaction de trouver Alcon Street déserte, vide de

journalistes trompés dans leur vaine attente.

La serrure de la porte d'entrée du magasin ne présentait aucune complication, et les deux détectives retrouvèrent la pesante atmosphère de jadis, sentant l'encre et la poussière.

Harry Dickson ne s'attarda pas au rez-de-chaussée, mais monta immédiatement à l'étage et s'installa dans un fauteuil de la chambre à coucher de Mrs. Nelly Gill. Négligemment, il alluma sa pipe.

— Que faut-il faire, maître ? demanda Tom interloqué par l'attitude délibérée du célèbre détective.

— Prendre cette chaise, mon garçon, qui est d'ailleurs fort agréablement rembourrée, et allumer une cigarette en attendant.

— Attendre quoi ?

— Le coup de dix heures... Ce qui signifie : encore dix minutes de patience.

— Soit, dit Tom, résigné à ne pas en demander plus long, et il se mit à griller cigarette sur cigarette, tout en trouvant ces minutes bien longues.

Enfin le détective tira sa montre de sa poche et surveilla la marche des aiguilles sur le cadran.

— Trente secondes, Tom... Vingt encore... Cinq... Et d'une... Voilà !

Une sonnerie éclata à leurs côtés.

Harry Dickson se mit à rire.

— Un bonsoir posthume de feu Mr. Rocamir, ricana-t-il. Allons souhaiter la bonne nuit à son fantôme.

Il descendit sans se presser, mais il fit un crochet par le magasin.

Dans un tiroir il prit une feuille de carton et de la ficelle, puis il fixa la feuille au bout d'une longue canne métrique qu'il tira d'un coin.

Quelques secondes plus tard, ils entraient par le jardin dans l'épicerie de Mr. Rocamir et montaient immédiatement à l'étage.

— Attention à l'assassin, dit Harry Dickson à voix haute.

— Vous blaguez ! s'écria Tom Wills en poussant la porte de la chambre à coucher de l'épicier défunt.

Mais la main du maître le retint avec force.

— Tudieu, je ne plaisante pas, gronda le détective. Je vous dis qu'il y a un assassin dans la pièce, et un fameux encore. Jugez par vous-même, petit imprudent que vous êtes.

Subjugué par ces paroles énergiques, Tom se recula derrière son maître.

Celui-ci se mit à avancer avec prudence dans la chambre, tout en étendant devant lui, comme un bouclier, la feuille de carton fixée sur la tige de bois.

Un petit coup sec se fit entendre.

— Là ! s'écria Harry Dickson. La bête a frappé son coup. Faites de

la lumière, Tom, et regardez ceci !

Le jeune homme alluma sa lampe, dont le rayon tomba en plein sur le carré de papier dur : une petite touffe de poils était plantée dans son centre.

Tom étendit la main, mais son maître l'écarta.

— Doucement, my boy, car ceci c'est la mort, et bien une des plus foudroyantes qui existe. Si le pauvre Mutton pouvait parler encore, il en témoignerait.

« En attendant, sa mort parle pour lui, car une fléchette identique mit fin aux jours de ce pauvre diable, aux desseins encore inconnus.

— Mais qui l'a donc tirée, cette flèche ? s'écria le jeune homme.

— Celui-là ! dit Harry Dickson.

Il étendit sa canne vers la cheminée en montrant l'arc de métal que tenait la figurine : il contenait des projectiles de rechange !

En effet, trois épines empoisonnées, minuscules, quasi invisibles, garnissaient encore le fil d'archal de l'arc.

— Une des lames de plancher commandait le mouvement, déclara Dickson en pesant sur l'une d'elles.

En effet, du côté de la cheminée, un déclic se fit entendre.

— Mais la sonnerie ? demanda Tom Wills.

— Un système d'horlogerie, mon garçon, rien de plus. Le voici d'ailleurs, dissimulé dans cette même cheminée.

— Vous ne l'aviez donc pas découvert lors de votre première visite ?

— Inutile... Je savais qu'il existait, mais c'est une chose dont nous parlerons plus tard. À présent, rien ne nous retient à Londres !

— Qu'allons-nous faire ?

— Retrouver ces chers épiciers, diantre. Ils me manquent vraiment depuis trop longtemps !

7. Le massacre des épiciers

La tempête grondait sur l'Atlantique et le canal St. Georges se montrait sous l'aspect redoutable d'une mer en furie, hérissée de vagues turbulentes.

Les stationnaires avaient dû regagner leur base, et nul n'aurait osé songer à gagner, à travers la tourmente, l'île Croll, plus sombre et plus solitaire que jamais.

Pourtant, un petit yacht, à voilure réduite, mais muni d'un robuste moteur à essence, s'était éloigné au crépuscule de la côte anglaise et se dirigeait, piloté par des mains expertes, vers les rivages désolés de l'îlot.

Deux hommes vêtus de lourds cirés, le suroît serré sur la tête, étaient à son bord et se tenaient près de la barre qui recevait de furieux coups de lame de côté.

— Ce que nous embarquons de l'eau, maître ! grogna le plus jeune des deux hommes. N'aurait-il pas mieux valu venir de jour dans ces parages ?

— Au contraire, Tom. Je bénis cette tempête, elle sert nos fins. Il nous faut atteindre l'île à la faveur de ces ténèbres tourmentées. Le service côtier m'a signalé une petite anse très bien abritée à l'est.

« Notre bateau s'y tiendra très bien et, ce qui sera mieux encore, il pourra s'y cacher comme un écolier pris en faute. C'est tout ce qu'il nous faut pour l'heure !

Un énorme paquet de mer accourant par le travers coupa leur entretien et fit concentrer leur double attention sur la manœuvre de l'embarcation.

Le ciel était bas et noir et paraissait peser sur les vagues mêmes.

Le petit yacht semblait escalader des montagnes liquides puis, le moment suivant, plonger au sein des gouffres les plus obscurs.

Harry Dickson, s'abritant les yeux de sa main droite, la gauche à la barre, scrutait la furieuse nuit marine.

Une longue ligne blanche parut, comme supportée par les vagues noires.

— Les brisants de la côte est de l'île Croll, murmura le détective. Ils sont dangereux et pourtant nous aurons à les affronter, ou presque. Ah !... enfin...

— Quoi donc ? cria Tom en élevant la voix au-dessus de celle des éléments en colère.

— Remarquez cette brisure noire dans cette longue blancheur, Tom, fut la réponse. C'est notre havre de salut : un goulet qui n'a pas trente yards de largeur.

« Mais il nous suffira, le tout est de pouvoir nous faufiler là-dedans. Je crains que cela n'aille pas tout seul.

Ils naviguaient tous feux éteints, et les seules lueurs qui trouaient la nuit formidable étaient la laiteuse clarté des crêtes des vagues et la ligne phosphorescente des brisants d'en face.

Mais Harry Dickson grogna, satisfait.

— Il n'y a pas de meilleur phare pour le moment, déclara-t-il.

Le moteur donnait à plein rendement. De temps en temps, comme l'avant du yacht piquait le nez dans la plume, l'hélice battait l'air à vide avec un bruit strident et sinistre.

Le moment d'après, le bateau plongeant de la poupe, elle se remettait à brasser l'eau avec un grondement assourdi.

— Tout va bien, tout va bien, murmurait Harry Dickson, mais le plus dur est encore à venir !

Les brisants se rapprochaient lentement. Déjà on entendait leur rumeur rageuse et aiguë, entrecoupée de sourds coups de bélier.

L'anse se présentait par le travers de tribord.

— La barre à bâbord toute ! commanda Harry Dickson, qui se précipita à l'avant, laissant à Tom le soin de la direction et s'armant lui-même d'une longue gaffe à grappin.

Le yacht prit une forte bande et embarqua une demi-tonne d'eau salée, mais un habile coup de gouvernail le redressa aussitôt.

— Prenez l'écope, Tom, hurla le détective, et videz-moi autant d'eau que possible. Nous risquons de racler les fonds par ici.

Tom se mit à écoper avec fureur, et la barque, s'allégeant petit à petit, retrouva son équilibre premier.

L'anse noire se présentait par le devant. Harry Dickson frissonna : c'était le salut ou la mort à bref délai. Un jeu de pile ou face.

— Que le moteur donne tout ce qu'il peut ! hurla-t-il.

Du pied, son élève actionna l'accélérateur.

Le moteur rugit comme pris de folie subite, et le yacht fit un bond énorme, comme s'il voulait prendre son envol vers les nuées basses.

Soudain la fureur grondante des brisants les entoura, le bateau tourna comme un toton dans l'eau furieuse. Balancines rompues, le gui courut sur tribord, fauchant l'air avec un bruit aigre.

Mais les pilotes étaient des marins consommés : la barre fila comme une flèche vers le bord opposé et derechef l'esquif se trouva d'aplomb, lançant une folle ruade à une haute lame accourue par l'arrière.

Un torrent d'eau salée frappa les hommes dans le dos et Tom tomba à genoux, mais sans lâcher le gouvernail.

— Une minute encore, haleta le détective, quelques secondes...

Le yacht fila comme une flèche, déchirant l'air et l'eau.

Et soudain ce fut la grande détente : la passe dangereuse venait d'être franchie. Comme un boulet, l'océan avait lancé sa proie dans les eaux abritées de l'anse minuscule.

— Ouf ! fit Harry Dickson. Un bon coup de rhum, Tom, mon garçon ; nous ne l'avons jamais mieux mérité.

Une ample gourde passa de main en main.

— Faites marcher le moteur au ralenti, ordonna Harry Dickson. Un quart de mille à l'intérieur, nous allons trouver un mur de roche qui vaut le meilleur et le plus sûr quai de Lower-Pool.

Une houle courte et hachée agitaient les eaux du petit havre, mais ce n'était qu'une caresse en comparaison de la mer démontée que les hommes venaient de vaincre.

Harry Dickson fit un rapide sondage à l'aide de sa gaffe.

— Fond de rocaille et de sable, constata-t-il. Notre ancre prendra à merveille là-dedans. Et puis je pense que, par surcroît, nous trouverons bien à fixer une amarre à la terre ferme.

Il en fut ainsi, car une courte mais trapue aiguille de roche se présentait en guise de pylône d'attache.

— En place repos ! fit Tom Wills quand ils eurent mis pied à terre.

— Nenni, my boy, répliqua le maître en riant, une autre tâche nous attend et ce n'est pas la plus aisée. Il nous faut pénétrer dans l'île qui manque encore d'éclairage.

« Il y a quelques fondrières à cet endroit et, dit-on, des sables mouvants.

« Mieux vaut tomber par-dessus bord en pleine mer de la Sonde, aux endroits des abysses, que de mettre le pied sur ces terres incertaines.

Ils marchèrent l'un derrière l'autre, dans la nuit de bitume et de poix, posant le pied avec mille précautions, se rejetant en arrière à la moindre défaillance du sol.

Tout à coup, Harry Dickson fit halte.

Un murmure têtu et caractéristique venait jusqu'à eux du fond d'une lande déserte, elle aussi en proie à l'obscurité la plus épaisse.

— Les arbres ! murmura le détective. Dieu soit loué ! Eux au moins se tiennent debout sur un sol sans trahison. Obliquez à droite, Tom.

Ils foulèrent de courtes bruyères et les chardons bleus égratignèrent férocement leurs mollets à travers l'étoffe épaisse des leggings.

Bientôt ils se heurtèrent à la masse fuligineuse des taillis et, quelques minutes plus tard, le bois sauveur se dressait devant eux.

Harry Dickson étendit les mains et sentit le tronc rugueux d'un grand pin maritime.

— Voici un terrain aussi sec qu'on pourrait le désirer par ce temps, dit-il d'un ton satisfait. Nous allons camper ici. Si le jour nous surprend, nous serons suffisamment à l'abri des regards derrière les taillis voisins.

— Des regards, demanda Tom Wills. Il y en aura donc ?

— Des foules, riposta le maître en riant doucement.

Il défit sa couverture qu'il portait roulée sur l'épaule, invita son élève à suivre son exemple, exigea une dernière gorgée de rhum, croqua un biscuit que l'eau de mer n'avait pas trop trempé et souhaita un bref bonsoir. Bientôt sa respiration se fit régulière... Il s'était endormi.

Mais Tom, que la dure couche n'invitait pas précisément au repos, ne pouvait trouver le sommeil. Il resta étendu au pied de l'arbre, les yeux grands ouverts dans la nuit qu'il scrutait vainement, écoutant la lointaine fureur de l'océan et la lugubre plainte des arbres dans le vent.

Vaincu par la fatigue, il allait doucement, lui aussi, glisser sur la pente du sommeil, quand un bruit bizarre le retrouva complètement réveillé.

C'étaient des voix confuses, mais infiniment lointaines, puis un bruit de marches et de contremarches, elles aussi fortement assourdies et comme feutrées. Histoire de chercher leur direction, il colla son oreille contre le sol et la rumeur devint plus précise.

Pour le coup, il n'y tint plus et réveilla son maître.

— Eh bien, grogna le détective, qu'y a-t-il ? Le feu est-il à la cuisine de Mrs. Crown, par hasard ?

— Il s'agit bien de cela, riposta le jeune homme piqué par tant d'insouciance. Écoutez donc vous-même, maître !

En bâillant, Harry Dickson obéit.

— Eh bien ! que voulez-vous ? demanda-t-il enfin.

— On parle, on marche !

— Je n'en disconviens pas !

— On dirait que cela se passe sous terre !

— J'en suis bien convaincu, Tom. Et maintenant, laissez-moi dormir !

— Ah ça ! par exemple, c'est tout ce que cela vous fait ? s'écria Tom Wills indigné autant que surpris.

— Mais il n'en peut être autrement, mon petit, et puis... et puis... demain il fera jour. Dormez en paix et laissez faire ceux qui prennent plaisir à causer et à marcher sous la terre. Demain il fera jour, je le répète !

Cela dit, le détective prit une position plus confortable et

s'endormit sur-le-champ. Furieux et déçu, Tom Wills décida de veiller pour deux.

Dix minutes plus tard, il ronflait.

*

— Maître !

— Chut... Taisez-vous donc, petit imprudent !

Tom Wills se dressa sur son séant en se frottant les yeux ; son maître n'était pas à ses côtés, mais à quelques pas de là, allongé à plat ventre, regardant attentivement entre deux gros plants de buissons épineux.

— Que voyez-vous ? demanda curieusement le jeune homme, oubliant tout son ressentiment de la nuit.

— Rien encore. Une dune de sable me barre la vue, mais cela ne peut guère durer. « Ils » vont venir à découvert. Que le vent saute et vous entendrez.

Comme si le vent n'avait attendu que cela, il sauta.

Et en même temps, Tom Wills sentit son cœur se serrer affreusement.

Du fond de la grande plaine balayée par les souffles du large, un concert déchirant lui parvenait : c'étaient des plaintes, des jurons, des supplications véhémentes.

Il voulut se lever mais son maître, se retournant brusquement, le saisit par un pan de son ciré et le força à s'allonger à ses côtés.

— Voulez-vous partager le sort désespéré de ceux que vous allez voir, malheureux ? gronda-t-il d'une voix furieuse.

— Qui donc, maître ? haleta le jeune homme.

— Regardez !

Une longue file d'hommes venait de déboucher de derrière la dune lointaine.

Ils marchaient l'un derrière l'autre en faisant des gestes lamentables.

Les uns se serraient les tempes entre leurs mains tremblantes, les autres brandissaient des poings frénétiques dans une même direction.

Et en même temps, en une rafale de douleur et de rage, une véritable Babel éclata sur une plaine hantée.

Dans toutes les langues du monde ces inconnus suppliaient, criaient, vociféraient. On distinguait des bribes d'allemand, de français, de russe, et presque tous les mots disaient la même chose.

— Non, non, pas cela... Pitié... Nous serons vos esclaves ! Traîtres ! Bandits ! Assassins ! Ne nous faites plus avancer !

Pourtant ils marchaient toujours sous la poussée d'une menace invisible.

— Passez-moi les jumelles marines, Tom, ordonna le détective à voix basse.

Il s'empara de l'instrument d'optique et grogna :

— C'est bien cela !

— Qui sont ces malheureux ? demanda Tom.

— Comptez-les !

— Onze !

— Par conséquent un de moins que ne l'a dit Goodfield !

Une lumière se fit jour pour Tom Wills.

— Ce sont les épiciers disparus ! Mais que font-ils ?

Les événements se chargèrent de lui répondre sur-le-champ.

Soudain on vit les hommes chanceler, étendre les bras, s'agripper l'un à l'autre en poussant des hurlements de démente.

— Ils s'enlisent ! gronda Harry Dickson d'une voix sombre.

En effet, trois ou quatre d'entre eux s'enfoncèrent brusquement jusqu'aux hanches dans les sables mouvants.

Ceux qui formaient l'arrière-train du groupe se retournèrent et essayèrent de gagner la terre ferme.

Mais, aussitôt, un staccato fiévreux éclata du côté des rochers rouges qui bordaient la plaine tragique, et deux des fuyards roulèrent sur le sol, où ils restèrent sans mouvement.

Les autres se mirent à hurler de plus belle, aux prises avec les sables meurtriers dans lequel ils s'enfonçaient rapidement.

Tom voulut s'élancer et, de nouveau, le maître le retint.

— Que voulez-vous faire ?

— Aller au secours de ces infortunés, promis à une mort certaine !

— Pour vous enliser à votre tour ou tomber sous les balles de cette mitrailleuse ? Ce serait de la folie. Et puis, pour terrible que soit le sort de ces hommes, croyez-moi, ce n'est qu'un châtiment, bien que ceux qui le leur infligent soient aussi criminels, si pas plus, qu'eux tous !

La tragédie tirait à sa fin. Souvent, l'enlissement est lent, mais les sables mouvants de l'île Croll ne semblaient pas vouloir exiger une agonie interminable de leurs proies. Ils les engloutissaient rapidement.

Dix minutes après la rafale de la mitrailleuse, trois têtes émergeaient encore, hurlantes... et tout à coup ce fut le silence.

La plaine avait repris sa tranquillité première et, à la surface des sables mortels, il ne resta pas plus de trace que sur celle d'une eau calme.

— Revolver au poing, Tom, ordonna le détective, et tâchons d'atteindre les rochers que voilà ! Si vous voyez quelqu'un, tirez sans la moindre sommation !

Ils durent s'avancer en rampant, mais ils surent si bien se servir de l'abri des taillis qu'ils parvinrent à la ligne de rochers rouges sans

l'ombre d'une anicroche.

— À présent, il nous faut faire attention, murmura le détective. Il y a une anfractuosité devant nous. C'est là que la mitrailleuse invisible et impitoyable doit être dissimulée, si elle y est encore.

Ils glissèrent comme des ombres par un étroit couloir rocheux. Devant eux, les rochers s'  vasaient un peu.

— Appr  tez votre revolver, Tom !

Le jeune homme passa lentement la tête par-dessus un rebord de la pierre, mais aussitôt il la retira.

— L'homme est assis là,    côté de sa mitrailleuse, dit-il.

Harry Dickson s'avança    son tour et vit.

Vivement, il passa son revolver par-dessus le mur de roche, visa et tira.

L'homme ne bougea pas.

Les deux détectives s'élancèrent vers lui.

— Une balle dans la tête ! s'écria Tom Wills. Il est mort.

— Deux balles, répliqua sombrement Harry Dickson. L'ouvrage a été fait avant nous, mon garçon.

Il regarda fixement le cadavre et dit simplement :

— Larssen ! Les douze épiciers de Londres sont au complet dans la mort...

8. La résurrection de Mr. Rocamir

Deux heures plus tard, ayant regagné le sous-bois, Harry Dickson et Tom Wills se réconfortèrent à l'aide de biscuits, de viande fumée et de quelques gorgées de rhum.

Tout en mangeant, le détective laissait errer ses regards autour de lui.

Tom le vit soudain rejeter un biscuit entamé, se redresser et s'avancer vers un des arbres qui les entouraient.

— Les manches à air du monde végétal, ricana-t-il en désignant une rangée de saules nains.

Son élève le regarda d'un air interrogateur.

— Aspirez fortement l'air, jeune homme, dit le maître.

Tom obéit et aussitôt fronça le sourcil.

— Cela sent... Voyons, on croirait se trouver dans un entrepôt de thé !

— Du mauvais thé, appuya Harry Dickson.

— Je ne trouve pas. Il sent même fort bon !

— Ce ne fut pas l'avis de Mr. Rocamir en mourant, riposta le maître, car ces derniers mots furent « mauvais thé ».

— Que viennent faire ces arbres là-dedans ?

— Les vieux saules sont presque toujours creux comme des clarinettes, remarqua Dickson en riant sous cape.

Tom Wills ne fit qu'un bond vers les arbres et se mit à courir de l'un à l'autre, et à chaque saule visité, il poussait des cris de surprise.

— Creux ! Creux ! haletait-il. Et en voici un qui n'a ni plus ni moins qu'une échelle dans le ventre.

— Attendez, petit, dit le détective en voyant que son élève s'apprêtait à descendre par cet escalier d'un nouveau genre. N'oubliez pas qu'il y a encore quelqu'un dans l'île !

— Qui cela, maître ?

— Celui qui tua Larssen en notre lieu et place !

Cela rendit le jeune homme plus circonspect et il laissa le détective prendre les devants, lampe et revolver braqués.

Quand ils furent au bas de l'échelle, qui ne s'enfonçait pas trop loin dans le sol, le secret de l'île Croll leur fut révélé.

Ils se trouvaient dans une large grotte, encombrée d'un nombre incalculable de gros ballots de thé.

— Il y en a pour une fortune ! s'exclama Tom Wills.

— De quoi empoisonner une nation ! riposta durement Dickson.
— Comment ? Que dites-vous ?
— Que cette denrée doit être abominablement droguée, déclara le détective.

— Pourquoi cela ? s'étonna Tom.

— On nous apprendra à notre retour à Londres ce que contenaient certains paquets trouvés chez Larssen et qui n'étaient pas destinés à une vente immédiate. Oui, après les paroles étranges de Mr. Rocamir, paroles qui furent les dernières de sa vie, j'ai fait prélever quelques échantillons de cette denrée chez Larssen, et même chez les autres épiciers disparus.

Ils firent le tour de la grotte, qui s'étendait en longueur et en largeur sous le bois de l'île et, en partie, sous les rochers du nord-ouest.

Mais ils ne trouvèrent nulle trace de présences humaines.

Harry Dickson redevenait plus sombre et plus soucieux à mesure que le jour avançait.

De temps à autre, il sortait du couvert des arbres pour regarder l'horizon de la mer. Mais chaque fois il revenait sous bois, n'ayant aperçu que la vastitude océane, vide et menaçante.

— J'avais espéré que le *Panther* se serait montré, murmura-t-il d'un air ennuyé. Il ne faut pas que les abords de l'île restent sans surveillance.

Mais la nuit vint et le flot resta désert.

Tom, qui fut le dernier à aller en vigie, revint tout à coup en courant vers son maître.

— Monsieur Dickson ! cria-t-il. Le phare est allumé !

— Diantre, voilà qui complique les choses ! Il faut pourtant que nous y allions au plus vite... Par tous les diables, la marée est haute !

— Le bateau ! suggéra Tom.

— Il le faut bien !

Ils partirent au pas de course vers l'anse et arrivèrent près de leur yacht, tranquillement amarré au quai naturel des roches.

Tom lança le moteur...

Il souffla, haleta, se tut...

— On dirait qu'il manque d'essence...

Il se pencha sur le réservoir et, aussitôt, poussa une exclamation de colère.

— On a vidé notre essence ! Il ne nous en reste plus une goutte !

Harry Dickson poussa un juron.

— N'importe ! Le vent est bon. Mettons à la voile... Dans une heure nous pourrions doubler le promontoire et prendre pied sur les rochers du phare.

On fit quelques épissures aux balancines rompues ; la toile se

gonfla à la dure brise et le yacht fila sur les vagues.

Heureusement le temps, pour être encore dur, n'était pas à la tempête comme la veille et le yacht se révéla un fin voilier.

Comme l'avait annoncé le détective, une heure plus tard ils s'approchaient du phare.

La haute et sombre tour se dressait au-dessus de la mer, dardant au loin son pinceau lumineux allumé par une main inconnue.

— Restez au large du rocher, Tom, ordonna Harry Dickson, et louvoyez légèrement au sud pour rester dans le lit du vent.

Le yacht s'approchait presque à fleur de roc et Harry Dickson sauta.

Il faillit manquer son but, son pied effleura la vague qui accourait, prête à le happer, mais il s'agrippa à un gros bloc de pierre et, un moment plus tard, il sautait de roche en roche et atteignait le pied du phare.

Le portillon était ouvert : Harry Dickson vit devant lui le haut cylindre creux dont les marches tournaient en spirale, et dont les premières étaient moussues et poisseuses, revêtues de gros goémons verts.

Le vent élevait une voix plaintive à l'intérieur de l'immense tube sonore. Il s'enflait en sautes de brusque colère, pour s'éteindre un moment après en une clameur de souffrance presque humaine.

D'en haut, le reflet tombait sur l'escalier. Il était triste et rogeâtre. Harry Dickson monta.

Le vent, ainsi que le feutre des varechs et des mousses humides, étouffait le bruit de ses pas ; de longues algues apportées par le large pendaient, collées aux parois comme des serpents morts.

Il vit les petites chambres, qui avaient dû servir d'habitation aux vieillards de jadis, ouvertes sur les paliers.

Elles étaient désertes et envahies de cryptogames livides souillés de fientes de mouettes ; par une fenêtre crevée, un oiseau de mer s'envola en poussant un cri sauvage.

Il atteignit enfin la chambre des feux.

Elle était vide de toute présence ; seul le feu brûlait.

La lampe, à quadruple mèche ronde, alimentée de pétrole, paraissait avoir été entretenue avec soin.

Harry Dickson s'arrêta, songeur, devant elle.

La chambre ronde était tout en vitres. Seulement du côté de la terre, elle était obturée en partie par une tôle noire, mangée de rouille rouge.

Quel était le mystère de ce feu ?

Il n'y avait pas d'allumette sur le sol de pierre grise ; un tapis de fientes d'oiseaux de mer feutraient une partie des dalles.

Nulle trace de pas !

Une petite porte bâillait sur la mer ; elle s'ouvrait sur un balcon circulaire faisant le tour du sommet de l'édifice. Dickson s'y aventura et, après l'atmosphère lourde d'huile, de fumée et de moisissure de l'intérieur, il aspira la brise marine avec délices.

En dessous de lui il vit, dans la trouble lueur de la tour, les flots verts hérissés d'écume et, minuscule, la barque que Tom Wills, nain ridiculement petit, manœuvrait dans le vent.

L'agression fut soudaine.

Le détective se penchait sur la rambarde de fer quand une forme fondit sur lui, le prit à la gorge et, avec une force surhumaine, le fit basculer.

Harry Dickson poussa un cri déchirant et fit un effort terrible pour reprendre son équilibre, mais il sentait le centre de gravité de son corps se déplacer lentement vers l'abîme. Quelques secondes encore et ce serait la chute finale sur les rochers en bas.

Il entendit vaguement Tom crier d'épouvante, puis le claquement lointain de coups de feu.

Pourtant la lutte durait, et l'adversaire inconnu devait sentir que le détective gardait une chance de reprendre le dessus.

Sa tactique changea, sa main glissa vers la gorge du détective et se mit à la serrer avec fureur.

À ce moment, ils arrivaient tout en luttant dans le rayon lumineux du phare et Dickson vit son ennemi en pleine lumière.

Il vit un être petit, trapu, revêtu d'un ciré jaune et d'un suroît : une grosse figure convulsée par une rage surhumaine.

— Monsieur Rocamir ! dit-il.

— Revenu d'entre les morts ! rugit le monstrueux nabot.

C'était la fin. Les idées du détective se brouillèrent.

Tout à coup il vit passer quelque chose devant la lumière : une tige grêle brandie avec vigueur.

Il entendit un coup sourd et un hurlement de souffrance, puis une petite main nerveuse le saisit et l'attira.

Il perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, il vit Tom Wills penché anxieusement sur lui.

— Maître ! s'écria le jeune homme en fondant en larmes. J'ai cru que tout était fini !

— Il a la vie dure, dit une voix gouailleuse derrière lui.

Étonné, le détective se retourna et vit un petit bonhomme qui le regardait en ricanant.

— Mon nom est Bob Smutts et je suis de Wapping, le plus aristocratique quartier de Londres, se présenta le gamin. J'étais présent quand Messrs. Brixton et Poultry vendirent l'île à Sa Seigneurie Rocamir et, depuis, je suis entré à leur service.

— Pour quoi faire ? demanda Harry Dickson d'une voix faible.

— Pour allumer le phare dans l'île Croll sans me laisser voir, ce qui n'est pas difficile pour un homme comme moi, haut comme un chat et plat comme une limande. On n'a pas idée comme on peut bien se cacher dans une tour pareille, même quand tout un équipage de navire de guerre y vient à votre recherche !

— Mais pourquoi allumer ce maudit phare ? demanda Tom Wills.

— Ce ne sont pas mes oignons, mais ceux de mes maîtres, répliqua le gavroche. Il paraît que cela devait attirer l'attention de navires de l'État sur cette damnée pierraille que voici et embêter d'autres gaillards qui y venaient.

Harry Dickson sourit et tendit la main à Bob Smutts.

— Je comprends tout à présent, murmura-t-il. Pauvres Messrs. Brixton, Poultry et Mutton... Ah ! les braves gens !

— En attendant, je n'ai pas tapé assez fort sur la tête du particulier qui voulait vous faire passer le goût du pain, Gov'nor, s'exclama Bob, car le voilà qui s'éloigne dans son petit canot à moteur ! Teuf, teuf, teuf !

En effet, une barque à moteur s'éloignait rapidement du rivage.

Harry Dickson lui jeta un regard étrange.

— Au revoir... monsieur Rocamir ! dit-il d'une voix où l'ironie était revenue.

*

Le *Panter* arriva vers l'aube, recueillit Dickson, Wills et Smutts et se dépêcha de les conduire vers Lands End.

Un avion de la base navale les prit aussitôt à son bord et, trois heures plus tard, les déposait sains et saufs à Croydon.

De là, une rapide automobile rendit Harry Dickson et Tom Wills au doux home de Baker Street.

Avant de prendre le moindre repos, Harry Dickson donna quelques rapides coups de téléphone ; puis il feuilleta l'indicateur des chemins de fer.

— Le rapide de Liverpool entre à quatre heures en gare, dit-il, et la Midland Bank ne ferme ses guichets qu'à cinq heures et demie. Donc plus de temps qu'il ne nous en faut.

Tom Wills ne perdit pas de temps à le questionner, mais il vit aux regards de son maître que l'heure du triomphe final allait sonner.

À cinq heures précises, le téléphone tinta. Dickson décrocha.

— La Midland Bank ? Très bien. Faites ce que je vous ai dit. Dans dix minutes je suis chez vous.

Une auto attendait depuis une heure devant la porte et, sur un signe du détective, elle démarra en vitesse.

Dix minutes plus tard, Harry Dickson et Tom Wills s'engouffraient sous le porche de la Midland Bank.

Un employé vint à leur rencontre et salua.

— Au guichet 22, dit-il simplement.

Harry Dickson remercia du geste et traversa la salle des guichets.

Une dame se tenait devant l'un d'eux, donnant des signes d'évidente impatience.

— Je me plaindrai au directeur de cette lenteur, glapissait-elle, et je vous retire ma clientèle.

Elle portait un linge blanc autour du front et semblait malade.

— Vous voyez que je tiens à peine debout, et vous me faites attendre ! se plaignit-elle amèrement.

— Bonjour, madame Gill ! s'écria le détective. Déjà de retour ?

Elle se retourna vivement.

— Oui, monsieur Dickson. La peur du mal de mer m'a donné une migraine folle et j'ai changé d'idée.

— Je vais vous aider à trouver un sanatorium digne de vous, madame Veuve Larssen, tonna tout à coup le détective. Et, pour commencer, je vous arrête, au nom de Sa Majesté !

9. La fin d'une incroyable équipée

Quand une affaire était finie, c'est-à-dire le coupable livré à la justice des hommes, Harry Dickson s'en désintéressait aussitôt ; c'est ce que nous avons répété plusieurs fois à son propos.

Parfois, le grand détective consent à donner quelques explications à ses familiers. Et, comme le lecteur a pu le constater également à plusieurs reprises, ces explications sont rapides et non dépourvues de sécheresse, tant le célèbre vengeur est pressé de courir vers d'autres aventures policières.

Dans le cas de l'île de Mr. Rocamir, nous lui laissons la parole devant Goodfield, Tom Wills et Mr. Jellesby, du ministère de l'Intérieur.

— L'affaire qui vient de se terminer, déclara Harry Dickson, se divise en plusieurs parties distinctes et seulement reliées entre elles par les événements.

« D'abord, il y a une nation jeune et orgueilleuse, une puissance de demain, disposant de forces et d'argent, mais encore guidée par des utopies et des rêves de folle hégémonie. Je ne cite pas son nom, car elle n'est pas tout à fait ennemie de l'Angleterre. D'ailleurs, il me serait bien difficile de prouver que c'est elle qui a crédité cette terrible affaire.

« Il y a quelques années arriva en Angleterre un homme du nom de Rocamir. Il avait joué un certain rôle politique dans son pays, mais s'y était brouillé avec la justice. Il arriva chez nous, se fit naturaliser et... oublier.

« Ladite nation mit un certain moment la main sur lui et l'enrôla dans le nombre de ses espions. Mr. Rocamir acquit du grade et devint un chef.

« Sous ses ordres se trouvaient d'autres gens du même acabit et... des confrères, des épiciers, tous étrangers il faut le dire.

« La nation en question prévoyait une guerre mondiale à bref délai, dans laquelle elle ne serait pas rangée du côté de la Grande-Bretagne. Son génie infernal et même quelque peu romantique lui inspira un mode d'extermination d'ailleurs aussi effroyable que raffiné.

« Le thé intoxiqué ! Le thé agent colporteur de bactéries et de microbes virulents, résistants à la température de l'ébullition ! Le thé, boisson nationale de l'Angleterre ! Déjà, ils avaient leurs agents dans

la place de Londres, et déjà ils avaient un dépôt immense dans l'île Croll, déserte et abandonnée.

« Mais voici que le Gouvernement eut l'idée saugrenue de mettre cette île en vente. Ladite nation s'affole : il faut user des grands moyens.

« Rocamir, leur agent secret principal, devient archimillionnaire et achète l'île Croll. Tout est sauvé. Vous m'objecterez ceci : pourquoi une somme aussi fabuleuse doit-elle échoir en héritage à l'épicier d'Alcon Street ?

« Parce que seul un homme à qui échoit une fortune insensée pouvait se permettre une telle fantaisie. Nos ennemis de demain sont des psychologues avertis.

« Mais ils sont aussi gens à précautions et ils ont mis Mr. Rocamir sous la surveillance d'un de ses lieutenants, le digne Larssen.

« Celui-ci ne trouve rien de mieux que d'intéresser sa femme à son jeu et d'en faire la voisine, voire l'amoureuse, de Mr. Rocamir.

« Arrive la fortune !

« Elle ne tourne pas la tête à Mr. Rocamir mais bien à Larsen et à sa moitié.

« Ils concertent de se l'approprier, du moins en partie. Pour cela, il leur faut faire table rase de tous ceux qui savent, à Londres : les épiciers félons !

« Considérons rapidement plusieurs événements l'un après l'autre.

« Mr. Rocamir est dans l'île Croll et voici que, soudain, l'attention de notre marine est attirée sur elle, par le truchement de son phare allumé mystérieusement.

« Ici intervient un intermède tragique mais néanmoins réconfortant. À l'étude Brixton et Poultry, on a pris des renseignements sur Mr. Rocamir. Ils sont naturellement vagues, mais les hommes de loi de Grays Inn Road, patriotes avant tout, sentent qu'il y a anguille sous roche. Et, de leur propre chef, ils vont entreprendre la lutte contre les gens qu'ils supposent être des traîtres et des criminels.

« Bob Smutts allume le phare, ce qui a pour effet de faire croiser des unités de la base navale proche dans les eaux de l'île Croll, et de la rendre inaccessible pour les complices de Mr. Rocamir, ce qui empêche de nouvelles importations de thé contaminé.

« Ce mystère affole Mr. Rocamir, qui revient à Londres.

« Il s'y sent aussitôt traqué de toutes les manières, non seulement par une police curieuse, mais également par Larssen, qui a décidé sa mort : car la pseudo Mrs. Nelly Gill est parvenue à faire faire un testament en sa faveur par l'amoureux Mr. Rocamir !

« Arrivons maintenant à la mort de Mr. Mutton.

« Mrs. Gill vient de s'assurer mon concours. Femme habile et

rusée, elle suppose que Mr. Rocamir reviendra dans la maison vide d'Alcon Street.

« Il y sera tué par le mécanisme sagittaire, presque sous mes yeux. Je deviens automatiquement un témoin en faveur de Mrs. Gill, si jamais on veut faire croire qu'elle a pu tremper dans le meurtre de celui qui avait fait d'elle une archimillionnaire.

« Me voici dans la maison de Mrs. Gill : la sonnette tinte, actionnée par un mécanisme dû à l'ingéniosité de la papetière.

« Nous entrons chez Mr. Rocamir et nous y trouvons le cadavre, non de l'ancien épicier, mais de Mr. Mutton, qui se livrait à une enquête chez les épiciers suspects, témoin les boîtes de conserves trouvées dans son appartement.

« Mrs. Gill, qui croyait se trouver en face du corps de Mr. Rocamir, cacha fort bien son désappointement, mais je crois que la terreur et l'incompréhension y furent pour quelque chose.

« Nous arrivons à l'étrange nuit de la prison de Newgate. Larssen craint qu'à la dernière minute Crummle puisse parler afin d'obtenir sa grâce. Il était déjà en relation avec Mr. Poultry qui, de son côté, faisait des recherches. Mais le Danois avait vu clair dans le jeu du notaire et ce dernier était condamné d'avance. C'est par lui qu'il apprend la grâce qui échoit à la dernière minute à Crummle. Il faut agir ; cet homme peut devenir un terrible danger. Comment agit-il sur Poultry ? C'est ce qu'il est aisé d'imaginer. Je l'entends qui lui tient à peu près ce langage :

« Crummle est au courant du secret de l'île Croll. Nous devons tâcher de l'approcher, bien déguisés, cela va de soi. Nous lui promettons la vie sauve s'il parle... »

« Poultry se procure des laissez-passer au ministère, où il a des relations.

« Ils arrivent à Newgate, approchent le prisonnier, endorment son gardien.

« À travers le guichet, Larssen tue le condamné, s'assurant ainsi son éternel silence.

« Comment arrive-t-il à entraîner Poultry jusque chez lui après ce crime ?

« Probablement sous la menace de le tuer sur-le-champ...

« Une fois dans l'épicerie d'Hanbury, ce sera quand même la fin pour le malheureux tabellion.

« Entre-temps, Mr. Rocamir erre dans Londres, n'osant aller chercher l'argent à sa banque, suivi par Larssen et par sa terrible moitié.

« Mais elle se garde bien de le tuer sans témoins !

« Elle le voit entrer chez Mr. Brixton : de nouveau, l'heure d'agir a sonné.

« Elle me téléphone, changeant habilement l'intonation de sa voix. Elle tient décidément à ma présence.

« Nous savons comment mourut Mr. Rocamir, et si Mr. Brixton ne suivit pas le même chemin depuis, c'est qu'il devint providentiellement fou.

« La fin de la tragédie est proche.

« La tempête gronde autour de l'île Croll, ce qui a pour effet de faire rappeler les avisos à leur base de la côte anglaise.

« De cette circonstance, le couple Larssen profite pour faire débarquer dans l'île, dépourvue de surveillance, les épiciers-espions de Londres.

« Car ceux-ci ont été affolés à souhait.

« D'eux aussi nous connaissons la fin... Sous la menace de la mitrailleuse de Larssen, ils marchèrent vers les sables fatals et s'y engoutirent jusqu'au dernier.

« Il n'y avait plus que le Danois et sa femme : un coup de feu et cette dernière demeurait seule... seule propriétaire aussi des millions de Rocamir, que personne n'oserait venir lui contester.

« Il peut paraître étrange que Mrs. Larssen-Gill prît dans l'île la forme de Mr. Rocamir. Mais n'oubliez pas qu'il était le chef et que les autres lui devaient obéissance. Ensuite, n'était-il pas leur grand argentier ? Petite et trapue, excellente comédienne, la monstrueuse papetière joua fort bien son rôle, et moi-même, j'ai dû apprendre à mon grand dam, ou presque, qu'elle possédait des muscles de tigresse !

Harry Dickson raconta cela quelques semaines après l'arrestation de la sinistre commerçante d'Alcon Street. Elle avait été exécutée le matin même dans la geôle de Newgate.

— Et les vingt millions de Mr. Rocamir ? demanda tout à coup Tom Wills.

— Tout me fait croire qu'ils iront au Trésor. Mais qui sait ? Tout n'est peut-être pas fini de ce côté-là ! répondit Harry Dickson en faisant un grand geste d'ignorance.

FIN

LES EAUX INFERNALES

1. L'homme au complet marron

L'ingénieur Pearson jeta un regard mécontent sur l'homme qui éternisait son récit. C'était un batelier semainier, faisant le trajet entre Wapping-station et les petits ports du Surrey-canal. Il avait une bonne grosse tête de buffle, une lourde moustache jaune et une chevelure couleur de blé mûr, toute en épis ; de forts bras musculeux jaillissaient de sa chemise de pilou bleu ; son pantalon à rayures tombait en accordéon sur d'énormes brodequins à ferrures ; il tournait entre ses doigts gourds un bonnet de matelot, d'un air embarrassé et niais.

— Voyons, Bully, un homme de ta force ne se laisse pas rosser comme un gamin.

— J'aurais voulu vous y voir, m'sieu Pearson, répondit le marinier. Il s'est jeté sur moi comme un tigre, et il m'a battu ! Je crois que c'était le diable en personne.

— Allons, fit l'ingénieur d'un ton las, recommence ton histoire, et n'ouvre pas trop de parenthèses, je t'en prie.

— Des paren... quoi ? Moi, je n'ouvre rien du tout, m'sieu l'ingénieur !

— C'est bon, je veux dire que tu dois parler peu et bien. Je t'écoute, Bully.

Bully avala sa salive et ôta subrepticement de sa bouche une plantureuse chique de Navy-Cut, qu'il tenait blottie dans un creux de sa joue.

— C'est la neuvième péniche qu'on met à mal dans ce canal du diable, et tout le monde prétend que les eaux en sont mauvaises, hantées par un méchant esprit qui veut du mal aux pauvres gens qui veulent y gagner honnêtement leur vie. Moi, je dis, m'sieu Pearson...

L'ingénieur fit un geste désespéré.

— Au fait, Bully, au fait... Mon temps ne compte donc pour rien ?

Il indiqua une pancarte clouée au mur de son bureau : *Time is money*.

— Je croyais que tu savais lire !

— Je voudrais bien que le temps fût de l'argent pour moi comme pour vous, aboya le batelier. Moi vous savez, m'sieu Pearson...

— Bully, ma patience est infinie, mais je crois que je vais vous envoyer dans la rue, à coups de botte, si vous continuez de la sorte.

— On y va, m'sieu l'ingénieur. Voilà : je conduis la péniche à moteur *La Belle Anna*. C'est un bon bateau, bien qu'il ne soit pas flambant neuf. Je venais d'écluser à l'écluse n° 4 et je me mettais à quai pour manger un morceau à l'auberge car, ma femme n'étant pas à bord, je ne fais ma cuisine que lorsqu'il le faut absolument.

« À l'auberge des *Trois Brochets*, le fricot n'était pas prêt. Il s'en fallait encore d'une heure. Il n'y avait pas encore de compagnie, car le soir n'était pas très avancé. Bream, mon garçon de bord, me fit remarquer qu'il était vraiment trop tard pour se remettre en route. Une fois le coucher du soleil, le règlement nous défend de continuer à naviguer sur le canal. Il nous aurait fallu amarrer en pleine traversée de la lande, dans un endroit où il n'y a pas moyen de boire un verre d'ale, et où les moustiques vous harcèlent jusqu'à la dernière goutte de sang.

« — Tu peux rester à l'auberge, Bream, dis-je. Je vais de ce pas retourner à bord et mettre un peu d'ordre dans mes papiers. On m'a fait payer trop de droits d'éclusage, pour le nombre de tonnes de charge utile de mon bateau, et je vais écrire une lettre de réclamation au Service des canaux. À tout à l'heure, Bream ! »

« *La Belle Anna* était à quai à trois cents yards en amont de l'écluse n° 4 ; bien que l'heure ne fût pas encore très avancée, il faisait déjà sombre, car le temps était mauvais et tournait à la pluie.

« Il n'y avait personne sur la berge et, comme j'arrivais, je vis que Rocker, l'éclusier, mettait le fanal de fermeture sur la passerelle des portes d'eau, pour annoncer que l'éclusage prenait fin pour la journée.

« Du bief d'aval, le remorqueur de la *Surrey-Toger C°* arrivait à toute vitesse, meuglant comme une vache, pour demander encore le passage, mais Rocker avait mis le signal rouge et il n'y avait plus rien à faire pour lui.

— Quel remorqueur ? demanda Pearson.

— Le *Passe-Rose*, sir. Capitaine Evans. Un mauvais coucheur.

— Bon, cela n'a pas d'importance. Continue...

— J'arrivai donc tout près de mon bateau, quand j'entendis des coups sourds dans la cale. Mon sang ne fait qu'un tour ! C'était le démon des eaux qui s'en prenait à *La Belle Anna* comme il l'a fait à d'autres depuis des mois. Déjà, je voyais en imagination mon cher bateau prendre de la bande et s'enfoncer dans l'eau, comme l'ont fait avant lui le *Ver Luisant*, le *Shamrock*, le *Lovely Meg* et d'autres encore, dont vous connaissez les noms aussi bien que moi, m'sieu l'ingénieur.

« — Je vais le tenir, le bandit, me suis-je dit, et je pensais aussi à la prime de cent livres promise par la direction des canaux. »

« Sans faire de bruit, je cours à ma cabine, j'y prends mon

revolver et une sorte de lanterne, et en vitesse je dégringole l'escalier de la cale.

« Immédiatement je le vis.

« Le bandit brandissait une courte hache, et un joli trou était déjà ouvert dans le flanc de bâbord.

« — Rendez-vous ! criai-je en braquant mon revolver sur lui. »

« Ah, ouiche ! Ce n'était pas un homme ; c'était la foudre en personne. D'un coup de revers du manche de sa cognée, il fit sauter mon arme de mes mains, et il se jeta à ma gorge.

« C'est vrai, je suis solide, mais lui...

« En un rien de temps, je touchai le plancher des épaules, et il me flanqua une volée, mais une volée ! Je commençais à perdre mes esprits quand il me lâcha.

D'un coup de pied, il renversa la lanterne, s'élança dans l'escalier et disparut dans l'ombre.

— Mais vous avez eu l'occasion de le voir, Bully.

— Comme je vous vois, m'sieu l'ingénieur. C'est pas un homme d'ici, ni du canal, ni de nulle part, je crois, tant son visage est étrange.

« Il avait des cheveux comme un lion, tout droits sur sa longue tête.

« Heureusement, ma lampe était restée debout pendant la lutte et je pus très bien détailler le bandit.

« Il avait de gros yeux rouges, comme ceux des lapins...

— Un albinos... murmura Pearson.

— Un albatros ? C'est-y pas un oiseau ? Non, ce n'était pas un oiseau...

— Peu importe. Mettons que je n'aie rien dit. Continue, Bully.

— Il était petit et maigre, mais quelle force il avait, le bougre ! Je me sentais faible comme un enfant sous sa poigne.

— Son costume ?

— Un bon complet de drap marron. Un monsieur de la ville, pas un batelier, pour cela non. Notre costume de dimanche, à nous, est en laine bleue.

— Je crois que c'est à peu près tout ce que tu as raconté, Bully ? demanda l'ingénieur naval.

Le marinier fit un signe d'assentiment.

— Dire que je passe aussi bêtement à côté de cent livres de récompense ! se lamenta-t-il. Je ne me le pardonnerai jamais.

— Au revoir, Bully. Ton bateau peut-il continuer sa route sur Marckham ?

— Hélas non, m'sieu, les dégâts doivent être réparés sans retard. J'y ai déjà paré par des moyens de fortune, mais ce n'est pas suffisant : je n'oserais pas franchir le « Clen ». Il faut que je repasse l'écluse et que je remonte jusqu'au wharf. C'est bien du retard et bien de la perte,

et puis je crois que mes patrons de Londres vont faire prendre désormais un autre chemin à leurs péniches ; c'est la quatrième qu'ils laissent dans les eaux infernales. Nous prendrons par Twickenham, bien que ce soit une route bien compliquée.

Le marinier prit congé en saluant bien bas.

L'ingénieur Pearson se tourna alors vers un personnage qui avait assisté à cet entretien sans y prendre part en aucune façon.

— Qu'en dites-vous, monsieur Dickson ?

— C'est étrange, mais les histoires semblables commencent toujours par présenter leurs faces les plus singulières, répondit le détective. C'est précisément la compagnie de batelage à laquelle appartient le bateau de Bully, la Surrey-Trick C°, qui m'a demandé de me charger de l'enquête. Les compagnies d'assurances commencent à lui faire des difficultés et refusent le renouvellement des polices.

— Ce n'est pas la Surrey-Trick qui est la plus à plaindre dans tout ceci, riposta l'ingénieur. Hindley Brothers y ont laissé trois de leurs bateaux, qui étaient autrement coûteux que ceux de la Surrey, et c'est le service du canal même qui est atteint. Nous avons déjà eu trois avaries inexplicables à l'écluse n° 4, et deux à l'écluse n° 3 ; le trafic commence à s'en ressentir, et depuis deux mois nous avons dû payer plus de trois mille livres de dédommagement et de frais de chômage aux compagnies et aux marins lésés par des retards sans nombre. Je dis, moi, que l'on en veut surtout au canal !

— On serait tenté de le croire, répondit le détective. Car ni la Surrey ni les Hindley ne voient leurs unités flottantes en péril quand elles prennent par Twickenham, ou qu'elles sont dirigées sur d'autres ports intérieurs.

— Savez-vous que l'on nous donne déjà un bien vilain nom dans le métier ? continua Pearson. On nous appelle « les eaux infernales » !

— Les marins sont, après les marins, les gens les plus superstitieux de la terre, remarqua le détective en riant.

— Vous n'êtes chargé que des intérêts de la Surrey Trick C°, monsieur Dickson. Cela vous empêche-t-il de vous occuper d'un fait équivalent, mais qui n'intéresse pas votre cliente ?

— Si le fait est de nature criminelle, pourquoi pas ?

— Il l'est, ou plutôt, je crains qu'il ne tarde à l'être. Nous sommes sans nouvelles d'une péniche à moteur, le *Sloughi* qui devrait être arrivée à Marckham depuis trois jours. Un bateau ne se perd pas comme une sacoche, que diable, surtout dans les eaux intérieures !

— A-t-on fait des recherches ?

— La police fluviale s'en occupe, mais ce sont des gens fort peu à la hauteur, par ici, et qui mettent un faux point d'honneur à ne pas faire intervenir leurs confrères de Londres. Une de leurs vedettes a fait par quatre fois le trajet de l'écluse n° 4 au port intérieur de Marckham.

Pas plus de *Sloughi* que sur la main !

— Et si le bateau avait coulé ?

— Nulle part, le plafond d'eau n'est assez considérable pour dissimuler complètement une pareille épave. Le mât émergerait toujours. Mais supposons qu'il ait été enlevé... La vedette a donc pris un râteau en remorque : c'est un appareil composé de lourds madriers raclant le fond du canal, et s'accrochant à toute épave de quelque importance. Rien de rien, monsieur Dickson, n'a été découvert.

Le détective se leva et se planta devant une grande carte murale, représentant le canal, avec ses coupes, ses métrages, ses sondages, sur toute la longueur de son trajet.

L'ingénieur vint se mettre à ses côtés et entreprit de lui donner quelques explications.

— Ne nous occupons pas du tronçon d'aval jusqu'à l'écluse n° 3. C'est à partir de là que les « coups » ont été frappés. À partir de cet endroit, le canal ne traverse plus de village. Autour de l'écluse n° 3, une petite bourgade s'est formée : un bureau de shipbroker, un magasin pour bateliers et deux auberges, ainsi que deux ou trois hangars appartenant à la Surrey Toger C°, et de peu d'usage.

« L'écluse n° 4, qui est celle que vous voyez de mes fenêtres, est à peu près déserte ; elle voisine seulement avec mes bureaux, le poste d'éclusage, qui comporte l'habitation de Rocker, l'éclusier, et une auberge située fortement en retrait, au bord de la route qui mène vers le village le plus voisin : Barnhill. L'auberge est celle des Trois Brochets, dont Bully vous parlait à l'instant.

« L'écluse n° 4 est la dernière qui nous occupe pour l'heure ; le bief qui suit est très long, parce que passant par un marécage. L'écluse n° 5 se trouve à Marckham même, à cent yards de son port. Là, le canal stoppe. Marckham s'adosse à une rangée de collines basses et ne possède pas d'autre ligne d'eau.

« Suivons le long trajet de ce bief.

« À quinze kilomètres de notre écluse commence le « Clen ». C'est un énorme marécage aux eaux tellement abondantes que les hydrographes le dénomment bien plus souvent l'« étang du Clen » que le « marécage du Clen ». Mais il est fort peu profond. Le trajet du canal s'y fait quelque peu méandreux. Il y est balisé par des ducs d'Albe qui délimitent étroitement la ligne de navigation, comme cela se fait quelquefois dans les polders de Hollande.

— Un bateau pourrait-il s'égarer en passant entre les balises ? demanda Harry Dickson, le doigt sur la carte.

— Absolument pas. Il ne ferait pas un demi-mille, que dis-je, un quart de mille, sans s'ensabler immédiatement ; j'avais prévu cet argument pour le cas du *Sloughi*, la péniche disparue, mais il faut l'abandonner.

« Le trajet du « Clen » est long : exactement soixante kilomètres jusqu'aux derniers ouvrages de Marckham. Les péniches à moteur mettent ordinairement trente heures à le parcourir, car les règlements leur prescrivent une marche lente, pour éviter l'usure prématurée de quelques digues, presque naturelles, qui préservent le passage de navigation de l'envasement, dont le marais le menace constamment.

— Le trafic est-il considérable ?

— Il ne l'a jamais été, car Marckham ne possède que des briqueteries, considérables il faut le dire. Presque toutes les péniches y arrivent sur lest et partent chargées de briques et de tuiles.

« Si j'ai dit tout à l'heure que Marckham ne possède pas d'autre ligne d'eau, ce n'est pas tout à fait exact.

Remarquez cette ligne bleue qui contourne le « Clen » au nord : c'est un vieux canal qui débouche, en amont de Twickenham, dans la Tamise. Son trafic était quasi nul, mais à présent il a repris, bien que le passage soit incommode et bien plus long que par notre canal. Le prix du fret en est déjà considérablement augmenté.

— Voyez-vous des gens qui pourraient avoir un avantage matériel à ce que cet autre chemin soit adopté par le batelage ? demanda le détective.

L'ingénieur secoua énergiquement la tête.

— Pas du tout ! Voyez-vous, monsieur Dickson, c'est la première idée qui s'est imposée à moi et je me suis mis à la creuser sans relâche.

« La concurrence est pour ainsi dire nulle sur nos eaux. La Surrey Trick C° et Hindley Brothers ont chacune leurs clients attirés, et puis ce sont des maisons sérieuses. Il en est de même des mariniers particuliers, qui y gagnent tous gentiment leur vie. Non, tout le monde en souffre : les bateliers, les compagnies, les briquetiers, les autres commerçants, et surtout le service de notre canal. Mais le service de l'autre aussi en souffre, et bien plus encore, car l'augmentation du trafic l'oblige à procéder à des aménagements coûteux, que les droits de navigation ne parviendront jamais à couvrir convenablement.

« Je le répète, les mystérieuses déprédations ne peuvent profiter à personne.

— Ce qui n'est pas de nature à rendre les recherches plus aisées, objecta Harry Dickson, songeur. Permettez-moi de vous poser quelques questions encore. Les dégâts provoqués aux bateaux d'intérieur sont en général exécutés d'une façon très grossière : des coups de hache dans les cloisons, aucun raffinement n'y est apporté. Pour cela il faut du temps, de l'adresse et une force musculaire peu commune.

— Pour la force, nous avons déjà une réponse, répliqua l'ingénieur ; nous avons vu Bully terrassé en un tour de main par le mystérieux vandale, et Bully n'est pas une mazette, je vous prie de le

croire ! Pour l'absence des bateliers, c'est à peu près la même chose. En général, leur équipage ne comporte que deux ou trois hommes, patron compris. Ils n'ont pas leur famille à bord, car les péniches sont d'un tonnage trop peu important, et toute la place y est destinée à la cargaison. Une fois à quai, les mariniers vont boire à l'auberge. Au début, ils ont bien fait monter la garde, mais la tentation de la taverne était trop forte, ils y ont renoncé bien vite, malgré les remontrances des compagnies et même les sévères sanctions.

« Il y a eu une exception, une seule, dans le cas de la *Passe-Rose*. L'équipage, composé d'un patron, d'un aide et d'un mousse était à bord ; mais tous les trois étaient soûls comme des bourriques. Ils ont failli couler avec leur sabot !

— Tous les bateaux sont donc en bois ?

— Presque tous. On n'affecte pas des unités bien modernes au transport de la brique, qui paie mal. Ce sont de vieux et honnêtes sabots, sur lesquels un moteur à essence a été installé. Jadis, on marchait à la remorque, mais la Toger C° y trouvait trop petit profit et se désintéressait du trafic. Il n'y a plus que deux unités de touage qui y sont encore affectées, parce qu'ils ont passé contrat avec une briqueterie. Mais une fois ce contrat expiré, la Toger va tirer sa révérence à nos eaux.

— Et la péniche *Sloughi* ?

— Ah, vous mettez le doigt sur une exception. Le *Sloughi* était une belle péniche en fer.

— Et pour cela on l'a détruite d'une autre façon.

— Possible... vous pourriez bien être dans le vrai, je n'y avais pas pensé, monsieur Dickson.

Le téléphone tinta sur le bureau. Pearson écouta.

— Une communication de service de l'écluse ; j'y vais. Je vous laisse seul pendant quelques minutes, dit l'ingénieur.

Harry Dickson quitta sa chaise pour s'installer dans le fauteuil plus confortable que Mr. Pearson venait de quitter.

Le soir était tombé, une ampoule était allumée au plafond, une lampe de bureau coiffée d'un abat-jour vert diffusait sa clarté sur la table jonchée d'épures et de papiers administratifs.

Le bureau était net, sobre et banal.

Les murs passés au ripolin luisaient, ternis de place en place par des affiches et des extraits de règlements et du code de navigation.

Un pavillon de l'Union Jack, tendu contre la muraille à l'aide de punaises de cuivre, mettait une unique note de couleur claire dans cet ensemble monotone.

L'atmosphère sentait la cigarette de tabac blond et la peinture fraîche, avec, de temps à autre, une bouffée de coaltar qui venait du dehors.

D'une pièce voisine arrivait le cliquetis ininterrompu d'une machine à écrire, manœuvrée par des doigts agiles.

Il y avait, dans un renforcement de la pièce, une porte vitrée dont les glaces étaient masquées par des rideaux tendus de mousseline bise.

La machine cliquetait derrière cette porte, il devait y avoir là un bureau de secrétaire.

Harry Dickson se hasarda à risquer un regard à travers une fente de la toile et put parcourir des yeux un bureau de plus vastes dimensions que celui où il se trouvait, mais où ne travaillait qu'une dactylo solitaire. Sous la lampe opaline, le détective vit un profil fin et quelque peu aristocratique, sous une chevelure auburn plaquée selon la mode sur la tête et contre les tempes. Elle travaillait sans arrêt, faisant glisser le chariot de l'Underwood d'un déclic rapide, mitraillant son papier à coups de touches précipitées.

Parfois elle faisait une brève halte, pour prendre une fine cigarette emmanchée dans un long fume-cigarette en os, et aspirer une bouffée de fumée.

— Moderne, sourit Dickson, et comme cela fait bien dans le cadre si terne de ces bureaux administratifs constellés de cartons verts.

Des pas rapides sonnèrent au-dehors, c'est l'ingénieur Pearson qui revenait.

— Je vous ai fait attendre, monsieur Dickson, il faut m'excuser, les explications de Rocker sont toujours aussi longues que confuses.

— Vous êtes tout excusé, monsieur Pearson, j'ai passé une bien agréable minute à espionner votre dactylo derrière ce rideau.

L'ingénieur se donna une tape sur le front.

— Comme je suis heureux que vous me parliez d'elle. J'allais m'attirer ses foudres par ma damnée distraction. Miss Maud Brenner, ma secrétaire, désire vous parler. Dès qu'elle a connu votre arrivée, elle m'a prié de vous demander quelques minutes d'entretien pour elle.

— Vous m'en voyez ravi. Je suis, il est vrai, un vieux célibataire, mais je me complais à regarder un joli et frais minois, et Miss Maud est bien jolie !

— Elle est mieux, môssieu le détective, riposta l'ingénieur en grossissant la voix d'un air comique, elle est belle. Et puis, c'est une jeune fille remarquablement instruite : elle possède ses grades de docteur en sciences physiques et mathématiques et d'ingénieur des services hydrographiques. Elle n'est encore que secrétaire au service des canaux intérieurs, mais un bel avenir s'ouvre pour elle, à moins qu'elle ne sombre dans l'océan du mariage...

— Vous en avez des comparaisons, mon cher ! s'esclaffa le détective, n'empêche que je vous félicite d'être le chef d'une pareille étoile.

— Hm, fit l'ingénieur en faisant la moue, j'ose à peine me conduire comme tel vis-à-vis d'elle. Elle est d'une excellente famille, mais qui connut des revers de fortune. Attention, la voilà qui finit son travail... elle besogne toujours très tard, car elle a horreur de voir l'ouvrage s'accumuler. Je l'entends qui se lave les mains à la fontaine ; dans une minute elle sera ici. Préparez-vous à sourire, cher monsieur, mais je vous laisse. Cette jeune personne n'a pas exigé ma présence à votre entretien. Vous couchez au village sans doute ? Oui ? *Au Canard Sauvage* ? Une très bonne auberge où vous serez fort honnêtement traité. Bonne nuit et à demain sans doute !

Les pas de Pearson sonnaient sur le quai quand la porte du bureau voisin s'ouvrit, livrant passage à la secrétaire.

Harry Dickson ne l'avait vue que de profil, mais à présent qu'il la voyait devant lui, dans son manteau de petit-gris, sous sa fine toque de grèbe, il dut s'avouer qu'elle était bien ravissante, la savante Miss Maud Brenner.

— Monsieur Dickson, n'est-ce pas ? Ma question est oiseuse, j'ai vu mille fois votre photo dans les magazines.

— Vous avez désiré me voir et me parler ?

— *In medias res*, répondit-elle en lançant la citation latine avec un petit mouvement de tête. Vous avez entendu le récit du batelier Bully, je le connais comme vous. En avez-vous tiré quelques déductions, comme cela paraît être dans vos habitudes d'enquêteur ?

Harry Dickson hésita un moment, pris réellement au dépourvu par la netteté de la question, mais Miss Brenner ne sembla pas vouloir attendre sa réponse.

— Je n'ai pas de question à vous poser, c'est naturel, mais il va de soi que vous avez dû vous former l'opinion suivante.

« Il n'y a autour de l'écluse n° 4 que nos bureaux et le poste d'éclusage. Je ne fais pas mention de l'auberge, située en retrait, comme vous le savez. Suivons les phases de ce qui se passe à bord de la *Belle Anna*.

« L'homme au complet marron terrasse Bully, mais ce dernier n'est pas évanoui et quand l'agresseur inconnu s'élance vers le pont, il se redresse déjà, péniblement sans doute, mais il est sur pied quand même.

« Il hurle comme un dément et ameute ce qu'il y a à ameuter dans les environs. Le soir est tombé, mais le fanal rouge est accroché sur la passerelle, et en même temps Bocker allume les hautes lampes à arc qui éclairent l'écluse et les quais jusqu'à l'aube.

« En aval de l'écluse se trouve amarré le *Passe-Rose*, qui y passera la nuit. Son équipage se trouve sur le pont, occupé à injurier Rocker debout sur la passerelle et interdisant le passage.

« L'homme au complet marron ne peut donc s'enfuir du côté de

l'aval sans être aperçu. Il ne peut le faire du côté de l'amont sans être vu de l'éclusier qui se trouve juché au haut de son écluse comme un amiral sur le pont de commandement. Bully, qui arrive quelques instants après le fuyard sur le pont de sa péniche, regarde instinctivement vers l'amont qui lui semble être le seul côté de fuite possible, il l'a du reste déclaré au cours de son premier récit.

« Il ne reste donc que la traverse.

« Ici l'homme a pu passer inaperçu, puisqu'il peut masquer pendant quelques instants sa course derrière les murs latéraux de nos bureaux, mais alors il doit arriver en pleine lumière et s'offrir aux regards des clients de l'auberge des *Trois Brochets*, qui se trouvent à bavarder sur le seuil de la porte. On ne le voit pas.

« Première hypothèse : Bully a menti et s'est offert une comédie.

« Elle est à écarter, car ce serait mal connaître ce marinier, une bonne brute sans ombre de malice. Ensuite, il lui aurait été matériellement impossible de pratiquer une voie d'eau dans son propre bateau, pendant le peu d'instants que dura la lutte, et en même temps son absence de l'auberge. Un homme non averti pourrait penser que la trouée dans la cloison aurait pu être faite, avant le départ de Bully et son arrivée à la taverne. Mais... dans ce cas la péniche aurait sombré, car au moment où l'on accourut, elle commençait déjà à prendre de la bande et il a fallu travailler énergiquement pour obvier au sinistre.

« La seconde et dernière hypothèse ne laisse pas d'être troublante : le seul refuge possible pour l'homme au complet marron aurait dû être...

Elle fit une pause et regarda Harry Dickson comme pour l'inviter à achever sa pensée, ce qu'il fit presque malgré lui :

— Vos bureaux...

— Très exact, répondit-elle froidement. Nos bureaux, mais ils ne sont pas grands et ne possèdent qu'une unique entrée.

Harry Dickson la regarda longuement en silence.

— Mademoiselle Brenner, devant une explication aussi nette que la vôtre, j'aurais mauvaise grâce à vouloir me dérober. À quelques détails près, vos réflexions ont été miennes, je vous l'avoue.

— Il n'y a donc qu'un seul homme qui pourrait entrer en ligne de compte, pour une suspicion logique, continua-t-elle.

— En effet, murmura Harry Dickson.

— Il est d'ailleurs seul à posséder un complet marron. Je ne me soucie nullement des yeux rouges d'albinos, déclara Miss Maud, les lampes-tempête de batelage émettent une fumeuse lumière rougeâtre, qui pourrait en être la cause. Quant aux cheveux, ils se remplacent par une perruque.

— Le seul homme qu'on pourrait identifier avec l'agresseur au

complet marron... hésita Harry Dickson.

Elle respira lentement et dit à voix basse :

— C'est Pearson.

Harry Dickson poussa une légère exclamation et fit claquer nerveusement ses doigts. Il y avait de l'irrésolution sur son visage.

— Mais, continua la jeune fille, Pearson n'a aucun intérêt à ne pas faire marcher les affaires du canal, c'est l'homme le plus sain d'esprit que je connaisse, et il n'a pas plus de force physique qu'un caniche.

2. Le « Clen »

— Quel est le mystère du « Clen » ?

C'était l'unique question que le détective se posait.

Sur le pas de la porte du poste d'éclusage, il attendait Tom Wills, son élève. Ce dernier viendrait à bord d'un bateau spécial que Dickson avait demandé par téléphone à la police fluviale de Londres. C'était une large embarcation plate, ayant à peine le tirant d'eau d'un gros radeau, possédant une confortable cabine de pont, et actionnée par une godille à moteur.

Elle lui permettait de naviguer dans les eaux les moins profondes, comme celles d'un marécage par exemple. C'est à bord de cette unité qu'il se proposait d'explorer le « Clen », pendant le nombre de jours qu'il faudrait.

Une grêle sonnette tinta à l'intérieur du poste et Rocker décrocha l'immense cornet acoustique d'un appareil téléphonique d'un modèle fort archaïque.

— Votre bateau passe l'écluse n° 3, sir, dit-il. Dans deux heures il sera ici à quai ; vous pourrez le voir arriver de loin.

L'aube grisait à peine. Tom Wills, armé de pleins pouvoirs, avait pu lever les interdits nocturnes des écluses et avait marché de nuit.

Le temps était gris et maussade, il bruina. Un feu bourré de coke rutilait dans un coin du poste, répandant une chaleur lourde et sèche.

Rocker bâillait et apprêtait son petit déjeuner composé de kippers, de pain et de moutarde. Une bouillotte chantonnait sur le poêle et dans une théière de faïence noire, l'éclusier dosait des feuilles de thé vert.

— Le cœur vous en dit, sir ? demanda le brave homme en montrant du doigt les papiers gras de victuailles.

— Merci, mon ami, j'ai assez de temps devant moi pour retourner déjeuner au village, n'est-il pas vrai ?

Rocker eut un large sourire muet.

— Certes, sir, *Au Canard Sauvage*, sans doute ? Une bonne cuisine, ma foi ! Vous y trouverez le personnel de l'administration au complet. Ils viennent y prendre leur breakfast tous les matins.

— Le personnel ? Que voulez-vous dire, Rocker ?

— L'ingénieur Pearson et la poule de luxe, tiens !

— La poule de luxe ? C'est de Miss Brenner que vous voulez

parler ?

— C'est une dame très instruite, mais dure au pauvre monde, elle estime qu'un homme qui barbote un seau de goudron devrait être pendu haut et court comme un assassin. Mr. Pearson est bien plus indulgent, mais elle...

« Depuis les événements ennuyeux des derniers temps, elle est comme un crin, et si elle était le maître, elle nous ferait révoquer ou déplacer, pour motif de négligence. Je risque fort de ne pas recevoir ma gratification annuelle, à laquelle je crois pourtant avoir droit pour mes bons et loyaux services.

Le petit village de Barnhill se trouvait à un bon mille du canal. On pouvait y arriver en peu de minutes par un raccourci à travers champs.

Harry Dickson suivit un sentier de terre battue serpentant entre des plantations de betteraves et quelques enclaves potagères. Au loin, les fenêtres de son auberge étaient éclairées et dans l'aube il voyait fumer activement sa courte cheminée.

Quand il passa le seuil et poussa la porte, un double cri de bienvenue le reçut. L'ingénieur Pearson et Miss Brenner étaient installés devant une table couverte d'une nappe carrelée où son couvert à lui se trouvait mis.

— Nous vous attendions, monsieur Dickson, dit joyusement l'ingénieur.

Miss Maud le salua d'une brève inclination du chef. Elle était vêtue d'un simple complet de serge bleue et ses cheveux luisaient d'eau, collés en casque plat sur sa tête aux lignes classiques.

— Nous habitons le village, Miss Brenner et moi, expliqua Pearson, mais nous prenons notre déjeuner ici, et parfois le repas de midi.

Le breakfast était copieux, les traditionnels œufs au jambon étaient rehaussés de grillades au fromage et de pâtés froids.

Pearson mangeait de l'appétit robuste d'un homme vivant beaucoup au grand air. Miss Maud picorait, la bouche dédaigneuse.

Tout en déjeunant, le détective observait l'ingénieur.

Malgré son bon estomac, il était grêle et chétif et possédait des mains de femme, de fines attaches. On lisait l'absence du muscle sous le complet de tweed.

« Pas plus de force physique qu'un caniche », se répéta-t-il mentalement.

Miss Maud laissa reposer sa fourchette et repoussa sa tasse.

— Votre bateau de Londres ne tardera pas à être à quai, monsieur Dickson, dit-elle. J'ai donné hier soir des instructions formelles à toutes les écluses. S'il s'est présenté des difficultés, je vous prie de m'en avvertir pour les sanctions nécessaires.

Pearson éclata d'un bon rire.

— Des sanctions et encore des sanctions ! Je n'entends que cela de votre bouche, chère mademoiselle Brenner. Votre place est derrière un banc de justice à Old Bailey et non dans un bureau de navigation fluviale.

— Le fonctionnaire oublie trop souvent qu'il exerce un véritable sacerdoce, répliqua-t-elle sèchement. L'obéissance aux règlements et l'honnêteté en sont la base. On ne pourrait me faire un reproche de m'y conformer.

— Je plains votre mari, si..., commença l'ingénieur.

Mais la jeune femme coupa court à son hypothèse.

— Je ne me marierai jamais, je n'entends rien à l'esclavage matrimonial. Je suis une femme libre qui veut gagner son pain comme un homme.

Harry Dickson eut un sourire désabusé. Il détestait la sécheresse de cœur, et il pouvait difficilement admettre qu'elle pût s'allier dans une même personne à une si remarquable beauté, comme c'était le cas chez Miss Brenner. Elle sembla lire dans sa pensée et haussa les épaules.

— Vous êtes un homme, monsieur Dickson, et sans doute comme tous les autres, un homme avant tout, je ne vous en veux pas de ne pas me comprendre.

Une sirène actionnée à la main mugit du côté du canal.

— Votre bateau est signalé par l'éclusier, monsieur Dickson, dit Miss Brenner. Si vous voulez nous accompagner jusqu'au bureau, nous pourrions vous fournir les renseignements nécessaires sur votre future navigation.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, accepta le détective.

Ils marchèrent en silence jusqu'aux basses bâtisses d'administration, où Rocker avait allumé les feux et les lumières.

Miss Brenner se plaça devant la carte hydrographique murale.

— Vers midi vous atteindrez la tête du canal dans son parcours des terres. Là vous commencerez à voir les ducs d'Albe qui vous guideront à travers le « Glen ». En dehors de cette ligne de démarcation, les fonds sont très hauts et même un bateau plat comme le vôtre pourrait y encourir le danger d'envasement. Si vous voulez vous engager dans le « Glen » proprement dit, attendez d'arriver à hauteur du duc d'Albe n° 65. Là, les eaux sont relativement profondes à tribord. Pour le passage à bâbord, il faudra attendre jusqu'au duc d'Albe n° 80, alors vous avez pendant un kilomètre environ un plafond assez raisonnable.

« Les eaux sont souvent claires et permettent de repérer facilement les hauts-fonds où vous risqueriez de vous bloquer.

« Maintenant, en ce qui concerne le « Glen » lui-même, c'est une

très vaste étendue d'eau entrecoupée d'îlots boisés complètement inhabités.

« Le « Clen » possède pourtant des habitants, il n'y en a que deux d'importance : Sir Arthur Holm possède un beau domaine sur une vaste presqu'île, que seule une mince bande de terre relie au sol ferme du côté de l'est. C'est un gentleman-farmer, très bien élevé et de commerce agréable. Il est de bonne lignée. Il vous recevra très bien, allez donc le voir.

« L'autre, c'est Mr. Bradford Hamilton, dont la propriété, également une presqu'île, se trouve plus à l'est encore, dans un endroit sauvage. Je n'ai pas à lui donner les mêmes titres qu'à Sir Holm. C'est un homme triste, hypocondre comme vous diriez, il ne s'occupe que de chasse et de pêche et est passablement grossier. Pourtant c'est un honnête homme et il ne vous fera pas mauvais accueil, surtout si vous venez au nom de la justice du pays. Mr. Hamilton a habité les colonies et y a fait fortune, il est très riche, dit-on, et un tantinet avare. Je ne l'ai jamais vu d'ailleurs.

« Les deux domaines sont donc situés dans l'est du « Clen ». Il n'y a rien à l'ouest, si ce n'est quelques cabanes de vanniers, qui ont licence de couper des joncs dans toute l'étendue du « Clen ». Ils sont très pauvres et souvent malhonnêtes, car ils braconnent à qui mieux mieux. Ils possèdent de longues barques plates, qui servent à leur approvisionnement et aussi à porter leur vannerie à Marckham et plus rarement ici. Je crois vous avoir tout dit.

Mr. Pearson l'approuva.

— Je ne pourrais ajouter un iota, monsieur Dickson, dit-il avec admiration. Miss Brenner est une fonctionnaire de premier ordre.

La jeune fille salua et quelques instants après la machine à écrire se mit à vibrer de ses touches lancées à toute volée.

L'ingénieur tendit la main au détective.

— Bonne chance, monsieur Dickson, revenez-nous bientôt.

La main était maigre et frêle, un peu moite, et Harry Dickson se répéta :

— Pas plus de force qu'un caniche...

Du côté de l'eau on entendait un bruit de rouages et la nouvelle manœuvre des valves : le bateau de Tom Wills passait dans le dernier bief du canal. Sans plus tarder, le détective se porta à la rencontre de son élève. Celui-ci poussa un cri de joie en le voyant venir vers lui.

— Écoutez-moi marcher cet amour de godille, maître, jubila-t-il, et à bord règne un confort à rendre jaloux un White-Starliner.

Le bateau venait de se ranger contre le quai ; comme tous ses confrères de la petite police fluviale, il portait le nom d'une rivière de Grande-Bretagne ; sur son étambot se lisait en larges lettres blanches : *Severn*.

Un homme en vareuse bleue de marinier qui s'occupait de la marche de la godille à moteur salua le détective, qui reconnut en lui un des meilleurs policiers de la Tamise.

— Ah, c'est vous, Bill Hawkes ? Je suis bien content qu'on m'ait envoyé un gaillard à la hauteur comme vous !

L'homme rougit sous son hâle et serra respectueusement la main tendue vers lui.

— C'est un bon bateau, dit-il.

Harry Dickson fit aussitôt le tour du propriétaire, piloté par son élève. L'unique superstructure de cette sorte de radeau comportait une grande hutte, divisée en trois compartiments : une spacieuse cabine bureau-dortoir pour lui et Tom Wills, un petit poste de timonerie où se trouvait la couchette de Hawkes et un réduit qui faisait office de soute aux vivres et aux accessoires d'usage. Avec orgueil, Tom Wills attira l'attention de son maître sur un râtelier pourvu d'armes de chasse, d'engins de pêche et de trois bonnes carabines Winchester tirant à balles. Il y avait un canot démontable et une petite godille de rechange.

— On pourrait se permettre une croisière de deux mois avec ce dreadnought de marécage ! se vanta Tom Wills.

« Partons-nous à l'instant ? continua le jeune homme, impatient de voir prendre à son bateau le large de l'étang.

Harry Dickson consulta sa montre, regarda le ciel.

Le temps était toujours gris, mais les horizons étaient dépouillés des vaines fumées qui, dans les derniers jours, avaient nui aux lointaines perspectives. Le détective fit un geste de satisfaction.

— Nous ne tarderons pas, mon petit !

Du bureau de navigation, on les regardait aux fenêtres ; l'ingénieur Pearson et même Miss Maud Brenner. Harry Dickson les salua de la main.

Du haut de sa passerelle, Rocker les observait attentivement : il se faisait une ample provision de bavardages pour le soir, au cabaret.

Le détective erra pendant quelques minutes encore le long des vibords, puis, se tournant vers Hawkes, lui donna l'ordre de commencer les manœuvres de démarrage.

Tom Wills laissa filer un câble, le surveillant fluvial donna un tour de manivelle à la godille à moteur.

Elle ronfla joyeusement, se mit à battre l'eau en écume, le *Severn* s'éloigna du quai, prit le milieu du canal.

Un coup sec éclata de la rive.

— Mille diables ! s'écria Hawkes en regardant la godille avec stupeur.

La petite machine s'était arrêtée net, et une fine fontaine d'essence jaillit hors de son cylindre.

— Un coup de carabine me l’a trouée ! jura le pilote en jetant des regards furieux vers la berge.

Harry Dickson vira sur les talons, il vit tour à tour Rocker fumant paisiblement à côté des portes de son écluse, l’ingénieur Pearson, le nez collé aux vitres de son bureau, Miss Brenner qui, à l’autre fenêtre, regardait au loin du côté de l’amont.

Personne de ces trois personnages ne semblait se douter de l’attentat qui venait de se commettre sous leurs yeux.

Tom Wills grinça des dents et brandit le poing vers une présence invisible.

— Cela s’annonce bien ! rugit-il.

Harry Dickson, parfaitement calme, consulta derechef son chronomètre.

— Les dégâts sont réparables, j’imagine ? demanda-t-il à Bill Hawkes.

— Deux heures, monsieur Dickson. Peut-être qu’une seule me suffira si les pièces de rechange s’adaptent bien, ce que je pense.

— Irons-nous à terre pour commencer une enquête ? demanda Tom Wills.

— C’est parfaitement inutile, my boy ; soyez persuadé que nous ne trouverons rien. Il se peut que j’aie mon idée au sujet de ce qui vient de se passer, mais je la garde pour moi jusqu’à prochain ordre.

Il se tourna de nouveau vers Bill, qui s’affairait déjà autour de la mécanique blessée.

— Une balle blindée de petit calibre, n’est-ce pas ?

— La voici, sir, elle n’est pas ordinaire : c’est une balle japonaise. Vous savez que les Japs possèdent des amours de petits fusils de guerre qui ne font pas plus de bruit qu’une catapulte d’enfant.

— Je sais, Bill. D’où est venu le coup ?

— De bâbord... donc du côté de ces bureaux, mais il se pourrait également que le coup ait été tiré de l’écluse.

— Qui regardait Rocker au moment de la détonation ?

— Moi, dit Tom Wills.

— Aucun mouvement suspect ? demanda brièvement le détective.

— Aucun ! Il fumait sa pipe.

— Et moi je saluais les gens postés derrière les fenêtres des bureaux, murmura Harry Dickson. On ne tire pas à travers les vitres.

— Allons faire un tour par-là, proposa le jeune homme.

— Jamais de la vie ! Ce serait en pure perte. Celui qui tira sur la godille, l’a fait en toute connaissance de cause. Il tira en quelque sorte un coup de semonce, il nous lança un défi, l’heure n’est pas venue de le relever.

— Et pourquoi pas ?

— Je vous confierai *une* de mes raisons : je veux faire savoir à cet

inconnu que je n'attache aucune importance à cette habile prouesse. Je vous en dirai même une seconde, Tom : une enquête nous demanderait des heures, et je désire m'en aller aussi promptement que possible.

— Monsieur Dickson, cria Bill Hawkes, ce n'est plus qu'une question de minutes. Là... on pourra démarrer déjà en ne pressant pas trop l'allure, voici que l'essence arrive de nouveau au carburateur. Tout en marchant je ferai le reste, il suffira que Mr. Wills prenne le gouvernail pendant une demi-heure tout au plus.

La godille se remit en marche, légèrement au ralenti, et le *Severn* se mit à glisser sur l'eau tranquille.

Tom Wills était allé quérir une winchester dans la hutte et jouait négligemment avec son arme.

Harry Dickson sourit à son geste, mais le laissa faire.

— Vous craignez une nouvelle édition, probablement revue et augmentée ? ricana-t-il, soit... mais je suis d'avis qu'elle ne se produira plus.

Ce qui fut, car le bateau se mit à marcher plus allègrement et l'écluse n° 4, ainsi que les bâtiments d'administration, commençait à s'enfoncer dans le lointain, s'enveloppant d'une brume légère.

Ils virent luire à leur droite la grande étendue grise du « Clen » quand le soleil, se débarrassant des dernières nuées, arriva au zénith, dorant l'étendue des feux de la méridienne.

— Mettons le moteur au ralenti, Bill, et déjeunons, s'écria le détective.

Il semblait joyeux, ses yeux étincelaient, et il fit grand honneur au simple mais copieux repas que Tom Wills avait cuisiné à la hâte sur le réchaud du bord.

*

Un bateau plat, équipé à la façon de celui qui transportait les détectives et leur fortune, ne file ordinairement pas un bien grand nombre de nœuds. Mais la godille était une des plus puissantes existant en la matière, et le *Severn* se révéla construit pour la plus minime perte de vitesse que possible. Au début de l'après-midi, il atteignit le duc d'Albe n° 65, et Harry Dickson commanda l'arrêt.

Le bateau courut sur son erre et resta bientôt immobile sur les eaux. La jumelle marine à la main, Harry Dickson explorait l'horizon.

— Nous prendrons course vers l'est, dit-il enfin, restez de faction sur le gaillard d'avant, Tom, et faites bien attention pour que l'on ne tosse pas un haut-fond. À vos postes, mes amis, à l'un ou l'autre moment ce seront des postes de combat, nous sommes, sinon en terres, du moins en eaux ennemies !

Harry Dickson promena encore une fois sa jumelle vers les quatre points cardinaux, échangea quelques mots avec Bill Hawkes, qui lui assura que le *Severn* marchait comme un amour, puis il s'installa aux côtés de son élève à l'avant du bateau.

Tom, que l'envie de parler, de questionner, torturait, ne tarda pas à mettre son maître à contribution de confidences. L'eau était profonde et claire et ne nécessitait pas une surveillance rigoureuse, on pouvait y aller d'un bout de causette.

— Pourquoi les attaques contre les péniches se font-elles toujours à l'aller et jamais à leur retour de Marckham ? demanda-t-il.

Harry Dickson lui fit du doigt un geste de reproche.

— Si vous laissiez parler votre bon sens, vous pourriez répondre aisément à votre propre question. Mais je le ferai pour vous.

« L'adversaire semble vouloir empêcher les embarcations d'arriver à Marckham, ce qui pour moi équivaut à prétendre qu'il essaie surtout d'empêcher le passage du « Clen ». S'il s'attaquait aux péniches à Marckham, elles subiraient de ce chef un certain retard, mais tôt ou tard, elles devraient reprendre le chemin du « Clen ». Il y a plus : des unités de réparations devraient être dirigées sur ce petit port de batelage, car les wharfs de Marckham sont plutôt primitifs.

« En troisième lieu, Tom, l'ennemi, en opérant à Marckham, devrait s'en prendre à des bateaux chargés. Mais on ne trouve pas une paroi de péniche dont la cale est pleine ! Tandis qu'en travaillant du côté du canal, il se trouve devant des barques vides, ce qui rend la besogne aussi aisée que possible. Logique, Tom... et rien que de la simple logique !

— Quel est donc le mystère de ce « Clen », sur lequel nous naviguons ?

— Voilà le hic ! Il suffira de trancher ce nœud gordien pour savoir, mais je ne me sens pas encore la taille d'un Alexandre le Grand, pour l'heure !

En conversant de la sorte, ils faisaient route sur la grande étendue miroitante. L'eau commençait à devenir moins profonde, ici et là de grosses masses d'algues immergées en masquaient le fond. Il fallut ralentir et, à l'aide de longues gaffes, opérer de soigneux sondages.

Comme le jour avançait, le paysage changea quelque peu. L'étang prenait peu à peu des aspects de marécage. Des îlots de joncs parurent, puis des bancs de vase dont s'envolèrent des sarcelles criardes ; les roseaux se postaient en rangs serrés sur de larges hauts-fonds, agitant fébrilement leurs longs plumeaux noirs.

Sur une motte de sable, un héron péchait patiemment ; de ses immenses yeux d'or, il regardait passer les hommes, pointant vers eux le poignard acéré de son bec, comme pour parer à une éventuelle attaque de ces créatures incompréhensibles. Des foulques nageaient en

escadrilles serrées, leur bec d'ivoire blanc braqué comme un beaupré. De minuscules plongeurs s'affairaient et s'effarouchaient à tout propos, plongeant et réapparaissant au gré de leur caprice et de leur peur.

— Que pensez-vous d'un canard sauvage pour notre souper, maître ? demanda Tom Wills en voyant s'approcher un triangle mouvant du fond de l'horizon.

Des cols-verts et des pilets, le cou démesurément tendu vers le vol, arrivaient vers eux en criant plaintivement.

— Essayez votre chance, my boy !

Tom Wills ne se le fit pas dire deux fois, il ne fit qu'un saut jusqu'au râtelier d'armes et en revint avec un excellent Purdey à deux coups. La bande des migrateurs venait sur eux, perdant de l'altitude et ne se méfiant apparemment pas de cette masse sombre qui glissait dans l'ombre des roseaux et des feurres.

Deux coups de feu retentirent et Tom poussa une exclamation de triomphe.

— Un beau doublé, ma foi ! loua Harry Dickson.

Deux superbes canards mâles dégringolaient du haut du ciel dans un tourbillon de plumes, tandis que leurs confrères prenaient de la hauteur en criant de plus belle.

— Magnifiques et bien en chair, jubila Bill Hawkes, qui les avait amenés contre le bord à l'aide d'une gaffe.

— Je pense qu'on pourra les mettre dans le garde-manger, dit tout à coup Harry Dickson, qui venait de pointer sa lunette sur le lointain ; il se pourrait qu'un gentleman nous fasse l'honneur de nous inviter à sa table ce soir.

Ce disant, il montra un gros bouquet d'arbres posé sur l'eau à bâbord.

— Je crois que derrière ces frondaisons s'abrite le château de Sir Arthur Holm, si mes renseignements sont bons, et il paraît que c'est un jeune homme qui connaît les usages du monde. La barre à bâbord toute, Bill Hawkes !

Le radeau-barque nagea dans les eaux opaques et bientôt une berge de sable blond, gazonnée par-ci par-là, devint visible.

— J'entrevois une allée qui s'enfonce sous bois, observa Tom Wills.

— Je crois que l'endroit est choisi pour un mouillage parfait, riposta le détective. Nous allons mettre pied à terre, et Bill Hawkes restera de garde à bord.

— Entendu, monsieur Dickson, fit le pilote.

— À la moindre alerte, des fusées rouges, Bill, recommanda Harry Dickson, et n'épargnez pas les munitions en cas d'entreprise hostile contre notre brave *Severn*, entendez-vous ?

Bill ricana et se frotta les mains.

— Mon revolver ne me quitte pas, sir, et j'aurai soin d'y adjoindre une carabine Winchester, ne vous déplaît-il !

Les ombres s'allongeaient sur les eaux ; le soleil, en un énorme disque de feu, descendait à l'ouest, ensanglantant le marécage ; des bandes de pluviers geignards se hâtaient vers un gîte de nuit.

Harry Dickson et son élève prirent pied sur le sol ferme et s'avancèrent vers les sombres silhouettes des pins maritimes, des sapins et des mélèzes. La tâche de ces conifères était sans doute de purifier l'atmosphère des germes nocifs du marais.

En effet, l'air sembla plus sec et plus sain aux hommes qui s'enfonçaient d'un pas délibéré sous leur couvert.

L'allée qu'ils suivaient était entretenue avec soin et présentait quelques coudes et virages, ce qui coupait la perspective. Elle n'était pourtant pas d'une longueur considérable puisque, au bout de quelques minutes, les détectives débouchèrent sur une immense pelouse, aux parterres de chrysanthèmes encadrés de ray-grass.

Un château à la façade toute blanche, à étage unique et flanqué de deux tourelles ajourées, occupait tout le fond de l'esplanade verte.

Une lumière brillait déjà derrière une des bow-windows et un petit carlin vint en aboyant furieusement à la rencontre des deux visiteurs. Sur le perron abrité d'un auvent de verre, un homme parut aussitôt et leur fit signe d'approcher. Signe qui était d'ailleurs celui de la bienvenue. C'était un grand gentleman maigre, à la figure fine et spirituelle, bâti en échassier. Il était habillé d'un élégant costume d'intérieur et fumait une longue cigarette dorée.

— Soyez les bienvenus à la Héronnière, dit-il d'une voix chantante en les saluant aimablement. Harry Dickson et Tom Wills, il me semble ! C'est faire beaucoup d'honneur à ma modeste gentilhommière !

— Vous nous attendiez, Sir Holm ? demanda le détective, légèrement interloqué.

— J'attendais des détectives un jour ou l'autre, mais je ne me doutais pas qu'on eût mis de pareilles valeurs en branle pour cette ridicule histoire de péniches endommagées. Mais tant mieux, on ne reçoit pas tous les jours un Harry Dickson ! Je vous ai reconnus tous les deux pendant que vous chassiez le canard. Vous êtes bon tireur, monsieur Wills, et pour peu que vous vous attardiez en ces lieux sauvages, vous aurez l'occasion de placer de beaux coups de feu.

— Nous avons donc été signalés, dit Harry Dickson en riant.

— Un bateau à moteur en cet endroit du « Clen » est de nature à attirer l'attention générale, en l'occurrence celle de mon garde-chasse. Je suis venu au bord de l'eau et je vous ai pris dans le champ de ma lunette. Immédiatement j'ai donné des ordres à la cuisinière, car

j'espérais bien que la soirée ne serait pas exempte d'invités, ajouta-t-il aimablement.

D'un geste gracieux, il les pria de le suivre dans une jolie salle à manger où trois couverts étaient mis sur la blanche nappe damassée.

3. L'ennemi nocturne

Quatre candélabres à sept branches constellées de longues bougies, ainsi qu'un lustre Louis XV à pendeloques de cristal, illuminaient brillamment la pièce.

— Le confort moderne de l'électricité nous est refusé à la Héronnière, expliqua Sir Holm, mais je vous avoue que je n'apporterai aucune hâte à installer à mon logis cette fée par trop arriviste, j'adore la lueur douce et mobile des vieilles bougies.

Un vieux laquais habillé à l'ancienne, culottes courtes, bas de soie blanche et perruque poudrée, venait de poser en silence des coupes d'admirables fruits d'automne sur la table ; Sir Holm réclama les liqueurs.

— Je suis un homme sobre, monsieur Dickson, mais ce soir, je puis déroger à cette sage règle de conduite qui fait que j'use fort peu d'alcool et de vins.

— Vous menez une vie bien solitaire, Sir Arthur, dit le détective en décapitant avec soin un Henry-Clay sec et crissant.

— Je l'aime, répondit Sir Holm d'une voix profonde ; l'atmosphère tapageuse des villes me rend malade, et celle, mesquine et méchante, des villages m'est tout simplement odieuse. Je chasse un peu, je pêche un peu moins et je lis beaucoup. Comme je n'apprécie que les classiques, nul besoin de renouveler souvent ma bibliothèque, je relis et relis encore.

« Plus vers l'est dans le « Clen » se trouvent des îles complètement boisées où se font des coupes régulières, de rapport honorable. Je leur dois une partie de mon temps aux fins de surveillance.

— Que pensez-vous de l'affaire des péniches sabotées ? demanda tout à coup le détective.

C'était la première fois qu'on abordait ce sujet au cours de la soirée, et Sir Holm devait s'y attendre.

Il haussa ses épaules étroites.

— Je ne connais l'histoire que pour ce que mon garde-chasse, qui se rend parfois à Marckham, m'en a raconté. Elle n'a pas, jusqu'ici, éveillé en moi un intérêt marqué, je vous en fais l'aveu, monsieur Dickson. J'ai supposé que des gens, aussi inconnus que leurs desseins, essaient d'empêcher la navigation dans le passage d'eau du « Clen ». C'est probablement votre opinion.

— En effet, accorda le détective.

— Mais je ne trouve rien dans mon esprit qui puisse découvrir une raison à ces actes de brutale malveillance.

— Connaissez-vous l'affaire du bateau disparu, le *Sloughi* ?

Un peu d'intérêt sembla s'éveiller chez le gentilhomme.

— Je la connais et je reconnais y avoir pensé quelquefois. Je connais le « Clen » dans ses moindres détails, mais je ne puis me faire une idée d'une pareille éclipse. Des vedettes de police ont parcouru l'étang dans tous les sens, mon garde-chasse Lind leur a même quelque peu servi de guide. Mon voisin, si voisin on peut dire, Mr. Hamilton, a même crié à la sorcellerie, je crois.

Harry Dickson saisit la balle au bond.

— Vous venez de citer un nom, Sir Arthur. Puis-je me permettre de vous demander de plus amples renseignements sur votre voisin ?

Le gentilhomme eut un sourire embarrassé.

— Je ne suis pas en excellents termes avec lui, et les règles de la bienséance m'empêchent...

Harry Dickson l'arrêta du geste.

— Je vous en prie, quelqu'un à Barnhill m'a dit textuellement ceci : « Sir Arthur Holm vous fera certainement bon accueil, surtout si vous venez au nom de la justice de votre pays. » Je vous prie, Sir Holm, de m'aider dans la mesure de vos moyens dans ma difficile mission.

Une faible rougeur monta aux joues du châtelain, et il s'inclina en silence puis, après une pause, il se mit à parler d'une voix douce et attristée.

— À huit milles d'ici vers le sud, se trouve un domaine assez vaste : « les Halbrans » qui a appartenu à une famille ruinée. Ce domaine fut vendu, il y a trois ans, et acheté par un particulier, ancien colonial, Mr. Bradford Hamilton. Il vint me faire une visite de politesse et je la lui rendis, mais nos rapports de voisinage en restèrent là. Ils ne se sont pas améliorés depuis, pour des raisons futiles. Mr. Hamilton s'était mis en tête de faire valoir des droits de propriétaire sur une bande de terre sèche émergeant des eaux et fort proche de mon propre domaine. Il a voulu procéder et les tribunaux lui ont donné tort ; j'ai sur cette minuscule terre ce qu'on nomme des droits d'ancienneté. J'aurais voulu m'arranger à l'amiable avec lui, mais il n'entendait pas de cette oreille. À plusieurs reprises il y eut des algarades entre lui et Lind, mon garde-chasse ; une fois même il le frappa si fort que l'homme dut s'aliter et fut incapable d'assumer son service pendant quinze jours. Il porta plainte auprès du juge de paix de Marckham, ce qui était son droit, et Mr. Hamilton s'entendit infliger une amende de trois livres et fut condamné à payer des dommages et intérêts à Lind.

« Cela ne pouvait qu'envenimer les choses, et pour conclure, je

vous dirai que nous nous regardons en chiens de faïence, pour autant que nous ayons l'occasion de nous regarder, car nos rencontres sont des plus rares. Je crois vous avoir tout dit, monsieur Dickson.

— Pouvez-vous me décrire un peu mieux cet atrabilaire Mr. Hamilton ? demanda Harry Dickson en souriant.

— Au point de vue physique, oui, répondit son hôte, pourtant je suppose que vous lui ferez une visite comme à moi. C'est un homme trapu et musclé, d'une apparence que je crains de devoir qualifier de déplaisante. Son visage manque d'expression, ou, si je puis le dépeindre de la sorte, son parler est rauque et il n'observe aucune règle de bienséance dans ses brefs discours. Il n'est pas très soigné de sa personne. Mais voici que je clabaude comme une vieille femme, j'en suis contrit, mais c'est votre faute, monsieur Dickson.

Le détective accepta le reproche de bonne grâce.

— Monsieur Dickson, continua Sir Holm, heureux de changer de sujet de conversation, je vous serais très reconnaissant de considérer, pendant votre séjour dans le « Clen », ma maison comme la vôtre. J'ai déjà donné des ordres pour apprêter vos chambres, tout en m'excusant du confort restreint qu'elles vous offriront.

Le détective allait répondre quand Tom Wills, qui n'avait pris aucune part active à l'entretien et s'était contenté d'écouter poliment, tout en fumant de nombreuses cigarettes, se leva d'un bond.

— Les fusées rouges, maître !

En même temps, un coup de feu retentit à l'orée du bois.

Harry Dickson s'élança vers la fenêtre, juste à temps pour voir une gerbe de feu écarlate s'étendre derrière les arbres.

— Est-ce un signal d'alarme, messieurs ? s'écria Sir Holm et, se levant précipitamment, il frappa sur un gong de table.

Peu d'instants après, le laquais qui les avait servis, un homme d'un certain âge, botté de cuir et en costume de velours roux, ainsi qu'une vieille femme firent leur entrée.

— Eh bien, Lind ? demanda Sir Holm en s'adressant à l'homme au costume de velours brun.

— Il se passe quelque chose du côté de l'eau, sir, répondit le garde, on entend des coups de feu et puis quelqu'un a crié au secours.

— C'est Bill Hawkes, dit Harry Dickson d'une voix inquiète, nous y courons !

— Lind, prenez une lanterne et accompagnez ces messieurs, ordonna le châtelain.

Le garde se précipita hors de la pièce et, sur la pelouse, il rejoignit déjà les détectives, brandissant une grande lanterne-tempête.

— Prenez au plus court par le sentier, messieurs, conseilla-t-il.

Il leur fallut peu de minutes pour atteindre le bord de l'eau.

Le *Severn* était là, une faible clarté luisant dans le petit poste de

timonerie, qui servait de cabine au pilote.

— Bill ! Bill Hawkes ! cria Harry Dickson.

Aucune réponse ne lui fut donnée.

Le détective et son élève sautèrent à bord et s'engouffrèrent dans la hutte. Une lampe à pétrole, pendue à un cardan, brûlait d'une flamme tranquille ; le lit était défait et encore tiède : il y avait bien peu de temps que Bill devait l'occuper encore, mais de lui il n'y avait trace...

— Bill Hawkes ! appelèrent les deux détectives à la fois.

Lind, qui les avait suivis, sortit de la cabine et fouilla la nuit du regard, tenant haut son fanal. Soudain il poussa une exclamation terrifiée.

— Il est là, messieurs, étendu contre la barre. Mon Dieu, serait-il mort ?

Tom Wills s'élança le premier et son maître l'entendit pousser un cri d'étonnement :

— Mais ce n'est pas Bill Hawkes !

Harry Dickson le rejoignit à son tour.

Il resta comme médusé.

Deux yeux vitreux, rouges comme ceux des albinos, reflétaient la clarté de la lampe, un visage hagard et déplaisant à regarder se crispait dans la mort. L'homme avait reçu une balle dans la tempe gauche et avait dû mourir sur le coup.

— Mais c'est Mr. Hamilton ! s'écria le garde-chasse.

La tête du mort se recouvrait d'un épais cache-montagne en laine brune. Harry Dickson l'enleva : de grosses mèches de cheveux blonds déjà mêlés à une toison grise et bourrue s'en échappèrent.

Et tout à coup le détective songea au signalement du mystérieux vandale qui attaqua Bully dans la cale de sa péniche, mais il ne dit rien.

— Mon Dieu ! gémit Lind, Mr. Hamilton n'était certes pas un homme aimable, mais il ne méritait pas une mort aussi terrible. Que le Seigneur ait son âme, pour moi je lui pardonne le mal qu'il m'a fait, ajouta-t-il avec quelque emphase en se signant copieusement.

Le détective examina le corps et vit une tumeur bleuâtre soulever la peau du cou sous l'oreille gauche.

— La balle s'apprêtait à sortir, murmura-t-il ; je vais empiéter sur le terrain du médecin légiste, mais les circonstances l'imposent.

Il prit son canif et fit une légère incision dans la chair, un petit objet brillant se présenta et le détective le cueillit.

— Une balle japonaise, dit-il tout bas.

— Le coup qui le tua n'a donc pu être tiré par Bill Hawkes, observa Tom Wills.

— Non, il a même dû être envoyé d'assez loin par une main sûre,

fut la réplique du maître.

Il se tourna vers le garde.

— Le personnel est-il nombreux à la Héronnière ? demanda-t-il.

— Vous venez de le voir au grand complet dans le salon, sir, répondit Lind, les jardiniers n'habitent pas le château et retournent chez eux sur la terre ferme, à la nuit tombante.

— Tant pis, on s'en accommodera. Nous allons transporter ce mort à terre. Vous vous ferez aider par le valet de pied, Lind, et demain, sur une de vos barques plates, vous le conduirez à Marckham à la disposition du coroner. Excusez-nous auprès de votre maître, mais nous partons à l'instant.

— En pleine nuit, sur le marais ? s'écria Lind, mais vous allez donner en plein sur des hauts-fonds ou bien vous vous égarerez !

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, mon ami, répondit le détective en découvrant un petit projecteur électrique qui, mis en marche, jeta un long pinceau de flamme blanche sur l'étendue liquide.

— Vous allez offrir une belle cible à celui ou à ceux qui ont fait ce coup, sir, dit le vieux garde d'un ton de reproche.

— Tant pis, ce sont les aléas du métier ; la route d'eau vers « les Halbrans » est-elle facile ou non ?

— Pas trop difficile, avec votre bateau vous pourrez marcher quasi en ligne droite, et les eaux sont relativement profondes. Mais qui allez-vous trouver aux « Halbrans », puisque ce pauvre Mr. Hamilton est mort ?

— Il habitait donc seul ? s'étonna Harry Dickson.

— Comme un véritable ermite qu'il était, sir ; deux fois par semaine un couple de vanniers qui demeure à l'ouest du passage du « Clen », viennent faire son ménage, et les jardiniers ne venaient qu'à des époques déterminées faire un court séjour aux Halbrans. Savez-vous comment nous appelions ce pauvre monsieur ? Mister-dîne-tout-seul !

Aidé de Tom Wills, le garde porta le corps de Bradford Hamilton à terre, et Harry Dickson mit la godille en marche. Tom Wills reprit sa place à bord et quelques instants plus tard, le *Severn* glissait sur les eaux ténébreuses du « Clen » dans la direction du sud.

Le moteur trépidait, lançant dans la nuit sa note monotone. À l'avant du bateau le projecteur balayait l'étendue sinistre et obscure.

Des bandes d'oiseaux aquatiques, dérangés dans leur repos par cette clarté insolite, tournoyaient dans le cône lumineux en poussant des clameurs discordantes.

Le *Severn* fonçait dans le noir, animé d'une vie décuplée aurait-on dit, comme s'il voulait prendre part à la grande œuvre de vengeance. Harry Dickson, qui se tenait immobile contre la barre, la redressant de temps à autre d'un bref mouvement de poignet, huma l'air. Un parfum

léger et caractéristique traînait le long du bord.

— Fumez-vous, Tom ? demanda-t-il.

— Non, maître, répondit le jeune homme.

— Très bien, et ne sentez-vous rien ?

— Non... attendez, si... on dirait quelqu'un qui fume la cigarette !

Harry Dickson approuva d'un signe de tête.

Tom Wills s'apprêtait à faire pivoter le projecteur électrique pour fouiller l'alentour, croyant à la présence voisine d'une embarcation, mais son maître le prévint.

— Inutile, my boy, celui qui a grillé cette cigarette est loin d'ici sans doute. Par temps calme, l'odeur du tabac reste stagner longtemps sur l'eau, mais c'est toujours une trouvaille, aussi mince qu'elle puisse être. Et cette fumée sent bon, ce n'est pas du tabac de marinier qui a brûlé par ici ! Il se tut et concentra toute son attention à la direction du bateau.

— Aurait-on tué Bill Hawkes ? demanda Tom Wills.

Le détective grogna quelques mots incompréhensibles et ce fut toute la réponse qu'obtint le jeune homme. Il s'y résigna et, installé à l'avant, scruta du regard la morne immensité des eaux nocturnes.

Le marais s'éveillait de minute en minute sous les feux du bord.

Dans les forêts de roseaux que l'on frôlait, les poules d'eau éveillées en sursaut piaillaient. De gros poissons blancs filaient comme des traits de feu à fleur d'eau, un tadorne solitaire lançait à de réguliers intervalles son coup de clairon avertisseur.

Tom Wills suivait des yeux le long pinceau clair du phare, se butant de temps à autre à des nuées tourbillonnantes disparues aussitôt qu'apparues, puis, quelque chose au loin refléta la lumière.

— Des fenêtres, monsieur Dickson, avertit-il.

— Je vais mettre le cap sur elles, dit le détective, ce ne peuvent être que celles des « Halbrans », la triste demeure de Mister-dîne-tout-seul.

Une vaste forêt d'arbres nains s'avançaient devant eux jusque dans les eaux ; des troènes, des yeuses, des saules rabougris émergèrent des hauts sagittaires. Une trouée dans ce mur de verdure permit au projecteur de prendre sous ses feux la façade des « Halbrans ».

Au temps jadis, cette habitation lacustre devait avoir affecté des allures de place forte, tant ses murs étaient hauts et menaçants, à peine ajourés par des meurtrières et d'étroits fenestrons. Des parietaires et des mousses rouillées mangeaient les gros moellons noirs et par places on voyait parmi un fouillis de plantes rudérales, d'imposants tas de gravats et de briques écroulées. La demeure n'était qu'une vaste ruine, dont une aile, celle de gauche et la plus petite, avait été réparée et rendue habitable. Un wharf de bois, dévoré par le

taret, blindé par d'énormes régimes de moules d'eau douce, permit aux détectives un débarquement facile. Ils foulèrent un sol fangeux, maigrement défendu par des graviers et des pierres. Tom Wills éteignit le projecteur du bord et, la lanterne à la main, rejoignit son maître, qui se dirigeait déjà d'un pas délibéré vers le château.

— La porte est ouverte, dit-il, il est logique que l'habitation de céans n'ait pas craint les voleurs.

La lanterne de Tom Wills jetait une lueur rousse dans un large vestibule aux murs nus, aux dalles usées et disjointes. Une âcre odeur de tourbe vint au-devant d'eux et, sous une des portes, ils virent un faible rougeoiement. Ce devait être l'unique pièce habitable de la grande maison, elle était à la fois cuisine, salle à manger, bureau de travail et chambre à coucher. Cela se voyait aux avars ustensiles de ménage pendus à un râtelier, à une table encombrée de papiers et de livres, à un lit de camp dans un coin.

Tom Wills huma l'air.

— Je ne sens pas la cigarette, dit-il.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Vous en seriez bien embarrassé dans cette atmosphère fétide, emplie de fumée de tourbe et d'ajoncs, observa-t-il.

— Il n'y a pas bien longtemps que Bradford Hamilton a quitté cette pièce, remarqua Tom Wills en regardant le foyer où s'entassaient des mottes de tourbe sèche et des souches d'arbres. Il doit s'être dirigé en ligne droite vers la Héronnière, en toute hâte même. Avez-vous remarqué, maître, qu'il n'avait pas même mis ses bottes. Or, pour s'aventurer dans le marais...

— L'observation est exacte, dit Harry Dickson, il y a même mieux, n'avez-vous rien remarqué à l'un des pilotis du wharf ?

— Non, avoua Tom Wills un peu penaud.

— Une corde tranchée net, et tout récemment. Qu'est-ce à dire ? Que c'était à cet endroit que Hamilton amarrait son canot, et que sa hâte d'arriver à la Héronnière ou ailleurs était si grande qu'il ne s'est pas donné la peine de le détacher de son amarre. Il l'a tranchée d'un coup de couteau.

Soudain le détective prit le vent.

— Aspirez l'air, Tom, aspirez bien fort, ce n'est pas très agréable, mais faites-le tout de même. Sentez-vous à présent ?

— La cigarette ?

— Allons bon, pas d'idées préconçues...

— Une vilaine odeur d'ail...

— Une prime pour l'odorat de Tom Wills : c'est du carbure, Tom. Le pauvre Mr. Hamilton devait posséder une lampe à acétylène.

— Et alors ?

— Il l'a allumée !

— Je n'en vois pas l'importance.

— Enfant que vous êtes ! Bradford Hamilton a allumé cette lampe, qui est presque toujours à projecteur, parce qu'il voulait voir quelque chose qui se passait au loin sur les eaux. Et cette chose, il l'a vue, et aussitôt il s'est élancé au-dehors, s'est embarqué dans le canot que nous n'avons pas retrouvé et...

— Trouva la mort !

— Tout juste !

Harry Dickson s'était mis à examiner la table jonchée de papiers et d'objets disparates ; Tom Wills le vit cueillir une petite masse sombre qu'il approcha de la lampe.

— Qu'est cela, maître ? Une racine, dirait-on.

— C'est cela, Tom, la racine ligneuse de quelque buisson de terre ferme, mais regardez de plus près et ne craignez pas de la gratter du pouce.

Le jeune homme obéit et une raie brillante apparut sur la racine.

— On dirait du plomb, dit-il ; comme c'est bizarre.

— Les indigènes qui fréquentent les marécages de l'Orénoque en trouvent parfois de pareilles, et souvent cela signifie la richesse pour eux, ou plutôt pour les prospecteurs qui en ont vent.

— Pourquoi donc ?

— Parce que cette racine est gainée d'argent vierge, ce qui signifie qu'à l'endroit où elles s'enfoncent sous terre, existent des gisements presque à fleur de sol de ce métal précieux.

— Cette racine provient-elle d'une plante d'Amérique alors ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Pour cela elle est trop fraîche, elle semble plutôt avoir appartenu à un banal buisson de nos terres.

— Comme c'est curieux, mais cela nous avance-t-il à quelque chose, maître ?

Le détective ne répondit pas, mais à la singulière lueur qui couvrait dans ses yeux, Tom Wills sentit s'approcher l'instant merveilleux d'une découverte. Pourtant elle s'éteignit rapidement, le détective était redevenu songeur.

— Nous repartons, dit-il, la nuit n'est pas finie pour nous.

Le *Severn* fut remis en marche et remonta vers le nord.

Il fit quelques milles, quand soudain le détective dressa l'oreille.

— Éteignez le projecteur, ordonna-t-il et faites taire la godille. Il se pencha le long du bord, la joue presque contre la surface des flots. L'eau conduit très bien les sons et par temps calme permet d'entendre des sons émis à grande distance.

— Qu'écoutez-vous, maître ? demanda le jeune homme.

— Écoutez vous-même, répliqua Harry Dickson en lui cédant sa place.

Tom se pencha à son tour et presque aussitôt il releva la tête.

— Mais notre godille est pourtant arrêtée ! s'écria-t-il.

— Eh bien, my boy ?

— J'en entends une autre battre l'eau, non je me trompe, ce n'est pas une godille, c'en sont deux ou trois qui marchent de pair !

— Bon ! Mettez le canot à l'eau, nous allons devoir jouer des rames, mettez la godille au ralenti, mais qu'elle fasse autant de bruit que possible pourtant, ajouta Harry Dickson avec fièvre.

— Et le *Severn* ?

— Tant pis, il marchera seul, et nous ne serons pas en peine de le retrouver, surtout que la lampe de bord peut rester allumée. Il ne pourra jamais que tosser un banc de boue, et nous l'en dégagerons bien, s'il le faut !

Déjà le canot volait sur les eaux sombres. Derrière eux la lampe du *Severn* devenait de plus en plus petite, et le bruit saccadé de sa godille s'atténuait.

— J'entends les autres godilles, murmura Tom Wills.

— Moi aussi, dit Harry Dickson, souquez ferme, mon petit, jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter ; n'allons pas nous jeter dans la gueule du loup !

— Quel loup ? demanda naïvement le jeune homme.

— Un singulier fauve qui combat à l'aide d'un fusil japonais et qui, sans nul doute, aimerait bien placer une de ses balles dans nos têtes.

Tout à coup Tom Wills poussa un cri de surprise : un pinceau de lumière blanche jaillit des ténèbres à bâbord et illumina l'étendue noire.

— Le projecteur du *Severn*, s'écria Tom Wills ; quelqu'un est monté à notre bord depuis notre absence.

Harry Dickson ricana.

— Pardonnez-moi, Tom, je n'ai pas pris la précaution de vous avertir : la main qui allume notre phare est la mienne. C'est-à-dire que j'ai adapté un petit mécanisme de déclenchement automatique au déclic de notre appareil. Je ne sais quel en sera le résultat. N'oubliez pas que le *Severn* marche droit au nord-ouest, vers le passage d'eau du « Clen ».

Le résultat ne se fit guère attendre ; à peine les détectives eurent-ils le temps de donner quelques coups de rame supplémentaires que de brefs claquements se firent entendre à bâbord, et des petites lucioles dansèrent au loin sur les eaux.

— On tire sur le *Severn* ! s'écria Tom Wills.

— Là... devant nous ! Regardez !

À l'extrême lisière du cône lumineux, de longues formes mouvantes, basses sur l'eau étaient devenues visibles.

— Des bateaux à godille comme le nôtre ! murmura Tom Wills, ils sont deux, non, trois ! Et c'est de leur bord qu'on tire !

Brusquement, l'ombre se refit : le projecteur venait d'être atteint par l'un des projectiles.

— Un beau coup, apprécia le détective, celui qui l'a envoyé n'est pas une mazette : Tudieu ! À près d'un mille de distance. C'est une fameuse arme de guerre qu'il a dû manier, ce particulier.

— Allons-nous les poursuivre ? demanda le jeune homme.

Harry Dickson secoua la tête.

— Nous irions droit à la mort, mon garçon, et puis nous ne pourrions jamais gagner sur ces puissantes godilles qui lancent leurs bateaux vers l'ouest.

— Retournons-nous à notre bord ?

— Mais non, nous irons tâter de la cordiale hospitalité de Sir Holm à la Héronnière...

4. L'hospitalité de Sir Arthur Holm

— Pas de lumière, dit Tom Wills. Après tout, l'alerte de cette nuit ne doit pas avoir trop troublé le repos de Sir Holm, puisqu'il n'y a jamais que son ennemi de tombé.

Il marchait aux côtés de son maître dans la drève, conduisant au château de la Héronnière, et voici qu'ils avaient atteint la pelouse.

Harry Dickson ne dit mot et sembla perdu dans ses pensées ; pourtant il regarda attentivement la façade sombre.

— Cherchons le pied de biche, proposa Tom Wills, à moins qu'il y ait une pancarte comme chez les apothicaires : *Sonnette de nuit*.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Harry Dickson, en poussant la porte.

— On ne craint pas les voleurs dans ce patelin, riposta Tom, et pour cause, ils devraient pouvoir disposer d'une flottille de guerre.

Harry Dickson s'avança dans le hall obscur et alluma sa lampe électrique.

— Nous devons tout de même donner signe de vie, objecta Tom Wills.

Le détective ne releva pas plus cette parole que les autres, il poussa la porte de la salle à manger, comme s'il était chez lui, découvrit sur la table un des candélabres dont les bougies éteintes étaient arrivées à moitié de leur course et fit de la lumière.

— Mais prévenons donc Sir Holm ! s'écria son élève avec impatience.

Pour toute réponse, Harry Dickson leva le doigt et désigna la muraille.

— Inutile, mon gars !

— Pourquoi donc ? Il me semble au contraire...

Le détective se laissa tomber dans un fauteuil et tapota la table des doigts.

— Pourquoi ? Parce que tout à l'heure il y avait un Whistler et même un Gainsbrough que j'aurais juré être authentiques, accrochés à ces clous.

— Les tableaux ont disparu, s'écria Tom Wills.

Du regard il fit le tour de la pièce et une véritable consternation se peignit sur son visage. Des vitrines contenant des bibelots de prix bâillaient, ouvertes et vides ; les candélabres de la cheminée, qui étaient en argent massif, avaient disparu également.

— Des bandits sont passés par ici ! s'exclama-t-il.

— Sans doute, riposta le détective avec flegme, mais pas dans le sens que vous donnez à ce mot. Vous croyez à de simples cambrioleurs, n'est-il pas vrai ? Erreur, ce sont des forbans autrement redoutables.

— Mais Sir Holm ?

Harry Dickson fit un geste léger de la main.

— Pff ! Envolé ! Une fumée, un souffle, un rien, comme diraient les poètes.

— Et Lind, et sa servante ? s'affola le jeune homme.

— Nous les avons vus partir, mon garçon, dans trois bateaux qui me paraissaient être rudement chargés.

— Alors, Holm, ce grand seigneur, est un bandit, puisqu'il a tiré sur nous ?

— Et de la plus belle eau ! Seulement je ne m'en suis aperçu qu'un peu tard, et il n'a pas attendu que je revienne le lui dire.

— Mais la mort de Bradford Hamilton, comment s'explique-t-elle dans ce cas ? Holm et tout son personnel étaient présents au moment où monta la fusée d'alarme.

— Je ne fais encore qu'entrevoir des lueurs de vérité à ce sujet, mais je vous assure que demain il n'y aura plus de mystère dans le « Clen ». Quant à Bradford, pour être un misanthrope et un avare, ce n'en était pas moins un brave et honnête homme, et je rends hommage à sa mémoire.

— Oh maître ! expliquez-vous ! supplia le jeune homme.

— Je désire me reposer une petite heure, et je puis bien la passer en parlant un peu, my boy. Disons d'abord que Holm ne doit pas être précisément le seul bandit dans le « Clen ». Tâchons maintenant de reconstituer les derniers moments du malheureux Bradford Hamilton.

« J'essaye de me mettre dans la peau du personnage.

« Hamilton n'ignore pas l'affaire des péniches, puisqu'il a recours à des habitants du marécage pour ses services. Ces gens bavardent naturellement, il ne leur arrive pas pareil événement tous les jours. Hamilton, qui est un homme intelligent et d'action, puisqu'il fit fortune aux colonies, ce qui n'arrive pas à des empotés, estime qu'une excellente diversion à l'éternelle chasse et pêche, serait de faire une enquête personnelle à propos de l'étrange secret de ces eaux.

« Et il le découvre... en tout ou en partie ? Je ne puis le dire, le mystère semble être assez complexe encore pour l'heure.

« Il assiste à notre arrivée.

« Cela doit l'inquiéter, non pour lui ou pour ses voisins, *mais pour nous-mêmes*. Cet homme sent que nous sommes en danger, mais il ne pense pas qu'il puisse fondre si tôt sur nous.

« *Et soudain il voit ce danger.*

« Quelle est la nature de ce péril ? Je ne le sais pas encore, car pour le découvrir je n'ai qu'un point de repère, Tom : un parfum de cigarette sur l'eau, pendant la nuit.

« Sans hésiter, il se jette dans son canot et le poursuit, mais *le danger* a de l'avance sur lui, et il n'arrive qu'au moment où l'attentat contre le *Severn* et contre son pilote est perpétré.

« Il bondit à bord de notre bateau pour essayer de sauver Bill Hawkes. Mais *le danger* guette et la balle japonaise fait son œuvre.

— Nous avons entendu le coup de feu en effet, murmura Tom Wills.

— Grave erreur, my boy, comment aurions-nous entendu de cette salle-ci la sèche détonation de cette arme perfectionnée ? Non, non ! *Le danger* s'éloigne et, arrivé à quelque distance, tire un coup de fusil retentissant et envoie une de nos fusées rouges.

— Comment le savez-vous, maître ?

— J'ai vu que notre pistolet lance-fusées avait disparu, ainsi que des cartouches, tout simplement. Comprenez-vous à présent ?

— Oui, tandis que nous arrivions, *le danger*, comme vous dites, jouait des rames et nous avons cru à un drame qui venait d'avoir lieu à l'instant, alors que de fait quelque temps s'était déjà passé depuis.

— Pas beaucoup pourtant, le lit de Bill Hawkes était encore tiède, souvenez-vous-en. Cela démontre que *le danger*, comme je continuerai à le nommer, disposait d'un esprit de déduction bien fort.

— Hélas ! gémit Tom Wills.

— Cela ne dit pas qu'il ne puisse faire des fautes, qu'il n'en a pas faites même, ajouta le détective en s'étirant.

— Vraiment ? Alors il y a de l'espoir ? Vous arriverez à le pincer ?

— Je l'espère bien !

Harry Dickson se leva et consulta sa montre.

— Il nous reste quelques heures avant que l'aube se lève sur le « Clen », dit-il, nous en aurons bien besoin. Faisons le tour de la presqu'île.

Un mince croissant de lune s'était levé et jetait une lueur trouble sur le grand désert aquatique. Harry Dickson le salua avec joie.

— Notre amie la lune va nous faire gagner beaucoup de temps ! s'écria-t-il joyeusement en se mettant en route.

Le chemin n'était pas trop impraticable, car un sentier bien entretenu côtoyait le bord de l'eau et la lune naissante éclairait suffisamment, bien que chichement, les pas des détectives.

De nouveau ils furent devant ce réveil apeuré de la petite faune des bois et des eaux. Une effraye cria follement, des mulots filèrent sous les pieds des hommes en faisant froufrouter les feuilles mortes, des sarcelles qui nichaient sur les bords, prirent leur vol dans un bruit

d'ailes battantes, et des perdrix formées en compagnie s'égaillèrent lourdement pour gagner la combe prochaine.

— La merveilleuse et farouche poésie nocturne, songea Harry Dickson, et dire que cela sert de décor aux crimes des hommes !

Soudain il s'arrêta et son regard fouilla les ténèbres devant lui.

— Je crois que nous arrivons, Tom, dit-il à voix basse.

Ils suivaient les berges d'une petite anse bien abritée et qui devait offrir un endroit de mouillage favorable.

Le détective désigna du doigt des ouvrages sombres.

— Des quais de bois, bien primitifs, mais suffisants tout de même, observa-t-il, voici le port des barcasses mystérieuses qui se défilèrent ce soir.

— Cela nous avance-t-il beaucoup ? demanda Tom Wills d'un air de doute.

— Énormément au contraire, je crois que nous allons voir du nouveau dans le voisinage, suivez-moi.

Harry Dickson fit un quart de tour et s'enfonça résolument sous bois.

— Voilà un sentier bien battu, opina Tom Wills en foulant le sol dur.

— C'est qu'il a dû servir plus souvent qu'à son tour !

Ils parcoururent le chemin en silence, et tout à coup Harry Dickson s'arrêta et fit un geste de surprise.

Sans doute s'attendait-il à voir ce qui venait de s'offrir à ses regards, et pourtant il ne put se défendre d'une certaine stupeur, tant c'était inconcevable en ces lieux de désolation.

Sous la lune qui s'était levée au-dessus des arbres, un vaste trou béait à fleur de sol. Des formes trapues de machines se dessinaient dans l'ombre, on pouvait vaguement distinguer des pompes mécaniques, une petite locomobile, des treuils et des palans. Dans une hutte proche, la clarté lunaire s'accrochait en reflets bleuâtres aux cuivres d'une dynamo.

— Et Sir Holm, cet ennemi de l'électricité, poussait la précaution jusqu'à vouloir éclairer sa demeure aux bougies, ricana le détective.

— Mais que cela signifie-t-il ? demanda Tom Wills tout interloqué.

— Ceci, mon petit, c'est une mine d'argent, répondit son maître.

— Une mine d'argent..., bégaya le jeune homme.

— Exploitée clandestinement, sans devoir payer à l'État les énormes redevances exigées des entreprises similaires. N'oubliez pas que le Gouvernement anglais est propriétaire du sous-sol, et qu'il s'arroge la part du lion en semblable occurrence !

Tom Wills allait se mettre à questionner avec ardeur selon ses habitudes, mais le maître coupa court à ses curieuses velléités.

— Il nous reste encore bien des choses à faire, Tom... Holà, regardez-moi ceci !

Un gros tas de tôles rougeâtres leur barrait la route.

— Savez-vous ce que c'est, Tom ? Non ? Les restes de ce pauvre *Sloughi*. On nous l'a découpé comme un vulgaire saucisson !

« Sans doute le malheureux bateau croisa-t-il les embarcations fantômes au cours de la nuit, lors de leur arrivée dans le passage du « Clen ». Son compte fut vite réglé. Pris à l'abordage comme au temps des corsaires et des pirates, son équipage fut mis dans l'impossibilité de nuire et de bavarder, et comme il ne fallait laisser aucune trace, les chalumeaux oxyhydriques maniés par des mains professionnelles se mirent à l'ouvrage.

« Deux jours ont suffi... pendant ce temps-là quelques péniches ont dû être mises à mal en aval de l'écluse n° 4.

— Et l'équipage ? demanda Tom Wills.

Le front du détective s'obscurcit.

— Espérons, murmura-t-il.

Ils contournèrent le champ d'exploitation. Celui-ci était admirablement masqué par les arbres et la végétation dense de la forêt environnante. En un quart d'heure le tour fut fait. Harry Dickson était devenu plus silencieux, plus sombre, son front était lourdement barré de plis.

Soudain Tom Wills le prit par le bras.

— Écoutez donc, on dirait un moteur !

Harry Dickson prêta l'oreille et brusquement son visage changea.

— Un fameux moteur, Tom, et il ronfle ! Il ronfle ! Mais c'est un homme qui dort à poings fermés.

— Il y en a plus d'un ! s'écria le jeune homme. Écoutez-moi cette musique d'ours ! Quel harmonieux concert !

Le bruit sortait des buissons proches.

Tom Wills, tout heureux de sa découverte, écarta les branchages souples et s'élança en avant. Quelques instants après, son maître l'entendit l'appeler.

— Venez ici, maître, il y a une cabane !

C'était une pauvre mesure construite à l'aide de solides madriers et ne prenant jour que par une étroite ouverture ; une porte fortement cadénassée en interdisait l'accès.

Harry Dickson la heurta de toutes ses forces.

— Holà vous autres, là-dedans !

Un ronflement plus sonore que jamais lui répondit.

— Il y a assez d'ustensiles de fer près de la mine, dit le détective, allez, Tom, il faudra me quérir ce que vous voyez de plus convenable pour forcer l'entrée de ce dortoir !

Le jeune homme revint bientôt avec une lourde cognée de

bûcheron et, sans attendre, Harry Dickson attaqua les lourds panneaux de chêne.

Les éclats de bois volèrent ; des étincelles jaillirent au contact des clous, mais malgré le bruit, on continuait à ronfler ferme à l'intérieur.

Enfin la porte céda et les détectives se précipitèrent à l'intérieur. L'obscurité y était complète, et un air lourd et méphitique y régnait. Les intrus se heurtèrent immédiatement à des corps étendus.

— De la lumière, Tom ! ordonna Harry Dickson.

Une lampe électrique s'alluma et ils virent des hommes étendus par terre, roulés dans de rudes couvertures grises.

— L'équipage du *Sloughi*, s'écria Harry Dickson.

— Et voici Bill Hawkes ! jubila son élève, mais il dort comme un loir !

— On leur a fait prendre un solide narcotique, expliqua le détective, Dieu soit loué, on ne les a pas tués !

— Holm, pour être un fraudeur et un demi-pirate, n'était pas un assassin, dit Tom Wills avec un soupir de soulagement.

— Heureusement non, mais *le danger* en est un, répondit Harry Dickson.

Il examina les dormeurs et vit les mains calleuses et écorchées des trois mariniers, dont la mine était d'ailleurs souffrante et fatiguée.

— Il les a traités en forçats, dit-il, ils ont dû travailler dans la mine, c'était tout profit pour ce noble gentilhomme, tandis que trois cadavres pouvaient lui procurer un passeport pour l'éternité en passant par la corde du bourreau de Londres.

— Et *le danger* ? questionna Tom Wills.

— Attendre, c'est la consigne du moment, mon gars. Maintenant, il s'agit de se grouiller. Vous allez retrouver notre canot au pas de course et filer droit sur le *Severn*, il ne doit pas marcher bien fort et si j'ai bien fixé la barre, il doit plutôt tourner en rond. La Providence fasse qu'il ne se soit pas ensablé, mais l'endroit était vierge d'embûches. Tâchez donc de me l'amener proprement le long de ce débarcadère, j'y poserai une lampe pour vous servir de phare. Moi, je m'en vais transporter un à un ces quatre lascars au bord de l'eau ; si je suis bon prophète, ils en auront pour beaucoup d'heures encore à dormir, et nous seront déjà à quai devant l'écluse n° 4 avant qu'ils s'éveillent. Ce sera une jolie surprise pour eux, en tout cas. Au galop, mon petit !

Harry Dickson avait déposé son dernier fardeau sur le quai de bois et avait allumé une pipe largement méritée, quand il entendit le bruit lointain de la godille du *Severn*.

— Un bravo pour Tom et pour le *Severn*, jubila-t-il.

Une faible lueur traînait sur l'horizon d'est, et dans cette grisaille le détective vit enfin la forme basse du *Severn* s'avancer de toutes ses

forces vers l'endroit où il se reposait des labeurs de la nuit.

— Embarquons ! cria-t-il d'une voix joyeuse, fourrez-moi Bill dans son lit et partagez les couvertures de nos couchettes entre ces trois derviches ronfleurs. Nous dormirons la nuit prochaine. Faites-nous donc une forte tasse de café et taillez des sandwiches pour un régiment, je prends la barre ! Outward !

Le *Severn* glissa sur le « Clen » qui s'éveillait.

La belle marche, droit au soleil levant !

Le « Clen » semblait avoir conscience du mystère disparu ou en voie de disparaître, car il accueillait Harry Dickson en triomphateur.

Les bandes de canards sauvages tournoyaient autour des îlots frémissants de roseaux, des mouettes faisaient des grâces dans l'air bleu, haut dans le ciel un aigle pêcheur planait, hiératique...

De la cambuse s'échappait une délicieuse odeur de rôti : les cols-verts de la veille allaient faire les frais du menu de fête que Tom Wills préparait en chantant à tue-tête.

Enfin les formes grêles des ducs d'Albe sortirent de l'eau.

D'un habile coup de barre, Harry Dickson contourna la balise n° 65 et le *Severn* entra majestueusement dans le passage d'eau, comme en un pays conquis.

Tout semblait concourir au succès du détective ; le vent se mit au sud-ouest et bien qu'il apportât des nuées et de la pluie, il poussait le *Severn* dans le dos, et sa marche en fut considérablement accélérée. Dans l'après-midi, ils virent paraître les têtes du canal ; le crépuscule tombait quand Barnhill parut au loin dans le brouillard vespéral. Les premières lumières s'allumaient autour de l'écluse n° 4.

5. Haut les mains, monsieur Dickson !

Et soudain la pluie s'abattit, drue et froide.

Harry Dickson jeta un dernier regard aux hommes qui continuaient à dormir.

— Ils en auront jusqu'à l'aube, remarqua-t-il, on ne leur a pas ménagé la drogue, à ces pauvres bougres !

Tout était désert autour de l'écluse, le fanal rouge y brillait.

La godille ronronnait doucement. Quasi inaudible et sans bruit, le *Severn* se rangea contre le quai.

— Venez, Tom ! dit le détective.

Les fenêtres des bâtiments d'administration étaient violemment éclairées et se reflétaient en jaune dans les larges flaques d'eau des quais ; la machine à écrire cliquetait avec fureur.

Au loin en aval, un remorqueur hulula dans le soir, protestant en vain contre l'interdiction du fanal rouge.

Le détective entra et poussa la porte du bureau.

— Bonsoir, Pearson ! Oh pardon...

C'était Miss Maud Brenner qui occupait la place de l'ingénieur et avait transporté sa machine à écrire sur la table de son chef.

Elle leva sa tête grave.

— Bonsoir, monsieur Dickson, bonsoir monsieur... Wills, je crois. Vous voilà bientôt de retour.

— Je dois être demain à Londres, répondit poliment Harry Dickson, vous comprenez que pour quelques planches démolies je ne puis me permettre une bien longue perte de temps.

Elle le regarda en silence sans le questionner et tapa encore quelques mots à la machine.

— Mr. Pearson n'est pas là ?

— Il n'est pas là.

C'était bref et formel. Miss Brenner ne semblait guère être d'humeur à causer, et elle manifestait un vif désir de continuer son ouvrage.

— Oh, vraiment, je l'attendrai, si vous le permettez, mademoiselle Brenner.

— L'accès des bureaux n'est pas interdit au public, riposta-t-elle de sa voix cassante en se retournant vers la page commencée.

Harry Dickson fit signe à son élève et tous deux prirent place sur des chaises adossées à la muraille. L'Underwood reprit sa monotone et

métallique chanson.

— La machine à écrire est un véritable sport, commença le détective.

La dactylo fit comme si elle n'entendait pas et continua de taper sur les touches du clavier.

— Je ne dis pas, continua imperturbablement Harry Dickson, qu'elle possède la propriété de développer les muscles d'une manière exagérée. Faites-vous du sport, mademoiselle Brenner ?

— J'en ai fait, répondit-elle sans lever la tête.

— Je vous crois très robuste.

— Très !

Elle prit une règle de fer sur son bureau et d'un coup sec la plia.

— Voilà, dit-elle en la jetant négligemment devant les pieds du visiteur.

— Merveilleux ! admira Harry Dickson, je ne connais pas beaucoup de mariniers, même parmi les plus solides, qui imiteraient cette prouesse, pas même Bully, je crois.

La machine fusillait la page blanche.

— Vous fumez, je crois, mademoiselle Brenner ?

— Quand l'envie m'en prend, oui.

— La cigarette ?

— Voici ma marque, dit-elle en lui tendant un étui en argent niellé.

— Quel adorable parfum ! Mais moi aussi je suis fumeur, et comment ! Il y a une chose qui me déconcerte pourtant, et je serais curieux d'entendre à ce sujet l'avis d'un fumeur consommé : je ne puis jouir de la fumée du tabac dans l'obscurité.

Elle haussa les épaules et repoussa le chariot de la machine.

— Et vous mademoiselle... mademoiselle... Hamilton ?

— Moi bien, monsieur Dickson. Veuillez donc lever les mains, et vous aussi, monsieur Wills.

Elle tenait braqué sur leur front un revolver automatique.

— J'ai fait du sport, je suis plus solide que Bully, j'aime fumer la cigarette en pleine nuit et je tire admirablement bien, je n'ai jamais manqué un coup de feu.

Harry Dickson poussa un grondement de colère, mais force lui fut d'obéir, ainsi que son élève.

— Un peu de patience, quelqu'un va prendre ma place, messieurs.

Elle appuya sur un bouton électrique et quelques instants après, l'ingénieur Pearson entra.

— Il me faut un quart d'heure, James, dit la jeune fille, pas une minute de plus.

Sans dire un mot, l'ingénieur prit sa place, tenant les détectives sous la menace de l'arme levée.

Posément, la dactylo mit son manteau et son chapeau, se tamponna les joues et le nez de poudre de riz et ouvrit la porte.

— Adieu, messieurs ! Vous êtes un homme habile, monsieur Dickson, et je vous en exprime ici toute mon admiration. J'ai commis quelques petites fautes, il est juste qu'un homme comme vous les ait relevées. Adieu !

— Non, mais des fois, hurla Tom Wills, voilà *le danger* !

Il ajouta comme à regret :

— Il est rudement bien, votre *danger* !

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Pearson avait l'air sombre.

— Monsieur Dickson, dit-il, et vous aussi, monsieur Wills, voulez-vous me donner votre parole d'honneur de ne pas bouger avant qu'un quart d'heure se soit écoulé ? Dans ce cas je repose le revolver. Sinon, au moindre mouvement insolite, je tirerai.

Une lueur fanatique s'alluma dans ses yeux ternes.

— Après, dit-il, vous pourrez m'arrêter, je n'opposerai aucune résistance et je ne ferai rien pour m'enfuir.

— C'est entendu, dit le détective.

Et l'arme fut déposée sur le bureau.

Pearson regarda tristement le détective.

— Alors, vous savez tout ?

Harry Dickson fit un lent signe d'affirmation. Pearson se prit la tête entre les mains et un rauque sanglot lui déchira la gorge.

— Je l'ai tant aimée, monsieur Dickson.

— Malheureux homme, soupira le détective, vous risquez votre cou à ce jeu ?

Pearson poussa une clameur déchirante.

— Qu'importe, si je meurs pour elle !

— Savez-vous que cette nuit elle a tué son frère ? demanda le détective.

L'ingénieur baissa la tête.

— Elle me l'a annoncé ce matin, froidement, simplement, comme on raconte un fait divers lu dans un journal ; c'était un monstre, mais je l'aimais !

— C'était la complice de Sir Holm...

— C'était sa femme...

Pearson poussa un profond soupir.

— Il nous reste dix minutes, nous pourrions causer pendant ce temps-là, et puis j'aurai cessé d'être un homme libre, à moins que vous vouliez me laisser seul un moment dans mon bureau avec mon revolver.

« Les Hamilton étaient ruinés depuis des années et encore par cette adroite canaille de Holm. Ils abandonnèrent leur propriété les

« Halbrans » et le fils Bradford s'en alla chercher fortune dans les Indes, où il réussit très vite.

« C'est là qu'il apprit le mariage de sa sœur avec Holm, l'ennemi de la famille. Il revint en Angleterre et racheta l'ancien domaine, qu'il ne voulait pas voir tomber aux mains de sa sœur félonne.

« Mais entre-temps la fortune avait changé pour Holm lui aussi, il avait découvert une mine d'argent vierge sur ses terres. Ses terres... elles n'étaient pas à lui, mais il les tenait de l'État par un bail emphytéotique : le sous-sol n'était pas à lui, tout au plus aurait-il pu toucher une infime partie des profits de la mine. Cela ne faisait ni son affaire ni celle de sa femme.

« Ils résolurent de l'exploiter clandestinement ; Holm avait un personnel restreint à sa disposition, mais qui lui était tout dévoué et qui a dû, dans le temps, accomplir maintes flibusteries sous sa direction.

« Il réussit à faire arriver par voie de terre tout un matériel d'exploitation, par petites parties détachées ; mais pour faire enlever les produits, il leur fallait les voies plus faciles des eaux.

« Seul l'ouest leur était ouvert. Là ils trouvaient des points de débarquement faciles, mais il fallait que leurs convois nocturnes pussent passer inaperçus et le passage d'eau du « Clen », qu'ils devaient emprunter sur une assez grande longueur, (car leurs bateaux plats étaient lourdement chargés), était passablement fréquenté.

« C'est alors que Miss Maud Brenner s'engagea à mon service.

— Et qu'elle vous prit comme une araignée dans sa toile, Pearson, dit le détective d'un ton de reproche attristé.

Pearson courba ses maigres épaules.

— Elle commença par saboter l'écluse n° 3, mais aussitôt elle comprit son erreur. Si le fait se représentait, des enquêtes administratives sans nombre allaient être entreprises. Je risquais d'être déplacé...

— Et elle avait besoin d'un complice bénévole dans la place, continua Harry Dickson, alors elle s'en prit aux péniches.

« Mais quelle habileté infernale fut la sienne ! Elle employa des moyens primitifs, qui n'auraient jamais pu faire penser à la culpabilité d'une jeune femme, jolie, fine et surtout souverainement instruite.

« Malgré cela, elle fit pourtant quelques fautes, bien que légères.

« Elle tenta de jeter la suspicion sur son frère, en adoptant son type à l'aide d'une perruque et d'un habile maquillage des yeux, lors de l'agression de Bully.

« Quand elle parla de Bradford Hamilton, elle ajouta précipitamment qu'elle ne l'avait jamais vu, et immédiatement je sentis qu'elle mentait.

« Elle savait que j'allais voir bientôt ce dernier, et elle savait aussi

que quoi qu'il arrivât, jamais son frère, pour l'honneur du nom, ne parlerait. Mais elle sentit également que mentalement j'avais noté son mensonge, et elle vit que ses jours de gloire étaient comptés.

« Une autre faute fut le coup de feu sur notre godille. Il avait son utilité, elle nous faisait perdre du temps, et entre-temps le courrier qu'elle avait envoyé à son mari pouvait arriver à destination. Le coup de feu était en même temps un avertissement pour moi. A-t-elle cru m'en imposer ? Possible, mais c'était une petite faiblesse de sa part. À ce propos, Pearson, je suppose que la fenêtre de votre bureau peut s'ouvrir en partie sans qu'on le voie de loin ?

L'ingénieur fit un geste affirmatif.

— Assez pour faire passer un canon de fusil très court par l'interstice, tirer, et remettre tout en place avant que les gens du dehors puissent en avoir eu vent, je suppose...

« L'autre faute, c'est qu'elle fuma sur l'eau, une de ses cigarettes à parfum très pénétrant, sans penser à la persistance de l'odeur, même au grand air du marais !

— Maître, dit tout à coup Tom Wills, vous avez dit que le pauvre Bradford Hamilton avait vu *le danger* s'approcher de nous. C'était donc sa propre sœur ?

— Oui, et il la connaissait assez pour la savoir capable d'un crime. Il a tenté de l'en empêcher : elle l'a tué.

— Comment avez-vous découvert leur lien de parenté ? demanda l'ingénieur.

Harry Dickson raconta brièvement sa visite nocturne aux « Halbrans ».

— Il y avait des portraits de famille sur son bureau, et celui de Maud s'y trouvait. Quand j'ai découvert la racine gainée d'argent vierge, j'ai commencé aussi à entrevoir la vérité sur le « Glen ».

Pearson leva la tête.

— Maintenant vous ne pourrez jamais la rejoindre, monsieur Dickson, elle et son mari seront bientôt en sûreté à l'étranger à la tête d'une fortune suffisante. Qu'elle soit heureuse... le quart d'heure est passé.

Harry Dickson se leva et fit signe à Tom de le suivre.

— Qu'allez-vous faire de moi, monsieur Dickson ? demanda l'ingénieur d'une voix altérée.

— Que Dieu seul vous juge, Pearson, dit tristement le détective et il sortit du bureau, entraînant Tom Wills avec lui.

Quand ils eurent atteint le quai, un coup de feu retentit derrière eux.

6. En matière d'épilogue : De l'autre côté de la terre

L'histoire aurait pu s'achever ici.

De fait, elle est finie et ses acteurs disparaissent de notre horizon.

Il faut ajouter que Harry Dickson, une fois un coupable arrêté, le suivait rarement jusqu'au châtement. Ce n'était plus son affaire.

Il fallait que le hasard se mît de la partie pour qu'il amplifiât ses mémoires de quelques notes supplémentaires. Tel est pourtant le cas dans l'aventure des *Eaux Infernales*.

Quand le rédacteur des mémoires du prodigieux détective compulsa les annotations qui y avaient trait, il trouva écrit en marge de la dernière ligne : *Silver Devil*, le démon d'argent...

Le scribe s'adressa à Harry Dickson en lui demandant s'il n'avait pas fait là une remarque philosophique quant au démon de l'argent.

Le détective se mit à rire.

— Non, mon cher, il s'agit là d'un nom de terreur. « Silver Devil » – le démon d'argent – c'est ainsi que les habitants d'une jeune et minuscule république de l'Amérique méridionale appelèrent une créature vraiment infernale.

Je n'aime pas allonger inutilement une aventure, mais il faut qu'elle soit complète. Veuillez donc ajouter quelques lignes à votre travail. Il y va de ma nouvelle rencontre avec Maud Hamilton-Brenner, et plaise à Dieu qu'elle ait été la dernière.

Un an plus tard Harry Dickson voyageait en Colombie. L'affaire qui l'y appelait ne figure pas dans les mémoires du détective, comme manquant d'intérêt, mais elle exigea de sa part de nombreuses marches et contremarches.

C'est ainsi qu'il se trouva sur la frontière brésilienne, par une période de vif mouvement révolutionnaire.

Des tribus indiennes, alliées à une poignée de desperados et d'aventuriers européens, s'étaient mis en tête d'y proclamer l'indépendance d'un pays de quelques centaines de kilomètres carrés.

L'État de l'Équateur, en toute autre circonstance aurait haussé les épaules et laissé les têtes chaudes s'entre-tuer, mais les terres que les insurgés voulaient s'arroger étaient riches en or et en argent, et le pétrole y gisait presque à fleur de sol.

Des soldats furent envoyés, et ils auraient certainement eu raison

des tribulations, si un étrange aventurier ne s'était mis à leur tête.

Les réguliers virent bientôt qu'ils avaient affaire à forte partie, car leurs adversaires avaient commencé une lutte de guérilla qui tourna vivement à leur avantage.

La République d'Équateur perdit ses hommes, ses armes et ses terres, et le Brésil jugea très sage de s'abstenir, car une expédition punitive aurait coûté très cher pour n'aboutir qu'à un résultat douteux : pourtant ces États résolurent de faire quelque chose : empêcher les insurgés de recevoir des armes.

La question se présentait sous cette forme : Qui fournit des armes et comment parviennent-elles dans ces lointaines régions ?

Harry Dickson se trouvait à Bogota. Les hommes d'État des pays intéressés eurent tôt fait de l'y découvrir, et on lui proposa de résoudre la question.

Il y avait plus de deux cents lieues de forêts et de montagnes à franchir pour arriver sur les terres disputées, et l'on n'arrive pas comme un chien dans un jeu de quilles en de pareilles régions tourmentées, où tout étranger est suspect d'avance.

Les détectives tentés par l'imprévu de l'aventure réfléchirent : Tom Wills, plus que jamais friand d'horizons nouveaux et d'action, ne tenait déjà plus en place. Or, vers la même époque, une mission scientifique germano-américaine était arrivée en Colombie, sous la conduite d'un savant professeur, Ludwig Ehrmann.

— Le plus facile aurait été de vous joindre à cette expédition, lui avait-on dit, elle se dirige précisément vers les terres qui vous intéressent, mais elle a huit jours de marche d'avance sur vous.

« Il faut avouer qu'elle n'avance pas vite à travers la forêt, toute à sa mission d'exploration. Nous allons essayer de vous donner le moyen de la rejoindre.

— Gardez-vous bien de vous mettre incontinent en route, lui affirmait-on d'un autre côté. Le pays est des plus incertains, et un bandit surnommé « Silver Devil » à cause de ses cheveux d'argent et de sa cruauté sans pareille, le met en coupe réglée, tout en faisant cause commune avec les insurgés.

« Il faudrait bien vous faire accompagner par un fort détachement de soldats, et encore nos soldats sont-ils toujours prêts à passer à l'ennemi.

— Ne vous occupez pas de cette histoire, fut le troisième conseil.

Cela fit perdre quelque temps au détective, mais cette perte fut cause d'une découverte.

Il s'était rendu chez un entrepreneur de transports automobiles pour négocier la location d'une paire de voitures, et il traversait le chantier en jetant un coup d'œil critique sur les diverses automobiles.

C'est alors qu'il tomba en arrêt devant un solide camion, très

moderne, construit à la façon d'un tank pour ainsi dire, et très pratique pour circuler dans la zone forestière. La machine portait deux majuscules L.E. reproduites plusieurs fois sur ses flancs et sur son capot.

— C'est un camion de l'expédition Ehrmann qui est resté en panne ici, lui dit-on négligemment.

Le détective fit comme si la chose ne l'intéressait guère et passa outre.

Mais le soir venu, quand le personnel eut quitté le chantier, il y retourna en compagnie de Tom Wills, et ils examinèrent la lourde voiture.

— Une machine pareille qui cède à un chargement trop lourd, murmura-t-il, car c'est l'unique cause de sa défection... Je me demande ce qu'on a bien pu fourrer là-dedans !

Le camion donnait de la bande sur la gauche, et une partie du chargement avait dû en tomber, car des débris de caisses gisaient dans le voisinage.

Tom Wills se mit à fureter et finit par trouver quelques fragments métalliques dont il ne put discerner immédiatement l'exacte nature. Mais déjà le maître les lui prenait des mains.

— Un verrou de mitrailleuse...

Et la lumière se fit devant ses yeux : la mission scientifique du Dr Ehrmann masquait un convoi d'armes, en route pour les terres de révolution.

Déjà il regagnait la ville étincelant au loin comme une vaste féerie électrique, quand soudain il fit halte.

— Ce serait trop beau, murmura-t-il.

— Quoi donc, maître ?

— Un camion brisé, une pièce provenant d'une mitrailleuse gisant dans la boue à ses côtés, et l'inévitable conclusion.

— Mais il me semble qu'au contraire, c'est dans la logique... commença Tom.

— C'est une comédie, mon garçon, et assez grossièrement présentée. Elle a pour but d'attirer notre attention sur une lointaine colonne cheminant par d'inaccessibles forêts, tandis que le véritable convoi clandestin continue son petit train-train sans être inquiété.

— Où peut-il être, celui-là ? se demanda Tom Wills songeur.

— Pas très loin d'ici !

— Comment savez-vous cela, maître ?

— C'est une quasi-évidence, mon garçon. Bogota n'est pas un centre si immense que nos allées et venues n'y soient connues de A à Z.

« On a dû s'apercevoir que je n'ai nulle envie de me joindre à la lente expédition du professeur Ehrmann, que je veux voler de mes

propres ailes, et l'on arrange cette grossière comédie.

Ils avaient échangé ces propos derrière une haute haie de flamboyants, les yeux sur la ville proche dont les boulevards neufs luisaient de clartés violentes.

Soudain, un coup de feu retentit du côté du chantier, suivi d'un rire cruel.

— J'ai horreur des imbéciles, et je n'entends pas m'en encombrer le chemin.

« Croyez-vous que Harry Dickson se serait laissé prendre à cette sottise comédie ?

« Bien au contraire, voilà que nous allons l'avoir sur le dos à présent.

Les deux détectives s'approchèrent à pas de loup et virent à côté du camion une forme étendue : celle d'un homme en costume de gaucho, abattu d'un coup de revolver.

L'exécuteur se trouvait près de lui, mais lui tournant le dos d'un air de mépris. Il était svelte et jeune, et ses cheveux courts luisaient comme de l'argent dans le soir.

— Silver Devil ! murmura Dickson.

Le bandit s'adressait à deux cavaliers qui se tenaient devant lui, la mine contrite et passablement effrayés.

— Filez ! ordonna Silver Devil, vous me retrouverez où vous savez.

Les deux comparses n'en demandèrent pas davantage et filèrent à brides abattues.

Silver Devil ! La capture en valait la peine !

Quand le galop des chevaux se fut éteint, Harry Dickson tira son revolver et Tom Wills en fit autant.

— *Hands up*, Silver Devil !

Le bandit poussa un cri de stupeur, mais se hâta d'obéir.

— Passez-lui les menottes, Tom, ordonna le détective.

Brusquement la scène changea. Sans trop se rendre compte de ce qui leur arrivait, les deux détectives se sentirent pris dans un étrange filet et précipités sur le sol.

C'était l'homme étendu par terre qui semblait soudain revenu à la vie et les avait pris dans son lasso.

— Bien travaillé, mon vieux Rikiki, s'esclaffa Silver Devil, je savais bien que ce cher Dickson et cet âne de Tom Wills étaient dans les environs et qu'ils seraient accourus comme des rats vers l'appât. Ceci est la véritable comédie, monsieur Dickson !

Et le détective se vit face à face avec le redoutable forban.

Certes, les cheveux auburn d'antan avaient disparu pour faire place à une étrange toison d'argent, mais malgré cela il reconnut la belle Maud Brenner-Hamilton.

Elle ne lui laissa pas le temps de dire un mot.

— Les instants sont comptés, sir, dit-elle d'une voix brève, et les vôtres surtout. Mon premier coup de revolver fut tiré à blanc, mon second et mon troisième seront à balles, je vous prie de le croire. Ce sera justice, nous avons un vieux compte à régler.

Lentement, elle leva son arme à hauteur de la tempe de Harry Dickson.

Mais que faisait Tom Wills ?

Le lasso lui avait laissé une main libre, et voici que de cette main il fit un signe horrifié vers Maud Hamilton, arracha quelque chose de sa vareuse en criant :

— Quelle horreur !

Une petite boule velue courut se blottir entre les pierrailles et à son tour Maud se mit à crier.

— Tuez-la ! Tuez-la !

C'était une de ces hideuses araignées de Colombie, dont la morsure est aussi fatale que celle d'un serpent à sonnettes.

Le gaücho s'empessa d'écraser le dangereux insecte d'un coup de botte, mais Maud Hamilton frémissait encore d'horreur.

— La seule chose au monde qui me fait peur, murmura-t-elle machinalement.

Ses yeux profonds s'attachaient à Tom Wills, qui n'avait agi que par un juste réflexe.

— Je suppose que vous n'avez pas voulu me sauver, monsieur Wills, dit-elle, mais qu'importe... c'est le seul genre de mort que j'aurais vraiment redouté.

Elle se tourna vers son domestique.

— Enlevez-leur leurs armes et laissez-les partir, ils sont libres !

À l'aide d'un petit mouchoir de soie blanche, elle épongea ses tempes moites de sueur.

— Partez, messieurs, mais faites en sorte de ne plus vous retrouver sur ma route. Vous n'aurez pas toujours l'occasion de me rendre un pareil service, ni moi de vous faire grâce.

L'aventure en resta là, non que Dickson se laissât influencer par cette menace, mais il n'avait aucun goût pour se mettre au service de gouvernements qui changent de face du matin au soir.

— Maud Hamilton n'est pas la personne à s'éterniser dans le Sertão sud-américain, a-t-il dit un jour. Je l'attends sur d'autres routes.

« Car il est évident que nous serons appelés à nous rencontrer encore, cette terrible créature a goûté au crime comme à un vin dangereux.

« Et ce jour-là...

LES VINGT-QUATRE HEURES PRODIGIEUSES [1]

1. Un ancien mystère

Les débuts de l'étrange affaire que le biographe de Harry Dickson entreprend de raconter aujourd'hui remontent à 1908.

La terre avait tremblé en Sicile et Messine n'était plus que décombres fumants et ruines désolées.

Au large du cap Spartivento le croiseur britannique *Ouse* était ancré. Il offrit immédiatement son concours à l'Amirauté italienne, concours qui fut aussitôt accepté avec reconnaissance, car en ces jours beaucoup de touristes anglais se trouvaient dans l'île sinistrée, qui auraient trouvé ainsi une aide et un réconfort immédiats.

Le commandant du *Ouse* avait reçu, par marconi-gramme, de Londres, l'ordre d'aller sur-le-champ explorer les ruines de l'opulente villa Sefira, habitée par Lady Bradmore, riche et jeune veuve appartenant à la haute aristocratie anglaise.

Le commandant Wellborn, accompagné d'un lieutenant et d'un midship, ainsi que d'un détachement de fusiliers marins, ne trouva plus sur les lieux indiqués qu'un amas de décombres d'où s'élevaient encore des flammes.

Après de laborieuses fouilles, ils parvinrent à en retirer le corps de l'infortunée Lady Bradmore, mais elle avait cessé de vivre.

On transporta le corps à bord du croiseur dans l'intention de le conduire en terre anglaise. Mais, dans la nuit précédant le départ du navire, il disparut mystérieusement. Lady Bradmore n'avait que vingt-deux ans...

En vain toutes les autorités furent alertées, la villa en cendres et la partie restée intacte explorées : le cadavre demeura introuvable.

Le commandant Wellborn et ses officiers se souvenaient vaguement d'un gentleman, correctement vêtu, à la mine sombre, qui avait suivi attentivement leurs recherches sans toutefois y prendre part.

Son signalement fut transmis à la police italienne qui ne le reconnut pas, mais la police française fut plus heureuse et elle parvint

à identifier l'inconnu au bout de quelques jours.

Étrange identification s'il en fut, car le Quai des Orfèvres ne put fournir à Scotland Yard que ce décevant renseignement :

« Signalement en question semble correspondre à celui d'un individu fort singulier, figurant sur les registres de police sous le nom de Barbon-la-Douceur. Il a résidé dans de nombreux grands hôtels de France sous le nom de Merlet, qui est faux, en s'y livrant à de grandes dépenses.

« Son nom de Barbon-la-Douceur lui est venu à cause de l'extrême violence de son caractère, qui certainement l'aurait déjà mené souvent devant les tribunaux s'il n'avait pas toujours étouffé les vilaines histoires à coups de billets de banque.

« Comme aucune plainte n'a jamais été déposée contre lui, qu'en dehors de ces violences passagères il se montrait correct, qu'il semble même avoir joui de quelques protections, la police ne s'est pas inquiétée outre mesure à son sujet.

« Depuis la catastrophe de Messine, Merlet dit Barbon-la-Douceur a disparu de France. Son dernier lieu de résidence fut l'hôtel Beresco à Nice. »

*

Vingt-deux ans plus tard, le commandant Wellborn, pensionné depuis la cessation des hostilités de 1914-1918, vint trouver Harry Dickson dans son home de Baker Street, pour lui raconter la chose suivante :

— Depuis ma retraite, j'habite dans les environs de Dulwich, un quartier tranquille, presque champêtre, où je trouve un juste repos après ma vie de marin, nomade et agitée...

Le commandant Wellborn semblait affectionner les tournures un peu précieuses, empruntées à ses longues et solitaires lectures de jadis. Il parut fort content de ce préambule et continua :

— Deux fois par semaine, je remonte Surbage Road pour arriver au soir tombant à Herne Hill Station, où se trouve l'excellente taverne du *Faisan Doré*.

« J'y rencontre des amis, ou plutôt des connaissances. Nous y jouons aux dames, parfois aux échecs et plus rarement au whist ; de temps à autre le patron, qui est un ancien maître d'hôtel de grande maison, nous y offre à souper, et alors c'est un véritable régal, comme on n'en fait plus guère à Londres.

« Il en fut ainsi hier soir. Nous soupâmes tous de fort bon appétit, car on nous avait servi un turbot à la royale, un canard à la crème et un délicieux pâté de homard et d'anchois. Comme la soirée était belle et que je voulais faire une bonne promenade de quelques milles, je fis

à pied la route qui sépare Herne Hill des portes de Dulwich. Mais, à l'angle de Winterbrook Road, le mauvais éclairage du lieu m'incita à faire un léger détour par Half Moon Lane, au lieu de prendre comme d'habitude par Surbage Road.

« Bien que cette route soit tout aussi solitaire que l'autre, la municipalité y a placé depuis quelque temps de beaux et bons lampadaires électriques qui l'éclairent passablement ; je dis passablement parce que, à mon avis, ces réverbères sont encore trop espacés. Mais passons...

« J'arrivai donc au carrefour de Half Moon et de Beckwith, vous savez bien, là où Half Moon Road se rétrécit un peu, et je me trouvai devant une très belle maison neuve, aux fenêtres éclairées. Tout à coup, je vis une forme paraître à l'une d'elles et se pencher au-dehors ; c'était une dame.

« Je pouvais aisément la voir, car un des réverbères précités lui envoyait sa lumière en plein visage. Tout d'abord il ne me rappela rien, mais je fus néanmoins frappé par sa toilette.

« C'était une ample robe en soie écarlate, rehaussée de somptueuses dentelles et lamée d'or, très riche et très coûteuse en vérité, mais d'une mode bien surannée. Soudain, je me souvins fort bien d'une toilette pareille, entrevue dans des circonstances singulièrement tragiques : celles du terrible tremblement de terre de Messine, en l'an 1908, quand je commandais le croiseur léger *Ouse* de la flotte de Méditerranée.

Ici, le commandant Wellborn plaça le récit que le lecteur a trouvé au début de ce chapitre, puis il continua :

— Je restai là comme sidéré, le regard rivé sur le visage de la dame. Oui, monsieur Dickson, bien que le sceau de l'âge y eût été apposé, je le reconnus : c'était celui de Lady Bradmore, dont le cadavre avait été enlevé si mystérieusement à mon bord. Mais le visage de la morte que j'avais tenue dans mes bras était doux et calme, tandis que celui de la femme vivante, se penchant hors de la fenêtre dans la nuit, était ravagé par la plus affreuse des angoisses.

« Je pouvais très bien voir ses yeux grands ouverts scrutant l'ombre de la rue, puis ses mains crispées sur sa poitrine comme si elles cherchaient à y comprimer les battements de son cœur.

« Tout à coup à l'intérieur de la maison s'éleva une sorte de chanson... si cela peut s'appeler chanson. C'était plutôt une vague et plaintive mélodie, comme en poussent parfois les pêcheurs ou les marins qui s'évertuent à chanter quelque complainte dans le vent.

« La femme poussa un cri d'effroi et de désespoir, se jeta en arrière et ferma la fenêtre. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit dans la chambre et les autres suivirent. La maison était plongée dans d'épaisses ténèbres et plus un bruit ne s'en éleva.

« Je crois que c'est un immeuble de rapport qui doit être sous-loué en de nombreux appartements. Celui de la femme est situé au second, au-dessus de l'entresol.

« J'aurais pu passer, hausser les épaules et accuser le bon vin de la taverne du *Faisan Doré* d'avoir joué un tour à ma mémoire, mais je ne puis oublier, Dickson, que la disparition du corps de Lady Bradmore avait pour ainsi dire marqué la fin de ma carrière.

« À Londres, j'avais dû subir alors une série d'interrogatoires, presque en accusé. Je me rappelle fort bien que Downing Street n'a pas décoléré pendant des semaines, demandant ma mise à la retraite anticipée. Heureusement, le Département de la Marine m'a soutenu. J'ai conservé le commandement de mon bâtiment, mais je ne suis plus monté en grade. Au contraire, pendant la guerre je dus commander un affreux petit stationnaire à Scapa-Flow.

« J'ai soixante-cinq ans maintenant et, pourtant, je me sens toujours sous le poids de cette injustice. C'est pour cela que je suis venu vous trouver aujourd'hui. Je ne suis pas riche, mais quand il s'agit de ma réhabilitation !...

Harry Dickson rassura le brave marin d'un geste et d'un sourire.

— Ceci ne nous rajeunit pas, commandant, dit-il, mais au temps dont vous parlez j'étais déjà entré dans la carrière policière et je m'enorgueillissais de quelques succès. Je me souviens fort bien de la disparition du cadavre de Lady Bradmore, veuve de ce vieux nabab, riche comme Crésus, Arthur Bradmore. Ce fut un mariage d'amour, du moins du côté du vieux gentilhomme qui, avec soixante-quinze hivers derrière le dos, épousa une magnifique jeune fille de dix-neuf ans, pour la rendre veuve moins de deux ans plus tard.

« Mais la beauté de la jeune Sonia excusait bien des folies...

— Un nom étranger, Sonia..., dit Mr. Wellborn.

— Comment, vous êtes si peu au courant d'une chose qui vous intéresse de si près ? s'écria Harry Dickson en riant... Ah, marin que vous êtes ! Eh bien ! Sonia Bradmore, de son vrai nom Sonia Berenoff, était Russe. Sir Arthur Bradmore la connut petite étudiante à l'Université industrielle de Kensington, s'éprit violemment d'elle et la demanda en mariage.

« Pourtant, cette union fut heureuse. Sonia fit honneur à son mari et le « cant » anglais ne tarda pas à lui faire bonne figure, aussi incroyable que cela puisse paraître. Après la mort de son mari, Lady Bradmore quitta l'Angleterre pour se retirer d'abord en Suisse, puis dans la magnifique villa qu'elle acheta à Messine.

— Je n'en ai vu que les ruines fumantes, se souvint le commandant. Mais à qui est allée l'immense fortune des Bradmore, monsieur Dickson ?

Harry Dickson hocha gravement la tête.

— L'histoire est en effet curieuse et a fait les frais de bien des potins, monsieur Wellborn. Sir Bradmore n'avait pas d'héritiers directs, et je puis même dire qu'il n'en avait plus du tout, dernier qu'il était d'une très vieille famille, lentement éteinte. Son épouse fut son unique héritière. Elle est morte intestat, et l'État deviendra propriétaire de ses biens si personne ne surgit pour les exiger en tant qu'appartenant à la famille de Sonia Berenoff. Or, je crois savoir que personne ne s'est jamais présenté.

« Autre chose curieuse : bien que la fortune liquide de Sir Arthur fût considérable, on n'en a retrouvé qu'une minime partie en banque.

« Au moment de partir pour la Suisse, la jeune veuve avait retiré de plusieurs grandes banques anglaises une somme totale de deux millions et demi de livres. Quant à ses bijoux, qui valaient une fortune colossale – on parlait de vingt millions de livres – on n'en retrouva pas un seul.

« C'est tout ce que je connais au sujet de cette histoire, et je m'empresse d'ajouter que c'est ce que tout le monde en connaît.

— Excepté moi, naturellement, riposta amèrement le vieux loup de mer. Voilà ce que c'est d'avoir vécu toute une vie entre les murs mouvants d'une cabine de commandement sur toutes les mers du globe !

— Donnez-moi votre adresse, commandant Wellborn, dit le détective en prenant congé de son hôte, et dites-vous bien que votre rencontre d'hier soir pourrait bien ne pas être inutile à une nouvelle enquête.

— Dont vous vous chargez, monsieur Dickson ? s'écria avec reconnaissance le vieux marin.

— N'en doutez pas, répondit Harry Dickson en riant, et vraiment, je crois qu'elle en vaut la peine.

Eh oui... elle devait singulièrement en valoir la peine. Le détective ne devait pas tarder à en être convaincu.

*

Dans la conversation qu'il avait eue avec le vieux marin, quelque chose avait frappé Harry Dickson.

— Downing Street était fort en colère, avait dit le commandant Wellborn.

Downing Street, c'est l'Intelligence Service britannique, c'est ainsi qu'on désigne la plus vaste organisation officielle d'espionnage qui existe sur toute la terre.

« Du moment que Downing Street s'en mêle, j'aurais des difficultés à me mettre à l'ouvrage sans aller prendre la hauteur de ce côté », s'était dit le détective.

Et il s'y rendit, résolu toutefois à ne pas se déboutonner complètement et à garder autant que faire se pouvait une assez sage réserve.

On ne sait jamais d'avance comment Downing Street vous accueillera : le fonctionnaire qui vous a reçu hier avec son plus beau sourire tournera vers vous, vingt-quatre heures plus tard, un visage sombre comme une nuit d'orage. Downing Street est l'imprévisible en personne.

Harry Dickson lui-même n'avait pas toujours joué sur le velours avec ces gens redoutables, mais tout comme Scotland Yard, Downing Street avait dû maintes fois recourir aux services du fameux détective...

On le reçut de la manière la plus affable, mais avec un peu d'appréhension, car Harry Dickson ne s'adressait jamais à la légère à ce puissant organisme.

— Lady Bradmore... mais oui, mais oui, nous connaissons cela, lui répondit-on évasivement. Mais attendez, cela doit intéresser le service du capitaine Nicholls.

Ce dernier fut averti et ne se fit pas attendre ; c'était un homme à l'air jovial, ayant bien plus les apparences d'un professeur de lycée de province que d'un fonctionnaire de Downing Street.

— Cet admirable Dickson ! s'écria-t-il. Venez donc fumer un des meilleurs cigares que le Mexique nous envoya en ses beaux jours.

Il entraîna le détective dans son bureau privé et lui fit prendre place dans un profond fauteuil club. Quand les cigares furent allumés, le visage du capitaine Nicholls se fit soudain grave et soucieux.

— C'est une vieille histoire, monsieur Dickson, dit-il, mais qui pourtant appartient à la catégorie de celles qui demeurent toujours d'actualité. Pourquoi venez-vous nous demander des renseignements au sujet de cette morte si étrangement disparue depuis 1908 ?

— C'est une question de politesse, répondit finement le détective. Je sais que votre service fut mêlé à l'affaire en ces temps déjà bien éloignés de nous, et il ne me viendrait pas à l'idée de reprendre une pareille affaire pour mon compte sans vous en avertir. Permettez-moi de poser une question à mon tour, capitaine Nicholls. Ce mystère est donc resté un mystère. La solution présenterait-elle encore un intérêt pour Downing Street ?

Le capitaine Nicholls leva les bras au ciel.

— Mais certainement, Dickson, je vous en donne ma parole ! Je vais même vous faire une confidence, ce qui n'arrive pas tous les jours ici, comme vous devez le savoir : depuis 1908, nous avons à plusieurs reprises repris les recherches, pour savoir ce qu'il est advenu de Lady Bradmore... ou de son cadavre si vous aimez mieux !

Harry Dickson voulut prendre congé de son hôte, mais celui-ci

hésitait visiblement à le laisser partir. À la fin, il le retint.

— Il m'est pourtant permis de vous mettre en garde contre certaines choses, ou du moins contre certaines gens, dit-il à mi-voix. Notamment contre un certain Barbon-la-Douceur...

— Connus..., répondit le détective en répétant ce que le commandant Wellborn lui avait dit au sujet de ce ténébreux personnage.

Mais le capitaine Nicholls secoua la tête.

— Quant à l'identité de ce personnage, je ne pourrais vous en dire davantage, mais ce que j'ose affirmer c'est qu'il est toujours en vie, et plus redoutable qu'un serpent à sonnettes. Il nous a joué quelques tours pendant la guerre, et il continue encore ce jeu dangereux. Que veut-il ? Faire du mal au monde en général et à l'Angleterre en particulier. Je ne puis vraiment vous en dire plus long, ces secrets ne m'appartiennent pas à moi seul, il s'en faut de beaucoup. Mais si vous aviez besoin de secours, n'hésitez pas à nous appeler à la rescousse.

— Bien, répondit le détective. La fortune de Lady Bradmore intéresserait-elle l'État ?

— Pas le moins du monde, déclara le capitaine Nicholls avec énergie, et ne cherchez pas de ce côté, c'est d'un ordre purement secondaire en cette affaire.

— Eh bien ! dans ce cas, au revoir, capitaine, dit joyusement le détective.

Mais le fonctionnaire ne semblait pas content.

— Je ne vous ai pas demandé pourquoi, ni comment, vous voulez vous occuper d'une affaire qui, pour le monde entier, paraît être classée, dit-il, et je ne le fais pas. J'ai confiance en vous. Pourtant... méfiez-vous.

Cette fois, Harry Dickson prit congé.

Dans la rue, sa bonne humeur s'assombrit un peu ; il n'aimait pas les réticences de Downing Street, sachant que cet organisme formidable est aussi redoutable pour ses amis que pour ses ennemis.

Il s'attarda quelques minutes devant Whitehall Palace et put se rendre compte qu'il était déjà suivi.

L'homme qui le filait était si petit qu'on l'aurait pris de loin, à sa taille, pour un enfant de douze ans à peine ; mais son visage était lourd, grossier et d'une laideur caractéristique.

— Trop facilement reconnaissable pour être habile, murmura le détective. Je me demande seulement si ce nabot est lancé derrière moi par Nicholls ou... par quelqu'un d'autre ?

Alors quelque chose arriva à quoi il ne s'attendait certes pas en ce moment.

Le nain marcha droit sur lui, le prit par le pan de son manteau et lui dit d'une voix autoritaire :

— Monsieur Harry Dickson, veuillez m'accorder sur-le-champ quelques instants d'entretien. J'ai à vous parler d'urgence.

2. Neuf heures dix

— Monsieur Dickson, dit le nain de la même voix dure et menaçante, vous pourriez faire deux choses : m'arrêter immédiatement, ou me filer. Dans le premier cas, je resterais muet à toute question ou bien je me tuerais, car la vie n'a aucune valeur pour moi. Si vous me faites prendre en filature, vous perdrez votre temps, car elle ne vous apprendra jamais que ce que je veux bien. Si vous m'écoutez attentivement, vous pourrez tirer profit de mes paroles.

Ils s'étaient installés dans un coin du hall d'entrée, sur un de ces sofas vieillots en rotonde recouverts de peluche fauve.

— Ceux dont j'exécute les ordres, continua le petit homme, ne veulent pas votre mort, et c'est bien là une de vos chances. Néanmoins, ils ont cru devoir prendre des précautions. Tout à l'heure, je vous dirai lesquelles.

« Hier, nous avons commis une erreur. Qui n'en commet pas dans la vie ?... N'importe ! Nous, moins que personne, n'avons le droit d'en faire.

— Qui est ce « nous » ? demanda narquoisement le détective.

— Nous c'est nous, répondit le nain, et que cela vous suffise. Bref, hier soir nous avons laissé partir un certain imbécile du nom de Wellborn, après qu'il eut vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir.

« Nous avons pensé qu'il en serait resté là, mais il a fait le malin et, dès son réveil, il est venu vous trouver. Peu de temps après, vous vous êtes rendu à Downing Street. Cela nous suffisait : nous savions de quoi vous vouliez vous occuper. Vous êtes un détective privé, et à tout autre policier de l'espèce nous aurions offert de l'argent pour se tenir tranquille, s'il en valait la peine bien entendu. Nous savons bien que ce n'est pas de cette façon que nous devons procéder avec vous, et c'est là une louange à votre adresse que vous estimerez à sa juste valeur. Nous vous disons ceci : il n'y a que des déboires et du péril à trouver au fond de l'affaire dont vous paraissez vouloir vous occuper.

« Comme elle n'enclot aucun crime, vous n'en récolteriez ni honneurs ni avantages si, par un improbable hasard, vous parveniez à y voir clair. Pourtant, nous nous rendons parfaitement compte que le simple raisonnement que je tiens en ce moment n'est pas de nature à influencer une de vos décisions. Donc, nous avons pris des précautions. Nous avons besoin d'un mois de tranquillité absolue encore, un mois entier, peut-être moins mais, en tout cas, pas

davantage.

« Nous avons donc été obligés de prendre un otage pour obtenir votre neutralité : Tom Wills, votre cher élève, a été fait prisonnier par nos soins, et il est en notre puissance. Il sera très bien traité, n'en doutez pas, et il vous sera rendu d'ici un mois au plus tard si vous voulez bien ne pas vous occuper de... hm, disons de la vision de ce vieux sot de Wellborn.

Le détective écoutait sans émotion apparente.

— Parfait, dit-il. Mais qui vous dit que le commandant Wellborn se taira ?

Le nain esquissa une horrible grimace en guise de sourire.

— Wellborn tient compagnie à Mr. Wills, dit-il. Je crains qu'elle ne soit pas bien réjouissante, car ce vieux marsouin est borné comme une mule.

« Je suppose, monsieur Dickson, que vous vous rendrez à ces raisons vraiment excellentes, n'est-il pas vrai ?

Le nain se leva et salua avec une politesse affectée.

— Ne vous donnez pas la peine de me suivre, dit-il. Je me rends de ce pas dans Stangate Street, c'est à un pas, au restaurant Grivons, un établissement fort recommandable pour ses grillades et ses plats de poisson au vin blanc. J'y prendrai un lunch frugal, puis je ferai une petite promenade hygiénique qui me prendra exactement une heure. Après cela, j'irai passer une autre heure, et peut-être bien deux, à la bibliothèque de Chaterhouse, car je suis grand lecteur de romans historiques. Comme le soir est préjudiciable à ma santé, je retournerai dès la tombée du jour à l'hôtel des Flandres, à Charing-Cross, où je suis descendu sous le nom de Mr. Bretling. Je m'y tiens à votre disposition et je vous y recevrai de grand cœur si ma conversation à l'heur de vous plaire.

« Au fond, ma liberté et même ma vie sont entre vos mains, et je pousse la franchise jusqu'à vous avouer que mon arrestation et même mon suicide ne donneraient lieu à aucune mesure de représailles envers Messrs. Wills ou Wellborn. Ceci pour vous dire que je ne suis qu'une unité de très minime grandeur. Ah ! j'allais oublier une des choses les plus importantes : la personne qui vous intéresse ne séjourne plus dans la maison de Half Moon Road ; cette maison est même complètement inhabitée en ce moment.

« Nous ne vous empêchons pas d'aller aux renseignements en cet endroit, parce que vous n'y apprendrez rien. Une seule chose nous importe : notre secret doit en rester un, et le jour où nous le croirons en danger par votre faute, nous agirons. Pardonnez-moi d'avoir employé ce terme pluriel de « nous » ; je suis bien trop humble pour oser y comprendre ma chétive personne. Adieu, monsieur Dickson, ou au revoir si l'envie vous en prend.

— Pourquoi, demanda froidement le détective, n'avez-vous pas essayé de me faire prisonnier moi-même ?

Le nain essaya de sourire d'un air aimable.

— Le Ciel nous garde d'une pareille bétise, monsieur Dickson. Qui d'autre que vous pourriez aller rapporter mes paroles au capitaine Nicholls ? Et ne savez-vous pas qu'en vous voyant adopter une sage inertie, Downing Street sera bien tenté d'en faire autant ?

— Entendu, monsieur Bretling, répondit le détective. Vous, ou plutôt ceux qui vous emploient, marquent le premier point, j'en conviens.

— Mais non, sir, répliqua affablement le nabot, car nous sommes bien convaincus qu'il n'y aura pas de lutte entre nous !

Ils se séparèrent, Harry Dickson ne tournant plus même la tête dans la direction de son étrange interlocuteur. Mais un sourire sardonique errait sur les lèvres minces du célèbre détective.

— Ils ont pris Tom Wills, dit-il. Vraiment ? Ah, le hasard fait parfois merveilleusement les choses !

Il quitta Whitehall et d'un pas vif marcha vers les sombres bâtiments de Scotland Yard, où il se fit annoncer immédiatement au superintendant Goodfield.

— Good', dit-il dès qu'il se trouva en présence de son vieil ami, l'affaire de Gunsbrook et de ses diamants subira un léger retard du fait de quelque chose de bien drôle, mon ami. Voudriez-vous libérer pour quelques instants le prisonnier n° 7 ?

— Certainement, dit Goodfield en lançant un ordre par le porte-voix.

Cinq minutes plus tard, un brigadier de service introduisait dans le bureau un voyou habillé d'un mauvais costume de matelot, au visage rongé par une vilaine barbe rousse.

— N° 7, dit Harry Dickson en riant, comment vous plaît votre captivité en ces lieux sévères ?

Un rire étonnant s'éleva : le voyou riait d'un rire juvénile et frais, bien peu en rapport avec son affreuse mine.

— On parle parfois d'un coq en pâte, maître...

Et Tom Wills secoua vigoureusement la main tendue du détective. Mais celui-ci devint tout à coup grave.

— Voyons où nous en sommes à présent, dit-il. Voici plus de huit jours que le maître chanteur Gunsbrook me menaça de faire emprisonner Tom Wills dans un lieu connu de lui seul. Il nous importait pourtant de connaître l'endroit où ce forban tient en captivité les personnes à qui il désire soutirer des sommes ou des valeurs plus ou moins importantes.

« Depuis huit jours donc, vous avez disparu de la circulation, pour vivre en prisonnier dans les cachots de Scotland Yard.

— Oh, un cachot..., protesta le jeune homme.

— Et, continua le maître, pendant ce temps vous avez été remplacé à Baker Street par Jim l'Évadé, vous savez, l'homme qu'aucune prison ne peut garder et qui, après quelques avatars avec la justice, s'est acheté une conduite en entrant au service de la police, qui jadis le traquait.

« Jim l'Évadé, qui est jeune et possède un talent de comédien hors ligne, s'est parfaitement fait votre tête, Tom. Moi-même je m'y serais trompé.

« Il attendait donc de devenir le prisonnier de Gunsbrook.

« Qu'arrive-t-il maintenant ? Que le pseudo Tom Wills a été fait prisonnier en effet, non par Gunsbrook... mais par des personnages autrement importants. J'attends avec confiance sa prochaine évasion et tous les renseignements qu'elle comporte.

Goodfield, qui écoutait ébahi, voulut faire une observation mais, d'un mot, Harry Dickson le mit à la raison.

— Pour de plus amples informations, faudra vous adresser au capitaine Nicholls, vieux camarade, dit-il.

— Hein ? s'écria le superintendant. Il s'agit donc de Downing Street ? Dans ce cas je n'ai rien à dire, car la priorité est acquise !

— Vous me garderez Tom Wills jusqu'à prochain ordre, décida Harry Dickson en s'en allant. Et surtout, gardez le silence : raison d'État !

Mots magiques qui firent que Goodfield, aussi bien que le jeune homme, s'inclinèrent fort bas.

Sur le seuil de la porte, le détective se retourna.

— J'ai quelques renseignements à demander au poste de Dulwich, dit-il. À quel officier pouvez-vous me recommander, Goodfield ?

— Hm, fit le superintendant, un quartier tranquille où nous ne détachons jamais des as, vous savez, mais s'il ne s'agit que d'informations administratives, je vous recommande le lieutenant Davinger. Voulez-vous lui téléphoner ?

Quelques instants plus tard, le lieutenant Davinger était à l'autre bout du fil.

— Bonjour, lieutenant, dit le détective après s'être fait connaître. Avez-vous déjà pris votre lunch ?

— Mais..., hésita une voix lointaine, mais... non, si cela peut vous servir.

— Beaucoup, car dans ce cas je vous invite à le prendre avec moi à la taverne du *Faisan Doré*, dans votre quartier.

— Fameuse maison, monsieur Dickson. J'entends que vous êtes ou connaisseur ou gourmet. Je vous y attendrai avec plaisir.

Quand le détective arriva au restaurant de Herne Hill, l'officier de police l'attendait déjà. C'était un homme entre deux âges, au visage

chagrin et qui se lança immédiatement en d'amères diatribes contre le service.

Il avait été méconnu, affirmait-il, et au lieu de lui donner des postes où on pouvait honorablement gagner ses chevrons, on le laissait moisir dans ce calme nid de Dulwich, où jamais rien n'arrive. Enfin, on devient philosophe, n'est-il pas vrai ?

La taverne du *Faisan Doré* méritait le renom que lui avait donné le commandant Wellborn. Le patron, Mr. Gruppín, vint prendre lui-même les ordres de ses clients et, par estime pour Mr. Davinger, comme il disait, ne voulut laisser à personne d'autre l'honneur de les servir.

Aussi le lunch se prolongea-t-il outre mesure et Harry Dickson fut obligé, non sans plaisir, de goûter à un merveilleux pâté de crevettes au vin rose, à des brochettes de rognons et à d'admirables volailles grillées.

Tout en mangeant, Harry Dickson dirigeait la conversation sur les gens du quartier et obtint sur eux tous les renseignements désirables.

Au surplus, Mr. Davinger ne lui apprit pas grand-chose.

Dans l'entretien, il était parvenu à jeter le nom du commandant Wellborn et ne rencontra à ce sujet que des récriminations : c'était un homme difficile, ladre, tatillon et chicaneur. Au bureau de police on le redoutait, car il se plaignait de tout et de tous à propos de rien ; au *Faisan Doré* on lui faisait bonne mine à contrecœur, car il était mauvais joueur et se fâchait quand il perdait au jeu.

Harry Dickson apprit de la sorte que l'ancien commandant du *Ouse* avait une vie réglée comme papier à musique.

Enfin il aiguilla la conversation sur les nouvelles constructions de Half Moon Road et sur leurs habitants.

Il apprit que la maison formant coin de carrefour et où le marin avait cru voir apparaître la silhouette de Lady Bradmore était un immeuble de rapport appartenant à une compagnie immobilière de la City, laquelle après avoir tenté en vain de la louer en appartements, avait décidé de la fermer provisoirement pour y apporter des changements.

— Le dernier habitant a vidé les lieux précisément aujourd'hui, dit Mr. Davinger, et j'ai reçu au bureau sa feuille de radiation de domicile.

« Il s'agit d'un certain Mr. Dims, professeur de danse et de maintien, un homme qui vivait là au-dessus de sa condition et qui a dû quitter un domicile trop cher pour ses revenus, d'autant plus qu'il louait un appartement complètement meublé et à un prix vraiment exorbitant.

— Dims ?... murmura le détective en faisant mine de consulter sa mémoire. Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Croyez-vous ? demanda naïvement le lieutenant de la police. Pourtant, l'homme avait un casier judiciaire tout à fait vierge. Il n'a résidé ici que pendant une couple de mois d'ailleurs, et je ne crois pas que sa clientèle fût fort nombreuse, ni riche non plus.

La porte du café fut ouverte et un agent de police, un véritable géant, entra en saluant militairement.

— Pourriez-vous passer au bureau pour signer les pièces, chef ? demanda-t-il à Mr. Davinger ?

Ce dernier dut s'excuser et prit à regret congé du détective.

— Si vous êtes venu pour affaires à Dulwich, monsieur Dickson, dit-il à mi-voix, j'espère que vous m'en laisserez bénéficier quelque peu... J'ai si peu de chances d'avancement dans ce quartier.

Harry Dickson resta seul devant une tasse de café qui refroidissait ; il était songeur : au fond qu'était-il venu chercher dans Half Moon Road, et qu'avait-il pu apprendre au cours de sa terne conversation avec le lieutenant Davinger ? Une chose : que la vie du capitaine Wellborn se réglait par minutes, et qu'il venait prendre régulièrement son apéritif au *Faisan Doré* sur le coup de onze heures.

Or, à onze heures, Harry Dickson parlait dans Whitehall au singulier Mr. Bretling, qui lui annonçait la captivité de Mr. Wellborn.

Et, négligemment, comme s'il s'agissait de quelque chose de bien minime importance, Mr. Gupping, patron du *Faisan Doré* avait raconté que le capitaine Wellborn avait pris son apéritif coutumier à l'heure habituelle : onze heures.

La déclaration du nain de Whitehall n'était-elle qu'une fanfaronnade ?

Harry Dickson sirota une nouvelle tasse de café avec lenteur. Mr. Davinger ne revenait pas. Le brouillard faisait naître au-dehors un crépuscule précoce.

Le détective quitta la taverne et prit par Surbage Road.

Le chemin était solitaire et, dans l'humide brouillard, les maisons se blottissaient comme des fantômes de cottages. Sans avoir rencontré personne, Harry Dickson atteignit la petite maison de campagne, isolée au milieu d'un jardinet à lilas et à fusains, du capitaine Wellborn, dont il trouva le nom inscrit sur la barrière de bois peinte en vert.

Il la poussa et le gravier grinça sous ses pas.

Le détective maudit les petites pierres aiguës qui gardent si mal les traces, et il se dirigea vers le perron.

La porte d'entrée était fermée à clef, mais elle céda au premier tour de rosignol de Harry Dickson. Il vit un petit hall où traînaient quelques vêtements épars, des cannes et des parapluies. La porte du salon était large ouverte.

— Hm, grommela le détective, le nain n'a pas menti.

Les traces de lutte étaient flagrantes : des sièges étaient renversés pattes en l'air, la lourde table de bureau avait été balayée et des livres, des crayons et de menus objets gisaient épars sur le plancher.

— À sept heures trente, Wellborn est venu me faire ses confidences, dit le détective. Cela lui a pris exactement trois quarts d'heure. Il était venu en taxi et la voiture l'a attendu devant ma porte. À neuf heures, il a dû être rentré chez lui pour y reprendre aussitôt ses chères habitudes.

« C'est alors donc que l'agression a eu lieu...

Tout à coup, il poussa un cri de joie et se baissa vivement : une montre de bureau en galatithe avait été jetée par terre avec les autres objets.

Harry Dickson la ramassa : les aiguilles arrêtées indiquaient neuf heures dix.

Un éclair brilla dans les yeux du détective.

— Je vous ai dit, monsieur Bretling, murmura-t-il, que vous marquiez le premier point. Il n'en est rien. J'ai marqué le premier en vous laissant prendre Jim l'Évadé en lieu et place de Tom Wills. Voici que je marque le second.

« Quant au troisième...

Il quitta la maison désolée en fermant soigneusement la porte.

Dans le brouillard, il vit se dresser sur la route la haute silhouette de l'agent de police qu'il avait vu au café du *Faisan Doré*.

Il se glissa derrière un massif de lilas et ne bougea pas.

Quand l'agent se fut éloigné, il quitta sa cachette, traversa vivement la chaussée, prit un chemin de traverse qui le conduisit à Brockwell Park, où il trouva un taxi qui le ramena au cœur de Londres.

Il n'était pas mécontent de sa journée.

3. La singulière odyssée de Jim l'Évadé

Il est temps maintenant que nous présentions Jim l'Évadé au lecteur, car le rôle qu'il joua dans cette aventure policière ne manque pas d'importance, bien au contraire. C'était un garçon à la mine avenante et très jeune. Tous ceux qui eurent à faire à lui ont toujours été hantés par la même question : quel âge fallait-il donner à Jim ? Une fois il en paraissait à peine vingt, une autre fois on lui prêtait largement la trentaine.

D'excellente famille, ayant fréquenté le collège d'Eton et fait deux années de philosophie à Oxford, James Murleigh avait été mêlé à une histoire assez obscure de vol de livres qui lui avait valu son expulsion de l'Université.

Sa famille le renia et refusa de le recevoir encore. Le besoin et la tentation firent le reste : James devint un voleur.

Mais il ne tarda pas à faire connaissance avec le revers de cette médaille : trahi par un complice, il connut la cour de justice d'Old Bailey et la prison de Newgate. Ce fut pourtant le sévère pénitencier qui lui montra sa véritable vocation : celle d'éternel évadé.

Car James Murleigh s'enfuit de la célèbre geôle le cinquième jour de son incarcération. La police le reprit et James fut enfermé à Pentonville : il y resta exactement trente-six heures.

Pourtant, la liberté lui faisait grise mine ; quelques mois plus tard, à la suite d'un vol de minime importance, il fut arrêté et condamné à une peine très lourde. On l'expédia à Dartmoor.

Jimmy déclara que, l'air du marécage ne valant rien pour sa santé, il renonçait au voyage.

Hommes de loi et geôliers s'esclaffèrent et une garde spéciale fut commise durant le trajet.

Mais ce fut le détenu qui rit le dernier ; quand le camion cellulaire arriva dans la cour ténébreuse de l'énorme pénitencier-bagne, on y trouva trois convoyeurs endormis, mais pas de James Murleigh.

Depuis, il devint plus prudent et ne reparut dans le monde que sous des déguisements habilement choisis.

Dans les milieux de la pègre, et même judiciaires, il était devenu peu à peu célèbre, et le nom de Jim l'Évadé lui était d'ores et déjà acquis.

Ce fut alors qu'il fit la connaissance d'Harry Dickson.

Que se passa-t-il exactement entre les deux hommes ? Le saura-t-on jamais ?

Mais, quelques semaines après, James Murleigh était un homme libre, par grâce royale affirmait-on, et également résolu à suivre une nouvelle voie dans la vie.

Nous savons déjà qu'en vue de l'affaire Gunsbrook il avait pris, auprès du détective, la place de son élève Tom Wills, menacé d'être fait prisonnier par le bandit. Le hasard en avait décidé autrement, et Jim l'Évadé était désormais en puissance de forbans autrement redoutables.

Peu de temps après la visite du capitaine Wellborn et du départ de Harry Dickson, le téléphone s'était mis en branle dans le cabinet de travail du détective.

Le pseudo Tom Wills avait décroché l'appareil et posé la question d'usage.

— C'est vous Tom ? demanda la voix du détective.

Jim sourit, car il savait le moment d'agir proche. Il avait été entendu qu'au téléphone on se servirait d'un code convenu : les signes de ponctuation devaient être énoncés de vive voix. Ce qui fait que la question « C'est vous Tom ? » aurait dû être « C'est vous Tom, point d'interrogation ! »

Ce n'était donc pas Harry Dickson qui téléphonait, mais quelqu'un qui parvenait à imiter fort bien la voix du maître. Néanmoins, Jim répondit :

— Oui, maître.

— Sautez dans le premier taxi venu et venez me rejoindre dans Whitehall. Grouillez-vous !

— J'arrive !

Jim haussa des épaules dédaigneuses en raccrochant l'écouteur :

— Peuh, pour un enlèvement c'est vraiment trop traditionnel !

Il s'approcha de la fenêtre et vit un taxi en maraude s'avancer avec une lenteur calculée.

— C'est enfantin ! grommela le jeune homme. On se croirait en première page d'un roman policier.

Il descendit, héla le taxi et constata avec mépris l'empressement et la joie du chauffeur à lui ouvrir la portière.

À l'angle de Regent Park, l'auto ralentit ; la portière fut ouverte vivement, puis refermée, et un gentleman au chapeau rabattu sur les yeux se laissa tomber aux côtés du faux Tom Wills.

— Ne faites pas un mouvement, ne poussez pas un cri, monsieur Wills, gronda l'étranger en braquant un automatique sur lui.

— Que me voulez-vous ? demanda Jim en jouant à l'effroi.

— Rien de mal si vous ne tentez pas d'attirer l'attention ! fut la réponse.

— Je me rends..., murmura le jeune homme. Mais cela pourrait vous coûter cher.

— Ne vous occupez pas du prix, ricana l'intrus, et tendez-moi vos mains.

L'instant d'après, un cabriolet d'acier emprisonnait les poignets de Jim.

— Quand nous sortirons de la ville, je serai obligé de vous bander les yeux, continua le gentleman.

Jim haussa les épaules et resta tranquille.

On quitta la ville par Lewisham et, juste avant Foresthill, l'inconnu lui banda les yeux.

« Quel pharamineux idiot ! » se dit le jeune homme.

Au moment de recevoir le bandeau, il avait eu recours au truc traditionnel bien connu dans les théâtres d'illusionnistes. Il avait fortement froncé les sourcils. Une fois le bandeau posé, Jim laissa doucement son front se détendre, ce qui provoqua une légère remontée du bandeau.

Jim voyait ses pieds, mais cela ne lui suffisait guère.

Avec un soupir il se laissa aller en arrière dans les coussins et éternua à plusieurs reprises. C'était fait : du coin de l'œil gauche, il voyait le paysage qui défilait à la portière.

L'auto fila bon train jusqu'à Lower Sydenham, puis se mit à faire des crochets qui la ramenaient lentement en arrière.

« La route de Dulwich », se dit Jim l'Évadé.

Il vit s'approcher les terrains vagues et les maigres bois de Peckarmans Wood, se crut déjà arrivé, mais faillit pousser un cri d'étonnement en voyant brusquement s'obscurcir les vitres de la voiture.

L'auto roula alors d'un train d'enfer et Jim, comprenant que toute son astuce ne lui avait pas servi à grand-chose, se mit à éprouver un peu plus de considération pour l'adversaire.

Jusqu'à ce moment, l'inconnu n'avait plus adressé la parole à son prisonnier ; quand la voiture fut plongée dans l'ombre, il se mit à parler.

— Nous avons voulu vous épargner les ennuis de la narcose, monsieur Wills, car nous désirons que votre captivité n'ait rien de désagréable.

« Je vous préviens toutefois qu'elle pourrait être un peu spéciale.

L'auto stoppa.

— Veuillez descendre, monsieur Wills, continua l'inconnu, et vous dire que vous êtes ici chez vous pour un mois environ. Marchez, courez partout où vous voulez, nul obstacle ne se dressera devant vous : jamais prisonnier n'aura été homme plus libre !

Jim sentit le cabriolet tomber, puis le bandeau lui fut retiré. En

même temps, il reçut une poussée qui le fit rouler à dix pas.

Furieux et un peu meurtri, il se releva.

Il n'y avait plus de trace d'auto, ni de ravisseur. Il était seul dans un spacieux corridor aux voûtes surélevées, aux murs revêtus de superbes céramiques. Le sol et une partie du plafond étaient en épaisses briques vitrées tamisant des lumières. Jim pouvait se croire au cœur d'une gigantesque pierre aventurine. Au fond du corridor s'ouvrait une vaste salle semi-circulaire où s'ouvraient à leur tour de larges baies lumineuses, autant de portes ouvertes sur une suite de salles luxueuses mais de dimensions plus réduites.

Jim les parcourut lentement, s'étonnant, admirant sans réserve les beautés sans nombre des lieux. Il pénétra tour à tour dans une vaste bibliothèque, dans un salon de musique avec pianos et orgues mécaniques d'une grande perfection, une chambre à coucher vraiment royale, un fumoir de milliardaire, une petite galerie de tableaux des plus harmonieuse, enfin une salle à manger où une table était somptueusement servie et un jardin d'hiver.

Quand Jim eut visité toutes ces pièces d'une splendeur hallucinante, il se trouva avoir fait le tour du propriétaire, ou du prisonnier, et se vit revenu à son point de départ, le corridor aux céramiques, finissant en cul-de-sac contre une paroi de pierre opaline.

Déjà il avait constaté que la lumière était complètement artificielle, que l'air était délicieusement rafraîchi et renouvelé par un système tubulaire, que le chauffage se faisait à l'aide de menus mais puissants radiateurs électriques et que nulle part ne se décelait une communication avec le monde extérieur.

Pour la première fois de son existence, il douta de ses chances et se prit à regretter les sombres cellules fortes de Newgate.

— Enfin..., murmura-t-il. À tout à l'heure les choses sérieuses.

Il se mit à table de fort bon appétit, mangea force hors-d'œuvre glacés, dit un mot aux plats choisis gardés à leur juste température par le truchement de petits réchauds électriques, but un doigt de vin et se retira dans le fumoir pour y fumer un excellent cigare et réfléchir.

Sa montre indiquait quatre heures de l'après-midi quand sa sieste prit fin. La lumière tamisée prenait une douce teinte bleue, comme si elle s'apparentait à un beau crépuscule du dehors, et il en fut ainsi dans toutes les pièces.

À cinq heures, elle s'éteignit et un puissant éclairage électrique de nuit remplaça la première féerie qui suivait en gamme la lumière solaire.

« Quels nababs pour pouvoir offrir une pareille prison à quelqu'un ! se dit-il de bonne humeur. Je crois que je m'évaderai à regret de ces lieux. »

Mais il se rendit compte intérieurement qu'il se consolait à l'aide

de vains mots : ses idées tournaient en rond comme le faisaient les salles de la geôle magnifique.

Dans la salle à manger, le dessus de la table glissa dans la muraille et fut remplacé par une autre table sur laquelle le thé était servi avec beaucoup de goût.

— Un travail de chaîne, murmura-t-il en connaisseur, observant la mécanique.

Il essaya de voir ce que pouvait lui révéler le mince panneau ouvert dans la cloison. Il ne put rien découvrir car la fente se fermait au fur et à mesure que la table mécanique avançait ou reculait, comme en un système de tour très perfectionné.

« Si je me mettais à la place de cette théière, se dit-il, je me ferais proprement décapiter ou laminier... Rien à faire de ce côté... Et puis, c'est vraiment trop primitif pour être bon. »

Il passa une partie de sa soirée dans le jardin d'hiver, car il aimait beaucoup les fleurs.

Elles devaient lui rendre cette affection, car ce fut d'elles que naquit son premier espoir.

« À la façon dont ce jardin est agencé, se dit-il, les plantes devraient exhaler des flots d'acide carbonique et mourir ou s'étioler par un complet manque de soleil et d'aération. Or il n'en est rien.

« Admettons que l'action chlorophyllienne puisse se réaliser en partie grâce à ce bel éclairage scientifique. Reste la question du renouvellement d'air. Il doit exister ici un système différent des minces jeux de tuyauterie des autres salles. »

À dix heures, la lumière s'éteignit partout, excepté dans la chambre à coucher.

C'était un signe discret : une certaine discipline devait être de règle dans cette prison merveilleuse.

Jim obéit en se mettant au lit : quelque temps après, les lumières se mirent en veilleuse.

Il feignit de s'endormir, guettant l'une ou l'autre occulte intrusion.

Mais elle ne vint pas.

Vers minuit, il se laissa couler doucement hors du lit et se mit à ramper dans la direction du jardin d'hiver.

La lueur des veilleuses ne pouvait l'y suivre, mais Jim en avait bien vu d'autres et la nuit la plus opaque ne signifiait pas pour lui les ténèbres complètes. Il atteignit facilement le palais des fleurs.

Un large souffle de vent nocturne balayait l'immense salle et, tout en le respirant avec délices, Jim l'Évadé jubila.

Il lui était facile de se mouvoir dans la direction d'où venait le souffle d'air frais.

Bientôt le ronron d'un gigantesque ventilateur lui parvint et il

s'aïda à la fois de la direction du vent et de celle du bruit pour guider sa marche.

Au bout d'un quart d'heure, il frôla la paroi circulaire de la main : le ventilateur était tout proche. Mais le jeune homme ne se hasarda pas trop près des pales dangereuses de l'appareil.

Pourtant, il était bien loin d'être découragé : tous ses nerfs étaient en éveil et il semblait que d'invisibles antennes lui poussaient sur le corps.

Après le souffle d'arrivée, il venait de détecter un appel d'air : une lente succion s'opérait dans l'air ambiant. Au ras du sol, les gaz délétères devaient être aspirés tandis que l'air nouveau arrivait des hauteurs.

Jim se tassa plus fort contre le sol, rampa le long des parois et enfin entendit un sifflement très doux : il était arrivé à la hauteur d'une valve ouverte.

Elle était tellement étroite qu'elle aurait à peine livré passage à un chat.

Les gardiens de Newgate et de Pentonville, s'ils avaient pu assister aux manœuvres du prisonnier, auraient alors compris une partie de son secret.

Jim s'aplatit littéralement contre le sol, ses bras s'allongèrent, ses épaules rentrèrent, tout son corps prit une forme étrangement souple, comme celui d'un boa constrictor, et vraiment ce fut d'un lent mouvement ophidien qu'il continuait à avancer.

Le trou d'aspiration le reçut. Il rampa comme une énorme couleuvre par l'étroit boyau cylindrique. Tout à coup, il sentit l'obstacle : le passage faisait un coude brusque et montait en verticale vers les hauteurs.

Jim sourit, l'obstacle n'était difficile qu'en apparence : son corps reprit sa lente reptation, cette fois-ci dans le sens de la hauteur, et y progressait aussi aisément qu'en palier.

Enfin, il tâta un rebord de pierre et s'y hissa à la force des poignets.

Il sentit un frisson de feuilles et de rameaux sur son front et prit pied au milieu d'un gros massif de lilas.

L'instant d'après, il laissait errer ses regards sur un grand jardin baigné de lune. Mais, en même temps, il vit les hautes murailles de briques le ceinturant et se hérissant, à leur faîte, de piquantes hallebardes de fer.

« Jeu d'enfant », murmura-t-il en haussant les épaules.

Il allait sortir de l'abri fleuri, quand il lui sembla entendre du bruit dans le jardin. Il ne tarda pas à voir une ronde de quatre hommes circulant le long de la muraille d'enceinte.

— Mauvais ! grommela-t-il.

À vingt pas de son refuge se dressait un pavillon Renaissance, passablement négligé et affecté sans doute au remisage des ustensiles de jardinage.

Jim constata que l'herbe était haute, se frotta les mains et reprit le jeu du boa constrictor pour se glisser quelques instants plus tard par la porte ouverte du pavillon. Ces sortes de constructions sont toutes pourvues d'une cave qui, dans le temps, servait de glacière. Jim le savait pour en avoir vu de pareilles dans la demeure de ses parents.

Il chercha cette cave et la trouva promptement, car le pavillon n'était pas grand.

Mais là où il ne s'attendait qu'à trouver un refuge propre à une féconde méditation, il découvrit au contraire quelque chose qui l'intrigua et le réjouit en même temps : un portillon s'ouvrait dans le mur du souterrain.

« Je suis né curieux », se dit Jim l'Évadé en l'ouvrant.

Quand il eut parcouru quelques mètres, il contint mal son envie de rire.

« Voici un précieux couloir qui va me conduire hors des murs, comme dans un fauteuil », jubila-t-il intérieurement.

Le couloir pourtant se prolongeait et l'épaisse obscurité commençait à fatiguer l'évadé dans son continuel effort de vouloir y voir un peu clair malgré tout.

« Une autre porte, se dit-il, quand il eut atteint un escalier de pierre qu'il gravit.

« Ils avaient une telle confiance en moi qu'ils ne m'ont même pas fouillé. Et puis, ils eussent été bien malins s'ils avaient trouvé ! »

Pour la première fois, il y alla d'un rayon de lumière fusant d'une lampe de poche guère plus grande et plus épaisse qu'un crayon de poche.

Ce rayon illumina une serrure dans laquelle l'habile garçon glissa un amour de rossignol en acier bleu. La porte céda.

« Hum, grommela Jim, cela sent le tabac, et pas précisément de bonne qualité. »

Il se trouvait dans un petit réduit complètement fermé mais dont le plafond formait trappe.

« Quel jeu de cache-cache ! » se dit-il en se haussant à la hauteur de la trappe.

Il la poussa... Un souffle d'air renfermé le frappa au visage, puis il entendit un bruit sourd et régulier.

« Ma parole, on dort là-dedans », grogna-t-il.

Sans faire de bruit, il se glissa par l'étroite ouverture de la trappe entrebâillée.

Alors, Jim l'Évadé connut la plus grande stupeur de sa vie.

4. Le cahier numéro 9

Plus tard, Harry Dickson raconta en riant que cette aventure s'était conduite au gré des règles classiques de jadis, et qu'à l'unité d'action elle joignait sinon celle de lieu du moins celle de temps, puisqu'elle se termina en vingt-quatre heures exactement.

Le soir était donc venu quand le détective fut de retour à Londres et eut donné pendant quelques secondes libre cours à sa satisfaction.

Le taxi l'avait déposé à l'angle de St. John Street et de Clerckenwell Road. Après avoir fait quelques pas dans la foule apaisée quittant bureaux et magasins, il vit au loin les massifs ombreux de Charterhouse étoilés par la pâleur de quelques vitres éclairées.

« Voyons si la veine m'a quitté avec la lumière du jour », se dit-il en entrant dans le hall de la bibliothèque.

Un gardien solitaire s'y occupait mélancoliquement à la confection d'un mince repas, fait d'œufs durs cuits sur un réchaud à alcool et d'une once de fromage fort.

— Hello, Turnip ! s'écria le détective. On ne ferme donc pas aujourd'hui ?

Le gardien leva des yeux désespérés vers le haut plafond.

— Pas aujourd'hui, sir, répondit-il tristement, car c'est le jour du professeur Snowtree, qui a reçu l'autorisation de rester travailler dans la bibliothèque jusqu'à neuf heures sonnantes.

Il se tourna d'un air aussi contrit que mécontent vers l'horloge électrique et annonça :

— Il est sept heures cinq. Je ne me coucherai pas avant onze heures puisque j'habite Hampstead, et encore faut-il que je parvienne à attraper le bus dans Barbicane !

— Le D^r Snowtree, dit Harry Dickson. C'est, si je ne me trompe, le professeur de physique de Kensington University ?

— En retraite, sir, en retraite. Mais cela ne l'empêche pas de travailler dans la bibliothèque comme un étudiant à la veille d'un examen.

— Quelle salle ? demanda le détective.

— Toujours la même. La salle D-A, réservée aux ouvrages de géodésie et de physique naturelle. Vous n'avez qu'à suivre le couloir de droite. Vous verrez la salle éclairée devant vous.

— Sept minutes, continua-t-il sur un ton lamentable, et moi qui n'aime que les œufs mollets !

Harry Dickson suivit les indications du portier et entra dans une grande salle carrée, pourvue d'un maussade éclairage au gaz, où un unique visiteur se penchait sur d'énormes tomes en prenant lentement des notes.

— Bonsoir, monsieur Snowtree ! lança le détective en s'approchant.

Un vieillard à la mine revêche lui répondit d'une voix bourrue :

— Bonsoir, et laissez-moi travailler... Je n'ai pas le droit de rester ici plus tard que neuf heures.

— Je ne vous demanderai certes pas les deux heures qui vous restent encore à jouir de ces livres, docteur, riposta Harry Dickson. Néanmoins, le sujet de notre entretien sera de nature à vous intéresser.

— J'en doute, monsieur. Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Probablement un inconnu pour vous, puisque je m'appelle Harry Dickson.

Le professeur leva lentement la tête et fixa son interlocuteur à travers ses grosses lunettes à verres bombés.

— Non, votre nom ne m'est pas inconnu car, de temps à autre, je lis un journal. Mais votre métier ne m'intéresse pas, voilà qui est certain.

— In medias res ! laissa tomber le détective. C'est-à-dire que j'irai droit au but. Vous vous intéressez certainement aux vicissitudes de notre pauvre monde sublunaire, aux tremblements de terre par exemple.

Un peu de rougeur vint aux joues livides du vieux savant.

— C'est la vérité, répondit-il. Mais je me demande ce qu'un policier pourrait m'apprendre à leur sujet. Espérez-vous arrêter un volcan un jour ?

— Qui sait ? dit Harry Dickson avec malice. Mais, pour l'heure, je vais vous prier, professeur, de m'apprendre quelque chose ; après ce sera mon tour, si vous le voulez bien. Vous souvenez-vous du tremblement de terre de Messine, en l'an 1908 ?

— C'est bien proche pour ne pas s'en souvenir, dit aigrement Snowtree. C'était en effet une bien belle convulsion de la croûte terrestre, accompagnée d'éruptions volcaniques et autres manifestations tributaires de ces phénomènes sismiques.

— Vous étiez professeur de physique à ce moment...

— Oui, gronda le savant, je l'étais, mais à une université industrielle, où le côté scientifique des études est négligé pour la partie pratique. Je suis honteux de devoir vous l'avouer !

— Pourtant, vous avez formé d'excellents élèves... Tenez, pour ne parler que de Miss Sonia Berenoff !

Le vieillard s'agita sur sa chaise.

— Berenoff ! Si je m'en souviens ! Un esprit d'élite, une force de travail merveilleuse, une intelligence féconde et prodigieuse... Et dire que tout cela a fini par un mariage, et quel mariage !

— Avec Sir Bradmore, qui la rendit archimillionnaire !

— Peuh... C'est tout ce que vous trouvez à dire à ce sujet ? C'est mince, monsieur Harry Dickson, et cela ne plaide pas pour votre esprit. Ah, si elle avait voulu !...

— Vous épouser, n'est-il pas vrai ? demanda narquoisement le détective.

— Et pourquoi pas, monsieur l'agent de police ? se fâcha le professeur. Je lui ai offert ma main, mon nom et la faveur de partager mes travaux et ma renommée ; elle a préféré le nom de ce sot sénile qui lui apporta la fortune.

— Je crois que vous êtes injuste à l'égard du vieux Lord Bradmore, docteur, dit doucement le détective. Ne s'intéressait-il pas lui-même énormément à vos travaux ?

Snowtree écarta avec colère le gros tome qu'il compulsait.

— D'accord, il s'y intéressait, mais sans y comprendre grand-chose ; puis il m'enleva ma meilleure élève. Mais tout cela ne m'apprend pas ce que vous êtes venu faire ici. Vous me prenez mon temps et vous n'avez pas le droit de vous trouver dans cette bibliothèque passé sept heures, tout comme les autres. Le savez-vous ?

— Je le sais, et je vous remercie de me le rappeler, docteur. Aussi vais-je vous avouer que la curiosité n'est pas étrangère à ma démarche.

« Savez-vous où j'ai dîné aujourd'hui ? Au restaurant du *Faisan doré*, près de Herne Hill Station, et cela en compagnie de ce brave Mr. Davering, le lieutenant de police, qui m'a parlé des habitants les plus célèbres de son quartier, parmi lesquels il vous citait.

— Ce n'est pas vrai ! hurla Mr. Snowtree.

Harry Dickson prit un air étonné.

— Pardon ?... Il me semble pourtant que vous habitez Dulwich ?

— J'habite où il me plaît d'habiter, rugit le savant, et vous pouvez aller habiter l'enfer, sans que cela me fasse quelque chose, entendez-vous ?

Le détective le toisa avec froideur.

— Il me semble que vous gagneriez à être raisonnable, dit-il.

Le savant devint plus calme et, peu à peu, sa colère se mua en un abattement profond.

— Je me demande pourquoi vous me tourmentez, monsieur Dickson, finit-il par dire d'une voix plaintive. Je ne fais de mal à personne et les études que je poursuis demandent une attention soutenue et une tranquillité complète.

« Vous démeritez de la science, monsieur !

— En effet, si cette science n'essayait pas de se mettre au service de criminels ou de fous.

Mr. Snowtree roula de gros yeux.

— Eh ! s'écria-t-il, que signifie pareil langage, monsieur ? Depuis quand jumelle-t-on le nom sacré de la science aux termes grossiers de crime et de folie ?

— Depuis que vous écrivez des mémoires pareils, dit Harry Dickson en mettant sous le nez du professeur un mince cahier d'étudiant aux pages bourrées de chiffres et de notes.

— Mon mémoire ! s'écria Mr. Snowtree. Ou plutôt le dernier cahier de mon mémoire, le cahier n° 9. Il n'est sorti de mes mains qu'hier soir et le voici dans les vôtres ! Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans la poche d'un certain Mr. Bretling, qui commit l'imprudence de s'asseoir trop près de moi sur une banquette de Whitehall Palace.

« Le nom de Bretling ne vous dit rien sans doute ?

— Mais non, en effet, reconnut Mr. Snowtree avec un accent d'indiscutable sincérité. C'est peut-être bien un voleur !

— Je n'en doute pas, répondit gravement le détective, et si je vous disais maintenant que je ne suis venu ici que pour vous rendre votre bien ?

Le visage du vieux savant s'illumina d'un radieux sourire.

— Dans ce cas, vous seriez l'envoyé des dieux, s'écria-t-il.

— Je n'ai pas très bien compris cette partie de votre mémoire, docteur, continua Harry Dickson, mais vous y affirmez des choses tellement...

— Fantastiques, j'achèverai la phrase pour vous, tonna le professeur. Ce que je dis est vrai et... possible, puisque...

— Puisque ?

Snowtree regarda son visiteur d'un air soucieux.

— C'est un secret, mais pour un gentleman qui vient de me rendre un si grand service, je puis bien lever un coin du voile... Cela est possible, sir, parce que la chose s'est déjà produite !

— Ah... et quand ?

— À Messine, sir, en 1908 ! s'écria triomphalement le savant.

— Très bien, dit le détective, je ne demande qu'à vous croire. Mais vous occupez-vous uniquement de ces travaux... bizarres pour votre propre compte, monsieur le professeur ?

Mr. Snowtree sembla perplexe.

— Je n'aime pas vous mentir, déclara-t-il enfin. D'ailleurs, si je le voulais je ne le pourrais pas. Je vous dirai seulement qu'un mécène inconnu protège et encourage mes recherches et mon travail.

— Travail que vous entreprîtes naguère avec votre meilleure élève, Miss Berenoff...

— Comment le savez-vous ? s'écria naïvement le vieil homme. Mais je n'ai aucune honte à vous l'avouer, sir. C'est cette étonnante jeune fille qui me mit sur le chemin de cette découverte entre toutes prodigieuses. Je dois ajouter que, dès l'âge de dix ans, elle avait voyagé avec son père, un savant distingué, mais un peu... étrange, au Japon et dans l'île de Java. Vous comprenez ?

— Oh, certainement, répondit Harry Dickson.

— Elle est morte, continua le savant avec tristesse, morte sur la terre de son œuvre et par son œuvre elle-même. C'est sans aucun doute une bien belle mort. N'empêche que je la regrette ! Oui, monsieur, c'est sur les données d'une petite jeune fille de vingt ans que le vieux professeur Snowtree a construit son travail et ses prodigieuses théories.

— Et votre mécène, naturellement, y croit lui aussi ?

— S'il y croit ! s'écria le docteur avec enthousiasme.

— Le connaissez-vous ?

— Mais non. Je crois vous avoir dit qu'il m'était complètement inconnu. Il s'est contenté jusqu'ici de me fournir les fonds nécessaires et une tranquille retraite.

— À Dulwich ?

— Certainement.

— Il a fait preuve en tout cas d'une inlassable patience, dit le détective.

— Je vous le concède, car c'est sur ses indications que je me suis mis au travail, peu de temps après la catastrophe de Messine. Mais de pareils travaux exigent la collaboration des années.

— C'est donc en main propre de votre... mécène que vous avez remis hier le cahier n° 9.

Mr. Snowtree prit un air embarrassé.

— Non, finit-il par dire. Je ne le vois jamais lui-même. Je ne parle avec lui qu'au téléphone. Quand j'ai achevé une partie de mon mémoire, je le dépose en un endroit déterminé de ma maison.

— Puis-je savoir où ?

— Dans ma cave, déclara le docteur, et je me suis demandé souvent comment on faisait pour aller l'y prendre, car le soupirail ne pourrait livrer passage qu'à un gnome.

— Ceci s'explique par la toute petite taille de Mr. Bretling, dit Harry Dickson en riant.

Le professeur haussa les épaules : au fond la chose ne l'intéressait que médiocrement.

Il était huit heures et le détective prit congé de lui.

— Encore une heure ! dit le savant avec une joie non dissimulée. J'ai encore une heure devant moi pour étudier ces ouvrages merveilleux et prendre les notes nécessaires à la composition du reste

de mon mémoire.

Harry Dickson traversa les jardins de Charterhouse en sifflant une gigue endiablée. Dans Coswell Road, il entra dans la première cabine téléphonique venue et sonna l'hôtel des Flandres à Charing-Cross.

— Voulez-vous me passer Mr. Bretling ? dit-il.

Quelques instants après, la voix aigrette du nain lui répondit.

— Monsieur Bretling, dit le détective, je désire vous voir sur l'heure, et cela parce que je désire vous éviter le... hara-kiri.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil, puis une voix grave répondit :

— Soit..., je vous attends, sir.

Le détective trouva le petit homme dans un salon banal et coquet.

Mr. Bretling le regarda attentivement, un mince sourire sur ses lèvres décharnées, et lui fit un geste amical.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur Dickson, dit-il d'une voix profonde qui n'était plus celle du matin. Vous m'avez pris le cahier n° 9, si je ne me trompe ?

— J'ai pris le cahier n° 9 dans votre poche, et je l'ai rendu à Mr. Snowtree, qui le remettra en place dans sa cave, je suppose. Vous l'y retrouverez si vous jugez devoir le faire.

Le nain secoua la tête.

— Inutile, puisque vous savez maintenant.

— Et vous comptez vous suicider dès mon départ ?

— Vous l'avez dit !

— Vous auriez tort ! s'écria le détective, et vous ne rendriez pas service à votre patrie en le faisant, bien au contraire. Voyez-vous, le service d'espionnage japonais a commis la même erreur que l'Intelligence Service d'Angleterre... Tout est là !

Le nain s'était levé d'un bond.

— Qu'est-ce qui vous fait penser... ? murmura-t-il d'une voix émue.

— Bien des choses, allez, et peut-être peu de choses, si vous me permettez un pareil paradoxe. Voulez-vous être mon hôte ce soir, à Baker Street ? Vous y rencontrerez une personne de connaissance.

— Soit, mais dans ce cas permettez-moi de me présenter, monsieur Dickson : Comte Ujita, du service particulier de Sa Majesté le Mikado.

Le détective s'inclina.

Dans l'auto qui les menait à Baker Street, les deux hommes n'échangèrent pas un mot concernant la mystérieuse affaire qui les occupait. On parla de Londres, du fog, des vieux romanciers d'Angleterre, que le Japonais aimait beaucoup.

Quand ils arrivèrent à Baker Street, Mrs. Crown annonça à son maître qu'un visiteur l'attendait au parloir.

C'était le capitaine Nicholls, de Downing Street.

5. Le secret des Berenoff

Le capitaine Nicholls regarda fixement le petit homme.

— Comte Ujita, dit-il à mi-voix, je vous savais depuis des années en Angleterre.

— Depuis deux ans, exactement, répondit poliment le Japonais.

— Mes compliments. D'ailleurs je sais qu'on vous nomme « le Japonais qui a le moins l'air d'en être un » !

— Il y a, dit Ujita, des Européens qui ressemblent à s'y méprendre à des asiatiques, et un peu moins d'Asiatiques qui ressemblent à des Européens.

— Une erreur dans laquelle on vit depuis tant d'années prend de terribles allures de vérité, dit énigmatiquement Harry Dickson.

— Il est vrai, dit le Japonais avec un léger sourire, que l'on détruit plus facilement une telle erreur en vingt-quatre heures qu'en dix ans.

— Très juste, répondit Harry Dickson.

— Aussi vous donnons-nous la parole, monsieur Dickson, répliqua le capitaine Nicholls, aussi bien le comte Ujita que moi-même.

— Soit... La nuit n'est d'ailleurs pas achevée pour nous, bien que nous ayons fait du chemin.

— Parlez pour vous, grommela le capitaine.

— Peut-être aurez-vous à me reprendre, continua Harry Dickson, mais j'accepte le récit et le voici :

« Vers les années 1903-1904, un savant russe du nom de Berenoff voyageait au Japon, puis dans l'île de Java. Il était accompagné de ses deux enfants, une jeune fille de quatorze ans, d'une intelligence rare, Sonia-Nadedja, et un jeune homme de vingt ans du nom de Gregor, qui avait déjà à cet âge décroché son diplôme de docteur en sciences naturelles, mais n'en était pas moins, pour cela, un parfait coquin.

« Le vieux Berenoff a laissé derrière lui un ou deux ouvrages fort peu connus sur les phénomènes sismiques, où il prétendait, entre autres fantaisies, que de pareilles manifestations telluriennes pourraient être provoquées. Oui, le père Berenoff se croyait de force à provoquer le feu central de la vieille Terre ! Chose étrange, on le crut au Japon et... on le pria gentiment d'aller faire ses expériences ailleurs. Il partit pour Java où son fils se mit au plus mal avec les autorités en volant effrontément les indigènes. Le gouvernement hollandais les considéra tous trois comme indésirables et les embarqua

sur un steamer en partance pour l'Angleterre.

« Le vieux Berenoff mourut pendant la traversée à la suite d'un mal contracté sous les tropiques, laissant ses enfants héritiers de son singulier rêve.

« Mais, en ces jours, un professeur anglais, le Dr Snowtree, poursuivait, bien que sous un angle plus scientifique, les mêmes recherches que le voyageur russe. Sonia, qui avait seize ans alors, se fit inscrire à son cours, tandis que son frère, attiré par la vie facile, se mettait à courir le monde.

« Sonia se plongea dans les études paternelles, aidée par l'enthousiaste professeur Snowtree. Entre-temps Gregor s'amusa et faisait de folles dépenses ; lorsqu'il venait à manquer d'argent, il en demandait effrontément à sa sœur, qui ne pouvait rien lui refuser. L'héritage du vieux Berenoff, qui n'était guère considérable, fut bientôt dilapidé et, sur les instances de son frère, Sonia accepta d'épouser le vieux Lord Bradmore, un homme entiché de science qui fréquentait de temps à autre l'auditoire du professeur Snowtree et y avait fait la connaissance de la jeune étudiante russe.

« Sonia, devenue Lady Bradmore, quitta l'université et subsidia largement son frère. Bien que ce dernier menât une vie de bâton de chaise, il n'avait pas oublié la marotte de son père et songeait surtout à en tirer profit.

« Il n'était pas moins intelligent que sa sœur, mais ne possédait pas son esprit de recherche.

« Sur ces entrefaites, Sonia devint veuve.

« Gregor n'eut aucune difficulté à lui faire quitter l'Angleterre et s'établir dans une magnifique villa en Sicile.

« L'atmosphère de l'île volcanique fit le reste : l'esprit du père flotta autour du frère et de la sœur Berenoff.

« Sonia fit construire, dans les dépendances de sa royale demeure, un laboratoire merveilleusement équipé. Elle entreprit des sondages et, soudain, se crut capable de passer à la réalisation matérielle de l'œuvre conçue par son père.

« Et voici que la terre trembla, se crevassa, cracha le feu et la foudre.

« Messine fut détruite et la villa Bradmore se trouva parmi les ruines.

« Mais l'œuvre de Berenoff n'avait pas joui d'un secret absolu... Je suppose que Gregor a dû essayer de la monnayer auprès de quelques puissances, entre autres l'Angleterre. Comme de juste, on l'éconduisit avec ironie.

« Sans doute laissa-t-il tomber des paroles de menace imprudentes, n'est-il pas vrai, capitaine ? »

Le capitaine Nicholls approuva d'un geste bref.

— Je puis vous le dire. Il se fâcha et dit : « Attendez que nous vous envoyions des nouvelles de Messine, et vous aurez de quoi réfléchir ! »

« Et la terre trembla hideusement là-bas !

« C'est bien cela, approuva Harry Dickson à son tour. Aussitôt après le terrible cataclysme, on accourut de deux parts : ce fut d'abord Gregor Berenoff qui, craignant pour sa sœur, arriva en toute hâte de Nice, ensuite le commandant Wellborn qui reçut ordre de ramener Lady Bradmore morte ou vive.

« Ce fut Wellborn qui la trouva le premier, au moment où Gregor arrivait lui aussi. »

— Je marque le premier point à votre actif, Dickson, dit le capitaine Nicholls. Barbon-la-Douceur et Gregor Berenoff sont une seule et même personne.

— J'ai procédé par voie de supposition, comme en algèbre, répliqua légèrement Harry Dickson. Il est vrai que vous n'avez pas lu le cahier n° 9 du professeur Snowtree, comme moi et... le comte Ujita.

Le nain sourit et acquiesça de la meilleure volonté du monde.

— Sinon, continua Dickson, vous auriez mieux connu le trio Berenoff et vous en auriez été aussi éclairé que moi-même. Reprenons le fil de notre récit : « Wellborn qui, pour être un excellent marin, n'en était pas moins un homme assez borné, crut avoir découvert le cadavre de Lady Bradmore et le fit conduire à son bord. Mais Gregor savait bien mieux que lui... Il n'ignorait pas que sa sœur souffrait d'un mal mystérieux et qui avait toujours été gardé bien secret : après une grande émotion, elle entra dans un état de catalepsie qui perdurait parfois pendant des journées entières. »

— Comment saviez-vous... ? commença le capitaine Nicholls.

— Snowtree compose ses mémoires d'une façon bien singulière, répondit le détective. Au milieu d'une savante description d'ondes sismiques, il parle de la maladie de sa chère Sonia.

— Au diable le cahier n° 9 ! grommela l'homme de Downing Street.

— Bénissez-le au contraire, Nicholls, car sans lui j'aurais pu, comme tant d'autres, m'attacher au problème pendant dix ans sans être plus avancé qu'eux !

« Donc, Gregor enleva nuitamment le corps inerte de sa sœur et Downing Street exigea de sévères sanctions contre le pauvre commandant Wellborn. »

Le détective respira, fit servir du whisky, du soda et des cigares et reprit :

« Deuxième partie : Gregor est convaincu de la terrible réussite de sa sœur ; il s'enfuit avec elle, je ne sais où. Elle revient à la vie, mais – oh terreur !... – elle y a laissé sa raison.

« Désespéré, mais décidé à continuer quand même la grande œuvre, Gregor Berenoff revient en Angleterre, où réside le seul homme qui puisse lui être utile : le Dr Snowtree. Il est immensément riche car Sonia, avant de partir pour l'Italie, a liquidé la plus grande partie de son immense fortune et, en plus, il dispose des fabuleux bijoux de sa sœur.

« Il assure à cette dernière une retraite sûre que je devine, sans la connaître encore.

« Il est persuadé que Sonia, revenant à la raison, lui dévoilera sa grandiose et effroyable découverte : le réveil artificiel des volcans !

« Entre-temps, il s'institue le mécène mystérieux du Dr Snowtree, qu'il encourage dans ses travaux géodésiques.

« Les années se passent dans l'insuccès. Le caractère de Gregor s'aigrit. Ce garçon est enclin au mal par nature. Sans que cela lui rapporte profit, il prend forme d'une sorte de dictature du crime... crime c'est peut-être beaucoup dire mais, en tout cas, par simple vice et goût de douteuses aventures, il combine quelques forfaits qui inquiètent la police. Barbon-la-Douceur devient une sorte de fantôme criminel.

« Mais les autres pays, qu'il menaçait jadis de l'éveil du feu de la terre, ont été émus tout comme l'Angleterre par la catastrophe « artificielle » de Messine. Tel le Japon et la Hollande. Ils envoient des émissaires, des as...

« Ils réussissent là où Downing Street échoue, car leurs envoyés deviennent des comparses de Gregor. Je serais plus véridique en disant qu'ils le surveillent plutôt.

« Et ici j'ouvre une parenthèse : tout en continuant ses doubles travaux : d'abord le traitement qui doit rendre la raison à sa sœur, ensuite les recherches sismiques appuyées sur celles du professeur Snowtree, tout en se livrant de temps à autre à des passe-temps de nature à ennuyer la police et le public, affaire de goût, Gregor surveille attentivement un personnage qui devrait nous paraître bien falot : le commandant en retraite Wellborn ! Oui, et cela durant des années. Je pense en connaître la raison, mais j'attendrai encore un peu avant de vous la communiquer.

« Et voici qu'arrive le jour prodigieux : Sonia revient à la raison !

« Gregor a dû la tenir captive dans un endroit tout à fait retiré pendant sa maladie, mais à présent il doit la rendre à la lumière.

« Il l'installe dans un appartement de Half Moon Road.

« Et le hasard veut qu'en un instant de surveillance relâchée, Wellborn l'aperçoive la nuit à une fenêtre de ladite maison.

« Gregor devait être absent cette nuit-là, sinon le compte du marin était bon, mais il ne revint que le lendemain, alors que Wellborn sonnait déjà à ma porte. Immédiatement, Barbon-la-Douceur

m'a fait l'honneur de me considérer comme un adversaire redoutable.

« Il m'envoya un de ses lieutenants... Mr. Bretling, alias comte Ujita. »

— Tout cela est exact, comme si vous aviez le don de seconde vue, monsieur Dickson, dit le Japonais avec respect. Et je vous avoue que, tout à coup, j'eus peur moi-même. Votre entrée en scène pouvait arrêter les travaux que Sonia allait reprendre ; et sincèrement, le Japon voulait savoir, tout comme la Hollande d'ailleurs et l'Angleterre.

Harry Dickson garda un moment le silence.

— Dix années d'erreur, dit-il doucement, pour n'avoir pas fait la supposition que le cataclysme de Messine pouvait n'être qu'une simple et fortuite coïncidence !

Nicholls et le comte Ujita se levèrent d'un bond.

— Démontrez ! crièrent-ils impétueusement.

Harry Dickson hocha lentement la tête.

— Dans tout ceci il n'y eut jamais qu'une seule et unique personne de bonne foi, et c'était Sonia Berenoff. Elle ignorait que son père n'était pas un savant, qu'il ne possédait même aucun grade universitaire, qu'il n'était qu'un aventurier et un habile escroc, comptant retirer une fortune d'un règne de terreur qu'il rêvait d'établir grâce à sa fabuleuse découverte.

— Vous oubliez que Gregor continua les recherches ! dit âprement Nicholls.

— Après la catastrophe de Messine. Il y a cru... bien étonné malgré tout !

— Et comment le savez-vous ? demanda plus courtoisement le comte Ujita.

— Vous ne me le demanderiez pas si vous aviez eu le temps de lire très attentivement le cahier n° 9, répondit aimablement le détective.

— Encore ce damné cahier ! s'écria le capitaine Nicholls. Et que faites-vous du professeur Snowtree, qui est un savant, lui ?

Harry Dickson se mit à rire.

— Quelle somme le... mécène mystérieux, alias Gregor, vous a-t-il fait déposer dans la cave du Dr Snowtree, à la place dudit cahier, comte Ujita ? demanda-t-il.

— Vingt mille livres, répondit simplement le Japonais.

— Ce qui, joint aux honoraires de jadis, doit composer une jolie fortune. Le professeur, qui est décidément plus fort en comptabilité qu'en cryptographie, s'est imaginé qu'il vous aurait fallu plusieurs jours pour déchiffrer une page d'écriture secrète enclose dans son mémoire.

« Il m'a fallu exactement trois quarts d'heure pour le faire, le

temps d'un trajet en autobus vers Herne Hill Station. À propos, j'ai rencontré ce soir le digne Dr Snowtree à Charterhouse... Saviez-vous ce qu'il lisait avec attention quand je suis entré dans la bibliothèque, et ce qu'il prit d'ailleurs grand soin de dissimuler immédiatement sous un gros volume de physique naturelle ? Je vous le donne en mille : l'indicateur des lignes aériennes de nuit de Croydon vers le continent et, dans un coin de la salle, j'ai vu une belle et volumineuse valise neuve.

— Par exemple ! murmura le petit Japonais en perdant un peu de son beau calme. Dans ce cas, un fripon s'est joué de l'autre...

— Comme vous le dites, conclut Harry Dickson, mais je vous avoue que si, j'ai pu dire comme César : Veni, vidi, vici, c'est que je suis arrivé au bon moment et rien de plus. Je dois tant de choses au sort et à ma bonne étoile dans tout ceci ! Les autres, au contraire, ont attendu patiemment quelque chose qui ne pouvait se produire !

Une porte claqua dans la maison et des pas pressés sonnèrent dans l'escalier. L'instant d'après, Jim l'Évadé entra le visage en feu et les vêtements en lambeaux. Il traînait en remorque un pauvre diable ahuri et terrifié : le commandant en retraite Wellborn !

— Monsieur Dickson, s'écria le pseudo Tom Wills, savez-vous d'où je sors, ou plutôt d'où je me suis évadé en compagnie de ce gentleman ?

« Du poste de police de Dulwich !

Harry Dickson éclata de rire.

*

Et Jim l'Évadé conta par le menu sa bizarre aventure.

— Bien, dit Harry Dickson quand il eut achevé, nous connaissons à présent la mystérieuse retraite où Sonia Berenoff fut détenue et soignée à l'insu de tous. Je suppose, comte Ujita, que vous n'en saviez pas autant ?

— Non, avoua sincèrement le Japonais. Mais ce n'est pas là que nous nous rencontrions avec Gregor.

— Au *Faisan doré*, n'est-il pas vrai ? dit Harry Dickson en riant de plus belle. C'est une bien petite chose qui me l'apprit. Gupping m'affirma que Wellborn était venu ce matin prendre son apéritif quotidien, à l'heure habituelle. Or, à ce moment, vous m'aviez déjà annoncé la capture du commandant.

« Gupping avait trop parlé... Il était donc complice. Le digne Gupping n'ira pas raconter cela à ses chefs d'Amsterdam ou de La Haye.

— Gupping, espion hollandais ?... gronda le capitaine Nicholls, croiriez-vous que nous sommes parfois si mal renseignés à Downing

Street !

— Et nous savons aussi que la retraite mystérieuse est bien proche du poste de police de Dulwich, avec lequel elle communique même souterrainement !

Nicholls poussa un juron étouffé et se rua au téléphone.

— Que faites-vous ? demanda narquoisement Harry Dickson. Vous voulez parler à ce brave lieutenant Davering ?

Mais Nicholls avait déjà obtenu la communication et son visage reflétait la plus parfaite stupeur.

— On me dit qu'une formidable explosion vient de se produire dans une propriété voisine du poste et que tout y flambe dans un brasier énorme, gémit-il.

— Et que le lieutenant Davering n'est pas là, acheva Harry Dickson. Non, je crois que ce digne fonctionnaire cessera définitivement d'émarger à Scotland Yard pour redevenir Barbon-la-Douceur, partout ailleurs qu'en Angleterre.

« Mon cher Nicholls, la pie a détruit son nid et s'en est allée à tire-d'aile. Ne courons pas après elle.

Tout à coup, une autre voix s'éleva, celle du commandant en retraite Wellborn.

— Si... si j'ai bien compris, Barbon-la-Douceur, comme vous dites, ou le terrible homme barbu de Messine, qui tout à coup apparut devant moi dans ma prison et que j'ai reconnu tout de suite, bien qu'il eût beaucoup vieilli... bref, ce démon est parti et bien parti.

— Certainement, Wellborn, dit sévèrement Harry Dickson, et il ne viendra pas de sitôt vous redemander ce qu'il exigeait de vous et qui mobilisa la surveillance attentive pendant tant d'années, à savoir les bijoux que sa sœur portait sur elle, le jour du cataclysme, bijoux qui représentaient une vraie fortune et que vous avez fait passer adroitement dans vos poches.

« Je crois, monsieur, que si l'administration a pris dans le temps des mesures disciplinaires contre vous, ces dernières ont été bien douces eu égard à ce geste, indigne d'un homme de votre rang. Aussi ne sera-t-il pas question de réhabilitation pour vous ; tenez-vous tranquille et songez que, pour un malfaiteur, c'est se confesser au diable, que d'aller prendre conseil de Harry Dickson !

FIN

LE WHISKY DE MONSIEUR BITTERSTONE [2]

Parmi les aventures que le célèbre détective Harry Dickson aimait narrer à ses familiers se trouve celle qui va suivre.

— Et, ajoutait le détective en matière de préambule, je ne la raconte pas par orgueil, car je n'y ai joué qu'un rôle tout à fait secondaire.

« Tout l'honneur de l'affaire revient à un brave homme de rentier londonien, qui se découvrit soudain des talents de détective.

« Il est vrai qu'il ne voulait que coincer un voleur qui lui avait dérobé un tout petit peu de whisky.

« Mais n'anticipons pas et plongeons-nous immédiatement au sein de l'aventure. Si elle ne vous met pas devant une prouesse de Harry Dickson, elle vous fera faire la connaissance d'un brave homme qui eut son heure de célébrité à Londres.

« La voici :

1. Le whisky volé

Mr. Oswald Bitterstone était l'homme le plus heureux du monde, car c'était celui à qui jamais rien n'était arrivé.

Il habitait, dans Widgate, une jolie maison dont il était propriétaire et qu'il avait fait arranger à son goût.

Il n'y recevait pas d'amis et y était servi par une femme de charge, Mrs. Cobson, qui partait à quatre heures de l'après-midi, sa besogne achevée.

Avons-nous dit que Mr. Bitterstone était célibataire et même célibataire endurci ? Il l'était, et comment ! – au point de ne jamais avoir voulu que des femmes de charge très laides, comme l'était d'ailleurs Mrs. Cobson.

Mais voilà qu'un jour il se découvrit des amis, bien que fort mystérieux en vérité. À des intervalles, fort irréguliers il est vrai, son mince courrier, composé surtout de prospectus et de brochures de l'Armée du Salut, comportait une enveloppe fermée, timbrée de la City, où se trouvait glissée une entrée de faveur pour l'un ou l'autre théâtre de Drury Lane.

Mr. Bitterstone ne raffolait pas de théâtre, mais son esprit économe se révoltait à l'idée de laisser perdre un fauteuil qui, en toute autre circonstance, aurait coûté six shillings pour le moins.

En ces jours privilégiés, il tirait sa redingote la moins luisante de sa garde-robe, passait ses grêles moustaches à la pommade hongroise, mettait une cravate blanche et faisait à pied le trajet de Widgate à Drury Lane.

Pour rien au monde il ne serait parti avant la fin du spectacle, ce qu'il aurait considéré comme un gaspillage d'argent. La nuit, il revenait à pied également, ne s'offrant un bus que par temps de grande pluie ou de tempête.

Au début, ce cadeau l'avait intrigué, mais à la longue il y avait tellement pris goût qu'il en arrivait à récriminer contre le généreux inconnu quand les cartes de faveur s'espaçaient trop à son idée.

Mais, un soir, Mr. Bitterstone connut l'émotion la plus violente de sa vie.

Il n'avait pas contracté des habitudes d'intempérance. Néanmoins, il possédait en cave quelques bouteilles de vieux whisky dont il usait avec parcimonie.

La cave était fermée à clef et, dès qu'une bouteille était entamée,

il la plaçait dans le coffre-fort de son salon-bureau.

Quand il allait au théâtre, il l'en retirait, la mettait en évidence sur la table, histoire de pouvoir s'en offrir une goutte dès son retour.

Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on pût lui en voler, pour le bon motif que la bouteille ne quittait le coffre-fort qu'au moment où il était l'unique occupant de sa demeure.

Or, un soir, en rentrant, il regarda la bouteille avec stupéfaction : le niveau avait baissé d'un demi-pouce !

Certes, il n'avait pas fait de marque, mais il crut se souvenir pourtant que ce niveau se confondait avec la bordure supérieure de l'étiquette.

Après tout il pouvait se tromper, bien que Mr. Bitterstone ne se trompât jamais !

Trois semaines s'écoulèrent et il reçut une invitation pour un beau spectacle de variétés. C'était sa distraction préférée et il jubila. Mais au moment de partir, en disposant la bouteille de Black and White, sur la table, il se souvint de l'autre soir.

Et, à l'aide d'un fin crayon, il fit une marque imperceptible sur l'étiquette.

Le croiriez-vous ? Pendant la soirée, il fut distrait ; il écouta à peine les quolibets des clowns et se montra inattentif aux trucs de l'illusionniste. Il pensait à la bouteille marquée.

Aussi, quand l'orchestre entonna la marche finale, il se dépêcha de gagner la sortie et, quoique la soirée fût belle, il prit place dans le bus pour rentrer chez lui.

Il était curieux et anxieux à la fois.

Il tourna avec quelque appréhension la clef dans la serrure fermée à triple tour, ne vit rien d'anormal dans le hall où le gaz brûlait en veilleuse, ni dans le coin du portemanteau où il se débarrassa de son overcoat et de son chapeau.

Une fois dans le salon-bureau, où rougeoyait doucement une petite salamandre d'archaïque modèle, il retrouva sa tranquillité, tant tout y paraissait à sa place coutumière.

Ce fut presque avec confiance qu'il se saisit de la bouteille de whisky, mais aussitôt il exhala une plainte effrayée : le niveau de la liqueur se trouvait à un centimètre sous la marque faite à l'étiquette.

La première chose que fit Mr. Bitterstone fut de se munir d'une vieille canne-épée, qu'il pointa d'estoc sous les meubles du salon. Comme il n'y rencontra aucune résistance, il reprit assez de courage pour faire le tour de sa demeure, tenant une bougie allumée d'une main et la lame menaçante de l'autre.

Non seulement il ne découvrit aucune présence dangereuse, mais aucune trace qui aurait été en mesure de témoigner d'une intrusion.

Mr. Bitterstone se retrouva dans son salon, dont il avait

auparavant soigneusement clos la porte, et après s'être convaincu une dernière fois que tout était intact à l'intérieur de son coffre-fort et qu'on ne lui avait pas dérobé les deux horribles toiles qu'il attribuait à Van Dyck, il se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à réfléchir.

— Pendant mon absence, conclut-il à haute voix à la fin de cette laborieuse méditation, quelqu'un s'introduit dans ma maison pour me faire tort d'un verre de mon whisky, et j'ajoute : d'un grand verre.

Au fond, Mr. Bitterstone était un homme de bon sens, comme tout Anglais moyen.

— Je me demande, continua-t-il, quel est le malfaiteur assez fou pour risquer les travaux forcés, et se donner la peine de cambrioler une maison, dans le but unique de voler une gorgée de whisky.

Le digne homme lisait avec une attention passionnée un roman policier, paraissant en feuilleton dans l'unique quotidien qu'il se permettait. Un détective du nom de Newbanks y faisait des prodiges, découvrant les auteurs des crimes les plus compliqués, à l'aide d'une peluche, d'un cheveu adhérent à une brosse, d'un grain de tabac trouvé sur le coin d'une cheminée, ou d'une pincée de charbon.

— Je vais faire comme Newbanks, dit-il.

Et, pour commencer, il examina la serrure de sa porte. Elle fonctionnait parfaitement et, autour du trou, il ne put relever aucune éraflure suspecte, alors que Newbanks en trouvait à tout bout de champ.

Par contre, il découvrit autant de cheveux qu'il voulut, coincés entre les dents d'un vieux peigne en écaille, posé sur la pierre à évier de la buanderie. Mais il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir qu'ils avaient appartenu à la triste tignasse décolorée de Mrs. Cobson.

Toutefois il eut plus de chance avec le tabac.

Mr. Bitterstone ne fumait jamais et il avait le pétun en horreur ; aussi Robinson Crusoë n'éprouva-t-il émotion plus forte, en relevant une empreinte de pied nu sur le sable de son île déserte, que Mr. Bitterstone en ramassant sur la carpeite à fleurs de son salon quelques menus filaments de tabac blond.

« Newbanks aurait examiné cette saleté à la loupe et en aurait tiré des conclusions définitives », soliloqua-t-il.

Après quelques recherches il finit par découvrir une lentille, tombée d'un vieux stéréoscope, parmi des fonds de tiroirs, et la braqua aussitôt sur sa trouvaille. Cet examen ne lui apprit rien de sensationnel ; aussi rejeta-t-il avec un soupir la loupe au fond du tiroir.

Il fit alors une chose que Newbanks ne devait pas toujours juger nécessaire, puisque le roman n'en faisait pas mention : il flaira le tabac.

Il n'y connaissait pas grand-chose. Pour lui, du tabac c'était du tabac, qu'il fût fine fleur du Maryland ou simple fleur de comptoir, mais il lui découvrit une odeur qui n'était certes pas celle de l'herbe à Nicot, mais bien de la menthe poivrée.

Et, soudain, tout se mit à tourner autour du nouveau détective.

Il était membre honoraire d'une secte de l'Armée du Salut, qui s'intitulait elle-même les « Avancistes, ou les Sauveurs au jour du Jugement Dernier ».

Contre une menue dîme annuelle, cette société salvatrice assurait à ses membres honoraires une place digne dans la vallée de Josaphat, au grand jour des règlements de comptes.

Mr. Bitterstone s'était vu attribuer la place 431, à côté de l'honorable Mr. Babilock, à qui était échu le numéro 432.

Or Mr. Babilock fumait, au grand ennui de Mr. Bitterstone de se savoir nanti d'un voisin pétunant au cours de la journée finale de la création.

Certes Mr. Bitterstone, tout en marchant sur les traces du prestigieux Newbanks, n'aurait pas conclu si vite à la culpabilité de ce voisin, si le tabac de ce dernier n'avait répandu un arôme exceptionnel, car Mr. Babilock fumait des cigarettes dites glaciales, c'est-à-dire fortement parfumées à la menthe.

— Ah ! la canaille, le sacripant, gronda Mr. Bitterstone. Et dire qu'il me sentirait du coude à la face du Seigneur ! Quelle abominable compagnie pour paraître au dernier jugement des hommes !

Il se coucha ce soir-là l'âme frissonnante de désirs vengeurs, bien décidé à démasquer le misérable Mr. Babilock.

2. Le train maudit

En ces jours, un autre détective, moins illusoire que le grand Newbanks, s'occupait d'une affaire qui n'avait rien de commun avec le vol d'une gorgée de whisky Black and White.

Harry Dickson aidait Scotland Yard dans l'étrange histoire des morts de Liverpool. En l'espace de six mois, quatre commerçants réputés de cette ville avaient été assassinés dans le rapide de Londres.

Les crimes avaient ceci de bizarre, d'hallucinant même, qu'ils étaient tous perpétrés de la même façon : les morts se penchaient hors de la portière ouverte d'un coupé de première, la tête broyée par une balle dite dum-dum. Ils n'étaient jamais dévalisés, et d'aucuns portaient sur eux des sommes considérables auxquelles jamais un penny ne manquait.

Quant au train, c'était invariablement le même : celui qui arrivait en gare de Londres à 10 h 15 du soir. D'ailleurs, ce train eut vite un renom si détestable que de nombreux voyageurs refusèrent d'y prendre place.

L'examen des cadavres avait permis aux chercheurs d'affirmer que la mort devait être donnée aux victimes peu de temps avant leur arrivée à Londres, et que les balles devaient être tirées à l'aide d'une très puissante carabine à air comprimé.

En vain des policiers de Scotland Yard avaient-ils pris place dans le train maudit, en vain Harry Dickson lui-même avait-il payé de sa personne : jamais un pareil drame ne devait se produire en ces moments.

Pendant que le détective se démenait en vain, connaissant de véritables accès de découragement, un autre détective, bien inconnu de lui, continuait son enquête : Mr. Bitterstone recherchait le nocturne voleur de whisky.

Les réunions des Avancistes avaient lieu l'après-midi, deux fois par mois.

Mr. Bitterstone y devint tout à coup assidu, ce qui lui valut les éloges du président. Il y rencontra Mr. Babilock fumant ses cigarettes poivrées mais, quand il s'agissait de le mettre au pied du mur, le courage lui faisait défaut.

C'est que Mr. Babilock était un homme de forte taille, aux épaules de lutteur, au tronc massif et au visage rouge où luisaient d'inquiétants petits yeux porcins. Il avait été beefpacker à Chicago et

possédait de véritables mains de tueur.

Mr. Bitterstone, dont le crâne pointu n'atteignait pas l'épingle de cravate du géant, sentait fondre comme neige au soleil ses plus vaillantes décisions quand il regardait de côté la colossale stature du n° 432 de la Vallée dernière.

Il ne l'en observait pas moins avec soin, et il fit de la sorte une constatation qui le rendit perplexe : non seulement Mr. Babilock ne buvait jamais d'alcool, mais il professait hautement à l'égard des buveurs de whisky la plus formelle répulsion, qui allait parfois jusqu'à la cruauté.

N'était-ce pas lui qui avait tenté de faire voter l'ordre du jour enjoignant au gouvernement de punir de mort les délits d'ivresse ?

— Si je savais que vous avez chez vous du whisky, même une seule goutte, avait-il dit d'un ton menaçant à Mr. Bitterstone, je me ferais changer de place à Josaphat !

Mais le détective amateur découvrit d'un autre côté que le célèbre Newbanks aurait cherché en vain un cheveu comme indice, car le crâne de Mr. Babilock était nu comme un galet de torrent.

Entre-temps Scotland Yard promettait une récompense de deux cents livres à celui qui lui ferait découvrir l'auteur des attentats du train de 10 h 15.

Mr. Bitterstone n'en savait rien, puisqu'il ne lisait dans son journal que le feuilleton, le résultat des concours de mots-croisés et les comptes rendus des séances de la Chambre des Communes.

Le feuilleton en question en arrivait justement à des péripéties vraiment émouvantes. Le formidable Newbanks était lancé sur la piste d'un assassin terrible entre tous, et disposant d'une force physique telle qu'il brisait les plus solides cabriolets policiers. Newbanks allait justement recourir à un stratagème merveilleux : il allait essayer d'endormir le monstre.

Ce fut pour Mr. Bitterstone un trait de lumière : la première fois qu'il quitterait encore de nuit sa demeure violée, il droguerait son whisky et remettrait le bandit, que ce fût Mr. Babilock ou non, entre les mains de la police, sans crainte de défense ou de représailles de sa part.

Il hésita quelque temps devant la crainte de sacrifier la bonne et coûteuse liqueur, mais il décida en pure logique de ne laisser qu'une bouteille parcimonieusement remplie à la portée du cambrioleur.

Le plus difficile fut l'acquisition de la drogue somnifère car Newbanks, qui en possédait de merveilleuses, n'en révélait jamais la recette.

Il se souvint fort à propos d'un sien cousin, pharmacien à Lambeth, et lui fit une visite. Le potard fut trop heureux de voir s'amener un oncle de l'héritage duquel il avait toujours désespéré, et il

ne demanda qu'à lui rendre service.

— Vous savez, dit ce dernier, il ne s'agit que d'une petite blague tout à fait inoffensive. Il faut que celui à qui nous désirons jouer un bon tour puisse s'endormir assez solidement, et pour un temps assez long afin qu'on puisse lui couper la barbe, tondre les cheveux et l'habiller en femme !

Le pharmacien trouva la farce excellente et rit à gorge déployée.

Après avoir manipulé force poudres et liquides, il finit par remettre à son cousin une petite fiole à moitié remplie d'une liqueur incolore.

— Le sommeil vient très vite, dit-il, sinon brusquement, et est assez profond et en même temps de durée assez longue pour vous permettre d'exécuter le tour que vous vous proposez. En plus, la drogue est inoffensive, à part une petite migraine qui persistera quelque temps encore après le réveil.

— C'est admirable ! s'écria Mr. Bitterstone en remerciant son aimable cousin avec une effusion qui n'avait rien d'artificiel.

« Newbanks serait fier d'avoir un élève de ma trempe », se dit-il en s'en allant, la précieuse fiole blottie au plus profond de la poche de son pardessus.

Au cours des monotones soirées de célibataire qui suivirent cette journée qu'il appelait « un jour d'action », il se livra à de nouvelles méditations qu'il estimait être fécondes.

En premier lieu, il chercha la raison de l'intrusion du voleur inconnu, et il finit par en découvrir une très rassurante, qui le disposa presque bien envers son voleur.

— C'est un amateur d'art, dit-il, qui vient en cachette admirer mes Van Dyck.

Au cours de la réunion des Avancistes qui suivit, il entama la conversation avec Mr. Babilock et aiguilla l'entretien sur des sujets d'art et de peinture.

Mais le colosse souffla avec mépris et déclara qu'il n'aurait jamais donné un farthing pour la plus belle toile de maître et qu'il se proposait de rédiger un nouvel ordre du jour, enjoignant au gouvernement de transformer les musées soit en abattoirs, soit en entrepôts frigorifiques pour la conservation des viandes d'importation.

— Vous verriez comme cela ferait cesser la vie chère, meugla-t-il en matière de péroraison.

— C'est cela, murmura Mr. Bitterstone. Si c'est lui le coupable il n'en veut qu'à mon whisky, ce qui démontrerait qu'en sus d'un voleur, il est encore un fieffé hypocrite. Que justice se fasse !

Sur ces entrefaites, il reçut au courrier du matin un fauteuil pour une troupe équestre venant donner des représentations dans un music-hall-cirque de Covent Garden.

Et un nouveau trait de lumière se fit en l'esprit du détective amateur.

On l'éloignait à dessein de sa maison.

Pas une minute Mr. Bitterstone ne songea qu'il péchait gravement contre la saine logique, que le prix de sa place valait dix fois celui de la quantité de liqueur dérobée. Il se dit pourtant que l'intrus pouvait être un fou et, sans nul doute, un fou dangereux.

Il se montra plus généreux qu'il se l'était promis de l'être en posant sur la table une bouteille à moitié remplie, et sa main trembla fort quand il y versa la drogue narcotique.

— Et maintenant nous allons voir ! jubila-t-il en quittant Widgate d'un air de triomphe.

La représentation était fort belle. Néanmoins Mr. Bitterstone n'y prit pas grand goût, tellement il était préoccupé par le résultat possible de sa ruse.

Pendant l'entracte, il eut grande envie de se retirer. Mais il pensa avec raison que le misérable pouvait fort bien ne pas encore avoir bu le whisky drogué, et il resta à suivre d'un œil distrait les superbes prouesses équestres des cavaliers et des écuyères.

Enfin, la soirée prit fin et Mr. Bitterstone se retrouva dans la rue.

Tout son enthousiasme était tombé. Une soudaine peur lui était venue. Que ferait-il en se trouvant en face d'un cambrioleur, même endormi ?

Il crut se souvenir alors que, dans le temps, un médecin appelé pour soigner un petit accès de toux lui avait trouvé le cœur un peu faible.

— Une crise cardiaque pourrait me terrasser devant le bandit, murmura-t-il, et en se réveillant il pourrait, me trouvant sans résistance, prendre une éclatante revanche sur ma personne.

Il resta à vaguer dans Kings-Covent, ne pouvant se résoudre à rentrer chez lui.

— Marchons un peu, se dit-il.

Un autobus s'arrêta devant lui et une idée lui vint.

— Je vais me faire conduire dans un quartier plus ou moins éloigné de Londres et j'en reviendrai à pied. Entre-temps, le voleur se sera réveillé et aussitôt parti.

Il sauta dans la voiture qui démarrait.

Elle suivit les quais de la River et, soudain, s'arrêta.

— On ne va pas plus loin à cette heure ! lança le wattman.

Mr. Bitterstone descendit à contrecœur : il se trouvait sur l'Embankment. Au loin, une grande bâtisse sombre se dressait, à la façade trouée de multiples fenêtres éclairées : Scotland Yard.

Le malheureux détective eut une soudaine inspiration :

— J'irai avertir la police !

Il entra et, à l'agent de planton, demanda l'officier de service.
C'était le superintendant Goodfield.

3. Le triomphe de Mr. Bitterstone

Harry Dickson était assis en face de son vieil ami Goodfield.

Ce dernier avait l'air tout déconfit et ne cessait de froisser un journal du soir, où la police métropolitaine se trouvait malmenée de la pire façon.

— Au diable ces morts du train de 10 h 15 ! maugréa-t-il. Ne pouvaient-ils se faire tuer ailleurs qu'à Londres ? À Liverpool par exemple ?

— Un gentleman qui vient pour une affaire urgente, annonça le garçon de bureau en passant la tête par l'entrebâillement de la porte matelassée.

— Faites entrer ! grommela Goodfield de mauvaise humeur.

Et Mr. Bitterstone entra, en resta un moment interdit, effrayé par sa propre audace et, soudain, prenant son courage à deux mains, il s'écria :

— Je crains, sir, qu'en ce moment un dangereux malfaiteur ne se trouve chez moi !

— Vous craignez seulement ? grommela le superintendant. Enfin, je vous écoute.

Mr. Bitterstone se mit à parler avec une sorte de désespoir. Il raconta l'arrivée au courrier des places gratuites, la fuite de son whisky. Tout à coup Goodfield s'écria, en colère :

— Comment, vous venez me déranger ici de nuit, pour accuser un inconnu, qui a bu un dé de votre damné whisky ? Vous vous moquez de la police, sir, et vous savez que cela pourrait vous coûter cher ?

Mais tout à coup une autre voix s'éleva, celle de Harry Dickson.

— Laissez parler Mr. Bitterstone, dit-il. Je crois au contraire qu'il vient nous rendre un fameux service.

Le détective amateur jeta un regard de gratitude à son célèbre confrère et ne se fit pas prier pour raconter tout : depuis les aventures du prodigieux Newbanks, les cigarettes glacées de Mr. Babilock jusqu'à la farce de la liqueur droguée.

Quand il eut fini, Harry Dickson lui serra chaudement la main.

— Widgate... vous habitez Widgate, dit-il, et dites-moi, monsieur Bitterstone, quelle vue vous avez de la fenêtre de votre bureau-salon ?

— J'aperçois très bien Liverpool station, répondit le brave homme, et une partie de ses quais. Je vois les trains émerger du tunnel souterrain et...

— Au galop, Goodfield ! rugit Harry Dickson. L'auto et trois solides inspecteurs ! Nous tenons la solution du mystère du train maudit, et Mr. Bitterstone deux cents livres de récompense !

— Mais... mais..., balbutia Goodfield, stupéfait.

— Allons, s'impatienta le détective. Voulez-vous contrôler les dates auxquelles Mr. Bitterstone a reçu les billets de faveur et celles des crimes du train ?

Mr. Bitterstone avait une mémoire excellente, il énonça d'un seul trait les dates en question.

— Juste Ciel ! cria Goodfield en donnant fébrilement des ordres dans l'interphone.

L'auto roula par les rues silencieuses de la métropole et, chemin faisant, Harry Dickson expliqua :

— Au moment où le train émerge du tunnel, il ralentit fortement et ne gagne son point terminus qu'à toute petite allure. À ce moment, les voyageurs pressés ouvrent la portière et se penchent déjà sur le loquet extérieur pour ouvrir. Et tous les morts ont été trouvés dans cette position penchée, Goodfield !

— Mais quel intérêt l'assassin peut-il avoir eu, pour commettre de telles atrocités ? s'exclama le superintendant.

— Mr. Bitterstone a émis une juste hypothèse : un fou, un dangereux maniaque, un homme qui a d'ailleurs déjà été soigné dans le temps pour cela, car on a dû lui conseiller de fumer du tabac mitigé de menthe poivrée, qui agit comme un calmant ! Et un homme abstinant qui s'est donné du cœur au ventre par l'absorption inaccoutumée d'un peu d'alcool. Ah, Goodfield, Mr. Bitterstone en remontrerait à bien des détectives allez !

Mais Bitterstone entendit à peine l'éloge, car l'automobile stoppait devant sa porte.

Il eut quelque peine à l'ouvrir, tant sa main tremblait.

La veilleuse brûlait dans le hall solitaire, et quand la porte du salon fut doucement poussée, la pièce était plongée dans les ténèbres et l'on ne voyait par la fenêtre que les lointaines lumières des sémaphores de la gare.

Quelqu'un fit de la lumière.

La chambre était vide et Mr. Bitterstone poussa un cri de désappointement. Mais en même temps, il vit sur la table, à côté de la bouteille de whisky largement entamée, un court fusil luisant : une arme à air comprimé d'une rare perfection.

Au même instant éclata un ronflement sonore, venant de dessous la table.

Harry Dickson et Goodfield s'élancèrent, tirant à eux une forme flasque, tandis que les inspecteurs brandissaient les cabriolets d'acier.

— C'est Babilock ! C'est lui ! hurla Mr. Bitterstone.

Puis il se trouva mal et un inspecteur charitable, qui n'était pas au courant de la farce du whisky drogué, lui en fit avaler une ample gorgée.

Cela fit que Mr. Bitterstone dormit durant quatre heures d'un sommeil de plomb. Mais, entre-temps, Mr. Babilock avait déjà été transféré à la prison de Newgate, où il entra dans une telle crise de folie furieuse qu'on dut lui mettre la camisole.

Quand Mr. Bitterstone se réveilla, il apprit que ses premières prouesses de détective n'avaient pas envoyé un homme à l'échafaud, mais au cabanon, et qu'elles lui avaient valu les fabuleux honoraires de deux cents livres.

FIN

L'ÉTOILE À SEPT BRANCHES [3]

1. L'étrange retour

L'affaire de l'Etoile à Sept Branches, qui émut si fortement le Gouvernement anglais, débuta de la manière la plus bizarre du monde : par le cambriolage d'une prison !

Récapitulons les faits :

Vers la fin du mois de mars 19... un condamné de droit commun, le nommé Timotheus Soames, finissant une peine de six mois de prison à la geôle de Pentonville, fut libéré pour motifs de santé.

Cette libération fut anticipative, car il lui restait encore près de deux mois à « tirer ».

Comme il est d'usage, le détenu fut mis au courant de cette mesure de clémence à la dernière minute.

Il faisait sa promenade quotidienne dans le préau, quand un gardien vint l'avertir qu'on l'attendait au rapport directorial.

Le directeur adjoint de service lui fit part de la bonne nouvelle en ajoutant qu'il était libre.

Un cipier prévenant lui remit les quelques hardes qu'il conservait dans sa cellule et Soames, nanti d'un petit pécule, vit un quart d'heure plus tard s'ouvrir devant lui les lourdes portes du pénitencier.

De cela nous pouvons déduire immédiatement que Tim Soames ne retourna pas dans sa cellule.

Le surveillant préposé à la garde de la porte d'entrée lui dit quelques paroles d'encouragement, mais il remarqua que le libéré semblait distrait et préoccupé.

Une fois dans la rue, il se retourna même et rebroussa chemin. Mais, alors, il parut se raviser et s'en alla d'une démarche rapide.

Qui était Soames et qu'est-ce qui l'avait amené en prison ?

C'était un employé de commerce de la City, qui n'avait jamais été condamné auparavant. Un petit homme roux, d'apparence malade, propre et soigneux de sa personne. Un soir, il se trouvait dans un café de Holborn quand soudain une dame se leva parmi les consommateurs en criant qu'on venait de lui voler son collier. On ferma les portes de l'établissement et la police fut requise. Elle ordonna aussitôt une fouille en règle parmi les assistants, et le collier fut retrouvé dans la

poche de Timotheus Soames. Ce dernier ne se défendit pas, il refusa même l'assistance d'un avocat et se laissa condamner à six mois de prison sans regimber.

À Pentonville, ce fut un détenu modèle. On lui confia des travaux d'écritures dont il s'acquitta à merveille, ce qui lui valut de nombreuses petites faveurs, dont celle d'une cellule mieux aérée et plus agréable que les autres de ce sévère séjour.

Pourtant, comme sa santé périclitait visiblement, le directeur sollicita et obtint sa libération anticipée, comme nous venons de le voir.

En ces jours, la prison de Pentonville était bondée de pensionnaires, et la direction était même obligée de donner trois occupants à une même cellule. Le jour du départ de Soames, la sienne ne resta pas longtemps inoccupée ; elle échut une heure plus tard à un nommé Belkirk, un vieux cheval de retour, comptant à son actif pénitencier une douzaine de condamnations pour menus délits.

Voici où nous en arrivons aux faits étranges par lesquels débute cette mystérieuse affaire.

À huit heures du soir, le gardien Prater prit son service de nuit.

Il était affecté à la surveillance de l'aile B, où se trouvait ladite cellule portant le numéro 137.

À neuf heures sonnait l'extinction des feux, et la première ronde de surveillance individuelle commençait à dix heures.

À ce moment les gardiens se munissaient d'une lanterne à acétylène et, ouvrant dans la porte de chaque cellule un petit guichet, en dirigeaient la lumière sur l'occupant.

Notons que Prater, étant de service de nuit, ignorait la libération de Tim Soames, du moins il avoua par la suite avoir négligé de prendre connaissance du tableau des mutations, affiché chaque soir dans le centre de la prison cellulaire.

Mais vers neuf heures vingt, il entendit du bruit dans l'aile B, ce qui l'incita à commencer sa ronde plus tôt.

Ainsi il arriva devant la cellule 137, ouvrit le guichet et dirigea le jet de lumière sur le détenu.

Il le vit debout à côté de son lit et reconnut Tim Soames, ce qui ne l'étonna d'ailleurs pas, nous savons pourquoi.

À la question de savoir pourquoi il était debout, le prisonnier répondit qu'il ne se sentait pas bien, et Prater s'en contenta, après lui avoir enjoint de se coucher aussitôt que possible.

La deuxième ronde de surveillance avait lieu à deux heures du matin.

Prater la fit aussi consciencieusement que de coutume.

En ouvrant le guichet de la cellule 137, il demanda au prisonnier s'il se sentait mieux, mais il ne reçut aucune réponse.

Comme le gardien savait que Soames ne jouissait que d'une santé précaire, et qu'il n'ignorait pas que le prisonnier était bien vu de la direction, il insista et s'alarma devant le mutisme du détenu.

Par le guichet, il ne pouvait voir son visage, car celui-ci était profondément enfoui dans l'oreiller.

Prater appela plusieurs fois Soames par son nom et, comme le dormeur ne bougeait toujours pas, il décida d'en avvertir le chef de poste.

Il n'est permis à ce dernier d'ouvrir une cellule, de nuit, qu'assisté du sous-directeur de service.

Il l'appela aussitôt au téléphone et reçut la stupéfiante réponse :

— Vous êtes fou, chef ? Le détenu Soames a été libéré ce matin !

— Impossible ! s'écria Prater qui se tenait à côté du chef de service. Je lui ai adressé la parole à neuf heures et il m'a parfaitement répondu.

— Mais c'est Belkirk qui se trouve dans la cellule !

Prater se mit à rire.

— Comme si on ne le connaissait pas, ce diable de Belkirk, grand et noir comme du charbon, tandis que j'ai bien vu la petite figure chiffonnée et rousse de Tim Soames !

Le sous-directeur résolut de se rendre compte par lui-même.

Il accourut, fit ouvrir la cellule et retourner le dormeur qui reposait sur le ventre, la tête sous les draps.

On reconnut Belkirk, dormant comme une souche et ne se réveillant même pas. Sur l'heure, Prater reçut une verte semonce, et il lui fut signifié qu'il aurait à rendre compte le lendemain au directeur de son étrange conduite. Le malheureux Prater n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

— Je vous jure que j'ai vu Tim Soames ! continuait-il à affirmer à ses collègues qui l'écoutaient narquoisement.

Mais le lendemain, à l'aube, le premier gardien de ronde accourut dans le centre en disant que le détenu de la cellule 137 continuait à dormir et ne voulait pas se réveiller.

C'était l'heure du médecin. Celui-ci entra aussitôt dans la cellule et examina le dormeur.

— Tonnerre ! s'écria-t-il. Que s'est-il passé ? Cet homme a été endormi à l'aide d'un puissant narcotique volatil, et il se passera encore de longues heures avant qu'il sorte de sa torpeur.

Grande alerte dans la geôle ! Le docteur fut invité à recommencer son examen, qu'il ratifia complètement en ajoutant que non seulement on avait administré un violent soporifique à Belkirk, mais qu'on lui avait fait deux piqûres.

Le directeur adjoint était un homme jeune, au début de sa carrière ; il résolut de ne pas en rester là. Il avait des influences en

haut lieu ; il les mit immédiatement à profit. De plus, il connaissait personnellement le détective Harry Dickson. Deux heures plus tard, ce dernier reçut la visite d'un délégué de l'administration des prisons, qui le chargea de tirer cette histoire au clair.

À dix heures du matin, le détective et son élève Tom Wills furent reçus par le directeur et conduits immédiatement à la cellule 137, au moment où Belkirk commençait à donner les premiers signes d'un réveil difficile.

Un puissant antidote lui avait été administré et il s'était dressé sur son séant. Il regardait d'un œil hébété tout ce monde emplissant l'étroit espace de sa prison.

— Alors quoi, grommela-t-il, je suis-t-y condamné à mort et va-t-on me mener pendre ? C'est une erreur judiciaire ! Je n'ai attrapé que huit jours pour avoir rossé un bobby !

— Rassurez-vous, dit Harry Dickson. Dites-nous simplement ce qui vous est arrivé hier soir.

— À moi ? Mais rien du tout ! Je me suis mis au lit et j'ai dormi... très bien dormi. C'est un bon lit. J'en fais mon compliment à l'administration.

— Allons tâchez de vous rappeler !

— Mais quoi, nom d'un chien ? Il n'y a rien à se rappeler ici... C'est toujours la même chose. Ah !... Attendez !...

Il sembla fouiller au tréfonds de sa mémoire et, soudain, un éclair de colère brilla dans ses yeux noirs.

— C'est contre le règlement ! s'écria-t-il. Je me plaindrai au directeur.

— Mais de quoi ?

— J'ai vaguement dans l'idée qu'un gardien est entré dans ma cellule et m'a flanqué un « gnon »... Oui, on m'a battu. Je protesterai auprès du Comité protecteur des prisonniers !

— Et alors ?

— Eh bien ! j'ai reçu un direct sur la cafetière. C'est-il suffisant oui ou non pour motiver une réclamation en règle ?

— Bien, dit Harry Dickson, je crois que cet homme n'en sait pas davantage. Examinons le reste... gardien Prater ?

— Sir ? demanda le gardien, tout fier de sa réhabilitation.

— Vous avez entendu du bruit vers neuf heures vingt dans l'aile B ?

— En effet, sir.

— Pourriez-vous préciser sa nature ?

Le front de Prater se plissa de rides profondes sous l'effort de mémoire qu'il s'imposait.

— Oui... plus ou moins... J'ai entendu claquer une porte.

Immédiatement, Harry Dickson se mit à examiner la serrure.

— Une fausse clef est passée par ici, dit-il enfin. Les leviers sont légèrement... Eh ! mais... très légèrement faussés.

Il réfléchit pendant quelques secondes.

— L'aile B donne immédiatement sur les promenoirs par une porte unique qui se trouve dans le fond, n'est-il pas vrai ?

— C'est la vérité.

— Nous retrouverons les mêmes anicroches à sa serrure, cela va de soi. Une fois les promenoirs atteints, le cambrieur n'a eu qu'à se servir de ses fausses clefs, mais comment a-t-il eu accès à la cour ?

— Je vous dirai d'abord, sir, répondit Prater, qu'il n'y a pas de verrous à ladite porte. Pourquoi y en aurait-il ? Ici on ne doit craindre que des sorties et non des entrées.

— C'est trop juste !

— Et quant à la cour, l'idée de l'escalade de l'extérieur s'impose.

— Oui, ainsi que la même remarque : on ne doit redouter que la sortie et non l'entrée. Nous allons donc admettre le retour nocturne du libéré Soames. Le tout est de savoir ce qu'il est venu chercher ici. La cellule a-t-elle été rangée après son départ ?

— Elle était très propre, et c'est moi-même qui ai remis à Soames, lors de son départ, les objets lui appartenant, intervint le gardien de jour qui accompagnait le groupe.

— Et c'était... ?

— Peu de chose : deux ou trois livres, une pipe, un paquet de tabac. Ses vêtements civils étaient au vestiaire et les autres objets, déposés au greffe.

— Explorons cette cellule, dit Harry Dickson.

Chose vite faite et ne donnant aucun résultat : Dickson dut vivement s'en rendre compte.

Belkirk, complètement éveillé, suivait leurs mouvements, l'œil rond d'étonnement.

— Alors, dit-il, y a comme ça un bonhomme qui a trouvé plaisant d'entrer ici pour son plaisir, quand tout le monde ne demande qu'à en sortir ? Je voudrais bien le connaître, mais tout d'abord je lui rendrais la monnaie de sa pièce ! Oui, je lui flanquerais ma main quelque part !

— Belkirk, dit tout à coup le détective, n'avez-vous rien trouvé, vous ?

— Moi ? Vous voulez rire, sir ? Pas même un pou... Ce qu'il faisait propre dans cette taule !

Harry Dickson dut se retirer bredouille.

Il se dirigea dès sa sortie vers Standard Street où habitait Soames. Il y apprit que l'ancien détenu avait habité là, en garni, pendant deux mois, et que son appartement avait été loué à un autre peu de temps après sa condamnation. Il n'y avait pas reparu depuis sa mise en liberté. Harry Dickson se rendit alors compte que l'affaire qui avait

conduit Tim Soames en prison n'avait pas dû susciter grand intérêt à Scotland Yard, puisqu'il ne découvrit au dossier qu'une simple affirmation, venue de l'accusé lui-même : employé chez Halett & Co, dans Broad Street. Et dans ladite rue il ne trouva nulle trace de cette firme.

Soames se voilait toujours plus de mystère.

— C'est bien ce côté qui m'intéresse, avoua-t-il à Tom Wills, et qui m'incite à poursuivre cette affaire de bien mince allure à première vue. Mais il nous faudra encore une semaine de patience.

— Pourquoi une semaine ? demanda le jeune homme.

— Parce qu'à ce moment on libérera ce brave Belkirk... Et quand Belkirk affirmait qu'il n'avait rien trouvé dans la cellule que venait de quitter Soames, il mentait !

2. « Le petit ours polaire »

Belkirk respira une bonne fois, deux fois, trois fois... Comme c'était bon, cette première bouffée d'air libre, après la lourde atmosphère de la prison qu'il quittait.

Pourtant le temps était âpre et gris, et une petite pluie glacée tombait. L'homme se serra davantage dans son pardessus élimé et se mit à marcher d'un bon pas. Il hésita devant un autobus qui passait à peu près à vide puis, se décidant, il sauta sur la plate-forme, se laissa voiturier avec un sensible plaisir à travers la métropole et ne descendit qu'aux environs de Southwark Park.

Il ne faisait nullement attention au monde autour de lui, et il se moquait pas mal du jeune homme en costume de marinier qui entra presque sur ses talons à l'auberge des Douze Voyageurs.

Cette très vieille auberge fut célèbre à son heure, puisqu'on raconte que Chaucer la prit comme modèle en écrivant ses immortels *Contes de Canterbury*. Belkirk commanda une omelette au jambon, un chausson aux pommes et de la bière, et il tira son repas en longueur, comme quelqu'un qui veut faire durer le plaisir.

Le jeune homme qui l'avait suivi mangeait, lentement lui aussi, un énorme plat d'appétissantes viandes froides qu'on lui avait servies, dégustant l'ale mousseuse en connaisseur. Nous reconnaissons en lui, malgré son parfait camouflage, l'élève d'Harry Dickson, et il ne nous est pas difficile de voir qu'il semble plutôt perplexé.

Belkirk attend-il quelqu'un ? Rien ne permet de le laisser supposer.

Pourtant le maître lui avait bien dit : « Tom, ouvrez l'œil ! Il est possible que Belkirk soit suivi, dès sa sortie de prison, par des gens qui ont autant sinon plus d'intérêt que nous, à savoir ce qu'un homme aurait pu trouver dans une cellule quittée par Tim Soames. »

Tom Wills avait riposté avec raison : « Et qui vous permet de supposer que Soames n'a pas retrouvé ce qu'il cherchait dans sa cellule ? » Le maître avait répondu en riant : « Les piqures, Tom. Soames a dû se diriger immédiatement, dès qu'il eut endormi Belkirk à l'aide d'un mouchoir imbibé de soporifique, vers l'endroit où se trouvait cette mystérieuse chose à laquelle il tenait tant. Il ne l'a pas trouvée. Il en a conclu que Belkirk pourrait l'avoir découverte. Mais il n'y avait plus moyen de le réveiller pour le lui faire dire. Alors, il fallait qu'il cherchât lui-même. Cela a duré et il a prolongé le sommeil

de sa victime.

« — Et il a trouvé ?

« — Non, car il a dû prendre peur en voyant surgir le gardien Prater. Peur que celui-ci bavardât avec un collègue mieux au courant que lui-même, lui Soames était refait. Aussi a-t-il pris la clef des champs aussi vite que possible, donc dès que le gardien cessa sa ronde pour rallier le centre. Et puis, je me connais en hommes qui disent la vérité ou non, et j'ai bien vu que Belkirk mentait.

« — Mais vous avez dû le faire fouiller ?

« — Et comment ! Mais des gens malins, de vieux chevaux de retour comme lui, sont bien habiles pour dissimuler l'une ou l'autre chose, et, rien ne nous dit d'ailleurs que c'était un objet quelconque pouvant être caché... »

Tout en expédiant son repas, Tom Wills observait l'homme qu'il avait pris en filature, et il en fut bientôt récompensé.

Belkirk avait repoussé son assiette et redemandé de l'ale.

Il s'était tourné vers la fenêtre, les yeux fixés au loin, pensif... Tom vit que ses lèvres remuaient, à la façon de quelqu'un qui récite quelque chose mentalement retenu.

Ce fut une révélation pour lui : Belkirk, ayant appris quelque chose par cœur essayait de s'en souvenir ! Cela devait lui coûter quelque peine, car son front se plissait, les veines gonflaient sur ses tempes : la leçon avait dû être dure à retenir.

À la fin, il parut satisfait de lui-même, car il vida son cruchon de bière, en reprit un autre et se frotta les mains.

Pour ne pas éveiller d'inutiles soupçons, Tom Wills quitta l'auberge, pour se poster sous un porche voisin qui lui offrait un bon abri et, en même temps, un excellent poste de guet.

Ce ne fut que deux heures plus tard, comme le soir commençait à tomber, que l'ancien détenu quitta l'auberge et se mit en marche d'une manière qui témoignait d'assez copieuses libations.

Cette fois, il eut recours au subway pour gagner le centre de la ville, et il ne remonta dans la rue qu'aux approches de Covent Garden.

Le temps se brouillait de plus en plus, de lourdes ondées tombaient mêlées de grésil ; les rues se vidaient de passants avant les heures tardives. Belkirk ne semblait guère familier avec l'endroit où il se trouvait, car Tom le vit lire attentivement les noms des rues, faire des gestes de déception et de colère et perdre plus d'une heure en marches et contremarches vaines.

Ils avaient parcouru ainsi de nombreuses artères très mouvementées pendant le jour, mais absolument désertes une fois la nuit close, dont les maisons servaient surtout de bureaux à des commissionnaires en denrées coloniales et à des entrepôts de marchandises.

C'était un véritable dédale noir et fangeux que Belkirk traversait en hésitant et en maugréant parfois à haute voix, sans prendre aucunement garde à l'ombre obstinée qui s'était attachée à ses pas.

Bien qu'il fût familiarisé avec cette partie de la grande cité, Tom Wills dut s'avouer perdu, égaré dans ce fouillis de ruelles torves et d'immondes petits squares aux arbres tordus.

Ces rues ne portaient plus d'inscription, ou bien le temps et les intempéries les avaient effacées des écriteaux rouillés.

Mais les pas de Belkirk semblaient s'être affermis. Il regardait les sombres façades en faisant de vagues gestes de satisfaction. À la fin, après une suprême hésitation, Tom le vit s'enfoncer dans une venelle étroite, absolument privée de lumière.

Tom s'avança, rasant les murs, et il parvint à rester invisible dans l'ombre épaisse d'une haute muraille aveugle.

Il put se rendre compte alors que cette ruelle, longue tout au plus d'une cinquantaine de pas, n'était bordée par aucune maison, mais seulement par des murs sans portes ni fenêtres.

La muraille qui se dressait en face de lui était toute en pierre de taille grise, et c'est devant elle que Belkirk s'était arrêté dans une pose de profonde méditation.

Quand cette dernière prit fin, l'homme tira une ficelle de sa poche et l'étira entre ses bras. Elle pouvait avoir une longueur d'une aune, et Tom le retint. Aussitôt, Belkirk se mit à prendre d'étranges mensurations. Il prit exactement une hauteur d'une aune et demie, traça avec l'ongle une ligne horizontale sur la pierre puis, en gardant la parfaite horizontalité de sa mesure, il l'avança par sept fois.

Tom Wills nota mentalement ces chiffres.

Il entendit Belkirk pousser un soupir d'aise et, vaguement, il le vit fouiller sa poche, en retirer un objet avec lequel il commença à s'escrimer contre la pierre. Mais ce fut en vain.

Tout à coup, le jeune détective l'entendit grommeler avec fureur :

— Voilà ce que c'est de ne pouvoir parler comme tout le monde ! Au diable ! Que voulait-il dire avec ce petit ours polaire !

Belkirk se remit à tapoter les moellons avec l'objet qu'il tenait dans la main et Tom Wills entendit un léger crissement métallique.

Soudain, il entendit Belkirk rire doucement.

— Je crois que j'ai trouvé !

Il pesa avec force sur quelque chose qu'il semblait vouloir enfoncer dans la muraille. Mais, presque aussitôt, il fut jeté violemment en arrière et Tom vit une sorte de rapide lumière briller dans sa main.

Belkirk resta un moment immobile et, soudain, il tomba lourdement par terre, face contre le sol, puis resta immobile.

Tom s'élança vers lui et lui releva la tête.

Il vit un visage déformé par une affreuse souffrance et comprit que c'était le rictus de la mort qu'il contemplait.

Rien ne bougeait dans la petite rue sinistre, les murs étaient plus noirs que jamais sous la pluie battante, mais une écœurante odeur de brûlé montait. Puis Tom vit la main de Belkirk.

Ce n'était plus qu'un moignon charbonneux où luisait faiblement un objet de métal que le jeune homme extirpa des chairs brûlées avec un dégoût voisin de la nausée.

Il tenait dans sa main une pièce de métal jaunâtre : la fameuse étoile à sept branches dont il sera question plus loin dans ce récit.

*

— Bizarre, murmura Harry Dickson.

Il tenait devant lui une partie du plan cadastral de Londres.

— Savez-vous ce qui se trouve à l'endroit que vous venez de me décrire, Tom ? demanda-t-il en secouant la tête.

« Écoutez-moi bien : aucune maison, aucun bâtiment. Les gros murs de pierre de taille servent seulement à étayer le vieux remblai d'une ancienne fortification. Derrière s'étend une bande de terrain vague qui conduit à une ruelle en ruines qui s'appelait jadis Sent Street. Voyons ce que dit la police.

La réponse lui parvint bientôt par téléphone.

— Absolument rien de suspect par là. Ce terrain n'a pu être mis en lotissement depuis des années et des années, par mesure d'hygiène. Il s'agit d'anciens chantiers d'équarrissage et de charniers d'où sort une eau fétide et malsaine. Les six ou sept ruelles avoisinantes sont vides et désaffectées. Les demeures, toutes en ruines, ne peuvent plus être occupées par suite d'un règlement sur les taudis. Les remblais, très épais, n'ont pu être enlevés à cause de grands frais que nécessiteraient leur démolition et la parfaite inutilité présente de cette dernière.

— Nous voici avertis, Tom, dit le détective.

— Comment Belkirk est-il mort ?

— Foudroyé par un courant à haute tension, fut la réponse du maître.

Laissant là les paperasses, Harry Dickson retourna à l'examen de l'étoile à sept branches.

— Savez-vous ce que c'est que cet objet ? demanda-t-il enfin.

— Un signe de reconnaissance, sans doute.

— Nullement, mon petit. C'est une clef... Mais combien ingénieuse ! Regardez-la bien. Toutes les branches sont différentes les unes des autres – oh de bien peu de chose en apparence ! Tenez, celle-ci est plus épaisse, cette autre plus longue, l'autre présente deux

tranchants d'épaisseur inégale.

« Nous savons qu'il y a grand danger à l'introduire dans le trou de la serrure adéquate.

— Bah... avec des gants en caoutchouc, bien isolants, on ne risque pas le courant électrique ! répliqua Tom Wills.

— D'accord, mais qui vous dit que c'est la seule embûche qui attende l'intrus ? Quels sont les gants isolants qui vous protégeraient contre une machine infernale bien dissimulée, ou quelque chose du genre ?

— Il faudrait essayer !

— Et courir des risques insensés ? Non, non, croyez-moi, les gens qui pourraient cacher quelque chose à cet endroit doivent avoir pris toutes leurs précautions, établi un tas de pièges protecteurs !

— Le malheureux Belkirk parlait d'un petit ours polaire.

— Un petit ours polaire... répéta machinalement Harry Dickson.

Et, soudain, Tom Wills l'entendit pousser une sourde exclamation.

— Attention, Tom... Et commençons par pardonner à Belkirk son peu de connaissances en astronomie. Une étoile... Sept branches... Supposons que l'étoile représente en réalité une constellation à sept étoiles. La petite Ourse par exemple...

— Ah ! s'écria Tom Wills, pour qui une lueur se levait.

— Et quelle étoile se trouve parmi celles de cette nordique constellation : l'étoile polaire !

— Trouvé ! jubila Tom Wills.

— Pas encore, riposta le détective, mais nous approchons...

Il s'était remis à étudier le curieux insigne métallique et, tout à coup, une lueur de joie brilla dans son regard.

— Vite, une plume, une aiguille, quelque chose en fer ou en acier !

Tom prit une plume métallique sur le bureau et la tendit à son maître.

Harry Dickson l'approcha de l'étoile : ils virent la plume virevolter et, brusquement, se coller à l'une des pointes.

— Une branche aimantée ! s'écria Dickson... C'est magnifique ! Voici la clef qui va nous ouvrir le royaume du mystère !

— On y va ? s'empressa le jeune homme. Voici bientôt une nouvelle journée d'écoulée, car le soir tombe à nouveau !

— Ne jamais remettre au lendemain, n'est-il pas vrai ? dit joyeusement le détective. Je n'ai nulle intention de vous faire languir, mon petit. Je suis bien trop curieux moi-même de savoir ce qui se cache là-dessous.

Mais, soudain, il se ravisa.

— Quelques minutes encore, Tom. Ce ne sera pas long : allez donc me prendre sur le rayon supérieur de la bibliothèque, le tome IV

du dictionnaire... Oui, et ouvrez-le à la lettre P... Polaire. Merci...

Au bout de quelques minutes de lecture, Harry Dickson referma le livre.

— Ah, ça ! par exemple ! l'entendit murmurer Tom Wills.

— Que savez-vous de plus, maître ?

— Que nous reculons de deux siècles en arrière, mon ami !

— Cela ne m'apprend pas grand-chose de neuf !

— Ni à moi, mais qui vivra verra... Chapeaux, manteaux, lampes et revolvers, mon garçon !

— Et maintenant...

— Eh bien ! nous assistons à un des plus décevants événements qui puissent arriver au cœur d'un récit : l'inattendu, l'imprévisible se dresse devant le conteur aussi bien que devant les acteurs.

Quand les détectives arrivèrent à Covent Garden, sur l'ancien emplacement de Sent Street, ils virent un cordon d'agents de police retenant une foule de curieux. Une fumée lourde et nitreuse flottait dans l'air.

Harry Dickson héla l'inspecteur de service et s'enquit de ce qui s'était passé.

— Une stupide affaire, monsieur Dickson, répondit le policier. Un vieux remblai vient de sauter en l'air on ne sait comment, parsemant le voisinage de quartiers de granit et de sable. En plus, l'explosion a éventré une grosse conduite d'égouts et une inondation nauséabonde menace les basses rues.

Il n'y avait plus trace de la ruelle mystérieuse.

3. Harry Dickson suppose...

— Le bureau des archives spéciales, sir ? demanda l'huissier en ouvrant de grands yeux. Mais... avez-vous une introduction ?

— Mon nom suffira-t-il ? Je suis Harry Dickson.

L'employé s'inclina avec respect.

— Je dois demander d'abord l'autorisation de vous introduire, sir. Les ordres sont formels à ce sujet.

Le détective approuva d'un signe de tête : il n'ignorait pas qu'on n'entrait pas comme dans un moulin dans certains départements de la Marine Royale.

Au bout d'une dizaine de minutes l'huissier revint, plus obséquieux que jamais.

— Mr. Farquar, le chef de la première division, vous recevra personnellement, dit-il avec dans la voix une nuance de considération pour l'homme digne d'une telle faveur.

Le détective dut se dire qu'on se le passait littéralement de main en main. Il défila devant au moins une demi-douzaine d'huissiers soupçonneux qui vérifièrent minutieusement son identité ; puis un sergent de la Marine s'empara de sa personne pour le conduire, par des couloirs pénombreux, vers une haute porte matelassée de vert.

— Entrez ! cria une voix aigrette au toc-toc feutré du militaire.

Harry Dickson se trouva dans un immense bureau, aux fenêtres grillées, devant un petit homme à barbiche grise qui le regardait avec des yeux pétillants d'intelligence.

— Bonjour, monsieur Dickson. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Une bien vieille histoire sir, répondit le détective, et qui concerne des hommes morts depuis deux cents ans au moins.

— Pas de crainte, dans ce cas, qu'ils puissent regimber contre des médisances possibles, répondit Farquar avec bonne humeur.

— Il s'agit du fameux capitaine Shark.

— Ah... fit Farquar en devenant très attentif.

— On prétend qu'il fut pendu sur le quai des exécutions, à Londres, et que son corps resta exposé une année, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un squelette revêtu de haillons.

— Ainsi le veut l'Histoire, dit le chef.

— Je vous entends bien : l'Histoire. Mais la réalité ?

— Permettez, fit Farquar après un temps de réflexion. Cette

question est-elle dictée uniquement par la curiosité ?

— Non, sir, loin de là. Il s'agit d'une affaire policière... criminelle même, et pour laquelle je suis chargé d'enquête.

Le chef de la première division ne semblait pas le moins du monde étonné.

— Dans ce cas, je vous dirai que le capitaine Shark ne fut jamais pendu, mais bien un de ses plus pâles lieutenants. Mais il fallait rassurer l'opinion publique et on laissa courir le bruit de la capture et de la mort du fameux pirate.

— Très bien. Si mes souvenirs de lecture sont exacts, les deux nefes qui portaient la destinée de cet audacieux forban avaient nom : *L'Etoile Polaire* et *L'Etoile Matutine* ?

— Tout ce qu'il y a de plus exact, monsieur Dickson.

— Ce dernier navire corsaire, qui était également le vaisseau amiral, si je ne me trompe, portait sur son étambot, le signe de cette bienheureuse étoile. Tenez, celui-là...

Et le détective dessina grossièrement une étoile à sept branches.

Mr. Farquar approuva du geste, mais sans ajouter un mot.

— Maintenant, continua Harry Dickson, j'entre en plein dans le domaine de la supposition, et d'une supposition dont je suis l'auteur.

« Je suppose donc que Shark possédait un secret dont la nature était assez importante pour lui assurer la vie sauve. Cela est-il ?

— Peut-être, répondit évasivement le chef. Continuez à faire des conjectures, voulez-vous, monsieur Dickson ?

— Soit. Alors il s'en élève deux qui marchent de pair : ou bien Shark a dévoilé le secret pour le prix de sa liberté... Eh bien, je ne crois pas qu'un homme comme lui aurait marché dans une telle combine, monsieur Farquar !

— Et la seconde éventualité ? demanda le chef d'une voix presque suppliante.

— C'est qu'on lui a laissé la vie dans l'espoir de pouvoir surprendre ce redoutable secret ! J'opte pour la dernière...

— Et... murmura le chef, dont les yeux inquiets s'étaient posés fixement sur le détective, et... que savez-vous... Non, que supposez-vous encore ?

— Que le secret est resté un secret.

Mr. Farquar respira visiblement.

— C'est vrai, absolument vrai, monsieur Dickson, dit-il enfin. Mais j'aurais mauvaise grâce, devant tant de franchise et d'intelligence de votre part, de rester en reste de confidences avec vous. Pourtant, ne vous attendez pas à apprendre grand-chose par ma bouche. Le secret l'est resté, mais c'est un secret d'État, bien que l'État l'ignore. Quelle étrange façon de s'exprimer, n'est-il pas vrai ?

— Pas autant que vous paraissez le croire, sir. Mais j'en retiens

ceci : si même, à deux siècles de distance, ce secret devait être connu, supposons par des gens peu amis de l'Angleterre, cela ferait du vilain pour notre pays.

— Je vous crois ! hurla littéralement Mr. Farquar.

— Vous connaissez donc sa nature ? demanda narquoisement le détective.

— Rien que par voie de supposition, moi aussi. Mais je ne suis pas autorisé à vous en dire plus long.

— Je veux volontiers l'admettre. Pourtant, je n'ai pas fini de parler, cher monsieur. Écoutez donc : je suppose... ou je continue à supposer que Shark, homme très avisé, très intelligent, se soit mis en tête de ne plus garder son secret pour lui seul, mais de le communiquer à plusieurs de ses familiers, dont je vais fixer le nombre à six. Que chacun en détienne une part ; une part seulement, m'entendez-vous ? Shark aussi garde la sienne pour lui. Tout est arrangé de façon à ce qu'ils doivent être sept, au grand complet, pour la connaissance de ce secret ! On pourra comparer cela à sept associés possédant un safe en commun, dont le mécanisme est commandé par sept lettres dont chacune est connue d'un seul associé.

Harry Dickson fit une pause, mais Mr. Farquar eut un nouveau geste suppliant :

— Continuez... Mais continuez donc !

— Eh bien ! admettons que ces mystérieuses données soient passées en héritage, au fil des deux siècles, à six personnes différentes ; mais que la septième soit restée inconnue pour elles. Le secret continue à leur échapper à ces six personnes. Aujourd'hui...

— Aujourd'hui... fit comme un écho la voix plaintive de Farquar.

Harry Dickson reprit d'une voix forte :

— Admettons que les six détenteurs de cette part du mystère se soient retrouvés et qu'ils se soient mis à la recherche du septième initié.

— Non, non, je ne puis l'admettre ! s'écria Mr. Farquar, épouvanté. C'est un secret d'État... Quelque chose dont la vie de notre pays dépend. Il ne faut pas !

— Les compagnons de l'Etoile Polaire se sont reformés à deux cents ans de distance, dit froidement Harry Dickson. Ils sont six...

— Les connaissez-vous ?

— Non... Mais je connais le septième, le principal, celui qui hérita directement de la part de mystère du capitaine Shark, celui que cette ligue criminelle désigne par le nom d'« Etoile Polaire » !

— Et qui est-ce ?

— Il a été connu à Londres, pendant six mois environ, sous le nom de Timotheus Soames, employé de commerce, aujourd'hui libéré de prison mais... disparu !

Farquar resta tout un temps immobile, le regard perdu au loin.

— Puis-je conférer sur l'heure avec mon ministre ? demanda-t-il.

— Certainement. Vous permettez qu'en attendant je fume ma pipe ?

L'entretien de Farquar et de son chef direct ne prit guère de temps ; au bout de dix minutes, il était de retour.

— Par ma bouche, l'Angleterre vous charge d'une mission de la plus grande importance, monsieur Dickson, dit-il non sans solennité.

— Je vous écoute, monsieur Farquar.

— Celle de rechercher par tous les moyens les six personnages qui détiennent cette fameuse « part de mystère », de leur ôter, par tous les moyens également qui vous sembleront bons, toute possibilité de nuire.

— Ainsi ils nuisent... observa narquoisement le détective.

— À l'Angleterre, sir !

— Carte blanche ?

— Vous l'avez dit !

— Très bien, sir. Veuillez donc demander à votre ministre d'obtenir, à l'instant, de son confrère du Département de la Justice, que la mesure de clémence dont a bénéficié le nommé Timotheus Soames soit rapportée sur l'heure.

Mr. Farquar eut un mouvement de stupeur.

— Mais Timotheus Soames a disparu !

— Pas pour longtemps, puisqu'il aura dès ce soir réintégré sa cellule de la prison de Pentonville !

Les feuilles du soir reproduisaient quelques heures plus tard le même entrefilet :

Le nommé Timotheus Soames, condamné pour vol à six mois d'emprisonnement, et libéré par une mesure de clémence, s'est vu retirer cette dernière. Il a été arrêté à midi et reconduit à la prison de Pentonville pour y purger le restant de sa peine.

4. La septième porte

Il y avait huit jours que Timotheus Soames s'était remis au dur régime de la prison de Pentonville. Malgré son étrange aventure, il n'avait été l'objet d'aucun interrogatoire. Il est vrai que le gardien Prater, ainsi que ses confrères qui avaient été mêlés à l'affaire de l'étrange nuit, avaient été déplacés, non par mesure d'ordre, mais pour avancement.

Soames se montra, comme par le passé, un excellent détenu et revint aussitôt en faveur parmi ses chefs. Il n'occupait plus la cellule 137 dans l'aile B, mais une chambre plus confortable encore, comme celles que l'on met à la disposition des gardiens de nuit. Elle était située aux confins de l'aile A, était pourvue d'un bon mobilier et même d'une petite bibliothèque.

On ne lui demandait pas de travail et on lui laissait passer ses journées à lire ou à dessiner, comme il l'entendait.

Le huitième jour de son nouvel internement, le médecin de service fut porté absent et remplacé par un de ses confrères de la City, le Dr Carston. Il visita les malades et fit même une tournée chez les valides. Il resta quelque temps auprès de Soames, avec qui il causa amicalement. Quand il fut parti, le détenu fit demander le directeur adjoint.

— Le nouveau docteur me trouve mauvaise mine, dit-il. Il prétend que j'ai le droit de me faire porter malade et que, comme tel, il exigera à nouveau mon élargissement immédiat.

— Très bien, Soames, répondit le directeur, et il s'en alla sans ajouter un mot.

Quatre jours plus tard, une jeune femme de l'aristocratie se présentait au greffe de la prison, porteuse d'un ordre du Département de la Justice pour visiter les prisonniers. Elle alla de cellule en cellule et, comme elle en avait le droit, put conférer seule avec les détenus.

Quand elle eut quitté le pénitencier, Soames fit redemander le directeur adjoint.

— Qui était la lady qui est venue s'entretenir avec moi ? demanda-t-il.

— Lady Hirschfeld. Une personne très en vue à Londres.

— Elle dit qu'elle peut me faire libérer.

— Je n'en doute pas... Que lui avez-vous répondu ?

— Que cela n'en valait plus la peine. Aux termes du règlement,

un détenu primaire comme je suis, peut escompter une diminution de peine de cinq à six semaines. Je puis donc être libéré dans une dizaine de jours.

— Vous avez raison, Soames. C'est tout ?

— Non, je lui ai demandé d'intervenir pour que je puisse recevoir la visite de ma vieille mère, habitant Ruper Street, dans Whitechapel. Elle m'a affirmé que cela ne tarderait pas.

— C'est fort bien. Au revoir, Soames.

— Au revoir, monsieur le directeur.

Deux jours plus tard, une vieille dame se présentait à la prison de Pentonville et était admise à voir son fils détenu.

— ...jour, mammy, dit Soames. La bonne dame – il paraît que c'est une lady – a donc tenu parole ?

— Oui, mon fils. Elle est venue me rendre visite en personne dans mon humble petite maison de Whitechapel. Elle m'a laissé un peu d'argent. Je lui ai dit que tu étais un bon fils et que, certainement, tu ne retournerais plus en prison. Elle m'a dit que tu serais libéré dans dix jours et je lui ai répondu que j'irais t'attendre à la sortie.

— Dieu vous entende, mammy !

Ils se quittèrent après s'être embrassés et le gardien, qui avait dû assister réglementairement à leur entretien, reconduisit, tout ému, le détenu dans sa cellule. Dix jours plus tard, Soames était mis en liberté, définitivement cette fois. Il commençait à faire sombre quand il quitta le pénitencier et, comme elle l'avait promis, sa vieille mère l'attendait au-dehors.

Ils parcoururent à petits pas la grande allée, en gens tout contents de se retrouver, et ils allaient prendre le bus pour gagner le centre de la ville, quand une luxueuse limousine stoppa au bord du trottoir. Une voix jeune et distinguée les héla du fond de la voiture.

— Mrs. Soames... Mrs. Soames... Moi aussi je suis venue ! cria-t-elle.

La vieille dame fit une profonde révérence, car c'était Lady Hirschfeld en personne qui leur faisait cet honneur.

— Je vais vous reconduire, dit la dame, ou plutôt vous allez venir avec moi chez un de nos amis qui se chargera de trouver une bonne occupation pour votre fils. Montez donc tous les deux.

Ils ne se firent pas prier et, bientôt, l'automobile traversait à bonne vitesse les rues brumeuses de Londres.

— Tiens, dit la vieille femme, je ne m'y reconnais pas très bien dans ce quartier, à cause sans doute du brouillard et de la pluie, mais je crois bien que nous traversons Covent Garden. Il y a bien longtemps que je ne suis venue dans ces parages.

— Personnellement, dit Soames, je préfère les rues modernes avec leurs lumières et leurs beaux établissements. Mais on dit que des gens

fort riches continuent à habiter dans cette vieille partie de la City.

— Mon ami est très riche, dit Lady Hirschfeld, et si vous voulez bien il fera votre bonheur à vous deux.

— Le Ciel vous entende, milady ! s'écria la bonne vieille en joignant les mains avec reconnaissance.

L'auto stoppa lentement et son klaxon lança un signal.

— Oh ! s'écria Mrs. Soames avec enthousiasme, voilà qu'on entre avec l'auto dans la maison. Comme cela on ne se mouille pas à traverser la rue.

— Tout juste, repartit Lady Hirschfeld en riant.

On les fit descendre dans un vestibule fort large, mais chichement éclairé ; Lady Hirschfeld elle-même leur montra le chemin, par un couloir qui mena enfin dans un grand salon aux fenêtres tendues de lourdes draperies et où un petit lustre était allumé, puis on les y laissa seuls.

— C'est beau, hein, mon enfant ? dit la vieille à voix basse.

— Peuh ! je ne me soucie pas des vieux meubles. J'aime le confort moderne, mammy !

— Il ne faut pas contrarier le goût des gens, surtout quand ils vous veulent du bien, répliqua la bonne dame avec un accent de reproche.

— Oh, soyez tranquille, mammy, je ne dirai rien devant eux.

La porte fut ouverte et Lady Hirschfeld entra. Elle paraissait sombre et nerveuse. Elle se dirigea vers une seconde porte, dont elle souleva la draperie ; plusieurs gentlemen entrèrent et Soames en compta cinq.

— Tiens, dit-il tout à coup, le docteur qui est venu me voir à la prison.

Le dit docteur lui lança un regard noir.

— Assez de comédie, Soames. Nous vous tenons, mon garçon, mais il ne vous sera fait aucun mal si vous nous obéissez.

— Ciel ! s'écria la vieille dame, que nous arrive-t-il ? Mon garçon n'est pas méchant, messieurs, et quant à cette affaire qui le conduisit en prison...

— Nous nous en moquons, dit le Dr Carston... Allons, Soames, donnez-nous l'étoile à sept branches.

— Ah ! dit froidement Soames, c'est donc cela... Eh bien ! je dis non.

— Attention, il y va de votre vie !

— Je m'en fiche... Vous ne pouvez rien sans moi, vous le savez bien.

— Nous avons des moyens pour vous contraindre.

— Peuh !... Faites donc, mais cela ne vous rapporterait pas gros. J'ai d'ailleurs déjà à me plaindre de vous ! Ne pensez donc pas que je

n'ai pas reconnu dans Lady Hirschfeld la femme qui a glissé son collier dans ma poche pour me faire arrêter, pour voir si, en me fouillant, on ne trouverait pas l'étoile à sept branches. Mais vous êtes des fous et des enfants.

— Tim ! s'écria Mrs. Soames, quel étrange langage ! Que veut dire tout ceci, mon fils ? Sois donc gentil avec ces messieurs, et surtout avec cette dame qui semble si convenable ! Fais ce qu'ils disent et ils ne te feront pas de mal, je te le jure !

— La vérité parle par votre bouche, Mrs. Soames, ricana le Dr Carston.

— Bon, dit Soames. Je ne dis pas complètement non, car je veux m'entendre avec vous.

— Que voulez-vous dire ? demanda un des hommes présents.

— La possession de l'étoile elle-même, ou plutôt de la mienne, puisque vous devez avoir chacun la vôtre, n'assure qu'une part du secret de Shark.

— Malheureux... On ne prononce pas ce nom.

Soames se leva soudain. Sa taille menue sembla grandir.

— Silence ! hurla-t-il. Vous semblez oublier deux choses, d'abord que même en tenant mon étoile, vous ne sauriez pas comment vous en servir, ni où. Ensuite que je suis le chef... Oui, moi, je suis l'Etoile Polaire.

L'effet fut surprenant.

Lady Hirschfeld, le Dr Carston et les autres se tassèrent sur leurs chaises et regardèrent Soames avec des yeux agrandis par l'épouvante.

— Ainsi, murmura Carston, vous ne seriez pas un vil usurpateur. Seriez-vous le descendant de Shark en personne ?

Tout à coup, Lady Hirschfeld se leva.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer, dit-elle. Que Mr. Soames nous dise son vrai nom ! Le vrai, m'entendez-vous ?

Soames parut interdit, mais ce fut sa mère qui intervint.

— Ce nom, je le dirai, fit-elle. Je le dirai à l'oreille de deux d'entre vous !

— Au Dr Carston et à Lady Hirschfeld ! fut-il décidé à l'unanimité.

Mrs. Soames se leva et, se pencha vers le docteur, lui murmura un mot ; on le vit pâlir et trembler. Puis ce fut le tour de Lady Hirschfeld, qui faillit se trouver mal en apprenant le nom mystérieux.

— Ainsi, murmura Carston quand il eut retrouvé un peu de calme, la Destinée a donc voulu que nous soyons tous réunis pour la connaissance du grand secret. Nous sommes ici les descendants directs des fidèles officiers du capitaine Shark, à qui cet homme glorieux confia une partie de son secret.

« Excusez-nous... monsieur... Soames, de vous avoir pris pour un

imposteur ; nous reconnaissons nos torts et nous vous prions de nous pardonner ce que nous vous avons fait souffrir. Vous êtes le chef !

— Aussi j'agirai le dernier, dit Soames. D'ailleurs, il faut qu'il en soit ainsi.

— En effet, dit le Dr Carston en s'inclinant.

Soames éleva la voix.

— Nobles enfants de l'Ourse Polaire, les temps sont révolus. Que l'étoile Alpha, donc la première en titre, fasse son devoir en dévoilant son secret, sa part du mystère. Puisque nous sommes tous réunis, je lui en donne l'ordre.

Un des gentlemen se leva, sortit de sa poche une étoile à sept branches et dit :

— La maison n° 3 dans la ruelle voisine. Elle est vide.

— Allez, ordonna Soames.

L'homme partit et revint au bout de dix minutes.

— J'ai introduit la branche de l'Alpha dans la fente de la muraille, que moi seul je connais. Le déclic s'est produit.

— Etoile Bêta, clama Soames.

— La maison en ruines de Sent Street. Elle est toujours en place.

— Allez !

Le même jeu se répéta.

— Etoile Gamma !

Un troisième gentleman partit et revint au bout d'un quart d'heure, faisant la même déclaration que les autres.

— Etoile Delta !

Ce fut le tour d'un quatrième partant, qui ne tarda pas à revenir.

La cinquième étoile avait comme titulaire le Dr Carston, qui déclara qu'il retournait chez lui, la maison qu'il occupait étant celle de la clef.

La sixième revenait à Lady Hirschfeld.

— Accompagnez-moi tous, dit-elle. C'est ici, dans la maison même.

Ils descendirent dans une cave profonde où, une fois arrivés, Lady Hirschfeld se dirigea vers un gros pilier de pierre, déplaça un des moellons et découvrit une fine fente dans laquelle elle introduisit une des branches de sa propre étoile. On entendit le bruit d'un déclic.

— Ainsi, dit Soames, six serrures sont ouvertes. Mon ancêtre les avait donc disposées dans six maisons différentes de ce vieux quartier. Ses descendants ont fidèlement protégé ces demeures, sans doute au prix de mille efforts et difficultés au long de deux siècles. Rendons-leur hommage. La septième dévoilera le grand secret. C'est à moi qu'échoit le juste honneur de le faire. Tous vous serez présents à cette ouverture de gloire.

« Lady Hirschfeld, faites avancer votre auto.

Ils s'entassèrent tous dans la spacieuse limousine ; Soames se mit au volant, tandis que sa vieille mère prenait place à ses côtés.

Il tourna dans un dédale de rues et s'arrêta enfin devant la porte d'un entrepôt désert, qu'il ouvrit à l'aide d'une clef ; puis il y fit entrer la voiture.

La porte se ferma derrière eux.

— Attendez que je fasse de la lumière, ordonna Soames.

Un faible lumignon brilla.

— Sortez !

Ils obéirent et, soudain, le vaste hall s'irradia de clarté.

Douze policiers, revolver au poing, les tenaient en joue.

— Trahison ! hurla Carston.

Mais des agents l'encadrèrent.

Soudain des cris de stupeur retentirent de tous côtés.

On vit la bonne vieille Mrs. Soames se débarrasser de son châle et de sa perruque grise, tandis que Soames lui-même faisait voler les postiches en l'air. Harry Dickson et Tom Wills se trouvaient, goguenards et ravis, devant les héritiers du capitaine Shark.

Conclusion

— Tout cela ne nous révèle pas le secret, murmura Tom Wills quand son maître l'eut félicité de la manière dont il avait tenu son rôle. Diable, je donnerais beaucoup pour connaître le vrai détenteur de la septième part, le mystérieux Soames !

— Et vous, monsieur Farquar ? dit Harry Dickson au chef de division, qui avait assisté à la capture des conjurés.

— Moi... oh... moi...

— Mais j'ajoute que Tom ne serait guère avancé en le connaissant, car le secret ne lui serait pas dévoilé pour autant. Ou plutôt, il ne pourrait jamais plus être mis en face de lui. Tim Soames s'est laissé bénévolement emprisonner, alors qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être libéré. Mais cela aurait fait connaître sa véritable identité à ses ennemis, et il préférerait la prison à cela.

« Au cours de sa détention, il eut peur de tomber malgré tout entre leurs mains, et il rédigea en brèves notes sa « part du mystère », parce que telle était la volonté de son ancêtre, volonté à laquelle il ne pouvait se soustraire. Le secret ne pouvait être perdu.

« Jugez de son émoi quand on le remit en liberté sans qu'il ait pu retourner dans sa cellule, où son bref manuscrit et son étoile se trouvaient cachés. Et c'est pour cela qu'il y revint de nuit, pour constater que Belkirk avait déjà tout découvert et gardé pour lui.

« Que fit-il ? Il courut aussitôt à la septième serrure, celle dont il avait la garde, et y connecta un fil métallique lié au câble d'éclairage urbain. Belkirk fut électrocuté.

« Alors, Soames prit peur, vit en pensée d'autres victimes et peut-être la découverte du redoutable secret.

« À l'aide d'un gros chargement d'explosifs, il détruisit la septième porte, vouant ainsi à jamais le secret de Shark, son ancêtre, à l'oubli !

— Alors qu'il lui aurait été facile de s'entendre avec les autres détenteurs de l'Etoile à Sept Branches ! s'écria Tom Wills.

— Oui, mais il y a autre chose : Soames ne voulait pas que ce secret tombât entre des mains profanes, parce que ce secret était celui de l'Angleterre, de sa force ou de sa fortune, et Soames était avant tout un bon, un grand patriote.

Mr. Farquar respira fortement.

— C'est vrai, monsieur Dickson, et maintenant que ce secret

n'existe plus, il m'est possible de vous dire en quoi il consistait.

« Shark, au cours de ses pérégrinations, avait découvert une mine de diamants prodigieuse. Des pierres énormes, atteignant des dimensions inouïes, formidables, fantastiques. Il n'en réalisa que de petites, parce qu'il aurait suffi de jeter l'énorme masse sur le marché pour que cette précieuse gemme n'eût plus que la valeur d'un vulgaire morceau de strass ! C'était la perte irrémédiable d'une des plus puissantes branches du commerce de l'Angleterre.

« Supposez donc qu'en ce moment des ennemis de l'Angleterre, comme une lady Hirschfeld qui est une espionne allemande, comme Carston qui est attaché à des loges soviétiques secrètes, en fassent autant, et faites le compte des ruines nationales qui s'en suivraient ! Shark avait relégué cette fabuleuse fortune dans une profonde carrière abandonnée sur laquelle fut construit en partie le quartier où nous nous trouvons. Il en avait soigneusement défendu l'accès par des mécanismes fonctionnant par des prodiges de machinisme à longue distance, et de façon à ce que la septième porte ne pût s'ouvrir qu'après que les six autres systèmes, disséminés à travers le quartier, eurent fonctionné ensemble. Aujourd'hui, à cause de l'explosion dont je suis l'auteur, les eaux de la Tamise et des égouts ont dû envahir la carrière oubliée, et le secret y restera enfoui à jamais.

— C'est égal, répliqua Tom Wills, tout cela ne nous dit pas qui est Soames, le dernier descendant du capitaine Shark... Mais de fait, maître, il m'a semblé que vous connaissiez son nom.

— Vous ne l'avez donc pas entendu ? demanda innocemment Harry Dickson... Je l'avais oublié. Eh bien, Tom, il s'appelait... Farquar !

Mr. Farquar sourit et ne nia pas.

Notice

Pour la clarté de ce récit, il est bon d'ajouter que Mr. Farquar, appartenant de droit à l'Intelligence Service, se montrait rarement sous son véritable aspect, qui paraît bien être celui de Soames.

Ainsi cela n'a pas dû sembler étrange à ses chefs qu'il disparût durant les quelques mois que dura sa détention.

Peut-être même ses chefs étaient-ils au courant de la chose...

Ce sont là secrets d'État que Harry Dickson lui-même n'a pas jugé devoir pénétrer.

Quant aux six autres détenteurs de l'Etoile à Sept Branches, rien ne permettait à la loi anglaise de les tenir prisonniers.

Pourtant, nous savons qu'ils ne connurent la liberté que pour être envoyés immédiatement en exil, et que jamais ils ne purent remettre pied sur le sol de Grande-Bretagne.

FIN

LE PROFESSEUR KRAUSSE [4]

Préambule

— Je me suis mesuré avec ces étranges et redoutables forbans que l'on dénomme les bandits de la science, à maintes reprises dans ma carrière, affirma Harry Dickson. Je me suis mis en travers de la route du Dr Mystéras et du professeur Drum ; j'en oublie certes, et il y en a d'autres avec qui je n'ai pas fini de compter. Mais, avec le professeur Krausse, j'entre dans un monde hoffmannesque, où il n'est pas toujours aisé de se mouvoir.

« Notre première rencontre date du lendemain de l'armistice.

« La révolte des Spartakistes s'achève dans le sang et dans l'incertitude ; la capitale prussienne est en proie à une fièvre sans nom. Misère et débauche, débauche et misère, c'est le double signe qui préside à sa nouvelle destinée.

« Des hommes en uniforme feldgrau mendiaient dans les rues ; des femmes en deuil, appartenant à l'aristocratie, imploraient la splendeur d'un repas ou la fraîcheur d'un litre de bière, sinon la consolation d'un verre d'alcool. J'abrège : je revenais d'une visite à la grande prison de Moabit, où l'on prétendait que des Américains étaient détenus. Je n'y découvris rien d'insolite et je m'en allai.

« Les heures que je venais de passer dans cet énorme et sombre pénitencier m'avaient donné envie de marcher quelque peu, bien que le quartier de Moabit n'ait rien de bien attrayant.

« Tout à coup, une odeur appétissante m'arriva du fond d'une ruelle obscure. Je lus son nom sur la plaque de tôle émaillée : *Nachtrabengasse*.

« C'était d'un romanesque un peu ténébreux : « La ruelle du corbeau nocturne » ; mais cela me tenta, et puis il y avait l'odeur...

« Elle venait d'une taverne juchée au haut d'un perron énorme, et dont l'enseigne se balançait au vent du soir : *Zum Treppchen bei Rolff Froschmeier*. Un tableau noir présentait une carte des plats écrite à la craie rouge : *Kalbs und Schweinebraten Spickgans, bratkartoffeln und Gemüse, Wurstsalat, Delikatessen, Klobst, Obst und Kügel*. En traduisant ces friandises : Rôti de veau et de porc ; oie fumée ; pommes de terre rôties et légumes ; salade de saucissons ; charcuteries ; fruits et

gâteaux. Bref, de quoi faire venir l'eau à la bouche des gens nourris depuis quatre ans d'ersatz et de maigres rations.

« La taverne était remplie de monde, et j'eus grand-peine à trouver une place à côté d'un ancien officier de la garde impériale, à l'uniforme déteint. Il était charmant et me présenta le maître de céans, Herr Froschmeier, un affreux homoncule coiffé d'un bonnet en papier rose.

« On me servit le plat du soir : des légumes excellents et une ample assiette de viandes nageant dans son jus.

« Je ne sais pourquoi je n'y touchai pas, à cette viande trop rose et trop gluante, mais mon nouvel ami ne vit aucun inconvénient à l'engloutir à son tour, quand il eut achevé sa propre portion...

« Le monde était disparate : les juifs y étaient en surnombre, ainsi que les « schieber », ou profiteurs de la guerre. Les billets de mille marks se dépensaient comme des pfennigs.

« À une table voisine, un monsieur en redingote vidait une longue bouteille de vin du Rhin. C'était le seul de l'endroit à occuper tout seul une table entière. Le petit Herr Froschmeier, qui se révélait hautain et insolent avec la clientèle, ne passait jamais devant lui sans le saluer profondément, bien qu'il ne reçût aucun salut en retour.

« L'homme devait avoir largement dépassé la cinquantaine. Ses cheveux étaient bourrus et d'un blanc sale ; sous un front énorme et légèrement bombé luisaient deux grands yeux pâles. La bouche était dure mais bien faite, déformée par un pli amer qu'accentuait la chute d'une grosse pipe bavaroise. Le visage était grand, très grand, énorme même, mais respirait une vaste intelligence. Le regard ne fixait rien, si ce n'est quelque point flottant dans le vide. Poitrine large et puissante, mains blanches et belles, mais musclées ; seule la lividité du teint déparait cette apparition de grande puissance physique et mentale. Je fus pourtant très étonné, quand il se leva pour enlever d'un geste impérieux une boîte d'allumettes à une table voisine, de le voir si petit, trapu, bas sur pattes. Sa démarche même avait quelque chose de repoussant. Il roulait littéralement sur ses jambes cagneuses : le buste d'un Apollon vieilli sur des membres de satyre.

« Mon compagnon, qui avait suivi la direction de mes regards, me poussa du coude. « Un lascar ! me dit-il à l'oreille en clignant de l'œil. Une des plus grandes sommités du monde médical : le Dr Krausse. Il a eu ses entrées au palais impérial lors d'une maladie du Kaiser, et il paraît qu'il a rudoyé Guillaume comme il l'aurait fait d'un laquais. »

« Krausse ne pouvait entendre ce que mon voisin me disait, mais il remarqua parfaitement qu'on s'occupait de lui. Ses yeux pâles se posèrent un instant sur nous, puis il fit signe au tavernier.

« Celui-ci accourut, empressé, bousculant des chaises et des clients, pour aller s'incliner devant le docteur. Quelques mots furent

échangés, après quoi Herr Froschmeier vint à son tour s'incliner devant nous.

« — Le Herr Professor demande à ces messieurs de vouloir s'asseoir à sa table. »

« Je n'aime pas les invitations de ce genre et j'allais refuser, mais mon compagnon me lança un regard suppliant.

« — Venant de lui, cette prière est un ordre, murmura-t-il. Faites cela, monsieur, sinon je pourrais avoir des ennuis. »

« Je finis par céder à sa prière, un peu de curiosité s'y mêlant de ma part. Le Dr Krausse fit poser deux verres sur la table, les remplit du vin de sa bouteille et se tourna vers mon compagnon.

« — Lieutenant Schwalbe, combien de fois votre langue de vieille femme vous a-t-elle joué un tour dans votre minime carrière ? »

« L'officier rougit et pâlit tour à tour, mais finit par murmurer d'une voix contrite :

« — Excusez-moi, Herr Doctor, je n'ai pas dit de mal de vous... Je ne pourrais dire d'ailleurs que ce que tout le monde sait, que vous êtes un grand savant.

« — Et moi, lieutenant Schwalbe, que vous êtes un grand âne ! »

« Il se détourna de lui avec un haussement d'épaules méprisant et s'adressa à moi.

« — Étranger ? Oui, cela se voit. Américain, mais probablement naturalisé Anglais, cela aussi n'est pas difficile à remarquer. Vos connaissances sont surtout déductives ; l'induction vous est assez étrangère. C'est un défaut, mais il ne vous desservira pas beaucoup dans la vie. Je ne sais ce que vous êtes venu faire en Allemagne, mais en tout autre temps, celui de l'Empire par exemple, j'aurais renvoyé un gentleman comme vous de l'autre côté de la frontière. »

« J'étais abasourdi par cette clairvoyance alliée à un pareil manque de savoir-vivre, et j'allais riposter quand il me prévint du geste.

« — Inutile. Je ne veux nullement vous offenser. Il n'y a que les imbéciles pour se sentir froissés devant la vérité des choses quand elle les atteint, et vous n'êtes pas un imbécile, malgré votre culture trop générale.

« Je pris le parti de rire doucement, et le professeur riposta :

« — Votre rire ne dit rien. Il masque une sottise envie de répondre. Je vous fais au contraire grand honneur en vous considérant comme un ennemi intérieur de notre patrie où, heureusement, vous ne continuerez pas à séjourner.

« — Mais pourquoi un ennemi intérieur ? hasardai-je.

« — Parce que vous ne connaissez pas l'Allemagne, son esprit, son essence, ses possibilités, ses probabilités. Sur toutes ces choses vous devez fatalement porter des jugements faux. En une tout autre époque,

nous nous en moquerions comme un poisson d'une pomme, mais en ces heures de défaite nous aurons à compter avec l'opinion d'outre-frontière, et cela pour notre plus grand malheur. »

« Depuis, je me suis fait l'aveu que le Dr Krausse avait dit de profondes vérités en lançant des aphorismes qui m'avaient fait sourire.

« Nous vidâmes nos verres. Le vin était excellent et je sus plus tard qu'il coûtait douze mille marks la bouteille... une paille, à l'ère de la valuta ! Comme je prenais congé du docteur avec quelques mots polis, il me dit :

« — Retenez le nom de cette boîte, ainsi que celui de son propriétaire. Vous en entendrez parler encore. Adieu ! »

« Un an plus tard éclata le hideux scandale de la *Nachtrabengasse*. On arrêta le sieur Froschmeier sous l'accusation d'avoir vendu de la viande humaine à ses clients et, en effet, on découvrit un véritable abattoir d'hommes dans ses caves. On lui trancha la tête, ainsi qu'à plusieurs de ses complices, entre autres à l'ancien lieutenant Schwalbe, grand pourvoyeur de bétail humain, et mon compagnon d'un soir.

— Et le Dr Krausse ?

— Attendez. L'histoire commence à peine. Je l'ai revu hier.

— Où cela ?

— Ici, à Londres, chez moi, dans mon appartement de Baker Street.

1. La seconde rencontre

Mrs. Crown, la gouvernante du détective Harry Dickson, introduisit le visiteur. Celui-ci, sans même y avoir été invité par le maître, s'installa dans un fauteuil en face de lui.

— Vous me reconnaissez certainement, monsieur Dickson, dit-il.

Harry Dickson n'hésita pas une seconde : le professeur Krausse, malgré les dix années passées depuis leur première et unique rencontre, n'avait guère changé. Ses tempes s'étaient légèrement dégarnies et ses puissantes épaules se voûtaient un peu. Harry Dickson le lui dit.

— Eh oui, le temps est un grand ennemi, surtout pour celui qui ne peut le comprendre, vous par exemple, Dickson, puisque votre front porte la trace ineffaçable des rides, que vous possédez quatre dents aurifiées de plus et que vous fumez avec beaucoup moins de calme.

— Je vais vous rendre le verre de vin d'il y a dix ans, dit aimablement le détective. C'est la seule chose qui se bonifie en vieillissant.

— Parmi les choses matérielles, oui, mais je m'en tiendrai à votre whisky national ; on ne boit pas de vin en Angleterre.

Harry Dickson lui passa la bouteille de Black and White et le flacon d'eau gazeuse. Le docteur se servit avec parcimonie.

— Je viens vous demander la grâce d'un condamné à mort, dit-il.
Le détective sursauta.

— Mais je suis absolument impuissant en pareille matière ! s'écria-t-il.

— Tut, tut, riposta le vieillard en faisant un signe de dédain. Vous avez rendu trop de services à l'Angleterre dans les derniers temps, pour ne pouvoir demander une pareille faveur, surtout quand il ne s'agit que d'un crime vulgaire et d'un coupable encore plus vulgaire, ainsi que de peu d'importance.

— Alors pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je l'ai traité dans le temps.

— Mon Dieu... C'est une raison un peu... bizarre.

— Nullement. Sa guérison, car c'en était une, était le résultat d'une longue et difficile expérience. Mais une fois sur pied, l'homme s'est éclipsé pour aller commettre un meurtre idiot en Angleterre.

— Qui est-ce ? demanda Harry Dickson.

— Il se nomme Schwertfeger. C'est un matelot allemand. Il a

assassiné à Londres un de ses confrères, pour le voler.

— Je me rappelle en effet. Ce Schwertfeger avait de bien vilains antécédents, même dans son propre pays. Il avait été condamné à la réclusion perpétuelle pour un double crime.

— Je sais et je l'ai fait gracier !

— Encore... Et vous voulez faire perdurer la clémence à l'égard de ce coquin ?

— Oui, parce que, si vous le pendez, il mourra trop tôt.

— Comment ?... Que voulez-vous dire par ce « trop tôt », docteur ?

— Mais pas plus que je ne dis : trop tôt. Pas à son temps, si vous aimez mieux.

— Je suis obligé..., commença Harry Dickson.

— De me demander de plus amples renseignements. Voici tous ceux que je puis vous donner. Ils tiennent en quelques mots. Après six ans de détention, Schwertfeger était devenu complètement idiot. Je ne sais plus par quel hasard je me suis trouvé à l'infirmerie spéciale de la prison de Moabit, où on le faisait crever de sa belle mort. Son cas me sembla digne d'une expérience. Elle ne réussit pas trop mal. Je demandai sa grâce et, naturellement, je l'obtins. Alors, l'ingrat, l'imbécile s'est enfui, a pris passage sur un cargo à destination de votre pays et y a fort mal débuté par un assassinat.

« Puis-je vous demander ce service en tant... qu'homme de science ?

« Supposez que mon expérience puisse encore profiter à des mortels plus intéressants que Schwertfeger, à condition de pouvoir s'achever.

Harry Dickson réfléchit ; l'intelligence puissante que respirait ce curieux bonhomme l'influença favorablement.

— Tout ce que je puis obtenir pour votre... protégé, c'est que les médecins aliénistes le remettent en observation. Si leur verdict lui est favorable, ce n'est pas la liberté qui l'attend, mais le Lunatic Asylum.

— Je ne vous en demande pas davantage.

— Dans ce cas, je mettrai tout en œuvre...

— Cela suffit, et je vous en remercie. Mais, service pour service... À votre mâchoire supérieure, il y a une molaire qui vous fait souffrir. Vous comptez la faire enlever un de ces jours, et sans doute votre médecin vous le conseille-t-il. Cela pourrait vous coûter cher. Un petit drainage nasal suffirait : vous souffrez d'un début de sinusite, encore indétectable pour les médecins.

Il partit sans rien ajouter et Dickson, un peu troublé par ces singulières façons, manda son médecin traitant.

Celui-ci haussa les épaules, mais affirma que le drainage nasal, s'il ne pouvait pas faire de bien, ne pouvait nuire en aucun cas.

La petite opération fut faite sur l'heure : dans la nuit même toutes les douleurs cessèrent. Krausse avait dit vrai.

Harry Dickson n'eut aucune peine à obtenir un second examen mental du condamné Schwertfeger. Il eut une issue favorable et, huit jours après, sauvé de la potence, l'Allemand était enfermé dans un cabanon de l'asile d'aliénés de Bedlam.

Deux jours plus tard, le cabanon fut trouvé vide... et l'oiseau envolé.

Le même jour. Harry Dickson fut appelé au téléphone. C'était le Dr Krausse.

— Je vous remercie, Dickson, dit-il à l'autre bout du fil.

— Bien, docteur, mais l'évasion de votre protégé m'a déjà procuré quelques ennuis, vous devez vous en douter, répondit le détective d'une voix maussade.

— Je m'en excuse. Mais il est bien plus facile de faire évader quelqu'un de Bedlam que de Newgate !

— Comment... faire évader ?

— C'est mon travail, Dickson ; je n'aurais garde de vous le cacher. J'avais besoin de Schwertfeger, non dans un cabanon, mais dans un laboratoire. Adieu, Dickson. Nos routes se séparent.

La communication fut coupée et le détective n'apprit plus rien ni de l'évadé ni de son protecteur.

*

Pourtant, Harry Dickson n'était pas homme à en rester là.

Le téléphone marcha entre Baker Street et la Friedrichstrasse, et les renseignements qu'il reçut, pour lui ouvrir des horizons bien incertains, le laissèrent marri et perplexe :

— Schwertfeger, disait Berlin, n'a jamais été idiot et, au surplus, il ne fut jamais soigné en prison par le Dr Krausse. Il n'a dû sa libération qu'à un vent de clémence qui a soufflé pendant quelque temps sur les geôles du Reich. Quant à Krausse, il a disparu depuis des années de Berlin et de l'Allemagne, où on le recherche pour divers forfaits, dans lesquels toutefois sa complicité n'est pas complètement prouvée. Nous vous saurions gré de l'arrêter, si vous le rencontrez sur le sol anglais. Les formalités nécessaires pour son extradition seront aussitôt remplies.

— J'avoue, dit le détective à ses familiers, que je me suis senti attiré par l'intelligence qui rayonnait de cet homme, qui me paraissait une créature possédant la science infuse.

« J'ai marché aveuglément, et j'ai fait fausse route : que celui qui est sans péché en la matière me jette la première pierre.

Mais sa résolution était prise : il voulait retrouver le professeur

Krausse.

2. La disparition de Lady Morton

Dès les premiers jours qui suivirent la disparition de l'étrange savant, Harry Dickson eut le sentiment bien arrêté qu'il n'avait pas quitté Londres. Les renseignements reçus de Berlin venaient corroborer cette idée. Pourtant, quand il demanda des explications complémentaires, il n'en reçut que de fort vagues et qui sentaient la réticence à cent pas.

On accusait le professeur d'avoir entrepris des expériences défendues, sans toutefois préciser leur nature, d'avoir spolié des clients, mais sans citer de noms ni de faits précis.

« Un homme comme lui, se disait le détective, devra forcément fréquenter les lieux de science. Surveillons les hôpitaux, les cliniques, les amphithéâtres... »

Il parvint à gagner Scotland Yard à ses idées et put faire établir une surveillance étroite de ces divers locaux. Mais les résultats restèrent négatifs : le Dr Krausse, ainsi que son criminel protégé, s'étaient comme volatilisés dans l'air brumeux de la City.

Comme il arrive souvent, le hasard se mit de la partie, bien qu'il ne livrât qu'un début de piste, bien faible il est vrai.

Ce fut le jour où un accident arriva à Lady Morton Bailey.

Cette beauté londonienne avait assisté à une représentation théâtrale dans Drury Lane et regagnait sa nouvelle villa de Brockley, dans sa luxueuse Rolls-Royce.

Comme la voiture arrivait à la hauteur de Peckhamrye Commons, elle heurta soudain un gros camion automobile arrêté sur le bord de la chaussée. Le camion s'enfuit dans l'ombre, mais l'auto de maître, fortement désemparée, resta en panne : épave de la route. Ce n'aurait été qu'un demi-mal, si Lady Morton Bailey n'avait été assez grièvement contusionnée au cours de la collision.

Le chauffeur affolé questionnait en vain les rares passants nocturnes pour obtenir l'adresse d'un docteur voisin, quand enfin l'un d'eux vint lui dire qu'un médecin habitait dans une rue traversière de Scylla Road. Ce n'était qu'à cent pas et, aidé par un noctambule bénévole, le chauffeur parvint à conduire Lady Morton Bailey à ladite adresse.

Ils se trouvaient devant une triste maison, neuve mais déjà délabrée, dont la porte s'ornait d'une plaque en zinc gravé au nom de Dr Lengorski. Il fallut sonner à plusieurs reprises avant que le médecin

lui-même vînt ouvrir. C'était un homme osseux, parlant avec un accent slave assez prononcé.

Il ne parut guère enchanté du dérangement qu'on lui imposait, mais dut enfin se rendre aux paroles indignées du chauffeur, auxquelles se mêlèrent celles du passant qui lui avait prêté aide et assistance.

Le Dr Lengorski les fit entrer, tout en maugréant sourdement, et les conduisit dans un cabinet de consultation de la plus piètre apparence.

Il examina la blessée, arrêta tant bien que mal l'hémorragie qui s'était déclarée. Puis, devant l'état de faiblesse manifeste de sa patiente, il déclara que tout transport pourrait être dangereux pour l'instant.

Il consentit à garder Lady Morton chez lui jusqu'au lendemain matin. Entre-temps on aurait avisé.

Le chauffeur demanda l'autorisation de téléphoner au mari de la blessée, mais le Dr Lengorski ne possédait pas le téléphone.

Force fut au chauffeur de rentrer à pied à Brockley pour avertir son maître.

Malheureusement, pendant l'absence de sa femme, Sir Morton Bailey avait été appelé au chevet d'une de ses tantes, et il avait laissé un billet prévenant son épouse de ne pas l'attendre avant le lendemain.

Le chauffeur, de guerre lasse, décida de se coucher et d'aller prendre dès la première heure des nouvelles de sa maîtresse.

Il était encore dans son premier sommeil, quand un taxi s'arrêta devant la villa et que Sir Morton en descendit, de bien méchante humeur.

Il avait trouvé sa tante en excellente santé et se croyait victime d'une méchante plaisanterie.

Mais, quand le chauffeur le mit au courant de l'accident arrivé à sa femme, il s' alarma au plus haut point et se mit immédiatement en route pour Peckhamrye, accompagné de son serviteur.

Ils arrivèrent dans Scylla Road, puis devant la maison du Dr Lengorski et sonnèrent à sa porte.

Personne ne vint leur ouvrir.

Sir Morton fit un potin de tous les diables, qui ne parvint qu'à tirer de leur sommeil quelques proches voisins. Ceux-ci déclarèrent fort mal connaître le Dr Lengorski, qui n'habitait le quartier que depuis quelques semaines. Morton put téléphoner au poste de police voisin, qui détacha aussitôt deux inspecteurs, avec l'ordre de forcer la porte du médecin.

Cela fut fait. On retrouva le cabinet de consultation avec ses cuvettes et ses linges ensanglantés, mais pas de Lady Morton.

La maison fut fouillée de fond en comble. Elle ne contenait que des chambres vides de tout ameublement, et dont seules les fenêtres étaient garnies de nouvelles tentures.

Devant l'immeuble, on trouva une petite flaque d'huile, témoignant qu'une automobile avait stationné là récemment.

Le lendemain, l'histoire du mystérieux Dr Lengorski courait déjà Londres, ameutant Scotland Yard qui, à son tour, appela Harry Dickson à la rescousse. Les premières phases de l'enquête se passèrent devant la Rolls sinistrée. Dickson examina attentivement la carrosserie défoncée.

— Hm, déclara-t-il, un tank n'aurait pu faire de meilleure besogne. Regardez-moi cette éventration : nulle trace d'éraflures de garde-boue, nulle trace non plus dénotant le défoncement du radiateur de la voiture coupable.

« Des stigmates nets, comme si un bélier de fer avait frappé la Rolls.

— On dirait que vous optez pour le fait intentionnel, monsieur Dickson, dit un des inspecteurs.

— Plutôt..., repartit sèchement le détective.

— Mais dans ce cas... le transport de ma femme chez ce médecin inconnu... ? balbutia Sir Morton, qui assistait à l'enquête.

— Cela pourrait être une habile comédie. La lady blessée, un seul docteur dans le voisinage, un passant subitement bienveillant...

Il se tourna vers le chauffeur.

— Décrivez-moi donc ces deux personnages : l'homme qui vous a aidé et le Dr Lengorski.

— Le passant était un homme assez grand et bien musclé, je dois le dire, car il enleva la lady comme s'il s'agissait d'une plume. Son visage ne m'a pas laissé de souvenir : il portait d'ailleurs un large chapeau de feutre. Son langage était distingué. Je ne crois pas qu'il était habillé avec élégance. Quant au docteur, il me paraissait bien plus petit. Il marchait comme qui dirait de travers et portait une forte barbe, pas très propre. Il semblait très solide lui aussi, bien que ses épaules fussent un peu voûtées par l'âge. D'ailleurs, la pièce où il nous a introduits était très mal éclairée par une toute petite ampoule, qui m'a paru alimentée par une batterie. Dans le corridor de la maison brûlait une bougie. Je ne pense pas que l'électricité y soit installée.

On se dirigea vers la maison de Scylla Road et le détective y trouva le mobilier chiche et quelques rares instruments de médecine qui paraissaient avoir été achetés d'occasion.

— Il n'y a pas pour dix livres dans tout ceci, opina l'inspecteur de police.

Dans la cour de la maison, le détective avisa une grille d'égout : elle était mal fermée et avait dû être soulevée avec effort hors de sa

gaine de rouille et de crasse, car un des barreaux était faussé.

Le détective l'enleva complètement et, à l'aide d'une canne, se mit à fouiller la gadoue qui y stagnait. Au bout de quelques instants une masse gluante en fut retirée, dégoulinante d'eau et de vase.

Harry Dickson la rejeta avec dégoût.

— Le Dr Lengorski aurait pu trouver un meilleur endroit pour jeter sa barbe, dit-il avec un ricanement.

Le reste de la maison ne révéla pas grand-chose, si ce n'est quelques cendres dans le foyer de l'office.

— Des journaux, murmura le détective. Ah !... ceci est plus intéressant.

Il s'était mis à examiner la menue poudre charbonneuse à l'aide de sa loupe. Un petit fragment jauni s'en détacha.

— Des caractères gothiques, dit Harry Dickson. Il s'agissait donc de journaux allemands, et puis la cendre seule trahit le papier employé par la presse quotidienne du Reich.

— Mon avis est, dit l'officier de police, que le bandit exigera une rançon de Sir Morton pour la libération de sa femme.

Harry Dickson ne répondit pas à cette supposition. Il lui était venu à l'idée qu'on pouvait très bien avoir affaire au professeur Krausse, qu'il croyait vaguement reconnaître à travers le signalement donné par le chauffeur.

Mais Sir Morton ne reçut aucune sommation de ce genre, et la jeune femme resta bel et bien disparue, malgré la meute de policiers que Scotland Yard mobilisa en cette occasion.

3. Un piège... tout en causant

« Il faut, s'était dit le détective, reprendre le tout. Et commencer par l'A de l'alphabet. Remontons à Schwertfeger. »

C'était l'histoire d'un crime vulgaire. Le nommé Schwertfeger, matelot allemand sans engagement, errant sur le pavé de Londres, avait été arrêté dans une rue solitaire de Limehouse, au moment où il se penchait sur le cadavre encore pantelant d'un de ses compatriotes. On l'avait vu en compagnie de sa victime, allant de cabaret en cabaret, tout au long de la journée précédant le meurtre, et la poussant à boire beaucoup.

L'homme assassiné était un garçon d'une vingtaine d'années, solide et râblé, tandis que Schwertfeger était un homme d'âge, au visage ravagé par les vices. Il se laissa arrêter sans opposer de résistance et condamner sans essayer de se défendre. Les portraits que Dickson avait devant lui, empruntés au service d'anthropologie du Yard, le présentaient comme un homme d'assez grande taille, affalé, au visage atone, mangé par une barbe broussailleuse.

Le détective insista auprès de la Kriminal-Abteilung de Berlin pour obtenir des renseignements plus complets et reçut enfin la visite d'un délégué d'Outre-Rhin, Herr Doctor Mendell.

Immédiatement Dickson comprit que l'Allemand essayait avant tout d'obtenir le silence autour de l'ancien condamné, et surtout autour du Dr Krausse.

Et voici que les souvenirs vinrent au secours d'Harry Dickson.

— Le Herr Professor Krausse ne fut-il pas mêlé quelque peu à la sinistre histoire de la *Nachtrabengasse*, où se débitait de la chair humaine ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Herr Mendell sursauta.

— Comment savez-vous cela, monsieur Dickson ? s'écria-t-il.

Le détective ne savait rien, mais il vit qu'il avait frappé juste.

Le policier allemand n'avoua qu'à contrecœur :

— En effet, bien que les preuves tangibles nous aient fait défaut. Les gens n'ont pas voulu parler, même au pied de l'échafaud, et puis... Krausse n'était pas le premier venu. On lui a fait comprendre qu'il devait vider les lieux, quitter le pays, et dans le plus bref délai.

— L'a-t-il fait au moins ?

— Euh... oui, c'est-à-dire...

— Qu'il est revenu quelques fois en Allemagne pour y soigner ses

petites affaires, pas toujours très propres ! riposta Harry Dickson.

— Donnerwetter, Mein Herr, n'allez pas crier cela sur tous les toits ! Cela nous désobligerait fort à Berlin.

— Ce n'est nullement dans mes intentions, au contraire. Je ne m'occupe que de ce que cet étrange savant est venu faire chez nous. Quel rapport peut-il avoir existé entre Krausse et Schwertfeger ?

— Nous n'en voyons aucun, répondit Herr Mendell avec sincérité, mais nous devons avouer que le professeur fréquentait souvent un monde fort louche.

— Aime-t-il l'argent ?

— Non !

— Les honneurs ?

— Encore moins. C'était un mufle de la pire espèce envers les gens haut placés !

— Alors... qu'est-ce qui était de nature à l'intéresser ici-bas ?

— La science !

— Mais laquelle, parbleu ?

— L'anatomie, je crois. Il est l'auteur d'études étonnantes à ce sujet, bien qu'elles n'eussent jamais été publiées, en raison de leur extravagance.

— Si jamais nous tenons Krausse, que nous l'extradions selon votre désir, qu'en ferez-vous ? Le traîner devant votre justice ?

Il y eut un éclair dans les yeux bleus de Herr Mendell.

— Comptez sur nous pour lui ôter tout moyen de nuire ! dit-il àprement, bien qu'avec prudence.

— C'est-à-dire que vous ne reculeriez pas devant une « suppression » en règle.

Herr Mendell ne répondit pas, mais son visage parlait assez.

— Soit, dit Harry Dickson après réflexion. Je suppose que vos raisons doivent être péremptoires, et il se pourrait que je puisse vous être utile...

— L'Allemagne sait reconnaître les services qu'on lui rend ! s'écria impétueusement le délégué de la Friedrichstrasse.

— Halte... Nous n'en sommes pas encore là, Herr Mendell. Il faudra me faire confiance, ce que vous n'avez pas fait jusqu'ici. Je vais vous poser une question importante : le Dr Krausse travaillait-il complètement seul ?

— Que voulez-vous dire ?... Que savez-vous au juste ? fit Mendell d'une voix faible.

— C'est pourtant assez clair : Krausse dédaignait l'argent ; peut-être était-il pauvre, presque sans moyens...

— C'est la vérité...

— Et les expériences coûtent souvent bien cher. N'avait-il personne pour... l'encourager, disons le commanditer ? Je sais qu'il

était à la tête d'un laboratoire bien équipé !

— Si..., murmura Herr Mendell tout bas. Un Américain. Un homme que l'après-guerre a conduit à Berlin, et que Krausse a dû connaître immédiatement après l'armistice. Il s'appelait ou se faisait appeler Wencrofft ; nous n'avons jamais pu obtenir de renseignements sur lui.

— En ce qui concerne l'affaire de la *Nachtrabengasse*, vous l'avez étouffée parce qu'elle impliquait Krausse, n'est-il pas vrai ?

— Oui... c'est la vérité. Cet homme possédait encore de puissants appuis.

— Mais il a recommencé, c'est-à-dire qu'on l'a retrouvé dans d'autres affaires similaires, où le commerce de chair humaine jouait un rôle ?

— Oui... oui... Vous voyez, hélas, bien clair dans tout cela.

— Les dollars de Wencrofft ont été pour quelque chose aussi dans l'impunité dont le Dr Krausse a continué à jouir ?

Mendell se contenta de gémir doucement.

— Décrivez-moi ce Wencrofft, Herr Mendell !

Nouveau gémissement, suivi d'un geste d'impuissance.

— Il était malin comme un diable, et jamais nos limiers ne sont parvenus à le bien entrevoir. Il était grand et portait une épaisse barbe rouge et des cheveux très longs, ce qui ne lui donnait pas un air américain du tout.

— Une barbe postiche et une perruque auraient donc pu faire l'affaire ?

— Nous n'en doutons pas, hélas ! se lamenta l'Allemand.

Harry Dickson eut un sourire énigmatique.

— Restez-vous quelque temps en Angleterre, Herr Mendell ? demanda-t-il.

— Environ huit jours encore, monsieur Dickson.

— C'est plus qu'il ne m'en faudra, j'espère. Avant votre retour à Berlin, voulez-vous me faire l'honneur d'une seconde entrevue ?

*

Le deuxième visiteur de Harry Dickson fut le malheureux Sir Morton Bailey. En ces peu de jours, il avait étonnamment vieilli. Sa belle taille s'était courbée, ses yeux s'étaient éteints et il parlait d'une voix sourde et lente.

— Sir Morton, dit le détective, je vous ai fait venir dans l'intention de vous poser quelques questions. Je suppose que vous vous sentirez assez de force pour y répondre, bien qu'elles soient d'une nature délicate et particulièrement pénibles pour vous.

— N'importe, monsieur Dickson, je puis tout attendre et tout

entendre aussi, maintenant que ma vie est brisée.

— Vous différez de quelques années avec Lady Morton...

— Plus que quelques années, sir... Lady Morton allait quitter la trentaine, bien qu'elle fût toujours belle comme à ses vingt ans ; moi-même j'en ai soixante. Mais, malgré notre différence d'âge, notre ménage était un modèle du genre.

Harry Dickson s'inclina. Il n'aurait pas eu le courage de relever cette dernière affirmation du malheureux, car il n'ignorait pas que Lady Morton avait eu quelques aventures... Mais, comme il arrive souvent, le mari était le seul dans tout Londres à ignorer son malheur.

— Lady Morton n'est pas Anglaise...

— Non, je l'ai connue en Allemagne. Elle appartient à une famille hanovrienne très honorable, de très petite noblesse, ruinée par la guerre.

— Et vous l'avez épousée à Berlin ?

— Oui... Vous n'ignorez peut-être pas qu'après l'armistice je fus attaché à une commission anglaise fonctionnant en Prusse.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain Dr Krausse ?

— Krausse ?... Non ! Mais Helen était étudiante à l'université de Berlin à l'époque où je fis sa connaissance.

— Elle y étudiait la médecine ?

— Ou les sciences naturelles... Après nos fiançailles, qui furent courtes, elle a complètement abandonné ses études.

— Ne vous a-t-elle jamais parlé d'un professeur de ce nom ?

— Non... Je ne suis pas un homme de sciences, je ne m'y connais pas. J'ai voyagé beaucoup mais fort peu appris. Les entretiens entre Helen et moi n'effleuraient jamais des sujets aussi abstraits.

— Avez-vous beaucoup voyagé dans les derniers temps et avez-vous dû laisser votre épouse seule à Londres ?

— En effet, monsieur Dickson. J'ai dû passer plusieurs mois en Amérique, pour une mission spéciale, particulièrement délicate, concernant certaines relations commerciales de notre pays. Mais tout ceci nous éloigne de notre but essentiel, me semble-t-il. Ne pouvez-vous rien m'apprendre de nouveau concernant ma pauvre femme ?

— Si !

Ce fut dit d'une façon si nette, si formelle que le gentilhomme sursauta.

— Quoi... quoi... Dites-moi, je vous en prie, monsieur Dickson !

— Elle est en ce moment chez vous, à Brockley.

— Comment... chez moi ?

— D'où elle s'apprête à partir en compagnie d'un gentleman appelé Wencrofft !

Sir Morton poussa un rugissement de bête sauvage.

— Aha... Wencrofft, vraiment ? Aha... Wencrofft ! Quelle

comédie !

Harry Dickson l'avait observé attentivement et, tout à coup, il laissa tomber :

— Ne feriez-vous pas mieux de mettre vous-même fin à cette comédie, Sir Morton ?

L'homme lui jeta des regards effarés et sa mine devint celle d'une bête traquée, poussée dans ses derniers retranchements.

— Sir Morton, dit le détective avec calme, en jouant négligemment avec un revolver qui semblait lui avoir poussé au bout des doigts, restez tranquille et tâchez surtout d'être raisonnable : je ne pourrai pas toujours vous sauver de la potence !

Sir Morton s'était effondré sur sa chaise et ses yeux avaient pris une fixité surprenante. Harry Dickson appuya sur un bouton de sonnette et son élève Tom Wills parut.

— Mon cher Tom, descendez donc et jetez un coup d'œil dans la rue. Vous y verrez un gros gentleman en manteau de voyage et à lunettes qui fait les cent pas devant notre porte, de l'air le plus anxieux du monde.

Bientôt le jeune homme revint poussant devant lui un Herr Mendell complètement médusé.

— Re-bonjour, Herr Mendell, dit joyeusement le détective, je pensais bien que vous vouliez pousser à fond votre petite enquête, et cela en m'espionnant de votre mieux... Oh ! je ne vous reproche rien. C'est de bon jeu. Veuillez regarder le gentleman que voici, et dites-moi ce que vous en pensez, si vous lui mettez en pensée une épaisse barbe rousse et une solide perruque de même couleur.

— *Herr im Himmel !* s'écria l'Allemand... C'est Wencrofft !

— Non. C'est le Dr Morton Bailey, chassé des colonies îliennes du Sud, suspect d'atroces pratiques de cannibalisme, qu'il emprunta à certaines tribus indigènes, avec qui il fraya. Un homme de grande science pourtant, mais un fou... un fou dangereux. Non, ne craignez rien, il ne nous entend même pas.

— Qu'allez-vous faire ? balbutia Herr Mendell.

— Vous prier de bien vouloir avertir vos amis Herr Doctor Krausse et... Lady Morton qu'ils n'ont plus rien à craindre de ce monstre et qu'ils peuvent venir me voir en toute sécurité !

Épilogue

Herr Mendell s'était servi du téléphone et il se passa à peine une heure avant que la sonnette de la porte d'entrée tintât.

— Herr Doctor Krausse, dit Harry Dickson en tendant la main au vieillard qui se tenait sur le seuil de son cabinet, bien heureux de vous revoir dépouillé de vos atours mystérieux et vous aussi, Lady... Morton.

— Ce nom maudit ! gronda le professeur. Dès que nous serons rentrés à Berlin, elle prendra celui qui lui revient de droit.

— Helen Krausse... en effet, puisque c'est votre fille, docteur.

— Je vais vous dire..., commença le savant.

— C'est inutile, mon cher professeur. Si vous permettez, je vais moi-même raconter votre histoire. Vous la connaissez, mais mon élève, ici présent, en ignore le premier mot... Ainsi, permettez...

— Où est Morton ? demanda brusquement le docteur.

— À Bedlam... d'où il ne sortira plus, car il est réellement fou... fou à lier.

— Je n'en ai jamais douté d'ailleurs, mais quel fou !

— Je commence, docteur. La guerre terminée, vous vous trouvez à Berlin, pauvre comme Job, dénué de tout, et trop fier pour demander n'importe quel secours. Vous y faites la connaissance d'un richissime docteur anglais : Morton Bailey, qui s'intéresse à vos travaux d'anatomie et vous commandite largement. C'est de cette façon qu'il entre en contact avec Fraülein Helen, votre assistante et fille naturelle. Il en devient amoureux, il l'épouse... Il est tellement riche, n'est-ce pas, et vous ne voulez pas que Helen puisse sombrer elle aussi dans la misère. Ce n'est qu'après cette union que vous découvrez l'atroce passion de votre gendre : il est devenu ; au cours de ses voyages dans les contrées sauvages, un véritable cannibale. Il mange la chair humaine ! Quand je vous ai rencontré dans le coupe-gorge de la *Nachtrabengasse*, qu'y faisiez-vous ? Simplement surveiller votre terrible gendre, pour que sa honte ne puisse rejaillir sur votre fille ! Vous parvenez à le faire repartir pour l'Angleterre, mais il revient en Allemagne où il lui est plus facile de se livrer à ses criminels excès. Mais il ne revient que sous un personnage d'emprunt : l'Américain Wencrofft.

« Pourtant, il n'est Wencrofft que pour vous et quelques intimes ; dans les bas-fonds de Berlin, il est également Schwertfeger, un détenu

gracié, devenu sa proie peu de temps après sa libération, et dont il a pris les papiers.

« Mais l'Allemagne aussi est terre dangereuse pour lui. Il reste davantage en Angleterre, en tant que Sir Morton, auprès de sa jeune femme qui ignore tout de son abjection.

« Et c'est dans sa patrie, sous le nom de Schwertfeger, qu'il assassine un matelot allemand, qu'il est arrêté, jugé, promis à la potence.

« Mais l'honnête Dr Krausse ne peut se faire à l'idée que sa fille soit la veuve d'un homme mort honteusement sur l'échafaud.

« Il le sauve. Il fait même mieux : il le soustrait au cabanon.

« Mais alors il commet une erreur : il fait des reproches terribles à son indigne protégé, il le menace de lui enlever Helen. Et... comble de gaffe, il lui lance au visage qu'Helen ne l'aime pas... et pour cause.

« Immédiatement, il sent qu'il a fait fausse route, que Morton se vengera. Il s'établit non loin de la villa Morton et devient le Dr Lengorski. Et, comme tel, la destinée le sert.

« Un soir un camion, tous feux éteints, conduit par Sir Morton se lance contre la voiture de Lady Morton, malgré l'occulte gardien qui la suivait à motocyclette. Ce dernier s'improvisa immédiatement passant charitable et prévenant, en indiquant la demeure de Lengorski.

Harry Dickson s'arrêta un moment de parler et sourit à Herr Mendell.

— Berlin n'avait pas oublié son vieux serviteur Krausse et lui avait dépêché un de ses meilleurs limiers en la personne de Herr Mendell.

Mendell rougit.

— Je ne mérite aucune louange, monsieur Dickson, car je n'ai pu deviner la véritable personnalité de Sir Morton. Je dois vous avouer toutefois que je n'ai reçu aucun ordre d'enquêter à son sujet, mais uniquement de protéger, à leur insu, Herr Krausse et sa fille.

— Et vous avez bien travaillé dans ce sens.

— Mais vous avez fait le gros ouvrage.

— N'en croyez rien. J'ai causé une heure avec vous et je n'ai eu aucune peine à découvrir le policier, l'héroïque chien de garde, sous vos dehors aimablement bureaucratiques. Ensuite j'ai causé un peu avec Morton. L'homme sentait la folie à dix pas. Une simple parole et il a donné dans le panneau. Il a cru que le Dr Krausse était entré dans la peau de Wencrofft pour lui jouer quelque tour ténébreux, et il a perdu contenance. C'est tout. Le reste est simple. J'achève mon récit avec une réelle satisfaction : dès la première minute, j'ai eu une obscure confiance dans le professeur Krausse, malgré tout ce qui se dressait contre lui.

« Je ne me suis pas trompé... Je ne pourrais être plus royalement

récompensé de mes peines et de mes efforts !

FIN

LE RITUEL DE LÀ MORT [5]

— Une aventure française ?

Harry Dickson était de passage à Paris, par une merveilleuse soirée d'été. Il vivait de la vie intense de la Ville Lumière, jouissant de cette hospitalité sans bornes et si spontanée qu'on ne trouve que sur la bonne vieille terre de France.

On lui avait proposé quelques restaurants furieusement modernes, mais il avait décliné aimablement :

— J'opte pour le *Marguery*. C'est une maison riche de souvenirs, et je suis encore de ceux qui estiment qu'on ne peut manger la sole *Marguery* que chez *Marguery* !

Ils s'étaient installés sous la véranda blanche et vert d'eau, et un maître d'hôtel silencieux et attentif les avait servis.

— Une aventure française ?

Le détective réfléchissait. Souvent il était venu en France, pour y mener le bon combat contre le mal. Son regard errait par la grande salle tranquille, aux lumières tamisées, où flottaient encore les souvenirs de tant de gloires défunes.

— Ici, c'est la table où Alphonse Daudet est venu s'asseoir avec Paul Arène, Georges Bizet et tant d'autres renommées des lettres et des arts du siècle passé, dit un des convives.

— Daudet..., murmura le détective. Tenez, son nom me ramène vers ce merveilleux Midi de votre belle patrie. Pas précisément géographiquement parlant, mais patronymiquement – pardonnez-moi ces mots barbares. Le héros de la brève aventure que je vais vous raconter s'appelait en effet Marius, et il avait quelque ressemblance avec ce maître d'hôtel stylé et attentionné qui vient de nous servir.

— Dommage, dit l'un des convives, dont l'accent situait nettement l'origine dans les environs de Marseille, que le décor ne soit pas proche de la Cannebière ou de l'Estaque.

— La chose se passe dans la Haute-Savoie, ou plutôt à ses confins, quelque part dans l'Ain, dans un magnifique château ancien d'où, en une brève randonnée en automobile, vous gagneriez maintenant Aix-les-Bains ou Chambéry.

« Mais, en ce temps-là, l'auto ne triomphait pas encore complètement de la route. J'étudiais alors à l'Université industrielle de South-Kensington. J'avais vingt ans, ou peut-être une couple d'années de plus. Je ne crois pas que je songeais déjà à la carrière, malgré quelques aptitudes et même quelques succès de salon. J'avais comme

compagnon d'études un garçon charmant, Antoine de Hautefeuille, qui apprenait à Londres tout ce qu'il voulait, si ce n'est la chimie industrielle et la physique sidérurgique. De fait, le séjour à Londres lui pesait. Il regrettait amèrement Paris, que son père lui avait interdit à la suite de quelques coûteuses fredaines passées.

« — Ah, disait-il souvent, si je pouvais me passer tous les jours de dîner et économiser suffisamment pour passer huit jours à Paris. »

« Ce sacrifice alimentaire lui fut épargné de la plus providentielle façon.

« Antoine et moi avions pris à parts égales un billet de dix shillings dans un sweepstake irlandais. Je vous laisse juger de notre joyeuse stupeur, quand nous apprîmes que notre lot nous rapportait deux cent cinquante livres.

« C'était, à cette époque et pour des jeunes gens comme nous, une somme fabuleuse. Après deux jours passés à échafauder des projets mirifiques, nous tombâmes d'accord pour un séjour d'une semaine à Paris.

« Si cette aventure me vient si clairement à la mémoire, c'est que nous fréquentions ce même restaurant, que nous y fîmes la connaissance de charmants convives et qu'à la fin, nous y entrevîmes le fameux Marius.

« Ce soir-là, le *Marguery* regorgeait de monde. On nous avait refusé une table réservée à un comte ou marquis. Enfin, nous pûmes nous caser dans un petit coin obscur, où mon ami laissa libre cours à sa méchante humeur.

« — Je les connais, maugréa-t-il, ces comtes, ces marquis et ces ducs, qui s'annoncent de loin comme les canards sauvages. Je suis curieux de voir quel rasta occupera tout à l'heure cette table... Notre table ! »

« Nous en étions déjà au dessert, quand ledit comte s'amena en compagnie d'une petite théâtrreuse de douteuse réputation.

« Nous ne l'avions pas vu entrer, et quand nous vîmes la table occupée, il nous tournait le dos, tout en étudiant attentivement la carte des vins.

« — Hm... il est verni, grommela mon compagnon. Regardez-moi cette jaquette flambant neuve et ce carcan de col. Tout cela doit venir en droite ligne des Galeries Lafayette, rayon confections. Mais il sait commander un menu, le bougre. Tenez, rien qu'à la façon dont le sommelier se penche, je parie qu'il va lui verser un Château Larose 1849, à deux cents francs la bouteille ! Ma parole, il vient d'assassiner une rentière à Neuilly ou à Saint-Ouen ! »

« Antoine allait cesser ses vaines jérémiades sur un haussement d'épaules dédaigneux, quand l'homme se retourna vers une bouquetière qui passait pour lui enlever la moitié de son panier de

violettes. Antoine de Hautefeuille poussa une exclamation stupéfaite.

« — Mon Dieu... c'est Marius !

« — Qui... Marius ?

« — Mais notre maître d'hôtel, Marius Tancrede ! Et il se paie du Château Larose, au *Marguery*, en compagnie de la Môme Quatre Pattes !

« — En quoi cela vous étonne-t-il ? demandai-je narquoisement.

« — Un peu, mon neveu... Marius ne possède que deux livrées, qu'il doit à la misérable munificence de mon pauvre papa, et je ne crois pas qu'il ait un costume en propre. En plus, bien que ses gages soient maigres, mon père n'arrive pas toujours à les lui payer à terme !

« — Il aura peut-être fait comme nous : pris un billet gagnant à une loterie.

« — Ouais, c'est possible... Mais je suis intrigué ! »

« Mon compagnon était devenu soudain silencieux. Il régla l'addition et m'entraîna dans la rue, sans avoir été vu par Marius Tancrede le Magnifique.

« — Dickson, demanda-t-il, que nous reste-t-il de nos deux cent cinquante livres ?

« — Exactement cent trente-sept livres. »

« Il fit un rapide calcul mental.

« — Cela nous fait plus de trois mille francs français. C'est énorme. Avec cette somme on vit pendant six mois au château des Hautefeuille. »

« Nous marchâmes jusqu'à la Porte Saint-Martin, sans échanger d'autres mots. Enfin mon ami se décida.

« — Nous sommes à trois jours des vacances de Pâques, Dickson. Que diriez-vous de les passer au château de mes pères ?

« — Je ne dis pas non... Mais quelle étrange mouche vous pique, Antoine ?

« — Une idée... stupide sans doute, mais qui m'est venue et qui m'a aveuglé à la façon d'un brusque éclair. Je voudrais connaître le secret de cette soudaine fortune de Marius Tancrede... Dieu sait si ce n'est pas l'occasion d'assurer la mienne !

« — Et comment le découvririez-vous, ce secret ?

« — Moi ? Je ne trouverai probablement rien, mais vous, Dickson, ça c'est une autre histoire.

« — C'est entendu, répondis-je joyeusement, car le séjour de Paris, pour avoir été court, commençait déjà à me sembler un peu terne. Remplissons une valise de boîtes de chocolat pour madame votre mère, une autre de cigares mexicains pour le comte de Hautefeuille, et consultons les horaires de chemin de fer.

« — La fanfare de Talissieu, à moins que ce soit celle d'Artemare, viendra au-devant de vous, richissime Dickson ! »

« Le surlendemain, nous franchissions d'un pas triomphal le vieux pont en dos d'âne enjambant les douves du château et reçûmes le plus cordial accueil que puissent réserver à leurs amis des gens de la vieille France.

« Je passe une multitude de détails charmants, depuis la robe de soie moirée de la comtesse, les récits de chasse au bouquetin du comte, les truites ou plutôt les délicieux lavarets pêchés dans le lac du Bourget situé à quelques lieues, le petit vin doré gagné sur les côtes grillées par le soleil, jusqu'aux doléances des hôtes sur le compte de leur personnel.

« Pourtant, ici je dressai l'oreille.

« Je dédaignai les accusations sans nombre formulées contre une paire de souillons jouant à la femme de chambre, pour n'écouter que ce que je pouvais glaner sur Marius Tancrede.

« Marius avait quitté brusquement son service, appelé dans son pays, qui était je crois Bordeaux ou Nantes, pour y aider son frère dans le commerce des bouchons et des huiles comestibles.

« Pendant les deux ans qu'il avait servi les Hautefeuille, il avait été bon serviteur et peu exigeant. À la fin, il était devenu distrait et donnait des signes d'évidente fatigue. Son service s'en ressentait.

« Antoine courut les cabarets du pays pour essayer d'en apprendre davantage, mais Marius Tancrede ne les fréquentait pas.

« Les plaisirs étaient rares au château, surtout que depuis notre arrivée une pluie rageuse ne cessait de tomber, noyant les horizons, transformant les routes en torrents et nous cloîtrant bon gré mal gré à la maison. J'en profitai pour visiter la bibliothèque.

« Elle était vieille et négligée, et les livres sentaient le moisi et la séculaire poussière. Je les examinai sans grand intérêt, quand je découvris que quelques-uns d'entre eux avaient dû être consultés récemment et avec beaucoup d'insistance. Leurs reliures de cuir étaient polies, les feuilles ne collaient pas les unes aux autres et ils répandaient même une légère odeur de tabac. C'étaient quatre tomes relatant les vieilles annales du château de Hautefeuille.

« — Antoine, demandai-je à mon ami, qui donc, chez vous, possède la triste habitude d'user de tabac à chiquer ?

« — Hein, quoi ? Voulez-vous que les Hautefeuille vous fassent pendre haut et court ? La chique au château ? Pourquoi pas un orgue de Barbarie ou un carrousel à vapeur ? »

« Je lui fis renifler le cuir des livres.

« — Il n'y a que le tabac à chiquer pour répandre une odeur aussi sucrée, presque mielleuse.

« — À part les marins du Nord, on chique fort peu en France !

« — Si, dans les prisons, quand le tabac à fumer est interdit ! »

« Malgré la pluie, je descendis au village voisin et je fis jouer le

télégraphe. Mais c'était hier, – c'est-à-dire que l'électricité semblait courir moins vite. En outre, j'étais loin de posséder les relations qu'il fallait pour arriver à obtenir des renseignements rapides et complets.

« Pourtant, je ne fus pas malchanceux, puisque je parvins au bout d'une huitaine à recevoir la note suivante :

Marius, Elie Tancrède, bachelier et licencié es lettres, né à Paris, ancien élève de l'École des Chartes, renvoyé pour vol dans les bibliothèques. Deux ans de prison à Mazas, pour faux et usage de faux.

« — Bon, me dis-je. Je viens de gagner la première manche.

« Je me mis à étudier les livres avec une sombre fureur.

Ils ne m'apprirent pas grand-chose, mais entre deux de leurs pages je découvris un peu de poussière de graphite. J'en conclus que le lecteur du bouquin avait taillé un crayon alors qu'il tenait le livre ouvert à cette page, probablement pour y copier quelque chose. Mais quoi ? Il n'y avait là qu'un passage traitant des vieilles traditions jadis en honneur chez les Hautefeuille. Mais la loupe me montra un léger trait de crayon marquant quelques lignes.

« C'était un malhabile quatrain, ne signifiant rien et que les anciens châtelains récitaient en rituel.

*L'été finit,
L'air frémit,
L'eau dort,
Aime-moi et serre-moi fort.*

« Je trouvai cela le soir, fort tard, et j'attendis le lendemain pour citer le quatrain à mon ami Antoine.

« Cela ne lui disait rien, mais il décida de consulter son père.

« Le vieux gentleman dut faire un solide effort de mémoire, mais il finit tout de même par se souvenir.

« — Oui, je sais. J'ai encore récité cela étant enfant, sans savoir ce que j'annonçais. C'est un très vieux rituel. J'y suis ! C'est le rituel de la mort. On le prononçait à la chapelle, devant une figure macabre qui représente un squelette armé de sa faux et, chose bizarre, entouré de bacchantes qui n'ont rien de bien catholique. Elle est surmontée d'une inscription en relief dans le marbre : *la mort vous guette !*

« — Allons-y tout de suite, dis-je. Je crois que nous approchons du secret de Marius Tancrède !

« — Quoi ?... Que vient faire ce manant là-dedans ? s'écria le vieux gentilhomme. »

« Mais je ne pris guère le temps de lui répondre. Antoine et moi nous galopions vers la chapelle, suivis du comte qui se demandait si nous étions devenus fous.

« — Messieurs, dis-je en m'installant sur un banc devant la

macabre figure, puis-je vous demander l'autorisation d'allumer ma pipe ? »

« On me l'accorda, Antoine en jubilant, son père en secouant la tête d'un air de commisération et de reproche.

« Je fumai exactement quatre pipes, puis je me levai en disant :

« — J'ai trouvé ! »

« Je me mis à réciter le rituel.

« — L'été finit... Disons donc que c'est la lettre T qui achève le mot.

« — L'air frémit... Conclusion : une lettre R doit être mobile.

« — L'eau dort... Ce qui veut dire que la lettre O reste inerte.

« — Aime-moi et serre-moi fort. Donc tenons la lettre M serrée. »

« Le mot de l'énigme, c'est le mot *mort* dans l'inscription.

« Les lettres de cette inscription étaient en relief, comme je l'ai déjà dit.

« Je saisis à pleines mains la lettre R et elle bascula sans peine, mais rien ne se produisit. Je refis la même manœuvre en tenant la lettre M coincée. Quelque chose craqua dans le mur et nous vîmes un minuscule portillon s'ouvrir et que nous franchîmes.

« Nous parcourûmes bientôt un étroit passage, puis nous descendîmes un escalier qui nous mena dans une grande cave circulaire.

« Et là, mes amis, le long des murs s'alignaient des théories de coffres.

« Ah ! les ancêtres des Hautefeuille n'avaient pas pour rien parcouru les mers du Sud en corsaires. Que de lourdes parures d'or et d'argent, que d'amas de doublons, de florins, de livres, de drachmes, de piastres et de monnaies plus anciennes encore ! Mais les plus petits coffres étaient vides : ils avaient dû contenir des pierreries, et celles-là étaient parties en même temps que Marius Tancrede.

« Mais il n'en profita pas longtemps, car quelques jours plus tard on retrouva l'ancien chartiste maître d'hôtel à une fête hippique des environs de Rouen. Le bougre était parvenu à « laver » quelques gros diamants et venait d'acquérir une écurie de courses. Ni plus ni moins !

« Ce fut d'ailleurs l'occasion d'une belle rafle, car Marius Tancrede ne s'était pas précisément entouré de gens de choix et de petits agneaux ! Une fois pris, il se montra assez coulant pour rendre les trésors spoliés, et cela lui valut une certaine indulgence de la part de ses juges.

« Je crois même que les Hautefeuille lui firent remettre à sa libération une somme assez convenable pour lui permettre de se refaire une existence. Il est vrai que, sans lui, le fameux rituel de la mort aurait gardé son secret.

« Voilà donc une de mes premières aventures, et elle se situe sur

la terre de France.

— Et les Hautefeuille ? demanda quelqu'un.

Harry Dickson eut un geste vague.

— Ce qu'on appelle une des plus grosses fortunes d'Europe... Ces gens oublient parfois leurs amis d'antan.

FIN

[1] « La livraison originale intitulée « *Les vingt-quatre heures prodigieuses* » comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean Ray ».

[2] Voir note 1.

[3] La livraison originale intitulée « L'étoile à sept branches » comporte également deux autres récits que nous publions plus loin, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

[4] Voir note 3.

[5] Voir note 3.